

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

—

TOME HUITIÈME.

AOUT 1834.

BRUXELLES,
H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
—
1834.

DU THÉATRE

ET

DES THÉATRES.

PREMIER ARTICLE.

§ III. — Cette seconde question emportée, la troisième ne résistera pas, que le théâtre ne saurait se réformer ni rien réformer.

Bossuet et Rousseau ayant nié que les effets de l'art fussent salutaires, et les artistes qu'il emploie susceptibles de s'améliorer, ont pu, sans paraître inconséquens, conclure que le théâtre était imperfectible. Mais si, de notre côté, nous avons réussi à démontrer que l'essence de l'art est de préserver et non de perdre, et que le comédiens ne sont dangereux qu'eu égard aux bizarreries de leur situation, n'aurons-nous pas acquis le droit, non-seulement d'infirmer ce jugement, mais encore de développer tout ce que peut pour le bien public l'art dramatique mieux entendu, mieux dirigé? Jusqu'ici il a moins servi, il est vrai, à nous instruire qu'à nous divertir. Mais je pense qu'en agissant sur les comédiens qui sont matière perfectible, sur l'art qui n'est point perfectible, mais qui est maître de s'élever à des leçons plus ou moins importantes; en un mot, en compliquant de la prêtrise le but déjà si noble du poète, je pense

que le théâtre peut devenir un des leviers les plus puissans de l'ère artiste où nous entrons. Qu'on l'observe bien; ici la question est double, c'est-à-dire morale et politique.

Aussi ferons-nous cette réserve, que c'est par une sorte de surabondance que nous consentons à discuter ce thème. Prouver que les deux instrumens du théâtre, l'art et les comédiens, ne sont ni dangereux ni contraires à la morale, et notre but est rempli. Il n'est point nécessaire pour qu'une chose subsiste, qu'elle soit réputée utile comme l'entendent les économistes; car leur règle à la main, les plus admirables ouvrages de la création disparaissent aussitôt. Que devenez-vous, parfums des roses, robes de pourpre des œillets, albâtre des lis? Que devenez-vous, éclairs des beaux yeux, transparence des eaux, soupirs du feuillage, harmonies de tous les oiseaux? Tout ce qui brille et s'éteint, tout ce qui embaume et passe, tout ce qui vole et s'évanouit, tout ce qui chante, s'exhale ou flotte, tout ce que Dieu a répandu dans ce terrestre paradis pour demeurer, comme les étoiles, au-dessus des besoins de la créature, que devient-il? que devient-il? Oh! ce qui est utile, c'est ce qui est beau.

Bossuet ne s'est point arrêté à ces chicanes. Jean-Jacques seul a longuement discouru. Il assure, par exemple, que l'objet principal de la comédie étant de plaire, essayer d'instruire, c'est rebuter à coup sûr, parce qu'instruire suppose qu'on ne flattera pas les goûts et qu'on aura beau faire, il faudra toujours des fêtes meurtrières à un *peuple intrépide, grave et cruel*, de l'amour et de la politesse à un *peuple galant.* Cette manière de classer les peuples en cruels, en galans, en badins, en voluptueux, ne me semble pas très-raisonnable. Est-ce qu'il y a des nations qui aient le privilége exclusif de la guerre ou de l'amour, de l'esprit ou de la volupté? C'est ainsi qu'avant les années de la terreur, on avait la manie de nous donner pour le plus léger des peuples, tendre, incapable de tuer les bêtes même et de faire autre chose que des calembourgs et des entrechats. Eh bien! l'échafaud est venu, et ce peuple badin a-t-il assez bu de sang, a-t-il mangé assez de chair humaine? Ah! Robespierre nous a dignement vengés de M. de Boufflers. La lettre sur les spectacles se trompe donc.

Et elle se trompe de nouveau, en affirmant que le poète est obligé pour réussir de flatter les inclinations naturelles de la foule. C'est la conséquence de l'idée précédente; mais si l'idée est fausse, la conséquence ne sera pas vraie. On peut répondre en outre, que le cœur de l'homme est multiple, qu'il varie suivant les lois, les intérêts, les âges et les positions, objet toujours le même et toujours différent, de telle sorte que l'art, qui, ayant à sa disposition tant de moyens pour dominer, descend gratuitement au plus vil, et qui de tant de portes choisit la plus basse, la plus honteuse, n'est pas un art, et surtout cet art qui a mérité d'être appelé divin. La foule non plus n'est pas, comme le philosophe de Genève se la figure, toute d'une pièce. La foule porte en elle le germe de toutes les passions : voilà ce qui la donne aux poètes. La foule est haute avec Corneille, profonde avec Molière, efféminée avec Racine, impie avec Voltaire.

Elle ressemble aux rois. Elle ne veut des petits esprits que la louange, non pas cette louange, tribut de ce qui est fort à ce qui est plus fort, mais flatterie de l'impuissance, encens que paie la sottise à ce qu'elle ne comprend pas. Quand elle est assise sur son trône, chacun est libre d'élever la voix; les faibles la caressent, les grands au contraire la sermonnent, lui apprennent ce qui est le faux et ce qui est le vrai, et, pour se la rendre propice, fuyant d'indignes exemples, ils se rendent redoutables à ces vices. Ce Molière que Rousseau traite avec tant de beau mépris, ce Molière a moins que lui corrompu son siècle. *Il attaqua*, dites-vous, *des modes, des ridicules, mais il ne choqua pas pour cela le goût du public.* Parce qu'ainsi que nous l'avons remarqué, le goût du public ne se choque pas si aisément, et que quand il s'irrite, la faute n'en est point à sa susceptibilité, mais à la maladresse de l'auteur. Or, Poquelin de Molière appuyait sa leçon de beautés et de vérités qui ne lui permettaient pas de faillir. Le soldat connaissait son arme. Car de cette subtilité qu'on peut attaquer les ridicules d'un peuple sans aller contre son goût, que résulte-t-il après un peu d'examen? Quoi! ce n'est point aller contre son goût que d'aller contre son enthousiasme, contre sa passion, contre ce qu'il trouve beau, curieux, précieux, digne d'être acquis même au prix du

repos et de l'estime, comme la noblesse, par exemple, manie dont Molière a fait de si cruelles justices! Qu'est-ce donc que le goût, ou plutôt qu'est-ce donc que la logique de Rousseau? Il flattait le peuple, celui qui immolait à la cour en fête les bourgeois-gentilshommes, et qui livrait le lendemain aux huées de la multitude, avec une égale audace, la bande toute-puissante des petits marquis imbéciles et des chevaliers fripons! Il n'attaquait point les vices, celui qui arrachait son masque à l'hypocrisie de Tartufe et dégradait de noblesse et condamnait à l'enfer, l'impiété et le libertinage de Don Juan! On aurait ici vraiment un beau prétexte à invocation et déclamation à la manière de Rousseau.

Oui, quoi que vous disiez, l'art dispose souverainement du goût. Il en dispose comme la main du sculpteur de la terre qu'elle pétrit. Que ceux qui en doutent examinent les transformations qu'ont subies les spectacles chez tous les peuples, comment on fait chérir aujourd'hui à une multitude ce qu'elle abhorrait la veille, et réciproquement détester et maudire ce qu'elle avait idolâtré; et, sans sortir de France, comment la tragédie de Racine, inférieure à tant de titres à celle de Corneille, parvint pourtant à la chasser de la mémoire des contemporains; comment Racine à son tour s'éclipsa à l'aurore de Voltaire; et plus récemment, comment tout le vieux système dramatique usé, traîné et tout criblé de verrues, j'entends parler des écrivains de l'empire, fut contraint, malgré ses intrigues et ses clameurs, de céder la place aux jeunes théories qui tiennent la scène à cette heure. Jean-Jacques osera-t-il prétendre que le goût devance l'art; mais rien n'est moins vrai, personne ne l'ignore. D'où naissent même les terribles épreuves du génie, sinon des obstacles qu'il rencontre et de tout ce qu'il lui faut briser de volontés rebelles et d'intelligences étroites? Son triomphe, qu'est-ce autre chose que le goût qui régnait remplacé par un goût meilleur?

Moi, je n'imagine point que ce soit par hasard qu'on retrouve un poète au berceau de toute société. On a beau faire de l'esprit sur la vanité de la poésie, s'il y a quelque chose de plus creux, c'est la tête stupidement sérieuse de la science humaine, pauvre sphinx qui n'a jamais trouvé d'Œdipe et ne

connaît pas elle-même les solutions des innombrables charades qu'elle fabrique à l'usage des sociétés. Le mot de Socrate a été dit pour toi, Babel des principes et des fins! Ce que tu sais le mieux, c'est que tu ne sais rien! Mais toi, sublime poésie, tu as tenu dans tes bras la société humaine tout enfant. C'est toi qui l'as alaitée, c'est toi qui lui as tout appris! Tu lui as dicté sa première adoration, son premier pacte, son premier chant. Toujours vierge et toujours féconde, comme ta pensée inaccessible à la vieillesse et à la mort, poésie, tu es encore aujourd'hui, sous tant de voiles misérables, ce que tu étais à l'aurore de la création. Seulement tu descends moins des hautes sphères où tu es retirée, et pour monter jusqu'à toi, Dieu ne donne pas à tous les ailes de feu de son esprit. Mais pour ne pas te voir, faut-il te nier? pour ne pas sentir toujours tes bienfaits qui ne cessent jamais, faut-il t'accuser; et quand tu daignes nous apparaître, te renvoyer comme une courtisane ou une empoisonneuse?

Le théâtre peut réformer. D'ailleurs il a l'expérience pour lui. A quoi bon lui porter le défi de faire ce qu'il a déjà fait? Où sont les résultats, demanderez-vous? Partout, vous répondrai-je. La morale est comme la médecine, a dit très justement Dalembert; elle est plus habile à prévenir les maux qu'à les guérir.

Mais pour ne rien ôter à la question de son grandiose, regardons dans le futur. Il y a cinquante ans que la poser eût été preuve de démence. Qu'on juge donc du temps de Bossuet et de Rousseau! Il a fallu bien des événemens, bien des secousses, bien des révolutions, pour que le théâtre soit devenu ce qu'il est enfin de nos jours. Jean-Jacques, contraint d'avouer les services rendus par l'art dramatique aux Grecs, en présente pour cause que *leurs théâtres n'étaient point élevés par l'intérêt et par l'avarice*. Et continuant sur ce ton, il s'écrie que ces grands, que ces superbes spectacles donnés sous le ciel, à la face de toute une nation, ne pouvaient offrir de toutes parts que *des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inspirer aux Grecs une ardente émulation et d'échauffer leurs cœurs de sentimens de gloire et d'honneur*. Et pourquoi n'en serait-il pas de Paris comme de Sparte et d'Athènes? Sommes-nous tellement inférieurs aux Grecs,

que le beau, le noble, l'auguste soient moins destinés à nous remuer et à porter dans nos ames des fruits agréables à la patrie ? Il ne faut pas si vite désespérer des siens. Le théâtre, excellent chez les Grecs, peut le devenir chez nous. Rousseau lui-même n'y voit d'autre difficulté que son envahissement par l'intérêt et l'avarice. Mais la société, menacée par de vils calculs, n'a-t-elle aucun moyen de les brider ? Hésitera-t-elle entre les chances d'un immense enseignement profitable à ses intérêts, et la certitude d'être rongée chaque jour davantage par cet élément nouveau, entré soudainement et de vive force dans son sein, et qui, s'il ne la sauve, ou du moins ne contribue à la sauver, est destiné à la tuer lentement ? L'objection réelle est là.

Et combien depuis Rousseau le mal a grandi ! Que dirait-il, le misantrope, devant ce qui se passe ? De son temps, on comptait trois théâtres à Paris ou aux portes de Paris : l'un, forain, espèce de camp volant, abandonné à l'exploitation des particuliers ; mais les deux autres, l'Opéra et le Théâtre-Français, sous la sauve-garde immédiate du gouvernement, et tous deux par conséquent à l'abri des sales combinaisons mercantiles. Avec l'abolition des priviléges, en 89, s'organisèrent une foule de petits théâtres, la plupart dans un but peu louable. Ce qu'on nomme l'industrie voulait gagner de l'argent, et si ce n'était dans le velours, la soie ou le cuir, carrières trop fouillées, du moins dans les représentations théâtrales, plaisir peu commun et que la noblesse, qui se l'était plus particulièrement réservé, avait donc placé très-haut dans l'opinion. Voilà l'origine de nos théâtres : elle n'est pas plus distinguée. L'empire, seul pouvoir fort et régulier qui soit venu ensuite, comprit toute la portée du fait et chercha à l'étouffer, au lieu de chercher, ce qui eût été mille fois plus sage, plus habile, à le régulariser et à le purger de ce qu'il avait de dangereux dans son germe. Mais l'empire était brutal, il se conduisit envers le théâtre comme envers la presse. Tant qu'il trouva son compte à leurs adulations, il ne dit mot ; dès que l'un ou l'autre menaça, il tira son sabre et les écrasa sous son pied. Par bonheur, il n'en est pas des idées comme des reptiles. Les idées se relèvent quand les hommes sont passés.

Nous avons besoin de constater ces deux vérités; les misères, les calculs, les inconvéniens de toute espèce attachés à l'exploitation des théâtres par les particuliers, et l'inutilité de la force des gouvernemens contre les bonnes et généreuses pensées, pour arriver, sans autre préambule, à ce que nous croyons devoir appeler de tous nos vœux; une entremise plus large, plus franche, et mieux entendue du pouvoir dans ces sortes d'affaires qui sont les siennes et peut-être plus qu'il ne pense. Aujourd'hui nous ne nous appliquerons pas à montrer jusqu'à quel point ces entreprises, en tant qu'administration intérieure, ce qui est d'une influence si grave sur l'effet extérieur et général, vivent plongées dans le désordre et l'anarchie. Cette lacune, que nous comblerons tôt ou tard, il n'est pas un homme d'honneur et quelque peu clairvoyant qui ne soit capable, en attendant, de la remplir lui-même. Ces deux enfans d'une même mère, le théâtre et la presse, si faibles et si opprimés autrefois, ont pris de nos jours un développement si excessif, que les laisser croître, comme on le fait, sans règles, sans lois et sans but, sous le patronage intéressé de gens à peine avoués ou connus, nous paraît un acte de haute folie, peu compatible avec les saines idées de gouvernement. Je ne sais si le pouvoir s'en aperçoit; mais il est pris, comme un Milon de Crotone, entre les deux morceaux d'un arbre invincible destiné à couvrir le monde. Cependant quand un fait social ne peut plus être réprimé, la sagesse consiste non pas à le taquiner ou à s'efforcer de l'amoindrir, mais à lui faire de plein gré le lit qu'il usurperait par violence, à l'accueillir dans la famille des faits qui règnent et à en tirer le meilleur parti; ainsi que les chimistes, de mauvaises herbes, composent des sucs bienfaisans.

Du reste, le journal qui a dit que le véritable théâtre aujourd'hui était la chambre des députés, a dit une chose plus spécieuse que solide. La langue qu'on écorche au Palais-Bourbon n'est ni assez brillante ni assez universelle pour conquérir et s'assurer un peuple. Il ne suffit pas de nous attacher par nos intérêts de citoyen. L'homme se compose, en outre, de l'époux, de l'amant, du père, de vingt personnages en un mot, tous indépendans de la politique. Or que peut

craindre de cette prétendue rivalité le théâtre, qui est le plus riche domaine de l'art, et qui. seul infini comme l'homme, peut seul aspirer à le satisfaire? Il tient le peuple par les plus grandes et les plus petites choses, et ces choses, tous en ont l'instinct, le goût, la curiosité, l'habitude; tandis qu'au plus grand nombre exclus par la constitution de la vie publique, qu'importent et les questions de l'ordre du jour, et ce flux de mauvaises lois dont nos Lycurgues sont attaqués?

Le gouvernement aurait tort de prêter une attention plus sérieuse aux chambres qu'aux théâtres et à la presse; car si vous voulez de bonnes chambres, ayez une bonne presse, ayez de bons théâtres. Que le gouvernement fasse encore une remarque importante! Au théâtre, on tient sous sa main la nation tout entière, autrement représentée que par ses élections, quel qu'en soit le système d'ailleurs. Pas une classe n'y manque, pas une opinion, pas une industrie. On n'y arrive pas prévenu; on n'y arrive pas brûlé du désir de parler, quand serait-ce pour ne rien dire; on n'y arrive pas pour acheter la popularité souvent au prix du devoir, ou pour se créer le centre d'un système qui est toujours assez bon, s'il est sonore et menace d'un portefeuille pour l'avenir. Au théâtre, on arrive franchement et sans préparation, les uns pour s'amuser, les autres pour s'instruire, personne pour parler, tous pour écouter. Et aujourd'hui qu'ont disparu tous les centres d'action morale, aujourd'hui que l'impiété de nos pères porte ses fruits, que les cafés ont remplacé les églises; aujourd'hui que la famille est détruite, et par conséquent la leçon paternelle si puissante jadis! aujourd'hui que la société, vaisseau sans boussole, fait eau et dérive au souffle de cent tempêtes contraires; aujourd'hui que toute individualité tend à rompre l'unité collective, qu'il n'est plus possible de réunir vingt hommes sans réunir vingt systèmes, que l'ivraie des principes destructeurs a envahi les meilleurs cerveaux, que de nouveaux bouleversemens ont créé de nouvelles ambitions, que les besoins d'hier, mal interprétés ou dirigés par la perfidie des partis, menacent les droits acquis et remettent chaque jour en doute l'existence des intérêts les mieux sanctionnés; en un mot, aujourd'hui que le désor-

dre a cent têtes et des millions de bras, et que la société est nue devant lui, sans armes et comme une pauvre fille abandonnée; être un gouvernement! c'est-à-dire ce qui a force, puissance et mission de pilote, ce qui est chargé d'écarter le mal et de réaliser le bien; se trouver face à face d'une découverte de cette gravité, immense comme l'imprimerie, plus redoutable que la poudre! être maître de s'en emparer et ne pas le faire, cela ne s'explique point! Que dis-je! s'en emparer. Chaque jour, au contraire, ce gouvernement médite comment il se débarrassera, au profit de ses ennemis, de la part de cette force dont le hasard et l'habitude ont armé ses mains. Lui qui enfouit tant de millions on ne sait où, la plupart du temps dans d'inutiles casaques de soldats, il lésine sur quelques centaines de mille francs, il a peur de l'entretien de deux ou trois pauvres théâtres, et, n'osant ni les abandonner ni les laisser se développer, il se venge de ne pas les comprendre en les persécutant. Qui de vous a assisté aux séances de la chambre où il s'agit des théâtres? Les aigles se retirent ces jours-là, et Dieu sait à qui tombe la discussion! Ces législateurs, qui ne s'entendent jamais, aussitôt qu'il s'agit de dépouiller les théâtres, s'entendent tous. On fraternise et l'on refuse l'appui de son vote à ce qui est noble, juste, important, pour le donner, le lendemain peut-être, à ce qui sera vain, petit et superflu. Ah! les Grecs ni les Romains n'avaient pas sur cette matière notre façon de penser, ni aucun peuple de l'antiquité. Le pouvoir chez eux se serait bien gardé de se démunir d'instrumens de cette portée. On laissait l'industrie s'en tirer comme elle pouvait; ou plutôt ils n'en avaient pas, et l'on ne voit nulle part qu'ils s'en trouvassent plus mal. D'ailleurs, l'industrie ne s'est-elle point creusé assez de voies parmi nous, pour que, la presse et le théâtre soustraits à son avidité, son élan doive s'arrêter, et la société qui a choisi ce triste pivot en souffrir? L'Église non plus ne professa pas ces maximes. Trop éclairée pour ne pas mieux juger, elle avait compris qu'entre la force matérielle et la force spirituelle, il ne saurait long-temps se prolonger de lutte, et elle savait à l'avantage de qui la lutte se terminerait toujours. Son autorité surprenante n'est pas moins basée sur sa mission divine, que sur la pratique et la

parfaite entente de ces règles de gouverner. Ainsi, au comble de sa toute-puissance, quand rien ne la menaçait et que ses temples ne désemplissaient pas, elle songeait à attirer les théâtres dans son cercle qui était le cercle du monde civilisé; elle ne voulait pas qu'il s'élevât en dehors de son autorité une voix autre que la sienne, une chaire qui prêchât des doctrines qu'elle ne pût approuver, et qu'elle fût par conséquent obligée de redouter. C'est alors que, comme nous l'avons dit, le saint qui a restauré les mœurs ecclésiastiques de cette époque, entreprit de fonder des théâtres et de leur donner une direction particulière. Des causes étrangères au projet l'empêchèrent de se réaliser; mais cette sorte d'insuccès ne prouve rien. Le théâtre n'était pas alors ce qu'il est à présent. Maître de vingt moyens d'agir, tous plus certains et plus éprouvés, on put n'attacher à celui-là, qui après tout se révélait à peine, qu'un intérêt secondaire et passager. Pourtant quelle n'était pas l'étendue des prévisions de l'Église! Ce qu'elle avait voulu absorber l'a absorbée. D'ailleurs, les deux pouvoirs en comparaison sont constitués trop différemment pour que, toute question de temps et d'opportunité à part, le résultat des entreprises de l'Église puisse servir jamais de présomptions pour ou contre ce que voudrait essayer l'état. On n'arguë à raison des conséquences, que lorsqu'on a prouvé qu'il y avait identité, ou du moins analogie entre les moyens.

Je ne prétends pas néanmoins faire un crime au gouvernement de ce qu'il n'est peut-être pas assez prompt à se bâtir des retranchemens solides et inattaquables. Dans le pays où nous sommes, les uns gagnent trop à crier au despotisme, pour que les autres ne soient pas facilement accusés et noircis. Je conçois les craintes, les hésitations. Et puis quand il y aurait bonne volonté, on n'agit pas comme on écrit; la main n'est pas rapide comme la pensée. Ce besoin de se prémunir contre la presse et le théâtre, le pouvoir l'éprouve, je le crois, et non moins vivement que les têtes sensées; il le trahit même assez souvent par des emportemens, par des menaces, par des chicanes, et cela parce qu'exposé sans défenses réelles et légales, il vacille sans cesse entre la crainte d'être accusé de tyrannie s'il sévit, et la crainte

de se perdre s'il ne sévit pas. Position fausse, position de tout gouvernement chargé d'une réaction ; mais dont avec du courage, de la patience et de la loyauté, il est possible et même aisé de se tirer. Pourquoi reculer de session en session devant une législation de la presse et du théâtre ? Que produisent ces retards ? Tous les maux dont nous sommes témoins et, de plus, des inquiétudes très-pardonnables. Monsieur le ministre des travaux publics a déclaré dernièrement à la tribune qu'il ne savait comment faire ; qu'on voulait réprimer le désordre et qu'on ne voulait pas employer la censure. Ainsi donc la censure, c'est la panacée universelle ? Otez la censure à M. Thiers, et il ne peut plus rien. Ce qu'il y de plus singulier, c'est qu'un des plus célèbres chefs de l'opposition n'était pas très-éloigné de se réunir à cette maxime qui consiste à se couper la jambe pour s'épargner d'en souffrir. Que l'empire fit usage de la censure, rien de plus conséquent : c'était un coup de sabre comme un autre. Mais aujourd'hui, contre deux faits aussi puissans, aussi victorieux, aussi honorables que le théâtre et la presse, trouver un fait aussi faible, aussi sale et aussi méprisé que la censure, c'est n'avoir rien trouvé, monsieur Thiers, ou plutôt c'est avoir trouvé une nouvelle preuve de la force de ses ennemis. Ainsi donc, puisque la Charte abolit formellement la censure, le théâtre devra se ruer impunément dans les plus coupables excès, ou, pour sauver la morale aux abois, monsieur le ministre violera la constitution du pays, laquelle, il n'y a pas trois ans, il a lui-même raccommodée. En vérité, cela ne se soutient pas sérieusement.

Mais il est une échappatoire, nous la connaissons tous, une espèce de porte secrète à la Charte. On s'esquive par-là ; et une fois qu'on a découvert dans les arsenaux du despotisme impérial un décret absurde qui crée un surintendant des théâtres, lui donne le droit d'envoyer en prison, quand et comme il lui plaît, quiconque des comédiens a manqué à ses devoirs, ce qu'il est encore chargé de déterminer ; on crie victoire, on s'imagine s'être mis à l'abri désormais du danger. Mais évidemment, pour tout honnête homme, la position n'est que tournée, et la pauvre Charte n'en est pas

moins violée ; car si M. Thiers est maître d'user, à la façon du surintendant de l'empire, d'une des dispositions de ce décret, rien ne l'empêche de se servir des autres à sa fantaisie, de sorte qu'il peut envoyer en prison ou M. Bocage, ou M. Rubini, ou Mlle Georges, ou Mlle Mars, et les y retenir aussi long-temps qu'il le jugera convenable. Et que deviennent alors les articles de la Charte qui garantissent la liberté à tout citoyen, et à tout accusé un jugement dans le délai marqué ? M. Mauguin fit valoir cette raison contre M. Thiers ; mais le centre et le ministre se contentèrent de sourire. Il se peut qu'à la chambre ce soit une réponse foudroyante; mais enfin a-t-on souri parce que M. Thiers n'abusera point de ce décret ? M. Thiers, il est possible ; mais un autre après lui peut venir avec moins de délicatesse et plus de velléités tyranniques. Le pays doit-il s'en remettre de ses priviléges à la générosité de ses ministres? Je ne suppose pas que ce sourire signifie autre chose, par exemple, qu'une partie du décret soit raisonnable et l'autre insensée, que le ministre ait droit d'arrêter une pièce et de ne pas arrêter un acteur ; car des législateurs ne sauraient ignorer qu'une loi existe ou n'existe pas, s'applique ou ne s'applique pas, et qu'on n'y choisit pas un morceau pour en repousser le reste, ainsi que font les enfans avec des tartes aux confitures.

On aura beau biaiser, il en faudra venir à une législation ; et pour que cette législation soit également profitable au gouvernement et aux théâtres, il faudra, nous le croyons du moins, que le gouvernement prenne la direction des théâtres, quitte à la subdiviser ensuite comme il l'entendra. L'idée de Napoléon mérite, ce nous semble, d'être méditée. Un surintendant général des théâtres ne serait pas moins utile qu'un ministre de l'instruction publique ; ou, comme le théâtre et la presse sont deux formes de ce vaste enseignement, il serait plus sûr, en attendant mieux, de faire de la presse et du théâtre deux ailes au corps dont M. Guizot est le chef. Quelle que soit la manière dont le gouvernement veuille procéder, il rencontrera toujours les difficultés qui l'entravent aujourd'hui. Je ne parle pas des cris : il faut en certains temps et en certains lieux avoir le

cœur de faire le bien, sans en attendre d'autre récompense que l'estime de quelques-uns et la calomnie de beaucoup. Mais, dans notre patrie, les hommes de cœur, ce n'est pas ce qui est rare. Je parle de la marche difficile qu'impose au pouvoir la rigueur de ses formes elles-mêmes, de ce contrôle des chambres, qui est, je le veux bien, une garantie contre le mal; mais, on en conviendra aussi, une barrière contre le progrès chaque fois qu'il s'élevera au-dessus des formules de la médiocrité, ou du moins tant que les chambres seront composées comme elles le sont. Entre autre, quels membres de l'ancienne ou de la nouvelle législature discuteront, régleront et fonderont un code pour le théâtre? S'il est permis de juger par les discours qui ont été prononcés sur cette matière, on peut assurer hardiment que non-seulement le code sera détestable, mais qu'il ne sera pas même exécutable. Les spécialités exigent des spécialités; or personne n'ignore que la chambre est vide à cet égard. Il y a bien sur les bancs quelques anciens auteurs dramatiques; mais ce sont tous des hommes tombés en discrédit, sans talent et sans portée; la plupart dévorés de haine et qui ne rougiraient pas d'employer le législateur à laver ou à punir les justes mépris survenus au poète. Une loi aussi spéciale ne saurait émaner que du gouvernement, parce qu'il peut ce que la chambre ne peut pas, c'est-à-dire la faire dresser par des esprits à lui connus et choisis par lui, s'éclairer de leurs lumières; en un mot, offrir à ses députés un travail si lucide et si complet, que la discussion elle-même soit mise dans l'impossibilité de l'altérer Or à tout travail une base est nécessaire, et nous n'en voyons pas de plus large, de plus juste et de plus solide.

Les bienfaits de cette mesure sont incalculables. Un seul inconvénient se présente, mais il est moins terrible qu'on ne voudra le faire. Il est certain que pour quiconque considère tout gouvernement comme un ennemi, comme un fléau, comme une lèpre dont on ne saurait trop se garder; il est certain que déposer entre ses mains de si actifs instrumens, propres à consolider le despotisme, avouons-le, s'ils ne sont employés au bien et à la prospérité du pays, c'est encourir gratuitement les risques de l'esclavage, de l'ob-

scurantisme, et enfin de toutes les calamités du monde. Aussi est-ce pour ces raisons que nous avons insisté particulièrement sur la vanité des complots de la force matérielle contre la force spirituelle; que nous avons rappelé tous les essais infructueux de Napoléon contre le théâtre et contre la presse, qui se le sont partagé et se le partageront toujours, beaucoup pour le louer, mais plus encore pour le châtier; enfin que nous avons cru devoir répéter, ce qui est trivial aujourd'hui, que la tête des peuples est un terrain où les idées qui ont germe ne peuvent, quoi qu'on tente, mourir avant d'avoir donné leurs fruits. Nous ajouterons ceci, que pour notre part nous regardons les gouvernemens comme des bienfaits, et non comme des *ulcères*. L'ulcère pour nous, c'est le désordre. Or s'il y a espérance de trouver l'ordre quelque part, ce doit être dans les gouvernemens, dont l'ordre est la garantie, la première condition, et non dans les oppositions, qui n'ont chances de succès que par chances de bouleversemens, et qui sont pour cette raison intéressées à fomenter le trouble. Ceci ne fait pas règle. Cependant on voit dans l'histoire que, chaque fois qu'une bonne pensée s'est produite, elle s'est produite toujours sous l'aile de ce qui était, avec soumission, et en quelque sorte avec des égards pour ce qu'elle devait ruiner plus tard. Le christianisme par exemple.

Les bienfaits de cette mesure sont incalculables. De ce coup, les comédiens, dont Bossuet et Rousseau déploraient la perversité, deviennent un corps, et dès-lors leur existence est utile, morale, leur réhabilitation nécessaire. Tout ce que le siècle a promis d'améliorations à leur état s'accomplit, et sans obstacles, sans plaintes, au contentement général.

Les deux écrivains signalaient pour cause du danger des théâtres la tendance soi-disant criminelle de l'art, et la vie infâme des comédiens. Nous avons démontré comment l'art au contraire était bon, sain, utile et conservateur. La première accusation s'évanouit donc; la seconde, nous avons avoué qu'elle n'était pas sans fondement, mais nous avons fait voir en revanche comment il avait dû en arriver ainsi, et comment toutefois les choses affectaient de jour en jour une marche différente. Que le gouvernement s'empare des

théâtres, il est contraint d'ériger les comédiens en corps, et par le fait seul de cette adoption il les réhabilite; ce qui n'est point praticable par d'autres voies. Car à quel propos les déclarerait-il honorables, et sommes-nous dans un temps où une loi de ce genre soit possible, et une preuve matérielle n'est-elle pas de nature à convaincre plus vite et plus complètement la multitude ? Du reste, nous avons arrêté ensemble que, sa profession réhabilitée, le comédien deviendrait honnête ; et le comédien honnête, c'est le théâtre assaini, c'est une source de maux affreux et sans nombre tarie, c'est une classe de parias relevée, c'est une carrière nouvelle de travail et de gloire ouverte au peuple, c'est l'avenir qui triomphe encore une fois du passé.

Ensuite un gouvernement est à l'abri des tentations, des calculs, des ruses peu honnêtes que la soif de l'or ne manque pas d'exciter dans l'ame étroite des exploitateurs. Un gouvernement est riche, maître de spéculer magnifiquement, de perdre aujourd'hui dix millions pour en récolter cinq cents dans dix ou vingt ans; tandis qu'entre un directeur de spectacles et le public la lutte aujourd'hui ne saurait exister : le directeur, étant le plus pauvre, est obligé de céder. L'argent prononce sur tout. Un drame sévère et beau rapporte-t-il moins que les turpitudes d'un vaudeville, ne fût-ce qu'un louis par soirée; on mettra au rebut la chose moralisante pour jouer la chose infâme, mais lucrative, ce qui arrive tous les soirs à Paris. Et le peuple ? direz-vous. — Et ma bourse? vous répondra le directeur.

Cependant notre intention n'est pas de prêcher le monopole en faveur du gouvernement. Qu'il soit le ministre ou le surintendant de vingt superbes théâtres, mais qu'à l'ombre de tant de succès, s'il plaît au citoyen, le citoyen demeure libre d'élever des entreprises rivales ! La liberté le veut ainsi; et l'art, d'un autre côté, qui ne marche jamais si bien à sa gloire qu'aiguillonné par l'émulation. De cette concurrence naîtront aussi des recours contre le pouvoir, s'il arrivait que, traître à sa mission, il tentât de changer le flambeau en torche, le vin en poison, l'enseignement en corruption. Nous avons fait aux Romains de si misérables emprunts que nous devons à leur renommée et à la nôtre de

leur demander enfin quelques-unes de leurs plus sages coutumes. A Rome, le gouvernement disposait souverainement des jeux et des spectacles, mais il ne trouvait pas mauvais que les particuliers bâtissent, concurremment avec les consuls, les préteurs et les édiles, des cirques, des théâtres et des amphithéâtres ; que Sylla jetât dans l'arène cent lions, Pompée trois cent quinze, César quatre cents, ou deux mille gladiateurs s'égorgeant au nom de sa fille Julie, femme du grand Pompée, morte au milieu de ses triomphes ! Ainsi plus tard Auguste fondait les jeux actiaques, et, après y avoir déployé, par les soins des Grecs à son service, une magnificence digne du vainqueur d'Antoine, il en attribuait la charge et la direction aux quatre grands colléges sacerdotaux de Rome, les augures, les pontifes, les septemvirs et les quindécemvirs. Les jeux troïens, qu'il avait également institués, le sénat, à la requête d'Asinius Pollion, dont le petit-fils s'y était blessé, donnait ordre de les fermer, et l'empereur se soumettait en silence, parce que dès-lors peut-être il méditait de confisquer à son profit l'intendance générale des jeux publics, que son pouvoir éclairé et jaloux sentait trop redoutable pour rester en propriété à d'autres qu'à lui.

Mais pour que l'ouvrage du gouvernement ne fût pas illusoire, et que le citoyen ne ruinât pas d'un côté ce que le pouvoir construirait de l'autre, il ne serait pas inutile de poser des bornes et des conditions à la liberté des théâtres. Le sénat de Rome, après la chute d'un théâtre à Fidènes, statua : 1° qu'aucun particulier ne pourrait donner de combats de gladiateurs, s'il n'avait au moins en fond quatre cent mille sesterces; 2° que tous les amphithéâtres en charpente seraient visités par des experts avant qu'il fût permis d'y recevoir des spectateurs. Des précautions analogues contre l'intérêt et l'avarice devraient être prises ; et de plus, comme nous sommes plus intéressés que les Romains au maintien de la dignité publique, la loi exigerait la caution morale, sorte de garantie dont on ne s'embarrasse pas assez chez nous.

Ces entraves sont nécessaires. Elles empêcheraient d'abord de folles entreprises, et assureraient ensuite les soins et les améliorations que repousse toujours l'égoïsme, trop

aveugle pour comprendre que perdre à propos et sacrifier quelquefois, c'est souvent placer au centuple. Jetez, pour vous en convaincre, un coup d'œil dans nos salles de spectacles. On dirait que le maître n'a pas changé, que l'enseignement du poète n'a point passé des classes privilégiées aux classes du peuple, qu'il existe encore en cette année 1834 de jeunes grands seigneurs qui viennent, avant de se rendre à leurs petites maisons, s'installer sur le devant de la scène ou dans des loges pavoisées, pour écouter quelques vers, se distraire et sortir. Les théâtres sont élevés en conséquence. Vingt places pour le peuple, mille pour les gentilshommes. Par malheur le gentilhomme est rare de nos jours, peu curieux de fêtes, et en général plus pauvre que riche; ou plutôt il n'y a plus de gentilshommes comme l'entendaient nos aïeux. Il y a un peuple immense, un peuple ennuyé, un peuple aussi curieux de spectacles que la noblesse autrefois, un peuple qui a bientôt envahi la misérable banquette qu'on daigne lui laisser moyennant un prix exorbitant, pendant que la soie et le velours réservés demeurent vides et abandonnés. Il est étrange, en vérité, qu'un directeur, assistant du fond de ses coulisses à ce phénomène périodique, ne se soit jamais demandé pourquoi ce qu'il nomme le parterre et l'amphithéâtre étaient de son théâtre les endroits le plus constamment remplis, et par conséquent les plus productifs. Ou il a bien deviné que c'était à cause de la modicité du prix, mais son intelligence n'est pas allée au-delà. Un effort de plus, et il comprenait le mouvement qui s'est opéré, et il organisait son théâtre comme s'est organisée la société, de telle sorte que le peuple eût suppléé à la noblesse, autrefois le grand nombre, aujourd'hui le petit; tandis que ce qui représente l'aristocratie se serait volontiers contenté d'un espace équivalent à celui que tenait le peuple.

Mais ces réformes entraînent tout d'abord la réforme des salles de spectacles. Il est évident que, jadis propres à leur usage, elles sont peu à peu devenues insuffisantes. Eh bien! ces reconstructions, qui les entreprendra, si ce n'est le gouvernement? Un particulier ne peut, telles que les choses ont cours, fermer le théâtre qu'il exploite, ou le jeter à bas et réunir des architectes, leur exposer la nécessité de réformer

leurs vieux plans, et de cette heure jusqu'à l'enfantement du nouveau travail les entretenir à sa solde. C'est au pouvoir à supporter ces premiers frais. Lui seul inventera la forme du théâtre nouveau, et lui seul pourra de long-temps, malgré la latitude laissée à l'art et à la liberté civile et industrielle, subvenir aux sacrifices énormes que nécessiteront ces établissemens ; car de progrès en progrès on arrivera au spectacle gratuit. L'entrée du théâtre chez les Grecs coûtait deux ou trois oboles, trois sous à peine de notre monnaie. Chez les Romains, les jeux du gouvernement étaient gratuits ; et seuls les spectacles particuliers prélevaient une taxe sur la foule. Encore était-elle aussi légère que chez les Grecs.

Dans tout pays où la constitution reconnaît des droits au peuple, il y a nécessité de l'occuper et de le divertir. En France, on ne connaît de peuple que depuis à peu près un siècle; mais en Grèce et à Rome, où existaient ensemble une aristocratie et une démocratie, pour obtenir de celle-là paix et repos, celle-ci n'épargnait ni le pain ni les plaisirs, *panem et circenses.* Le moyen sera toujours bon, mais le but aujourd'hui serait infâme. Usons du moyen, changeons le but. Nous ne sommes pas des idolâtres. Les aristocraties qui se maintiendront ou se constitueront dans la société qui se forme, sont destinées à se développer sans froisser aucun intérêt, et surtout ceux des classes inférieures ; ainsi changeons le but. Notre bonheur n'a besoin du malheur de personne. Donnons du pain au peuple, donnons-lui des spectacles, mais ce pain, qu'il ait l'honneur de le gagner, selon le précepte divin : l'homme travaillera pour vivre ; ces spectacles, qu'ils soient gratuits, puisque la vie est moins coûteuse que le plaisir et que le plaisir est nécessaire cependant à la vie; que ces spectacles soient nobles et choisis, plus grecs que romains, plus spirituels que matériels, ainsi qu'il nous convient à nous qui sommes non-seulement guerriers, mais artistes, non-seulement artistes et guerriers, mais enfans d'une religion qui a justement établi la supériorité de l'ame sur le corps.

Le gouvernement sent la nécessité de divertir le peuple, mais par instinct, ce me semble, plutôt que par perspicacité. Le vaisseau de juillet était une sorte de naumachie ro-

maine. Continuez sur cette échelle, multipliez les jours de fêtes, qui sont trop rares, et vous efforcez de les célébrer dignement, pompeusement. Il faut à tout grand peuple des fêtes religieuses, politiques et artistes. Les dépenses ne doivent pas arrêter. Mieux distribués, les impôts de la France sont susceptibles d'être accrus. Les meilleures économies sont les bonnes dépenses. Seulement qu'il y ait à la fois des spectacles qui satisfassent les yeux, et des spectacles qui remplissent la pensée. J'aurais voulu à côté du vaisseau de juillet un théâtre gratuit et une pièce digne de l'occasion.

Ces derniers mots nous portent dans une sphère plus élevée d'améliorations, qui seront une suite logique des améliorations matérielles. Car bien que je ne me départe point de cette vérité, que l'art n'est point perfectible, je ne doute cependant pas que, placé dans des conditions meilleures, l'art ne se développe plus favorablement encore aux intérêts de la société. Ce n'est point que j'accorde que, tel qu'il est, il ne soit bon et instructif; j'entends dire que, doué de sa toute-puissance et maître de choisir à son gré parmi les faits moraux qu'il veut développer, dès qu'il aura mandat officiel, il aura bientôt souci d'être plus spécialement bon, plus spécialement instructif. La pensée de tout poète gravite dans deux ordres d'idées, l'ame et l'histoire, en quelque sorte les causes et les effets. Étant libre de combiner les accidens de l'ame, c'est-à-dire les causes, on est libre de combiner les effets, c'est-à-dire la moralité qui convient. Le bien ne coûte pas plus au génie que le mal; au contraire, il coûte moins, et d'ailleurs, toutes choses égales, s'il est vrai que le fruit de la vertu soit d'attirer les cœurs et de gagner les suffrages, l'intérêt du poète suffirait seul pour que son choix ne fût plus libre. Quant aux catastrophes de l'histoire, série d'effets dont un artiste plus grand que lui tient la source, il se soumet et il adore, il ne prétend pas s'ériger en juge de celui qui juge le ciel et la terre. Son drame, il le mène parallèlement à ce qui est le drame de Dieu. L'humanité entière accuse chaque jour la Providence de partialité envers les méchans, et le poète sourit du sourire de Dieu, lorsque montent contre lui les mêmes blasphèmes.

Quand il creuse l'ame, ne renvoyer jamais le peuple sans

une moralité austère et profonde. Quelquefois seulement, lorsque la multitude aura besoin plutôt d'être distraite qu'ensemencée de nouvelles leçons, l'égayer par les innocens caprices de l'art, fleurs, couleurs, harmonies, brillantes inutilités que le poète prodigue à l'exemple du Créateur, qui, après avoir jeté le blé dans nos champs, y a semé aussi les bluets, les marguerites et les roses. Car l'art est ainsi, l'art a son blé et ses roses, c'est-à-dire son instruction qui est le pain de l'ame, et ses plaisirs qui en sont les parfums. Ne pas oublier que le succès conquis aux dépens de l'honneur est stérile pour tous; qu'un ouvrage corrupteur entraine avec lui cette conséquence, ou que l'auteur a fait le mal, ne pouvant faire le bien, signe d'impuissance, ou qu'il a pu éviter le mal et ne l'a pas fait, et qu'ainsi il est un malhonnête homme. Car dire que le poète et le philosophe sont ennemis, c'est mentir à l'évidence. Tout grand poète est un grand philosophe. Homère est profond comme Platon. Enfin, puisque Voltaire a pu corrompre pendant trente ans tout un peuple, pourquoi ne serait-il pas également possible de l'élever, de l'éclairer, de l'instruire, de le bonnifier? Mais les tragédies de Voltaire sont mauvaises. Soit; mais pensez-vous sérieusement que ce soit à cause de leur but philosophique?

Pour l'histoire, nous l'avons déclaré, nous ne croyons pas que les faits en puissent être altérés ou changés. Il s'ensuit donc que, s'il a plu au souverain Seigneur de ne pas punir le crime, ceux qui en seront scandalisés devront porter leurs plaintes contre tout autre que le poète. Le poète, répétons-le, ne se charge pas d'être plus Dieu que Dieu. Mais le peuple apprendra l'histoire, et à mesure qu'il en recevra des lumières, il s'habituera à ne point tirer des événemens de fausses conclusions, et à ne point, sur quelques faits opposés en apparence au idées vulgaires de morale, dresser tout aussitôt un système vain et injuste de plaintes et de récriminations.

Si le drame historique se marie au drame d'imagination, le poète veillera plus sévèrement encore à la portée morale de son œuvre. Il n'oubliera point que deux démentis donnés en même temps au préjugé niais, mais malheureusement très-répandu, qu'une pièce de théâtre n'est saine qu'autant que le vice ne triomphe pas, comme on dit, pourraient

peut-être opérer fâcheusement sur l'esprit prévenu d'un auditoire grossier. Il faut que le poète s'efforce dans ces cas de concilier sa mission artiste avec sa mission citoyenne. Il faut qu'il emploie sa pensée dont il dispose, à compléter la pensée universelle dont il ne peut être que l'humble admirateur. Il faut qu'il construise sa fable, de manière que ceux de ses spectateurs pour qui la leçon de l'histoire demeurerait impénétrable, recueillent au moins sa leçon, formulée moins philosophiquement, mais avec plus de netteté et de relief. Enfin, pour user d'une expression ascétique, il faut qu'il y ait dans l'œuvre présence réelle de la morale.

Il est donc possible que le théâtre se réforme et réforme.

— § IV. — Maintenant nous avons répondu aux trois objections de Bossuet et de Rousseau, la première partie du dilemme est résolue. Puisque vous ne pouvez ne pas vouloir des théâtres, vous en voulez donc, et vous tombez de cette manière, parmi ceux qui nous eussent volontiers fait grâce de la discussion. Reprenons à présent le dilemme à sa seconde partie, où il ne s'agit plus que de déterminer comment on les veut.

Y en a-t-il de plusieurs façons? Je ne le suppose pas. On est unanime sur ce point qu'il les faut bons. C'est aussi notre pensée. Mais ne vous ai-je pas démontré pendant tout le cours des argumens de Bossuet et de Rousseau que les théâtres étaient bons et très-bons. Qu'avez-vous à répondre?

Ceci, peut-être : que juste, en général, ma proposition est fausse dans le particulier, pour notre théâtre moderne par exemple. Jusqu'où se peut soutenir une opinion qui s'inscrit en faux du général au particulier, et dans quelle matière? dans une matière où l'on ne conclut que du particulier au général, c'est ce que je n'examinerai pas. Acceptons même les chicanes. La vérité s'éclaire avec l'erreur.

Seulement, avant d'aller plus loin, entendons-nous sur le mot bon. Vous voulez le théâtre bon, mais est-ce bon littérairement? Ce ne saurait être la question. Un siècle ne s'accuse pas lui-même d'impuissance. Que les restes de l'âge précédent, momies qui se perpétuent, sortes de cadavres vivans par les pieds, morts par la tête, crient bravement

que tout est dégénéré ; loin de voir là une preuve de notre faiblesse, j'y vois au contraire la confirmation de ce que j'avançais, à savoir qu'un siècle ne se croit jamais sans mission ni au-dessous de sa mission. Ces cheveux blanchis ne se félicitent tant de leur candeur, que parce qu'ils ne sauraient plus être ni jeunes ni fous. Notre grand crime, c'est leur grand âge. Nous serions meilleurs si nous étions pires. D'ailleurs nous ne discutons pas ceci, thême de plusieurs volumes; mais simplement s'il existe contre le théâtre des fins de non-recevoir religieuses ou sociales. Nous arrêter par des objections d'une autre nature, ce n'est pas nous arrêter; car on avouera qu'il serait commode de renverser le théâtre par le théâtre, de tuer une chose parce qu'elle n'en est pas une autre. Bossuet ni Rousseau ne l'ont fait. Ils ont attaqué avec violence la scène de leur temps, mais tous deux en laissant de côté la question de forme; l'honneur le commandait.

Ici bon signifiera donc ce qui n'est pas contraire à la morale; le dernier mot pris lui-même dans sa plus grande et sa plus belle acception, l'observance des choses divines et humaines, la pratique des devoirs de l'homme tant envers son créateur qu'envers son semblable.

Eh bien ! la question une fois posée en ces termes, je dis que non-seulement notre théâtre est bon, mais bien plus, que notre théâtre est meilleur que les précédens théâtres de France.

Touchant à la morale, nous toucherons fréquemment à l'art, et l'on verra que, supérieurs du premier côté, nous ne sommes point du second restés aussi inférieurs qu'on se plaît à l'écrire. Personne n'ignore que le fond entraîne la forme.

Comme aussi je n'ignore pas que nous vivons dans un temps où la bonne foi n'est pas ce qui court les rues, et que quantité de beaux-esprits qui luisent par un nombre infini de qualités d'un autre genre, sont ternes par cette face; je rappellerai avant de rien entamer, que je n'entends pas ériger la muse de notre scène en déesse de la perfection, que je lui reconnais même beaucoup de défauts qui la défigurent. On a pu s'en convaincre par la critique que j'en ai

faite et par les améliorations que j'ai demandées à son état. Mais, telle quelle, notre scène est meilleure que celle du dix-septième et du dix-huitième siècle ; voilà ce que j'essaierai de prouver.

Un beau théâtre, un théâtre admiré, un théâtre qui a été proclamé, par Rousseau lui-même, noble, grand, superbe et moral ; un théâtre à qui Racine doit ses plus précieuses inspirations, Corneille quelque chose de son énergie et de son grandiose, Voltaire le lustre de vingt de ses succès ; un théâtre, le seul qui n'ait été nié d'aucun temps, d'aucun pays, d'aucun peuple, aujourd'hui également célébré des jeunes et des vieux écrivains ; le théâtre grec enfin, veut-on que pour modèle nous prenions le théâtre grec ? Un point de comparaison nous est nécessaire.

Ce concours d'admirations, cette gloire qui devient de siècle en siècle plus vive, ce laurier respecté de toutes les opinions humaines, vents furieux et jaloux qui ne respectent rien, tant d'éclat et de culte, le théâtre grec l'a mérité, parce que sublime et inestimable comme art pur, comme art universel, comme essence de l'art, il est encore inestimable et sublime comme art appliqué à une nation. Sophocle, pour nous, c'est une pyramide ; nous admirons. Pour les Grecs, c'était une pyramide et un tombeau. Dans la tête de ce vieillard, leur glorieuse histoire était couchée. Ils élevaient vers lui des cris supplians, et le tombeau s'entr'ouvrait, et l'histoire ceinte de palmes, conduisant ses héros par la main, s'élançait radieuse à la face de la Grèce entière. Et la Grèce entière était régénérée, et ses enfans admiraient et profitaient. Sophocle était plus qu'un poète, il était un poète et un historien.

Aussi quelles oreilles tremblantes prêtaient aux oracles de ces législateurs le grand roi de Perse et la foule des petits rois, étoiles de sa royauté, et le roi de Macédoine et tous les seigneurs de la terre d'alors ! Comme tout cela était pâle ! Comme le bruit des applaudissemens de la Grèce les tenait éveillés sur leurs trônes d'or et peuplait leurs nuits sans sommeil des fantômes d'un Eschyle ou d'un Sophocle ! Comme un Hiéron recevait au rivage de sa Sicile cet Eschyle fuyant l'ingratitude de la patrie ! Comme un Archélaüs s'in-

clinait humblement devant cet Euripide qui avait vengé Socrate de ses meurtriers, et s'en allait cherchant un asile contre les colères déchaînées des dieux et des femmes, Euripide qui ne fut pas un Voltaire, mais un Byron! Comme, à son tour, le grand Roi entrant chez les Grecs, demandait qu'on lui fît voir *le poète de la Comédie*, cet Aristophane qui transportait chaque jour le peuple athénien contre ses ambassadeurs, ses traités de paix, ses prétentions et ses ruses! Ces foudres populaires, tous ces rois saisis de terreur et d'admiration, s'évertuaient à les conjurer.

Notre théâtre en est à ce point, sinon de gloire, du moins de travail. Car sur tous les terrains le travail ne rapporte pas ce beau fruit. Les contemporains aiment mieux louer les petits talens, parce qu'ils sont nombreux et peu dangereux à leur amour-propre. On espère bien les surpasser et reprendre tôt ou tard l'encens qu'on leur a si libéralement prêté. Et puis les médiocrités étant plus à la portée de l'intelligence et de l'ame du vulgaire, on ne doit pas s'étonner qu'elles soient ce que le vulgaire caresse de préférence. Du reste, quand un homme dénigre, pénétrez toute sa pensée, et il sera bien extraordinaire si vous ne trouvez au fond de quoi vous consoler de sa piqûre.

Quoi qu'il en soit, tel de nos poètes est égal à Sophocle. Victor Hugo ne nous satisfait pas moins au point de vue de l'art pur et universel, qu'au point de vue de l'art spécial et national. Je remarquerai pourtant que la nationalité, comme on l'entend généralement, disparaît de jour en jour, chassée par un esprit meilleur. On disait la nation du temps de Sophocle, on dit aujourd'hui l'humanité. Il y avait des guerres de peuple à peuple; désormais ce sera une lutte d'opinion à opinion. La famille universelle se constitue. Ainsi, quoique particulièrement attaché à notre histoire, le poète ne fait point de difficulté de nous conduire dans les annales étrangères. Il est vrai, en outre, que l'histoire moderne présente cette différence avec l'ancienne, que jadis l'équilibre était entre deux ou trois peuples et qu'aujourd'hui il se balance entre quinze ou vingt nations. Idées et sang, nous avons mêlé tout ensemble. On ne parlera pas de la France sans parler de l'Angleterre, et de l'Angleterre sans parler de

la Hollande, et de la Hollande sans parler de l'Espagne, et de l'Espagne sans parler de l'Amérique, et de l'Amérique sans parler des Indes; et vous ne parlerez pas de l'Occident sans parler de l'Orient. L'histoire moderne est un soleil levé sur toutes les populations et qui les éclaire toutes également.

Je disais donc que ces deux arts, l'art grec et l'art français d'aujourd'hui, pivotaient entièrement, absolument, sur une seule chose, l'histoire.

Nous avons, de plus que les Grecs, le drame que l'on nomme d'imagination; mais, avant d'entrer dans aucun débat, faisons voir comment, encore qu'il paraisse étranger à l'histoire, ce drame n'en est cependant qu'un rameau et y puise sève et vie. Il nous est essentiel d'établir profondément et invinciblement cette vérité, qu'en dehors de l'histoire il n'y a point de littérature.

Chaque jour on entend crier : l'homme n'agit pas ainsi! on nous dénature l'homme! le cœur de l'homme n'est pas formé de cette manière! beaucoup de phrases enfin, où cette vague désignation revient avec une pompe infinie et un vide non moins considérable. Que signifie en effet ce terme générique, que nous avons par malheur emprunté aux philosophes, rêveurs qui sont toujours plus soucieux de caractériser vite que bien, et à qui il est nécessaire de tout élever à l'abstraction pour mieux échafauder les idéologies où ils se consument. L'homme général, ce me semble, n'existe qu'aux même conditions que la matière, qui n'existe pas sans certaines formes individuelles à tous révélées. Ainsi, on ne touche pas de la matière, mais une épée, une plume, une pierre, un charbon. On ne connaît pas d'arbres, mais des chênes, des tilleuls, des ormeaux, des saules, des peupliers. On ne connaît pas d'animaux, mais des biches, des chevaux, des mulets, des loups, des lions, des tigres. De même, il n'existe pas d'hommes, mais Pierre, Paul, Charles ou Antoine. Le monde est partagé en peuples, chaque peuple a son individualité, et chaque homme, dans ce peuple, développe la sienne. Le Juif n'est pas le Français, pas plus que Jean n'est Philippe. Nous avons tous un visage semblable, et tous cependant un visage différent. Notre cœur est fait de même, et fait diversement. Rien n'est plus identique que nos

sensations et rien n'est plus disparate. Comparez : votre fureur est longue, la mienne rapide. Votre amour est calme, mon amour est violent. Vous êtes lent à vous apitoyer, moi facile à l'émotion. Vous ne pardonnez jamais, je pardonne toujours. Donc nous sommes un, donc nous sommes deux.

Mais notre manière de sentir dépend de notre manière d'être. Or, notre manière d'être, qui la détermine? A coup sûr le cercle où nous vivons. Et ce cercle, qui le trace? Les lois, la religion, les coutumes, les préjugés, l'âge, le pays, enfin, tous les hasards d'une situation particulière et publique. Apercevez-vous déjà comment notre école appelle, avec raison, les passions des choses historiques. Le cercle où je vis n'est pas celui où vécut mon père, et celui où vécut mon père n'est pas celui où mourut mon aïeul. Nous avons changé avec ce qui nous entourait, et le cercle changé, la passion change. Le cœur varie avec le moule. Ce moule, c'est l'histoire.

Il ne me paraît pas qu'il faille de grands efforts d'intelligence pour comprendre ces théories. Quoique fondamentales, elles sont simples. On interprétera mieux, en les appliquant, ce que j'entendais dire plus haut par l'étroite connivence établie entre l'ame et l'histoire. Si je ne me trompe, on doit voir qu'en effet l'histoire est le résultat des sentimens de l'ame, et, réciproquement, que les sentimens de l'ame sont le résultat des faits historiques. Ici le principe ou la fin sont un. Ils s'amalgament.

Or, si vous enlevez à la littérature les accidens de l'ame et de l'histoire, que lui restera-t-il? Rien, et donc en dehors de l'histoire qui contient l'ame, il n'existe point de littérature ; ce que j'avais à démontrer.

Mais, dira-t-on, la majorité des écrivains se trouve condamnée par les règles que vous posez. Je le confesse; mais ce n'est pas ma faute si la conséquence, en logique, est un couperet. Soyez plus juste, vous, et n'examinez que ceci, à savoir si j'ai raison en principe. Du reste, cette objection, loin d'attaquer notre système, en dévoile au contraire la sagesse et la solidité. A ce point de vue tout auteur existe, parce que tout fait est un fait, et que nier Racine serait, à mon sens, nier l'édit de Nantes ou la bataille de Rocroy.

Je juge Corneille et Molière selon les idées de leur temps, et de leur temps je les trouve plus ou moins admirables. Aujourd'hui même ils le sont encore, mais seulement comme expression historique ; sinon, non. En je n'en veux d'autre preuve que la réponse que vous allez faire à ma question. Croyez-vous, par exemple, que si Molière était notre contemporain, il composerait les mêmes pièces? Évidemment non. Et, par conséquent, s'il ne les composait pas, toutes belles qu'elles sont, nous n'avons pas tort d'en composer qui ne leur soient point semblables.

Mais revenons à notre affaire. Nous avons prouvé qu'il n'y a pas de littérature en dehors de l'histoire, et, précédemment nous avions choisi pour terme de comparaison le théâtre grec. Or, ce qui démontre encore que nos théories sont justes, c'est qu'elles sont d'accord avec le plus beau théâtre qui ait jamais existé, de l'avis de tous les siècles et de tous les partis. Et, si ce n'était présomption, j'ajouterais que ce qui est une nouvelle preuve de la haute valeur du théâtre grec, c'est que, dans son développement, il sanctionne et ne contrarie jamais cette nouvelle manière d'envisager les passions.

Je n'ai point mis dans mes plus chères ambitions de devenir l'Aristote d'un second Homère. Il est certain néanmoins que les présentes idées de notre littérature cherchent et implorent une formule qu'elles n'obtiennent pas. Toute littérature est une reine qui veut une poétique pour palais. Chacun de nous peut aspirer à le bâtir. Vous, apportez des colonnes d'or ; vous, des entablemens de marbre ; vous, des pourpres et des soies ; vous, des jardins ; vous, des eaux, des lacs, des rivières. Creusez ici une vallée et dressez là-bas une montagne. Que le temple soit digne de la déesse ! Qui donc a écrit dans une préface de mauvaise humeur, que le cerveau du critique était une terre ingrate et stérile? Que celui-là enfante demain une belle œuvre, et cette terre versera sur son front plus de fleurs, que le ciel n'a d'étoiles, que la mer n'a de perles, que la femme n'a de sourires, que sa muse, à lui-même, n'a de couronnes triomphales remportées sur nos scènes.

Mais ces qualités historiques qui distinguent si éminem-

ment le théâtre grec et le théâtre français de nos jours, ces qualités vitales manquent complètement au théâtre du dix-septième siècle. Son théâtre n'est point national, n'est point historique. Son théâtre est grec ou romain, ou plutôt ni romain ni grec. Comparer Racine à Sophocle, c'est assimiler la colombe à l'aigle; bien pis, c'est élever une copie infidèle au rang d'un original sublime et vrai. Le Grec du dix-septième siècle était Français; ou plutôt, dans ce monstrueux accouplement d'Athènes et de Versailles, de Louis XIV et d'Hercule, nous n'étions plus Français et nous n'étions pas encore Grecs. On était quelque chose de bâtard, d'étranger à tout pays, à toutes mœurs, à toutes traditions; quelque chose qu'on n'avait jamais vu et qu'on n'a plus revu depuis; quelque chose enfin qui ne serait même pas descendu jusqu'à nous, si Corneille et Racine n'avaient pris soin de le river à l'éternité de leur style.

Il s'ensuit que le théâtre du dix-septième siècle n'est pas moral, car il ne prêche, comme on voit, aucun devoir envers notre religion ou envers notre société. Bien au contraire, ces mœurs bâtardes entraînèrent à une société bâtarde et à une religion bâtarde. Les héros de Corneille et de Racine n'adorent ni Jupiter, ni le Dieu des chrétiens. Ce qu'ils invoquent a face de Jupiter par devant et face de l'éternel par derrière; ils n'obéissent ni à des lois grecques ni à des lois françaises; ils ne sont dominés ni par des coutumes ni par des préjugés. Ce sont des abstractions en bottines et en perruques. Le langage même s'en ressent; car qu'est-ce que le langage, sinon la manifestation de la pensée? Le langage, c'est la pensée même. Or la pensée est vraie ou n'est pas vraie; et Boileau a très-bien dit : *Le vrai seul est aimable*!

Qu'on juge donc du dix-huitième siècle, où commence cette négation furibonde du passé qui se perpétue encore aujourd'hui! Qu'on juge du dix-huitième siècle! Racine avait été gâté par la cour; mais Corneille, qui fut plus indépendant, et qui en outre était doué d'un génie plus vaste et plus profond; Corneille, en se laissant aller à la simple contemplation des grands faits primitifs de toute société, faits qui se développaient encore de son temps, Corneille est arrivé

souvent à la vérité, et alors Corneille, le vieux Corneille a cent coudées. Entre mille exemples, nous citerons celui-ci: Attale, interrompu par Nicomède son frère, qu'il ne connaît pas, adresse ces mots à la reine d'Arménie :

Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
Madame, et retenez une telle insolence.

Si cet homme est à vous! c'est la féodalité latine devinée par la féodalité française.

Dans la même tragédie, que Voltaire dit ne savoir comment qualifier, et que, pour mon goût, je place au premier rang des chefs-d'œuvre de Corneille, il est parlé sans cesse du père de Flaminius et de ses aïeux et de la splendeur vénérable des races princières et patriciennes. En un temps où la république romaine était incomprise, la noblesse française a donné au poète le secret de la noblesse à Rome.

Quiconque lira attentivement Corneille demeurera émerveillé de la trempe de son génie et de ce don de divination qui a été fait aux intelligences supérieures, et que personne plus que lui n'a possédé. C'est ainsi que le divin Shakspeare a, dans *Antoine et Cléopâtre*, presque inventé la Rome véritable.

Mais Voltaire, qui nie tout, n'arrive à rien. Le scepticisme est stérile. Voltaire l'historien découvre et tue Voltaire le tragédien. Le tragédien est même pire, parce que, libre du frein des événemens, il nous précipite avec plus d'aveuglement et de rage, s'il se peut, dans le chaos hideux de ces théories subversives. Cet homme conçut une grande idée, mais il n'avait pas été envoyé pour le bien. Il ne lui reviendra point de gloire pour avoir ajouté au théâtre les fertiles et innombrables plaines de notre histoire moderne. Ce ne fut pas pour les ensemencer; mais l'incendie qu'il soufflait ne lui parut pas assez au large dans le passé, il prolongea le champ pour prolonger la désolation. On suit Voltaire dans nos annales, comme un diable, à la mutilation de toutes les choses pures et sacrées. Que pouvait à la scène un tel génie? Corneille et Racine bâtissaient de faux dieux et de faux hommes, mais enfin des dieux et des hommes. Voltaire, lui, n'a bâti que le néant.

Obligé d'effleurer ces matières plutôt que libre de les approfondir, je ne m'arrêterai pas à faire saillir l'immoralité du théâtre au dix-huitième siècle ; car, indépendamment des défauts signalés dans Corneille et Racine, Voltaire, qui résume tout le théâtre de son temps, a de plus à lui propres les vices de la philosophie, qu'il infiltrait par grosses et petites veines dans ce reste de société à l'agonie. Il fut le premier depuis saint Charles qui aperçut dans le théâtre un moyen et qui y apporta un but. Il l'érigea en arsenal, chaque comédie était un siége chaque tragédie une bataille. Ses milliers de vers étaient des milliers de flèches, et pour que toute plaie fût irréparablement mortelle, il en trempait les fers dans le sourire vénéneux qui ne quittait point ses lèvres. D'une incomparable hardiesse, d'une volonté d'airain, d'une constance à toute épreuve, arrivant au génie à force d'esprit, et plus méchant encore que spirituel, cet homme, qui haïssait tant le catholicisme, affecta toute sa vie la papauté de l'erreur. L'unité qu'il ruinait sous les idées nobles et conservatrices, il employa sa longue et terrible existence à la donner pour base à ses doctrines ; et ce qu'il a de fatal et de singulier, c'est qu'il réussit. Il fit du théâtre son église. Avec l'*Encyclopédie*, il parodia l'Évangile.

Autre a été notre manière de comprendre l'histoire, autres sont aussi les résultats que nous avons obtenus. Notre théâtre a compris l'histoire comme le théâtre grec, et, à ce titre, il est supérieur aux théâtres du dix-septième et du dix-huitième siècle. Le dix-septième avait altéré, le dix-huitième avait détruit. Nous qui avons reconstruit, nous sommes forcément plus moraux.

Jusqu'ici notre théâtre est dans un seul homme, M. Victor Hugo. A ceux qui nous citeront M. de Vigny, nous répondrons que nous reconnaissons à l'auteur de *la Maréchale d'Ancre* un talent plein d'élévation, mais que nous ne croyons pas notre jugement assez sûr pour l'aventurer sur une seule pièce. Attendons. Pour M. Dumas, nous parlions tout à l'heure de ses couronnes, et jamais nous n'avons nié la grande puissance dramatique qui est en lui. Nous ferons seulement remarquer que M. Dumas est sans système, et que la plupart du temps il développe des idées qui se con-

tredisent plutôt qu'elles ne s'harmonient. A notre avis, point de chances désormais d'être un grand poète dramatique sans être un grand historien. Et voilà pourquoi se trompe étrangement un je ne sais quel journaliste anglais, reproduit par la *Revue britannique,* qui accuse M. Victor Hugo d'être une ignorant. L'ignorant, je n'en doute point, et personne n'en doutera qui aura lu cet article très-vide, très-grossier, et qui sent la mauvaise bière de Londres; l'ignorant attaqué sur *Marie Tudor* apprendrait à coup sûr à monsieur le journaliste anglais l'histoire de son propre pays, et même, s'il en avait le temps ou la curiosité, celle de France qu'il nous paraît posséder au même degré.

Mais il ne s'agit pas ici des voisins qui sont toujours envieux. On parle de M. Victor Hugo de l'autre côté du détroit, comme en 1824 la France parlait de lord Byron. Nous pourrions néanmoins citer d'honorables exceptions, et au *Theatral Magazine* opposer l'*Edinburgh Magazine.* Papier pour papier, comme dit le juif de Marie Tudor. Nous étonnant quelque peu cependant que MM. les rédacteurs de la *Revue britannique* aiment mieux traduire les injures que les louanges, les déguisemens que les vérités. Pur patriotisme, je gage!

Un seul homme représente donc notre théâtre. Or, voici ce que cet homme a fait. Il a porté la littérature dans l'histoire, et de cette manière il a tout renouvelé. Notre théorie des passions, c'est dans ses œuvres que nous l'avons étudiée. Chaque chose tenue dans sa nature est allée rigoureusement à sa fin. Il a laissé à chaque peuple son originalité. Les croyances ont été respectées. Les œuvres en ont grandi et les moralités aussi. Les précédens théâtres avaient eu l'enthousiasme des époques idolâtres, et des maximes étrangères vêtues d'apparences chrétiennes s'en étaient suivies qui avaient corrompu plutôt qu'éclairé; ou le christianisme avait été prostitué sur la scène aux huées de la multitude. Le grand poète vint et intronisa les siècles chrétiens parmi nous. La mythologie disparut. A cette heure on peut mettre un croix au front des théâtres comme au front des églises. Dieu descendit sur la scène. Son saint Évangile y fut adjuré, sa morale prise pour règle. Le Christ, qui avait perdu ce

monde, le reconquit, et lorsqu'il le retrouva, de bois il était devenu or et marbre : voilà pour la religion. Voici maintenant pour la société. Tout ce que Voltaire a ruiné, M. Hugo le rebâtit. Voltaire monte dans nos annales pour consumer et détruire. C'est plus un incendie qu'une pensée. Suivez au contraire M. Hugo, et vous l'y voyez marcher comme un saint prophète. Il relève, il console, il guérit. C'est la justice qui passe, la justice et la science, sa sœur. Ce mâle adversaire de la destruction explique au peuple la royauté qu'on lui a rendue insupportable, la noblesse qu'on lui a rendue odieuse, la législation et les anciennes coutumes que l'ignorance ou la mauvaise foi ont biffées, dénaturées ou calomniées.

Et semblable à l'aigle héraldique, qui regarde de ses deux têtes deux mondes à la fois, menant l'œuvre de la société, il mène aussi l'œuvre de l'art. Que n'explique-t-il point au peuple? Un nouveau monde de passions était à découvrir, il le découvre. L'architecture, notre architecture indigène, si outrageusement sacrifiée à l'architecture étrangère et païenne, il la relève et la restaure. C'est lui, grand, sublime et infatigable ouvrier, qui a planté au faite de nos cathédrales et de nos châteaux la branche d'arbre en fleur. Cette belle langue française, ce fruit jadis d'une si vive couleur et d'une saveur si savoureuse, dont Molière et Corneille semblaient avoir tiré tout le suc et tout l'or; cette langue que Voltaire en mourant avait laissée aussi sèche, aride et ridée que la gorge d'une vieille débauchée ; il paraît, et cette langue dépouille sa flasque décrépitude pour revêtir l'éclat et la fermeté d'une nouvelle jeunesse. De notre langue on peut crier comme de nos rois qui meurent; mais le second cri, le cri de résurrection et de salut, c'est lui qui l'a jeté.

Tels sont les trois théâtres de France. Quel est le plus moral des trois? Il ne me paraît pas que c'en puisse être un autre que celui qui ressemble le plus parfaitement au théâtre grec, lequel nous acceptons tous, amis ou ennemis des spectacles, pour le théâtre modèle, et tant sous le rapport de l'art et de la morale, que sous le rapport de l'éducation publique.

Or, la scène française du dix-neuvième siècle, et la scène

grecque de Périclès ont même pivot, l'histoire; même but, l'art et la nation. Je vous laisse la conséquence.

On a pu voir par tout ceci que nous avons une manière particulière, une manière à nous d'entendre la morale. C'est celle de tous les gens qui aiment mieux agrandir les questions que les rapetisser. Aujourd'hui on décide de la moralité des œuvres, selon la quantité de meurtres ou d'adultères qu'elles contiennent; ce qui est certainement une bizarre échelle de proportion. Du reste, à ce taux, les prééminences ne sont plus difficiles à déterminer. Comptez combien de meurtres dans Corneille, combien dans Racine, combien dans Voltaire, et faites votre addition. Cette méthode conduit à des résultats tels que ceux-ci : M. Casimir Delavigne supérieur à Corneille. Le plus candide sera le plus puissant. Vous hissez du coup M. Bouilly à côté d'Eschyle, que dis-je? Eschyle fréquemment coupable d'adultères et d'assassinats, de viols et d'incestes, tombe immédiatement au-dessous de l'*Ami des Enfans*.

Et voilà pourtant depuis cinq ans tout le fond où s'exerce la critique moderne! Dans *Lucrèce Borgia*, elle compte les cercueils et les coupes de poison; les adultères dans *Antony*, la meilleure des productions de M. Dumas. Dans la *Maréchale d'Ancre*, elle avait énuméré les baisers criminels et les coups d'épée sanglans. Enfin, toute pièce, devant ce tribunal du bon plaisir, présente matière à condamnation.

Ces messieurs n'aiment pas qu'on tourmente leurs nerfs. Émouvez-les sans les émouvoir. Qu'ils tremblent, mais que ce soit, s'il est possible, sans que leur pouls précipite son mouvement. Et si quelque sot, prenant ces simagrées au comptant, s'en vient nous servir une bergerie, il faut les voir rire, il faut les entendre crier à l'idylle, aux moutons, aux houlettes, aux vieux bosquets de roses! Ils ne tarissent plus; et le plus plaisant de leur aventure, c'est qu'ils oublient de la meilleure foi du monde que tout ce bel éclat ne les fête pas moins, eux, coupables du conseil, que le pauvre auteur coupable de l'exécution.

Ils se lèvent et ils crient à l'idylle, parce qu'après tout ce sont pour la plupart des gens d'esprit, et qu'ils savent, en cette qualité, que la tragédie ne se compose pas avec des

soupirs et des œillades. Ils savent que la tragédie est armée d'un poignard et tient les regards fixés, comme ceux qui viennent de commettre un meurtre. Ils savent que la tragédie est un thème sur les plus mauvaises passions ; qu'Aristote, au chapitre x de sa poétique, dit expressément que *la passion*, c'est-à-dire l'élément de la tragédie, *est une action douloureuse ou destructive, comme des meurtres exécutés aux yeux des spectateurs, des tourmens, des blessures, en un mot, du sang répandu.* Ils savent que le même Aristote dit ailleurs que c'est à tort qu'on blâme Euripide *de ce que la plupart de ses pièces se terminent au malheur*, qu'il est bien *dans les principes ;* qu'il ajoute plus bas : *Je mets au second rang, quoique quelques-uns leur donnent le premier, les pièces qui ont une catastrophe double, comme l'Odyssée, où les bons et les méchans éprouvent un changement de fortune. Ceux qui leur donnent le premier rang n'ont égard qu'à la faiblesse des spectateurs, à laquelle les poètes ont la coutume de se prêter quelquefois.* Ce point, comme on le voit, n'a fait obstacle en aucun temps.

Je n'imagine pas que de cette nécessité d'employer les passions mauvaises, on songe à se forger un argument contre moi. Le cas échéant, je rappellerais ce que j'ai développé dans le paragraphe premier de mon article, où j'ai établi avec raison, ce me semble, que le théâtre usait des affections condamnables pour exciter, entretenir et propager les affections louables et douces.

Reste le mode. Et je conviens qu'en effet dans la manière de traiter les passions nous semblons apporter moins de retenue, non pas que les Grecs, mais que les précédens tragiques de France. Chose facile à expliquer ! Ce n'est pas certainement que nous soyons immoraux, comme on le dit, mais nous pensons justement que le nombre de meurtres ou d'adultères importe peu si nous en devons à la fin obtenir de hautes beautés d'art et de morale ; comme aussi qu'on peut, sans effleurer adultères ni meurtres, conclure à quelque immoralité cynique et crue. Mais il est une autre raison plus solide encore de cette apparente brutalité du théâtre moderne : c'est qu'une fois placé dans la vérité, il lui a fallu être vrai jusqu'au bout. Les précédens théâtres, vivant de

pensées mensongères, parlaient une langue souvent mensongère. La vapeur qui roulait dans l'idée se répandait dans le style. La périphrase est une fumée. Chez nous, au contraire, la pensée précise a donné un style précis. La passion générale a un langage général, mais l'individualité ses tours et son cachet. On remarquera que le même résultat est né chez les Grecs de la même cause. Sophocle dit les choses comme Victor Hugo. Et si l'on veut faire une étude curieuse et amusante, on mettra en parallèle les morceaux que Racine a empruntés aux poètes grecs, avec la traduction littérale de ces mêmes passages; et l'on sentira combien sont fondées ces observations.

Ensuite ces formules de vérité n'ont pas dû déchainer moins de calomnies, ou éveiller moins de susceptibilités. Autrefois entre le parterre et la scène le lien était chimérique. L'émotion était presque aussi conventionnelle que la passion représentée. Nous sentant au-dessus ou au-dessous de ces conditions impossibles, notre cœur se rassurait autant qu'il s'effrayait. Notre joie ou notre douleur, par une sorte de loi d'équilibre, prend toujours le niveau de notre intérêt. Or notre intérêt, qui se passionne dans le possible, languit et meurt dans l'abstraction. Mais aujourd'hui le parterre tient à la scène, comme l'enfant à sa mère. Il s'est établi entre leurs sensations une communauté parfaite, de telle sorte que l'émotion du spectateur est toujours en raison directe du talent avec lequel le poète sait être vrai. Mais la vérité est nue, on le sait, comme l'impudeur. Les miopes et les hypocrites ont feint de s'y tromper.

Tout ce qui est écrit ici sur cette matière, l'a été pour la comédie aussi bien que pour le drame; car, selon les théories exposées, la comédie n'a pas non plus d'autre pivot que l'histoire. Dans l'histoire, le côté plaisant; voilà ce qu'elle affectera, comme d'ailleurs il est de son essence. La tragédie, que nous n'avons jamais prétendu bannir, demeurera maîtresse du côté exclusivement sérieux, qui a toujours été son terrain. Il est clair, du reste, que la grande synthèse sera le drame.

Nous avons jusqu'ici peu fait pour la comédie, d'abord à cause du drame, qui nous en tient lieu; ensuite, à cause de

la perfection où s'est élevé Molière dans ce genre. Cependant une nouvelle comédie est à créer, celle qui ressuscitera les personnages bourgeois de l'histoire. Toute pièce est bien historique, puisque toute passion est historique. Nous le disions plus haut, le théâtre de Molière est historique; il l'est, parce que c'est la meilleure constatation de l'état des passions en France à une certaine époque, sous Louis XIV. Mais les personnages qu'on nous offre peuvent avoir été ou ne pas avoir été, venir de Dieu ou du poète. Là se sépare du genre de Molière, le genre que nous croyons notre époque destinée à construire. Cette comedie s'attachera plus spécialement aux personnages bourgeois et à leurs mœurs, pour ne pas empiéter sur le domaine plus important de la tragédie et du drame, qui se réservent naturellement les hautes figures historiques et les passions en quelque sorte royales.

Quant à la comédie de Molière, satire vive et personnelle, est-elle possible aujourd'hui? Les conditions dans lesquelles elle s'est développée ne sont-elles pas des conditions indispensables de son existence? Et ces conditions mortes, si cette comédie survit, n'est-ce pas sous la promesse de s'adapter aux nouvelles lois du monde où elle reparaît? Or, je le demande encore, aujourd'hui la satire personnelle quoique déguisée, a-t-elle des chances de succès et de durée?

Quoi qu'il en soit, cette digression établira aussi, je l'espère, combien le théâtre honnête, le véritable théâtre repousse toute solidarité entre ses œuvres et les pacotilles du vaudeville. Et par vaudeville, nous n'entendons pas seulement les pièces à couplets, mais encore ce mauvais drame à machines dont nous sommes pareillement assaillis. Ce *fungus* a poussé sur les ruines de la comédie, et la comédie a été étouffée. Le vaudeville a encore le grand tort d'être devenu une industrie. Il a troqué sa plume contre un outil; d'artiste il s'est fait artisan. Cependant, quelque immoral que parfois il se montre, on ne saurait sans injustice ne pas le préférer aux farces qui se jouaient du vivant même de Molière, aux comédies de la régence, en un mot à toutes ces ignobles parades qui souillent les dernières

années du dix-huitième siècle. On aura beau dire, Piron ni Vadé ne sont de 1830 !

§ V.—En résumant les diverses questions qui ont été successivement traitées dans cet article, il se trouve que les attaques dirigées contre le théâtre ne sont soutenables ni au point de vue philosophique, ni au point de vue religieux. Bossuet et Rousseau se sont réduits aux trois mêmes argumens. Ces trois argumens, nous les avons convenablement appréciés, et tout ce vain appareil s'est écroulé.

Restaient certains misantropes, fougueux admirateurs du passé et censeurs obligés de toute chose présente, qui, s'ils sont moins logiques, n'en sont pas moins dangereux. Je veux dire ces gens qui fréquentent le théâtre et qui en médisent tout le long du jour. Cependant nous avons aussi discuté avec eux, et ils ont été obligés de reconnaître que le théâtre qu'ils contestent particulièrement, savoir le théâtre moderne, était particulièrement bon, et même qu'il était le meilleur de tous ceux qui ont existé en France, et qu'ils admirent si fort.

Après avoir prouvé que ce théâtre était le meilleur, qu'il était dans une voie de progrès, nous avons encore prouvé que, pour peu qu'on voulût aider ses efforts, il ne s'arrêterait pas là, et deviendrait aussi bon qu'humainement il est possible, nous avons fait plus, nous avons indiqué comment, à notre avis, on le devait cultiver pour en tirer tous les fruits qu'il est de nature à donner.

Eh bien! par tant de preuves amoncelées, ne sommes-nous pas en droit de conclure que le théâtre est une grande et salutaire chose, une chose qui a joui d'une haute importance dans le passé, et qui est destinée à un rôle encore plus actif et plus élevé dans l'ère de paix et de travail où nous entrons.

Ne sommes-nous pas en droit de demander à ceux qui le dénigrent de réfléchir avant de tant fulminer, et de bien peser s'il ne vaudrait pas mieux que toute la force qu'ils dépensent pour sa ruine, fût employée au contraire à le consolider et à le faire fructifier.

Ne sommes-nous pas en droit de demander à ce public si froid et si égoïste, de s'intéresser quelque peu à un enseigne-

ment si capable de le moraliser, et en même temps de le divertir ?

Ne sommes-nous pas en droit de supplier l'Église d'abroger, ou du moins de laisser tomber dans l'oubli, les anathèmes désormais injustes qui pèsent sur le théâtre et les gens de théâtre ?

Ne sommes-nous pas en droit de déclarer au gouvernement qu'il est de son devoir, de son intérêt, de son honneur, d'adopter les théâtres et tout ce qui s'y rattache; de les adopter comme il convient, c'est-à-dire avec paternité; de veiller à ce qu'ils atteignent à tous les magnifiques résultats auxquels ils sont promis, de les y conduire même en leur facilitant les voies toujours si pénibles; enfin de commencer par un si beau coup la grande opération qui doit tôt ou tard donner à sa force l'intelligence pour boussole et pour base?

Oui, ces droits nous sont acquis, et il n'est pas un homme d'honneur et de sens qui ne voudra joindre sa voix à la faible voix qui crie dans le désert.

Louis de Maynard.

VOLUPTÉ,

PAR SAINTE-BEUVE [1].

Si ce livre était ce que son titre a pu faire craindre ou a semblé promettre à quelques-uns, il n'eût pas été publié par l'auteur des *Consolations;* et qu'on me permette de le dire, ce n'est pas moi qui me serais chargé d'en rendre compte.

Ceci n'est point un hymne païen à la volupté, c'est une confession écrite au point de vue chrétien. Ce n'est pas une paraphrase de ce qu'a chanté Lucrèce, ce sont des aveux repentans et tendres, mêlés de flamme et de honte, entrecoupés d'élans vers Dieu, de méditations subtiles, de prières ardentes comme dans le livre de saint Augustin.

Mais les temps sont profanes, l'âge des saints est passé. Augustin parlant à la jeune Église des désordres de son cœur, lui parlait en termes couverts et mesurés, comme à une jeune fille qui sait encore rougir; le prêtre qui raconte ici des égaremens pareils, n'a pas observé les mêmes ménagemens avec des oreilles moins chastes. Il a déchiré les bandelettes, il a mis la plaie à nu, il l'a sondée jusqu'au fond. C'est qu'il ne parle pas à une jeune Église, mais à une société vieillie; et ce n'est pas même à cette société qu'il s'adresse directement, c'est à une ame solitaire et malade qu'il veut

(1) Chez J.-P. Méline, à Bruxelles.

guérir par le spectacle des misères qu'il a traversées. Il ne raconte pas dans la chaire d'Hippone, aux fidèles assemblés, le délices de Rome et de Carthage ; mais, du milieu de l'Océan qu'il passe pour aller chercher une vie nouvelle dans un monde nouveau, il envoie secrètement l'histoire de ses fautes et de ses tourmens à un jeune ami, pour qu'elle meure dans son sein. Tel est le cadre du roman. Car ce livre est un roman, un roman de l'ame et de la pensée ; un récit, non pas d'aventures, mais de sentimens, de rêves, de faiblesses, parmi des situations bizarres, compliquées, douloureuses, vraies et invraisemblables, comme la plus simple vie en présenterait si on la connaissait tout entière. Amaury appartient à cette tribu mélancolique, dont le grand chef est l'ami de Chactas, le sublime Réné, et qui compte parmi ses fils *Werther, Adolphe, Obermann*. Ce livre est de ceux où l'on entend les plaintes éloquentes des belles ames qui souffrent, où les confidences se font jour à travers la fiction. Est-il vrai qu'il en soit ainsi de *Volupté?* Est-ce dans les forêts du Canada qu'il faut aller chercher la tombe du prêtre qui a fourni la matière de ces récits, ou, comme on le murmure à nos oreilles, est-ce au sein d'une autre communion, sous les palmiers de l'Inde? Le jeune rapsode, ainsi qu'il s'appelle lui-même, a-t-il mêlé quelques effusions de son ame aux événemens recueillis de la bouche du prélat pénitent? nous ne souleverons pas ce voile. Si la vérité est dans une œuvre d'art, qu'importe d'où elle y est venue?

Il y a dans cet ouvrage toute une portion essentielle et fondamentale sur laquelle je passerai rapidement comme sur des charbons enflammés, c'est celle qui se rapporte le plus directement au titre adopté, et raconte le développement secret du penchant voluptueux dans une ame qui, malgré des côtés supérieurs, s'en laisse envahir et dominer. Il serait encore plus difficile d'analyser cette histoire qu'il ne l'était de l'écrire. L'analyse n'offrirait que des résultats grossiers, là où l'art a jeté des nuances infiniment délicates. L'analyse ne pourrait donner aucune idée de l'esprit de repentir et d'immolation intérieure qui tempère et mortifie, pour ainsi dire, les plus vives peintures des plus inexcusables égaremens. C'est

cet esprit du christianisme toujours présent, qui purifie toutes les souillures, qui enveloppe de réminiscences et de figures bibliques ce que l'oreille ne pourrait entendre, et quand l'ame est poussée vers le dégoût, c'est ce souffle divin qui l'enlève et l'emporte vers une région supérieure à travers les brumes épaisses, les rosées énervantes et empestées. Ainsi, du milieu de récits dont les ames pures pourront se détourner quelquefois, un hymne à la chasteté, qui scandalisera la sagesse matérialiste des mondains, montera en expiation vers le ciel, comme le cri d'un athée foudroyé qui confesse un Dieu. Des ruines de cette ame écroulée jusqu'en ses fondemens, un aveu sortira qui proclamera la liberté morale avec une conviction tirée de la profondeur même de ses chutes. A côté des détails les plus étranges, il se trouvera des vues profondes, des conseils vraiment évangéliques sur l'alliance de la charité et de la pureté chrétienne, où l'auteur s'est rencontré avec saint François de Sales. Enfin, le christianisme lui révélera ce qu'il a de plus sublime compatissance pour l'infirmité humaine et de plus divine foi à l'égalité des ames, en lui inspirant des sentimens tels que celui-ci : « J'entrai avec elle un instant dans l'humble nef; mais quand je la vis s'agenouiller, je sortis par une sorte de pudeur, craignant de mêler quelque mouvement étranger à une invocation si pure; il me sembla qu'il valait mieux que son soupir de colombe montât seul vers le ciel. En cela je me dissimulais la vertu de cet acte divin enseigné au moindre de nous par Jésus. J'oubliais que toute prière est bonne, acceptable, et que la prière même du plus souillé des hommes, si elle sort du cœur, peut ajouter à celle d'un ange. »

Je blâme donc dans la portion de l'ouvrage à laquelle j'ai fait allusion plus haut, çà et là quelques crudités d'expressions; mais ce serait, ce me semble, une pudeur excessive celle qui, au milieu du désordre actuel des sentimens et des principes, s'effaroucherait trop d'un livre où les faiblesses sont données pour des faiblesses, dont le personnage principal loin de se glorifier du mal, comme les révoltans héros de l'adultère et de la séduction, dont on nous fatigue, s'en humilie avec larmes, et s'en punit. J'irai jusqu'à dire que c'est la partie la plus

scabreuse du roman qui en fait la moralité. Supprimez-la, supprimez les récits de honte et de confusion; ne laissez que les scènes molles, gracieuses, enchanteresses, et l'idée morale, chrétienne n'y sera plus : en effet, le lien qui unit les révoltes de la chair avec les égaremens du cœur et de l'esprit, c'est là un grand fait de la science intérieure de l'homme, que seuls les moralistes chrétiens ont bien vu. La chute est l'expression d'une incontestable réalité. L'homme naît, entaché dans sa naissance, souillé par le fait même de son origine, et la tache originelle se retrouve partout : il fallait donc montrer le rapport de la corruption des sens aux faiblesses de l'ame et du caractère. Ceci n'est pas la moralité du *convenable* ou du roman, mais c'est la moralité du christianisme, depuis Cassien jusqu'à Nicole, depuis saint Ambroise ou saint Augustin jusqu'à Bossuet.

Ce défilé difficile traversé, ces pages hardies justifiées au moins dans leur intention et leur ensemble; j'arrive avec délices à toute la partie délicate de l'ouvrage. Nous changeons de terrain, nous quittons les marais empoisonnés pour la végétation gracieuse qui en sort. Seulement, n'oublions pas que ces fleurs plongent du pied dans la vase, que leurs odeurs sont dues à des miasmes mortels transformés en suaves parfums. C'est la pensée du livre; dans cette douloureuse histoire de la volupté, le *surgit amari aliquid* ne manquera pas.

Ne vous attendez donc pas que celui qui parle cherche à faire les sentimens qu'il va vous raconter plus intéressans qu'ils ne l'ont été, et qu'il ne les considère pas du point de vue sévère que lui commande son habit. Au contraire, ce qu'il s'efforcera d'y montrer, c'est le côté défectueux du cœur humain; c'est la fragilité, la mobilité; ce sont les contradictions insensées, les défaillances et les sécheresses. Tout ce que, d'ordinaire, on cache aux autres et à soi; tout ce que les romans surtout oublient de retracer; tout cela est saisi dans le vif, poursuivi dans ses mille détours, creusé, fouillé avec une sagacité profonde et ingénieuse à la fois; il y a ici des coins reculés du cœur humain, qu'une main habile et impitoyable dévoile pour la première fois; là où jamais un autre jour que celui du confessionnal n'avait pénétré, l'auteur

fait pénétrer des jours et une lumière qui ne sont qu'à lui.

A travers cette analyse merveilleuse, à laquelle les sentimens qui voudraient le plus se dissimuler ne peuvent échapper, se fait sentir un mouvement lyrique continu; c'est comme un flot perpétuel d'enthousiasme, tantôt religieux, tantôt mélancolique, qui court à travers tous ces Méandres serpentans dans l'aride, et qui, de loin en loin, jaillit en gerbes majestueuses, monte en fusées liquides ou se répand en cascades sonores et rafraîchissantes.

Tel est le double caractère de ce roman et son double mérite. Ici l'ame est mise à la torture pour confesser ses fautes dans ses plaintes, plus loin on l'entend qui chante un cantique à Dieu du milieu de la fournaise. Une main adroite effile une toile délicate ou la brode. La loupe est près du kaléidoscope, le scalpel à côté de la lyre.

C'est surtout en ce qui concerne sa propre destinée, ses sentimens et ses actes personnels, qu'Amaury est impitoyable; il flagelle son passé avec l'inexorable sévérité d'un converti mort à lui-même, qui se plaît à enfoncer le cilice dans sa chair, à la sentir meurtrie et saignante pour apaiser Dieu. Ne vous étonnez donc point s'il peut quelquefois vous déplaire, lecteurs de romans, accoutumés que vous êtes à des héros qui posent devant vous, qui ne se montrent qu'à leurs beaux momens, parés d'un dévouement à toute épreuve ou d'une perfection qui ne se dément jamais; vous qui vous plaisez à les voir à travers votre imagination, à peu près tels qu'ils apparaissent à leurs maîtresses. N'est-ce pas l'usage de ceux qui les inventent de vous les présenter toujours en habit habillé, dans le costume exact, dans la tenue rigoureuse de la passion, sans une tache au vêtement ou un pli à la ceinture? Le prêtre qui vous parle ne fera pas ainsi; il ne revêtira pas le déguisement banal qui cache les difformités de l'ame déchue; il donnera plutôt dans l'excès contraire, il exagérera plutôt ces difformités de l'ame, pour qu'elles soient un spectacle utile à ses frères. Mais la nature humaine est si faible, la mollesse est si décevante, qu'il trouvera encore trop de plaisir dans ces réparations tardives, et qu'il y aura peut-être un charme périlleux à l'écouter racontant les vaines angoisses et les folles tribulations

de sa jeunesse, à tel point que souvent il s'arrêtera dans son récit, incertain s'il doit continuer; mais le lecteur lui demandera tout bas de poursuivre, et, en vue de l'écueil, priera la Sirène de chanter encore.

Cependant Amaury ne s'épargne point; sans pitié pour lui-même, comme je l'ai dit, il se montre avec toutes les faiblesses de sa nature : non pas insensible, il ne vit que de sentir, mais d'une sensibilité trop ouverte aux impressions les plus diverses, aux directions les plus contraires; trop inquiète pour se reposer nulle part; en proie à tout ce qui l'entraîne, et l'use et la disperse, tiraillée en mille sens divers, faute de se pouvoir concentrer en un point; capricieuse, maladive, orageuse, aliment et torture d'une vie qu'elle remplit et ne peut rassasier. Certes rien de plus différent du grand Cyrus, du beau Lindor ou même du fidèle Saint-Preux, qu'un tel personnage. Il n'a rien d'idéal, ou plutôt il est, à sa manière, un idéal qui semble créé pour réaliser et personnifier tout un côté du cœur humain, toute cette portion non avouée des affections qui, au moins dans les idées du pénitent, s'y glisse toujours pour les corrompre. Voilà l'ordre de sentimens dont Amaury est le type misérable et profond, l'expression déchirante et passionnée.

Mais ce qui repose l'ame de l'intérêt pénible, quoique attachant, qu'inspire le principal personnage, ce sont les trois charmantes figures de femmes qui l'entourent et réfléchissent sur lui un peu de leur gracieux éclat.

La plus céleste de ces figures est celle de Mlle Amélie, qui apparaît au jeune Amaury, à son entrée dans la vie, comme l'ange des premières amours. Rien de plus délicieux que les visites à la Gastine, l'intelligence innocente et furtive qui s'établit, sans paroles, entre deux jeunes ames, et tout le récit enchanteur de ce bonheur adolescent. Mlle Amélie est toujours digne et ravissante, dans le cercle de la famille, au sein du manoir domestique, occupée de devoirs pieux et d'aimables soins. « Quelquefois quand j'étais venu, au matin, prendre M. de Greneuc pour la chasse, j'avais aperçu sa petite-fille agenouillée, laçant les guêtres du vieillard. Cette pose d'un moment exprimait à mes yeux toute sa vie de devoir et de simplicité. D'autres fois aussi, à ces mêmes heures

du matin, arrivant par un frais soleil de septembre, un fusil sur l'épaule, je l'avais surprise au jardin, en négligé encore, du côté de ses ruches. L'essaim apprivoisé voltigeait autour d'elle, blond au-dessus de sa blonde tête, et semblait applaudir à sa voix; mais mon chien, qui m'avait suivi par le jardin, malgré ma défense, s'élançait en joyeux aboiemens vers elle et sautait follement après l'essaim pour le saisir. Celui-ci, tournoyant alors et redoublant de murmure, s'élevait avec une lenteur cadencée dans un rayon de soleil. »

Puis parmi ces tableaux charmans, sur cette paisible bruyère où le bonheur était si facile pour Amaury, les vagues ambitions, les désirs maladifs d'émotions orageuses, viennent le chercher et l'emportent. Un dernier soir, il foule encore cette bruyère au clair de la lune, marchant auprès de Mlle Amélie, qui se confie à l'avenir avec un noble abandon; mais lui, sous l'enchantement de ces lieux et de cette présence, il rêve autre chose, il rêve le lointain, le brillant, l'inconnu; il part le cœur encore enivré, l'imagination déjà infidèle. C'est la première et la plus grande faute d'Amaury; puis d'autres fautes, d'autres douleurs, l'éloigneront de plus en plus du port qu'il a quitté, de la pure et blanche étoile qui l'éclairait; il fera souffrir un noble cœur qui l'attendra long-temps; Mlle Amélie demeurera pour lui un beau rêve de jeunesse, suivi de remords éternels devant Dieu.

C'est une figure bien douce et bien pure aussi que celle de Mme de Couaën, la jeune femme irlandaise. Tout, dans le commencement de ses rapports avec Amaury, exprime divinement la poésie d'un cœur confiant et pur qui s'abandonne à une tendresse naissante. Quoi de plus gracieux que le pélerinage à Saint-Pierre-de-Mer! cette première promenade ensemble, prolongée d'une part dans toute la sécurité d'une complète innocence, de l'autre dans ce ravissement d'un cœur qui s'ouvre au charme d'aimer avec indécision et langueur, comme l'œil s'ouvre mollement aux vagues lueurs du jour à peine commencé; promenade expressive qui se termine par un baiser du marquis de Couaën au front de sa jeune épouse, et une jalouse rougeur au front d'Amaury; promenade qui fait rêver comme celle de Saint-Preux et de Julie, avec cette différence que, sur le lac de Genève, ce qui

pénètre l'ame, c'est la mélancolie des regrets, et sur la montagne de Saint-Pierre, c'est la mélancolie des espérances.

Mais enfin ce rapport si pur et si tendre s'altère ; le levain qui est au fond des relations incomplètes, ce levain qui est le ferment de la pâte humaine, s'aigrit et corrompt la douceur d'habitudes charmantes ; Amaury tourmente son amie et se tourmente lui-même de susceptibilités ombrageuses, de brusques irritations, qui prennent leur source dans le malaise intérieur d'une ame qui se dévore. Il souffre de se sentir enchaîné à une destinée où il ne règne pas ; il souffre de la tendresse de l'épouse pour l'époux ; il souffre de inquiétudes de la mère pour son enfant ; il s'éloigne, il revient, il se prend ailleurs insensiblement. Mme de Couaën ne se plaint point ; malade, accablée de la perte d'un fils, souffrant par son ami, elle se résigne, le cœur brisé ; elle s'accuse d'avoir cherché une affection même innocente hors du cercle des devoirs. Ange repentant, elle aura la satisfaction, au lit de mort, de recevoir les dernières consolations religieuses de la bouche et de la main de l'homme coupable et malheureux à qui elle avait silencieusement pardonné !

Une troisième femme paraît après les deux autres, comme pour les venger. Ce n'est plus un ange du ciel comme Mlle Amélie, ce n'est plus un ange de la terre comme Mme de Couaën ; c'est une femme aimable, et, jusqu'à un certain point, capable d'aimer, mais incapable de s'oublier entièrement dans l'abandon de la passion. Mélange séduisant de laisser-aller et de coquetterie, de calcul et d'entraînement, ni fausse ni tout-à-fait franche; enchaînant Amaury par attrait pour lui, et l'arrêtant par intérêt pour elle ; légère et réfléchie, indolente et assez ambitieuse ; aimant le monde et en souffrant ; charmée des splendeurs militaires et de l'éclat du pouvoir; gracieuse, mais un peu pâle et sans parfums, comme ses hortensias, comme le lilas, jeune encore, et à demi fané, qu'elle montre à Amaury. — Ouvrez la fenêtre, dit-il, et le soleil entrera. Il fallait l'ouvrir ; mais il est trop tard, l'âge des entraînemens aveugles du cœur est passé. Quand il pouvait aimer, il n'a pas voulu ; il le veut maintenant et ne le peut plus. Puis la passion grossière le ressaisit encore une fois ; mais la volupté peut bien l'égarer encore, elle ne le

trompera plus, et ce n'est plus dans un amour humain qu'il se réfugiera.

Ces trois femmes sont trois types réalisés avec une extrême finesse. Le personnage du marquis est traité avec une fermeté remarquable. Le but moral de l'ouvrage est surtout de montrer le faible et le creux de toute cette portion de l'ame qui cherche son bien dans l'ordre de sentimens que résume le mot volupté pris au sens des théologiens. Mais à côté de ce but principal il y en a un accessoire, ou corrélatif pour mieux dire : c'est de montrer aussi l'impuissance et la vanité de sentimens plus fiers, tels que l'ardeur de l'action, la soif de briller, de vaincre, de commander, en un mot tout ce que la même classification comprend et réprouve sous le nom d'orgueil. Le marquis de Couaën offre en sa personne ce que les sentimens énergiques ont de plus noblement inflexible. On aime ce gentilhomme vendéen que tout l'éclat du succès ne gagne pas à une cause qu'il déteste. Ce qui est frappant en lui, c'est un sourd et profond besoin d'action avec la conviction du basard des destinées humaines, de l'impossibilité où est la volonté la plus ferme de se faire jour, si elle n'a pas la bonne chance pour soi. Et quand tout se brise sans bruit dans ses mains, avant que rien n'ait éclaté, quand il se voit refuser même l'honneur d'une défaite, même la consolation d'un échafaud, alors il devient la personnification éloquente de tout ce qu'il y a eu d'énergique qui n'a pas agi. Alors il accuse cette autre déception de la vie humaine, l'impossibilité de réaliser l'idéal de l'ambition, égale à celle de réaliser l'idéal de l'amour. C'est encore ici le sentiment de l'infini comprimé ou mutilé dans ses manifestations ; et Amaury, entrant dans sa pensée, consacre en esprit un panthéon aux grands hommes inconnus. « Oui, s'écrie-t-il, aux grands hommes qui n'ont pas brillé, aux amans qui n'ont pas aimé, à cette élite infinie que ne visitèrent jamais l'occasion, le bonheur ou la gloire ! aux fleurs de bruyères ! aux perles du fond des mers ! à ce que savent d'inconnu les brises qui passent ! à ce que savent de pensées et de pleurs les chevets des hommes ! »

Il y a dans l'ouvrage un homme d'action sur lequel l'anathème qui frappe celle-ci comme la volupté, en tant qu'é-

goïste et charnelle à sa manière, n'est pas prononcé, c'est George, George Cadoudal, qui apparaît en passant dans un épisode plein d'effet et de relief. C'est que l'action chez George est entièrement désintéressée, entièrement exempte de tout motif personnel. Or l'action désintéressée, c'est comme l'amour pur, c'est aussi la sainteté sur la terre; qui se dévoue est chrétien. Quelle que soit la cause à laquelle il s'immole, il est martyr de Dieu, il a le baptême du sang.

On voit à quelle date se rapportent ces incidens, vrais ou imaginaires; on voit quelle époque encadre cette douloureuse histoire. Le cadre est brillant, et sa dorure relève bien les pâles ou blêmes figures qui se meuvent sur le fond sombre du tableau. C'est le matin du siècle : il s'éveille aux fanfares consulaires, aux récits merveilleux de l'Égypte, aux splendeurs tricolores des drapeaux flottant sous le soleil de messidor, au cri des aigles qui vont s'élancer sur le monde. Un éclair d'Austerlitz traverse la scène. Tout ce bruit vient retentir au cœur malade du voluptueux désespéré, et le trouble au moment d'un penser de gloire; mais bientôt ce bruit s'éteint dans le vide de ce cœur que Dieu seul comblera.

Ce n'est pas tout : cette époque radieuse a ses ombres; elle aussi, comme presque tout ce qui paraît dans cet ouvrage, elle est ardente et comprimée ; on sent une main qui ploiera tout peser déjà sur les destinées obscures ou illustres. Elle écrase M. de Couaën dans ses muettes bruyères, elle abat George et d'Enghien, le paysan et le prince, tandis que les derniers représentans du dix-huitième siècle, les *idéologues* qu'on va proscrire, Chenier, Garat, Cabanis, la maudissent dans leur banquet républicain. Tous ces traits caractéristiques d'une époque fameuse, quoique sobrement ménagés, l'indiquent avec finesse, et la font sentir comme enveloppant l'action principale.

C'est dans la portion lyrique de l'ouvrage où l'auteur a jeté avec profusion ses idées sur une foule de sujets importans, la religion, l'amour, la beauté, le plaisir, c'est dans cette portion brillante qu'on peut lui reprocher trop d'abondance et de développement; c'est là qu'un goût impartial pourrait demander quelque retranchement, et surtout

le goût impatient du public blasé et pressé d'aujourd'hui. Mais cet excès, si c'en est un, était presque inévitable. On ne creuse pas ainsi les souterrains secrets du cœur sans avoir un penchant inné pour ses mystérieux labyrinthes, un instinct secret et curieux de ses plus sinueux détours. Il a fallu y vivre long-temps pour accoutumer sa vue à la lumière crépusculaire qui se glisse furtivement dans ces angles écartés. Une fois l'habitude prise d'y habiter et d'y chanter un chant plaintif comme le chant des mineurs, on s'y arrête, on s'y atarde, on oublie le soleil. On fait comme le plongeur qui s'amuse trop long-temps aux coquillages merveilleux et aux productions inconnues de l'abîme, tandis que la foule sur le rivage s'impatiente de ne pas le voir reparaître, et se demande s'il ne s'est pas noyé là-bas avec ses trésors. Mais le plongeur reparaît enfin, et jette des poignées de perles à ceux qui ne l'attendaient plus.

Quant au style, il ne faudrait pas conclure de quelques expressions cherchées ou obscures que l'auteur n'est qu'un novateur excentrique et ingénieux, étranger aux véritables traditions de la langue française. Ces défauts sont en dehors de la manière générale de l'écrivain, et ne se montrent pas dans ses plus beaux passages; les courts fragmens que j'ai pu citer dans le cours de cet article suffiront à le prouver. Pour porter la question un peu plus haut que des querelles de phraséologie minutieuse, je ferai remarquer que si l'auteur se détache nettement de la langue des grands écrivains du dix-huitième siècle, si sa phrase n'est point la phrase cadencée et pressante de Rousseau, la phrase majestueusement compassée de Buffon, la phrase brève et aiguisée de Montesquieu, elle reproduit à quelques égards le mouvement libre, l'ampleur flottante, le laisser-aller pittoresque des ecrivains du siècle de Louis XIV, de ceux surtout qui ne sont pas des rhéteurs comme Balzac, des dialecticiens géomètres comme Pascal, des stylistes comme La Bruyère, de ceux que ces circonstances individuelles n'ont point portés à devancer la marche moins libre, moins large, plus serrée de la langue analytique du dix-huitième siècle; je parle surtout de Fénélon, de Mme de Sévigné, des auteurs de mémoires jusqu'à Saint-Simon, des écrivains de Port-Royal

dont M. Sainte-Beuve semble s'être particulièrement nourri. Ce n'est pas ici le lieu de faire ce qu'on a tenté d'esquisser ailleurs, une histoire du style français depuis la phrase inversive de Rabelais, depuis ce parler *décousu, hardi,* qui plaisait à Montaigne et qui plaît en lui, jusqu'au triomphe du style ordonné, discipliné qu'a consommé la dialectique éloquente de Rousseau et que Buffon a proclamé dans son magnifique discours sur le style. Ce sont là des points extrêmes entre lesquels sont disposés une foule de points intermédiaires où domine plus ou moins l'élément d'ordre ou l'élément de liberté. Toutes ces combinaisons diverses ont produit de grands écrivains plus différens entre eux, que les prosateurs des autres littératures modernes. C'est la richesse et la gloire de la nôtre. Ne la méconnaissons pas, ne la mutilons pas; les préférences sont libres, mais il faut sentir et avouer la diversité des procédés que l'esprit français a employés pour s'exprimer, si l'on veut persuader qu'on le comprend et qu'on l'admire tout entier.

M. Sainte-Beuve sait tout cela aussi bien que personne, car personne n'a étudié plus à fond la littérature des seizième et dix-septième siècles, et il y a porté, outre sa sagacité ordinaire, une impartialité judicieuse toutes les fois qu'il ne s'est pas laissé préoccuper d'une polémique, maintenant abandonnée, et dont les excès mêmes étaient peut-être nécessaires alors pour secouer le joug d'un prosaïsme étouffant. Il est visible, pour qui a étudié chez eux les auteurs du dix-septième siècle, que, malgré de frappantes différences et une originalité quelquefois extrême, M. Sainte-Beuve s'en est imbu profondément. Voici, par exemple, une phrase qui, pour le tour et le mouvement, semble écrite avant 1700. C'est un fragment de portrait... « D'une première fleur en toutes choses, un peu mobile, légèrement gâté, non pas au fond, par la fortune et les plaisirs. Il avait été de la jeunesse dorée et de ses folles ivresses; mais aimable, exquis, rompu au monde, sachant les lettres aussi et versifiant même délicieusement; un mélange enfin de tendresse facile et d'esprit français du meilleur temps, avec des ouvertures de cœur singulières vers la religion. » J'ai dit pour le tour et le mouvement; en effet,

malgré ses prédilections d'artiste, M. Sainte-Beuve parle la langue de son temps, il en emploie la vocabulaire, il ne fait pas de pastiches. Ce qu'on peut lui reprocher, ce me semble, c'est quelquefois un peu d'embarras; la phrase libre, *lâchée*, qu'il affectionne, a besoin de tomber bien juste sur ses pieds, car elle n'a pas les lisières de la construction directe pour la soutenir ; elle n'a pas le bâton de mesure de la symétrie pour régler sa marche ; elle est exposée à des faux pas plus graves, à de plus violens écarts. On peut trouver aussi que l'extrême artifice du pinceau se laisse parfois trop sentir, que les gradations, industrieusement calculées, de nuances et d'effets, où excelle l'habile écrivain, ne s'accordent pas toujours assez harmonieusement avec la disposition générale de la phrase qui, procédant par masses dans son ensemble, voudrait quelquefois dans les détails un fini moins curieux. Il y a là deux qualités opposées qui se nuisent quand elles ne se complètent pas. En un mot, le style de M. de Sainte-Beuve n'est pas un écrin où les joyaux soient rangés méthodiquement dans un bel ordre, c'est un riche semis de diamans ; seulement, il y a quelquefois trop de facettes à ces diamans.

Si je n'ai pas parlé du séjour au séminaire et de la mort de Mme de Couaën, ce n'est pas que ces morceaux ne soient au nombre des plus remarquables. C'est que mon but était surtout d'aider à la complète intelligence du livre. J'ai dû en conséquence m'arrêter davantage sur ce qui pouvait offrir à un lecteur distrait ou prévenu plus de difficultés et de chances d'erreur. Dans ces deux endroits, il n'y a rien à expliquer, il n'y a qu'à louer. L'on trouve dans toutes deux, avec une sobriété d'expressions et de sentimens qui appartiennent à la meilleure manière de M. Sainte-Beuve, une vérité de détails, une exactitude de règle et de rituel qui s'unit, en le redoublant, à un sentiment profond de la vie tout en Dieu, de la mort tout en Dieu. Le simple récit de la distribution des heures, de l'emploi des jours dans le séminaire, les naïves émotions de la prière, du dimanche ou de l'ordination, mêlées à quelques traits rapides de mélancolie et de religion, jetés comme en passant, tout cela respire je ne sais quoi de calme et de recueilli qui pénètre l'ame

d'un attendrissement sévère; et quand Amaury reçoit les aveux de la mourante, autrefois bien-aimée; quand, après la confession, il s'écrie: « Anges du ciel, puissance d'amour et de crainte, avec vos encensoirs ou avec vos glaives, redoublez la garde autour de mon cœur, pour que ce qu'il a entendu en ces momens et répondu au nom de Dieu demeure scellé sept fois, pour que ce tabernacle de chair n'ait ni un déchirement ni un soupir, pour que ce qu'il a reçu de mystère y repose inviolablement à part, sans confusion possible avec le reste de mes souvenirs et de mes conjectures terrestres, pour que cela ne fasse jamais, et à aucun moment n'ait fait partie de ma mémoire humaine; pour que ce ne soit en moi, de ce côté, que cendres, parfums, petite lampe lointaine et ténèbres environnantes, comme dans un tombeau ! »

Quand, suivant le rit exact de l'Église, dans l'extrême-onction, il s'adresse successivement à chaque sens, afin de le purifier pour la mort, et que, se rappelant, au moment où il écrit, les saintes et tumultueuses pensées qui le bouleversaient pendant cette cérémonie déchirante, il murmure ainsi comme un écho de tout ce qui résonnait dans son cœur d'homme et de prêtre, dans son cœur rempli et brisé :

« Oh! oui donc, à ses yeux d'abord, comme au plus noble et au plus vif de ses sens; à ses yeux, pour ce qu'ils ont vu, regardé de trop tendre, de trop perfide en d'autres yeux, de trop mortel; pour ce qu'ils ont versé de vaines larmes sur les biens fragiles et sur les créatures infidèles; pour le sommeil qu'ils ont tant de fois oublié le soir en y songeant;

« A l'ouïe aussi, pour ce qu'elle a entendu et s'est laissé dire de trop doux, de trop flatteur et enivrant; pour ce suc que l'oreille dérobe lentement aux paroles trompeuses, pour ce qu'elle y boit de miel caché;

» A cet odorat ensuite pour les trop subtils et voluptueux parfums des soirs de printemps au fond des bois, pour les fleurs reçues le matin, et tout le jour respirées avec tant de complaisance.

» Aux lèvres pour ce qu'elles ont prononcé de trop confus, et de trop avoué; pour ce qu'elles n'ont pas répliqué en certains momens, ou n'ont pas révélé à certaines personnes;

pour ce qu'elles ont chanté dans la solitude de trop mélodieux et de trop plein de larmes ; pour leur murmure inarticulé, pour leur silence !

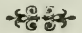
. . . .

» Aux mains aussi pour avoir serré une main qui n'était pas saintement liée, pour avoir reçu des pleurs trop brûlans, pour avoir peut-être commencé d'écrire sans l'achever quelque réponse non permise !

» Aux pieds, pour n'avoir pas fui, pour avoir suffi aux longues promenades solitaires, pour ne s'être pas lassé assez tôt au milieu des entretiens qui sans cesse recommençaient ! »

Dans ces momens suprêmes où la passion apparaît expiée par la douleur, et comme transfigurée par la religion et par la mort, on oublie d'où on est parti, on oublie le titre du livre, on s'étonne d'être monté si haut de si bas. C'est qu'on a fait le chemin que doit faire l'ame en ce monde, elle doit gravir jusqu'au sommet l'échelle de l'amour. Les échelons inférieurs sont souillés du limon où elle enfonce son pied, les échelons d'or qui sont en haut de l'échelle céleste percent le ciel de douleur qui est sur nos têtes, et vont s'appuyer au marche-pied du trône de Dieu.

J.-J. AMPÈRE.



IL FAUT FAIRE COMME TOUT LE MONDE.

UNE FALAISE A ETRETTA.

Ceci est une histoire à laquelle on n'a rien ajouté, rien retranché, rien changé.

Mais conte ou histoire, — qu'importe ?

Depuis long-temps on a dit qu'il n'y avait pas d'histoire, — nous dirons, nous, qu'il n'y a pas de conte, — ne fût-ce que pour nier aussi quelque chose, à cette époque de négation où nous sommes.

En effet, avec un peu de patience, on pourrait décomposer tous les événemens possibles et les réduire, du moins leurs élémens, à un nombre fixe. — Ainsi que les quatre-vingt-dix numéros de la loterie qui forment par leurs combinaisons variées une multitude de ternes et de quaternes; de même les chances humainement possibles, de quelque manière qu'elles fussent accouplées, produiraient un grand nombre de chances diverses qu'il serait néanmoins presque facile de calculer; — de même que les innombrables et fantastiques rosaces du kaléidoscope sont produites par un certain nombre de morceaux de verre toujours le même, toujours les mêmes.

Or, ces élémens, qu'ils soient combinés par le hasard ou

par l'imagination du poète, sont toujours les mêmes ; et quelque bizarres modifications que le plus bizarre esprit puisse imposer aux événemens, le hasard, les désirs, les craintes et les folies humaines formeront des combinaisons plus bizarres encore ! Il est donc impossible que dans toutes ces modifications ou ressassemens des mêmes événemens, il n'arrive pas quelquefois que les événemens arrangés à plaisir dans le conte ne se trouvent quelquefois réalisés dans l'histoire.

Nous irons plus loin : pour ce qui est de la vérité, l'avantage, nous le pensons, ne tardera pas à rester au conte sur l'histoire. Nous avons admis que le conte et l'histoire ne peuvent disposer que des mêmes élémens, que l'histoire est un kaléidoscope qui n'est remué que par hasard ; le conte, un kaléidoscope que l'on remue à dessein : donc, quelles que soient les combinaisons des petits morceaux de verre de l'un et de l'autre kaléidoscope, — elles sont aussi vraies les unes que les autres. Mais il y a là des conséquences nécessaires ; si vous faites vingt rosaces, la vingtième est la conséquence de la première, c'est-à-dire que, si la première se fût trouvée par hasard composée autrement qu'elle ne l'a été, cette modification eût imposé une modification à la seconde, la seconde à la troisième, la dix-neuvième à la vingtième.

Dans le conte, les événemens sortent les uns des autres, sans que personne pense avoir intérêt à en altérer les effets ou les causes ; — dans l'histoire, au contraire, chacun retranche, ajoute, modifie, altère ; — un représentant de la nation pour faire passer une loi, un autre pour la repousser; l'historien pour arrondir son système, un poète pour l'euphonie, — si l'on s'occupe encore de l'euphonie, — un dramaturge pour son bon plaisir, ou accessoirement et accidentellement pour le bon plaisir du public; chaque jour aux événemens on attribue d'autres causes, aux personnages d'autres pensées, d'autres paroles, d'autres actions; souvent même d'autres époques ; de telle sorte que non-seulement l'histoire n'est plus vraie, mais aussi qu'elle est impossible, parce que tel effet ne peut exister sans telle cause, telle cause produit nécessairement tel effet.

Tandis que personne, que nous sachions — jusqu'ici, —

personne ne s'est avisé, personne ne s'avisera de changer un événement, une pensée, une ligne, une phrase, un mot, une lettre, une virgule au conte de *Peau d'Ane.*

Personne n'a osé discuter le mérite du prince qui meurt positivement d'amour pour une femme inconnue dont l'anneau a failli l'étrangler; personne n'a révoqué en doute la singulière blancheur des petites mains de Peau d'Ane, ni sa taille svelte, ni sa douce voix.

Mais qu'une reine de France aujourd'hui s'avise de se parer, — même *aux bons jours,* — d'une robe de la couleur du soleil, si surchargée de diamans et de pierreries qu'il ferait jour dans sa chambre à minuit; je défie qu'une telle chose arrive à la postérité sans être escortée d'anathèmes contre une telle prodigalité; — quoique, à notre avis, en terre salique, nous ne voyions pas à quoi peut servir à une femme d'être reine, si elle n'a pas le droit de porter de plus belles robes qu'aucune de ses sujettes.

Conséquemment, dès que ceux qui écrivent l'histoire blâment ou louent ceux qui la vivent ou la font, il doit arriver nécessairement que ceux-ci cachent ou nient leurs actions, — de telle sorte que l'histoire, mêlée de faits et d'inventions, forme une suite de combinaisons qui ne peuvent en aucun cas sortir les unes des autres; que l'histoire telle qu'elle est écrite n'a pu et ne peut être réalisée, tandis que le conte a dû l'être cent fois et peut l'être à chaque instant.

Il y avait une fois un pêcheur à Etretta, — à Etretta dont les côtes pittoresques ont inspiré de jolis souvenirs à plusieurs de nos peintres, et de touchantes mélodies à notre ami Léon Gatayes; il y avait dans le même lieu une fille aux grands yeux bleus, aux cheveux d'un blond cendré, au teint un peu doré par le soleil, aux lèvres vermeilles.......

Pour finir le portrait, nous voudrions bien dire — ainsi qu'il est d'usage dans tous les portraits de femme — aux *dents blanches, petites et rangées comme des perles,* mais nous ne pouvons en conscience l'assurer, car, parmi les habitans de ces côtes, ceux que nous connaissons ne portent que peu ou point de dents; néanmoins ceux qui nous ont narré l'histoire, nous ont dit Jeannette si jolie que nous ne pouvons

guère lui refuser aucune perfection ; aussi , pour vous mettre bien en situation, pour bien comprendre ce que fit Pierre, figurez-vous la femme la plus belle possible pour Pierre ; pour cela il n'est besoin que de songer à la femme que vous aimez , que vous avez aimée — ou à celle que vous aimerez.

Non, dit Pierre, je ne serai pas soldat, je ne veux pas être soldat. Alors, — sous l'empire — c'était déjà une audace que de dire : je ne serai pas soldat, et cette audace les plus mutins avaient coutume de s'en contenter.

Je ne serai pas soldat, dit Pierre, je ne veux pas être soldat, — je ne veux mettre ni leurs cols en baleine, ni leurs habits étroits, — je veux rester sur mon bateau, et continuer à porter sur l'épaule mes filets au lieu d'un fusil dont je n'ai que faire.

Je ne serai pas soldat, car pendant ce temps-là un autre épouserait Jeannette, — et puis un boulet m'emporterait un bras ou une jambe ; et me donnât-on de ruban écarlate de quoi faire des nœuds à dix bonnets pour Jeannette, j'aime mieux mes bras et mes jambes, — et Jeannette aussi.

Je ne veux pas être soldat, j'aimerais mieux me jeter à la mer du haut de nos falaises.

A cette époque on n'avait pas encore cédé au vœu de la nation en substituant à l'odieuse conscription — le recrutement qui est exactement la même chose ; — la conscription donc saisit le pauvre Pierre.

Et comme les autres, au bruit du tambour de rappel, il sortit de sa maison.

Après avoir baisé en pleurant ses meubles qu'il ne devait plus revoir et qui devaient appartenir à Jeannette, et la chaise sur laquelle, un soir, elle s'était assise.

Il n'emporta que des vivres plein un sac bien bourré, — et aussi une boucle des cheveux de Jeannette.

Comme les autres, au bruit du tambour, Pierre sortit de sa maison ; mais ce que ne firent pas les autres, au lieu d'aller sur la place, — il gravit les falaises, — et s'aidant des pieds et des mains, il parvint à un endroit où peuvent seuls parvenir les aigles, — et un homme qui veut cacher sa liberté.

O liberté, fille du ciel — si mal comprise aujourd'hui! — toi dont on a voulu faire une bacchante ivre, échevelée et chantant des chansons obscènes, — tu as détourné tes lèvres de la coupe impure, et arrangeant modestement les plis de ta longue robe blanche, — tu as déployé tes ailes et tu es remontée au ciel, en faisant entendre de mélodieux accens — dont pas une note n'est entrée dans aucun des chants dits patriotiques; ô liberté, fille du ciel, salut.

Là, Pierre fut caché trois jours, — la nuit, il allait voir Jeannette, et il rapportait des provisions qu'il entassait au fond de son aire; une nuit, il fut suivi, et on découvrit sa retraite, — on voulut le saisir, probablement on n'aurait pu gravir jusqu'à lui, — mais le premier qui tenta l'escalade reçut dans la poitrine une pierre qui le fit rouler sur les pointes de rocher jusqu'à la mer où il acheva de périr.

On demanda des ordres, — c'était un exemple qu'on ne pouvait laisser impuni. Pour *l'Empereur*, le préfet dit: Pierre sera soldat, — pour lui-même et pour Jeannette, Pierre dit: Je ne serai pas soldat.

Les soldats qui tentèrent de gravir la falaise — furent renversés par les pierres et broyés sur les galets; — on résolut de le prendre par la famine, — on garda toutes les issues, alors Pierre ne put plus descendre pour chercher des vivres ni pour voir Jeannette.

Mais Jeannette se glissait dans l'ombre, et, ôtant ses souliers et ses bas pour ne pas glisser, elle montait jusqu'auprès de Pierre. — Ses pieds, si blancs au bas de la falaise, étaient tout sanglans en haut, et Pierre étanchait le sang en les baisant. — Un jour on se défia de Jeannette, et on l'empêcha d'approcher.

Sur de nouveaux ordres du préfet, on tira des coups de fusil, mais les balles rebondissaient sur le roc ou s'amortissaient dans la terre grasse.

On en revint aux projets de famine, et Pierre fut trois jours sans manger.

Il essaya de manger quelques touffes d'herbes, — mais il devint si faible et si découragé qu'il voulait se jeter du haut de la falaise en bas.

Le quatrième jour, il trouva dans sa caverne un pain qu'il y avait caché, et qu'il avait oublié ; il le mangea avec avidité : Allons, dit-il, me voilà fort ; demain j'aurai perdu cette force, et le ciel ne m'enverra sans doute pas un secours aussi inespéré.

Le ciel soit, Pierre, — puisque vous êtes assez heureux pour croire que le ciel veut bien se mêler de nos petites affaires.

Il attendit la nuit, se déchira le bras avec son couteau, teignit sa chemise de sang, et, mettant dedans ses gros souliers pour qu'elle ne fût pas emporté par le vent, il la jeta sur la grève au pied de la falaise, — puis il descendit en rampant.

Toutes les issues étaient gardées, il se traîna sur les mains et sur les genoux jusqu'à un soldat qui s'était endormi. — et de quatre coups de couteau l'empêcha de se réveiller. Puis il chargea ses vêtemens de galets et le jeta à la mer.

Il alla voir Jeannette, — se munit de vivres, — et s'enfuit dans une autre retraite. — Le lendemain la mer vint prendre sur le galet et emporter les souliers et la chemise sanglante ; — on les repêcha. On crut que Pierre s'était précipité ou qu'il était tombé en voulant s'échapper. On parvint à monter à sa retraite, que l'on trouva déserte. Au bout de neuf jours, le soldat que Pierre avait tué fut déclaré déserteur, et l'on ne pensa plus à Pierre, dont on n'entendit plus parler pendant trois ans.

Cependant Jeannette avait vingt ans, et quelques offres qu'on lui fit, elle refusait obstinément de se marier. — On pensait que c'était le souvenir de Pierre qui la retenait ; mais cependant, comme on ne la voyait ni triste ni chagrine, on ne savait comment expliquer le célibat auquel elle semblait se condamner.

Tout passe, l'empire passa. — Pierre revint, il avait vécu trois ans dans les roches, — où Jeannette, sa seule confidente, lui avait porté des vivres. — Il retrouva son bateau et ses filets, dont elle avait eu soin. . . . .
. . . .
. . . .

— Et puis ?

— C'est tout.

— Ah!

— Que voudriez-vous de plus?

— Rien. Mais il est étonnant que cela finisse ainsi.

— Mettez, si vous voulez, qu'ils vécurent long-temps et eurent beaucoup d'enfans.

— Ce n'est pas cela; Pierre est un garçon de cœur et de résolution qui aurait pu devenir quelque chose.

— Quoi?

— Je ne sais. — Mais enfin ce qu'on entend par quelque chose.

— Mais que pouvait-il être mieux que l'amant ou l'époux d'une femme qu'il aimait, gagnant bien sa vie avec ses filets, et de plus la gagnant au grand air et au soleil. — Il vous faut la fin de l'histoire de Pierre. — Mais avant nous voulons vous ôter un préjugé. Il faut que vous sachiez que toutes les histoires ne finissent pas, que peu finissent; que le drame, dans la nature, n'a souvent qu'un ou deux actes, — une exposition, point de péripétie ni de dénoûment; ou plutôt, comme le prouve spirituellement Léon Gozlan, il n'y a pas de drame dans la nature; les incidens le plus souvent passent près l'un de l'autre sans se croiser; les élémens d'un coup de théâtre se manquent de dix minutes, et le coup de théâtre est manqué.

L'histoire de Pierre, par exemple, est la plus incomplète que vous puissiez imaginer. Pour vous, pour vos croyances; pour nous, qui ne croyons guère aux hommes conséquens, et qui n'aimons pas du tout ceux qui ont la prétention de l'être, cette fin nous plaît, elle montre bien l'homme tel qu'il est.

Plus tard, dans les soirées d'hiver,—quand les gros temps empêchaient les barques de quitter la rive; près de l'âtre, devant ces feux confortables que nulle part on ne fait si bien que dans la Normandie; — car encore dans les campagnes on voit que les cheminées ont été faites pour se chauffer; dans les villes, il est évident qu'elles ne doivent servir qu'à supporter une pendule, deux flambeaux sous verre, et deux vases de fleurs de batiste; devant un grand feu, Pierre racontait quelquefois son histoire; la triste vie qu'il avait me-

née pendant plus de trois ans, et le courage que lui avait donné son amour; et Jeannette, pendant son récit, le regardait avec amour, et passait sa main sur ses yeux.

Mais un jour il se trouva devant l'âtre des hommes fiers des dangers qu'ils avaient courus malgré eux, et pour lesquels ils étaient partis en pleurant. — Chacun d'eux regardait comme sienne la gloire de l'empire, et croyait avoir gagné la bataille où il avait eu peur.

Ils firent des récits de combats entremêlés d'un certain nombre de mots sonores et insignifians.

Par suite de quoi on prouva à Pierre qu'il avait été lâche de combattre seul contre les soldats, contre la faim, contre la soif, contre le désespoir, pour conserver sa liberté, au lieu d'être allé en masse tirer au hasard des coups de fusil sans savoir pourquoi.

Pierre alors fut honteux de son énergie. Jeannette elle-même ne fut plus fière de son mari, — elle se surprenait souvent à désirer qu'il *eût fait comme les autres,* qu'il *eût servi.* Elle commença à préférer les récits de batailles aux récits de Pierre. — Un *ancien militaire* lui conta fleurette, et elle l'écouta. Pierre n'osa rien dire, car on lui avait persuadé qu'il avait été et qu'il était lâche; seulement un soir il assomma l'amant de sa femme, puis comme autrefois il sortit de sa maison pour retourner sur sa falaise, et le lendemain, on trouva sur le galet — non plus sa chemise et ses souliers, mais son corps déchiré.

ALPHONSE KARR.

LULLI.

PREMIÈRE PARTIE.

En 1660, lorsque Louis XIV épousa l'infante d'Espagne, les fous de cour n'étaient plus à la mode, le règne des Triboulet, de joyeuse mémoire, était depuis long-temps passé ; la marotte, l'épée de bois, le bonnet pointu, les grelots, tombaient en quenouille. Une femme tenait alors le sceptre de la folie, elle parut à la cour de Saint-Germain, vêtue en homme, portant une bonne lame au côté, figurant parmi les seigneurs que don Juan d'Autriche amenait d'Espagne à sa suite. Cette chevalière eut un succès prodigieux, et faillit rétablir en France l'empire de la marotte. Elle réjouit d'abord par ses extravagances ; mais les vérités un peu dures qu'elle jetait à la face des courtisans, des princes même, ruinèrent bientôt son crédit. On voulait la garder à Saint-Germain; don Juan tenait singulièrement à sa folle, d'une laideur affreuse; il ne voulut point la céder; et quand il partit, on avait cessé de faire des démarches pour obtenir cette faveur. Les fous en titre disparaissaient, le manoir royal en était privé depuis un demi-siècle, mais on avait encore des nains difformes, des mores, des chiens, des cochons, des chats, des singes favoris, dont la présence et la gentillesse répandaient une certaine gaieté dans les salons fort tristes d'Anne d'Autriche. Les amours du jeune roi, les fêtes offertes aux objets de ses premières passions, les jeux inventés par Mazarin pour amuser son pupille, étaient des éclairs de plaisir qui brillaient un instant; l'étiquette reprenait bientôt son empire, et l'on s'ennuyait de plus belle.

Chaque grande dame avait sa bête ou ses animaux qu'elle affectionnait ; ce goût dura long-temps encore, témoin cette duchesse qui admettait dans sa couche un marcassin, et qui dormit avec deux marcassins, quand on lui eut fait remarquer l'inconvenance d'un semblable camarade de lit ; témoin les six chiens de Mme de Montespan, dont la pitance quotidienne en biscuits et gimblettes est curieusement portée, enregistrée dans l'*État de la France ;* les têtes de lapin humblement offertes aux chats de Mlle Choin, l'effroyable more de la Dauphine ; les nains drôlatiques du roi d'Espagne, dont parle Mme de Villars dans ses Lettres.

Mlle de Montpensier voulut se mettre à la mode ; les Lapons, les valets de la famille d'Arlequin, les Turcs, abondaient à la cour ; elle n'avait pas un goût bien décidé pour les quadrupèdes ; l'Italie eut la préférence quand elle s'occupa du choix de son groom, de son tigre, si vous l'aimez mieux : ces mots de notre époque désignent parfaitement ce que l'on appelait alors portequeue. Le chevalier de Guise allait à Rome y remplir je ne sais quelle mission diplomatique ; il vint prendre congé de MADEMOISELLE, qui le pria de lui amener un petit Italien, s'il en rencontrait un joli. Cette singulière recommandation fut faite en ces termes. Le chevalier part, voyage en poste et ne manque pas d'examiner avec soin tous les petits *lazzaroni* qu'il voyait sur sa route, et ceux qui venaient à chaque relai présider à l'échange des chevaux. Il paraît qu'il fit bien du chemin avant d'en trouver un qui fût assez joli pour remplir les conditions de son mandat. Les petits drôles étaient mal bâtis, d'une figure peu avenante, et le chevalier poursuivait toujours son voyage ; le pays était assez étendu pour qu'il ne désespérât point encore.

Près d'arriver à Florence, il voit un moulin d'un aspect assez pittoresque, et sur un banc de pierre qui tenait au rustique édifice, un enfant déguenillé, les pieds nus, mal peigné, raclant à tour de bras une méchante guitare. Le virtuose campagnard jouait-il une gigue de Carissimi, une sarabande de Stradella, un madrigal de Luca Marenzio ? C'est ce que je ne vous dirai point, l'histoire se tait là-dessus ; il est prudent d'imiter son silence. Peut-être l'enfant

improvisait-il comme les muletiers espagnols ; les meuniers d'Italie doivent être aussi bien organisés que les *arrieros* de la Manche et de l'Estramadure. « — Voilà mon homme, » ou plutôt mon enfant ! s'écria le chevalier de Guise du » fond de sa voiture. » Il fait arrêter les chevaux, descend, s'approche du petit musicien et lui propose de l'emmener à Paris, où il prendra soin de son avenir, peut-être de sa fortune. L'enfant refuse, Paris était pour lui un pays inconnu. « — Aimerais-tu mieux venir à Rome ? — A Rome ! » sur-le-champ, partons, je suis à vous ; permettez-moi seu- » lement de dire que ce soir je ne coucherai pas au moulin. » — Tu laisses ta guitare ? — Elle n'est point à moi ! le père » cordelier me l'a prêtée. — Tu ne prends pas tes souliers ? » — Je n'en ai jamais eu ; c'est bon pour des seigneurs. » Le chevalier fut séduit par la vivacité des reparties de l'enfant. Son œil brillant, sa physionomie, annonçaient de l'esprit ; l'avenir que lui promettait sa patrie n'était pas bien séduisant ; un seigneur allait le lancer à Rome sur le chemin de la fortune. Jean-Baptiste prit aisément son parti. Le voilà dans la chaise ; fouette cocher ! et bientôt il n'entend plus le rhythme réglé, le tic-tac du moulin et la basse continue du torrent qui fuit écumant sous la roue.

« — Tu es donc meunier et musicien ? — Ni l'un ni l'autre, » monseigneur, je garde les cochons, et, dans mes instans » de loisir, le père cordelier m'apprend à jouer de la gui- » tare. Il dit que j'aurai de la main, et qu'un jour je pourrai » gagner ma vie en étant ménétrier, ce qui vaut beaucoup » mieux que mener paître les moutons de l'Enfant-Prodi- » gue. — Tu gardes les cochons ? C'est à merveille ! un cor- » delier t'endoctrine, c'est charmant, c'est admirable ! » Sixte V, le fameux pape Sixte V, a commencé par-là ; tu » lui ressembles déjà sous ce double rapport. Je serais » bien trompé si tu n'avais pas un peu de son esprit. Je ne » suis point astrologue ni sorcier, mais ton horoscope s'an- » nonce bien, et je suis charmé de t'avoir rencontré. »

Jean-Baptiste s'accoutuma sans peine à son nouveau genre de vie. Le chevalier de Guise l'habilla, le chaussa, l'établit dans son office, et l'enfant consentit à quitter Rome pour venir à Paris avec un protecteur qui l'avait gratifié

libéralement d'une guitare et d'un violon. Il est à présumer que le chevalier lui donna un maître de musique pendant son séjour à Rome, afin d'assurer le succès de son pupille, et de se rendre plus digne des remerciemens de MADEMOISELLE. Espérance vaine et trompeuse! Le chevalier présente Jean-Baptiste à MADEMOISELLE et lui vante la conquête qu'il a faite sur l'Italie. « — C'est fort bien! dit la princesse en » examinant le jeune virtuose des pieds à la tête; il a douze » ans, il est petit, il est Italien, mais il n'est pas joli. N'im- » porte, je le garde, et vous en remercie. » Le noble conducteur voulut faire l'exhibition des talens de son protégé; la guitare était prête, le violon accordé, MADEMOISELLE tourna les talons, répétant *sotto voce :* « Il n'est pas joli! »

Jean-Baptiste consterné, voyant tous ses rêves de bonheur s'évanouir, descendit lentement à la cuisine, où le chef l'attendait, et lui donna les fonctions de sous-marmiton. Le voilà gâte-sauces, candidat marmiton, mis à la gamme, aux premiers principes du doigté de la cuiller à pot. Comment notre virtuose sortira-t-il de cet abîme, où le dédain, les caprices d'une princesse viennent de le plonger, de cette prison souterraine où sa mauvaise fortune le retient? Lulli ne pouvait se plaindre, sa voix n'aurait eu pour auditeurs que des compagnons prêts à se moquer de ses lamentations. Il rongeait son frein, ne disait mot, n'en pensait pas moins et confiait ses destins à l'éloquence de son archet; il fit parler son violon et lui communiqua l'expression de son dépit et de sa colère. Toutes les fois que, les poulets étant plumés, les herbes épluchées, le pot écumé, le chef lui laissait un instant de loisir, le jeune Lulli prenait son violon et raclait à tour de bras des menuets, des courantes, avec accompagnement obligé de casseroles et de pilons, pour le plus grand plaisir de ses compagnons d'armes. Cette mélodie, après avoir fait retentir les voûtes de l'officine, s'échappait en accords harmonieux par les soupiraux, avec les émanations odorantes qui s'élevaient par bouffées des fourneaux classiques d'un émule de Vatel. Le comte de Nogent en prit sa part en traversant la cour du palais, et dit à MADEMOISELLE que son marmiton s'escrimait fort bien de l'archet. La princesse consentit à l'entendre et fut satis-

faite des heureuses dispositions de Lulli. Elle lui fit donner un maître de violon, et le marmiton-virtuose quitta la cuisine pour passer au service de la chambre. Il se perfectionna dans la musique, et devint bientôt le plus habile violoniste de Paris. Métru, Roberdet et Gigault, organiste de Saint-Nicolas-des-Champs, lui montrèrent plus tard le clavecin et la composition.

Il quitte la cuisine, grâce à son violon; c'est Orphée s'échappant du Tartare; le voilà monté d'un étage, valet de chambre, d'autres disent galopin, c'est-à-dire valet des valets de chambre! Pour un gardeur de cochons, c'était déjà de l'avancement. Mais il fallait encore que le vent de la fortune le lançât dans une mer plus vaste, digne de son talent et de son ambition : ce vent ne tarda point à souffler. Est-ce l'impétueux Borée, l'Aquilon si redoutable aux navigateurs, ou Zéphire à la douce haleine, qui rendit ce service à Lulli? Non, et toutes les descriptions de tempêtes de Virgile ou de Camoëns ne sauraient m'être d'aucun secours pour conter cette aventure. Citons un couplet des romances fashionables que l'on chantait à la cour de Louis XIV; peut-être arriverai-je plus aisément à faire connaître ce que je n'ose dire :

Mon cœur, outré de déplaisirs,
Était si gros de ses soupirs,
Voyant votre cœur si farouche,
Que l'un d'eux se voyant réduit
A ne pas monter vers la bouche,
Sortit par un autre conduit.

Un soupir de cette espèce, que fit Mademoiselle, amoureuse ou non, et que la vigueur, la franchise de l'exécution portèrent au loin, causa l'heureuse disgrâce de Lulli. La boutade sonore de Mademoiselle fit beaucoup de bruit dans le monde; les plaisans de la cour s'en amusèrent, il courut des vers sur ce burlesque sujet, et Lulli, témoin auriculaire, s'avisa de les mettre en musique, avec ritournelles imitatives. Son air et les paroles se chantèrent partout, et Mademoiselle congédia sur-le-champ et sans récompense l'im-

pertinent compositeur. Qu'importe? la chanson était à la mode et son auteur aussi; de toutes parts on le rechercha, on l'accueillit, on le fêta. Ses repas n'étaient plus servis à l'office de MADEMOISELLE; les seigneurs le régalaient bien de temps en temps; mais il ne pouvait se fier à ces bonnes fortunes, il eût été trop souvent forcé de compter des pauses. Il fallait vivre, et, fier de son talent, Baptiste se présente au chef de la bande des violons du roi. On le reçut... comme premier violon, sans doute?—Non, ces vingt-quatre racleurs, ces pitoyables ménétriers avaient chacun acheté leur charge, payé le droit d'écorcher les oreilles royales au petit lever, au petit coucher, aux grandes, aux bonnes, aux petites fêtes, et nul ne voulut céder le pas au maître qui n'avait pas de quoi financer l'emploi qu'il possédait. Lulli fut admis comme garçon d'orchestre; c'est lui qui pliait, ficelait les cahiers et portait les instrumens de ces messieurs les troubadours en titre.

Louis XIV avait pris une part active aux facéties dirigées contre MADEMOISELLE, contre cette cousine dont il se joua plus tard d'une manière indigne, et qu'il dépouilla honteusement pour enrichir ses bâtards. Louis était musicien, avait la prétention d'être fin connaisseur; il voulut voir, entendre l'auteur de la fameuse chanson, trouva ses airs délicieux fut enchanté de son exécution, et, comme il n'y avait point de place vacante dans sa troupe sonnante et raclante, il créa tout exprès une nouvelle bande que Lulli put former, exercer et conduire à sa fantaisie. On la nomma *les petits violons*. Instruits par un professeur habile, ils surpassèrent bientôt *les grands violons,* la bande des vingt-quatre, ainsi nommée, bien qu'ils fussent vingt-cinq, la plus fameuse de l'Europe. Célébrité précieuse, sans doute, mais acquise à peu de frais. Ces violons sans rivaux croyaient avoir atteint les dernières bornes de l'art en jouant une série de menuets, de gigues et de sarabandes qu'ils avaient étudiés pendant un mois, chacun en particulier, et que l'on répétait ensuite assez long-temps pour tâcher de les dire avec un certain ensemble, mais non sans offenser l'oreille la moins délicate.

Les noms de ces vétérans de notre musique ne figuraient

dans aucun ouvrage écrit sur cet art. Après beaucoup de recherches infructueuses, je les ai trouvés dans *l'État de la France,* et les ai fait connaître dans un petit volume publié en 1832, *Chapelle-Musique des rois de France.* Ce tableau nominatif offre un autre intérêt que celui de la curiosité, il sert à montrer la manière dont on distribuait alors les forces d'un orchestre. Onze premiers violons, quatre seconds, deux violes, huit violoncelles. Vous voyez qu'il n'est pas question d'instrumens à vent, on ne les réunissait point encore aux forces de l'archet, la contrebasse n'a été introduite à l'orchestre qu'en 1700, par Montéclair. Les instrumens étaient alors divisés en familles que l'on se gardait bien de mêler; ainsi, quand Mme de Sévigné nous parle d'un concert de flûtes, il s'agit d'une réunion de flûtes de différens calibres formant un ensemble complet de dessus, seconds dessus, quintes et basses de flûte. Saint-Évremont dit en parlant de *la Pastorale,* opéra de Cambert : «On y entendait des concerts de flûtes, ce que l'on n'avait pas entendu sur aucun théâtre depuis les Grecs et les Romains. » Les fanfares de nos régimens de cavalerie sont de véritables concerts de trompettes, tels qu'on les organisait du temps de Louis XIV. On avait alors la trompette à trous et à clefs, ressuscitée de nos jours et perfectionnée. *Le Menteur,* de P. Corneille, fournit une preuve si curieuse de la diversité de concerts en usage à cette époque, qu'elle me fera pardonner de citer des vers détestables.

Comme à mes chers amis, je veux vous tout conter.
J'avais pris cinq bateaux, pour mieux tout ajuster :
Les quatre contenaient *quatre chœurs* de musique
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons ; en l'autre luths et voix ;
Des flûtes au troisième; au dernier des hautbois,
Qui, *tour à tour* en l'air, poussaient des harmonies
Dont on pouvait nommer les douceurs infinies....
Cependant que les eaux, les rochers et les airs
Répondaient aux accens de nos *quatre concerts.*

Avant Lulli, les instrumens à vent ne faisaient point

partie de l'orchestre; ce compositeur ne les employa qu'en chœurs séparés, ou bien en les réunissant à l'unisson aux parties des violons. Les hautbois et les trompettes doublent les violons dans *Isis*, *Armide*, ainsi que dans le *Te Deum* de Lalande. Ces hautbois, ces trompettes, au nombre de six, de huit, de douze même, étaient gouvernés d'une manière assez rustique; l'harmonie qui faisait pâmer de plaisir les *dilettanti* de l'époque devait être une musique d'enragé.

Les vingt-quatre violons jouaient pendant le dîner du roi, principalement quand il revenait de l'armée, ou des *grands* voyages, tels que ceux de Fontainebleau, de Compiègne. Ils jouaient aussi le 1er janvier, 1er mai, pour le jour de la fête de Sa Majesté, et recevaient chacun 912 livres 12 sous pour leur service ordinaire aux bals, aux concerts. Les gratifications s'élevaient à cent écus environ. On leur donnait en outre du pain, du vin, et de notables morceaux de viande, à six bonnes fêtes de l'année; cette distribution de vivres en nature les rendait commensaux du palais. Les jours de Saint-Louis et de Saint-Martin, ils recevaient du pain et du vin à discrétion; la viande était supprimée, attendu que ces fêtes pouvaient arriver sur un jour d'abstinence. Vendredi chair ne mangeras, est un précepte que ces ménétriers observaient rigoureusement, pourvu qu'on leur accordât la permission et les moyens de s'enivrer; ils savaient user largement de cette licence. Quand ils venaient racler devant le roi, le surintendant, chef de la bande sonnante, battait la mesure, ce qui ne les empêchait d'aller tout de travers en exécutant les gavottes et les passe-pieds, le branle de la reine et le branle des duchesses. Cette musique de village, ce grotesque charivari révolta Lulli, qui s'empressa de former ses *petits violons* : ils furent bientôt plus habiles que les *grands*. La petite bande, composée d'abord de seize musiciens, en compta vingt et un par la suite. Un compositeur des entrées des ballets du roi, Claude Ballon, maître de danse de Sa Majesté, un huissier ordinaire des ballets, l'abbé de Montgival, étaient attachés à la musique de la chambre dont Lulli obtint la surintendance en 1652, six ans après son arrivée en France.

Ces musiciens de Louis XIV, cette grande bande avait aussi ses priviléges et prérogatives ; je m'exposerais à toute la colère de leurs successeurs si je négligeais un point aussi essentiel. Or, il est dit et prescrit dans le code de l'étiquette observée à la cour de François Ier et de ses successeurs que: Quand la musique de la chambre va chanter ou jouer par ordre du roi devant les princes du sang (les fils de France exceptés) et devant les princes étrangers, quoique souverains, si ces princes se couvrent, la musique du roi se couvre aussi. Cela se fit de la sorte devant le duc de Lorraine, à Nantes, en 1626. Le duc de Lorraine se couvrit, et les chanteurs, les symphonistes s'empressèrent de mettre leur chapeau. Cette licence, bien que légitime, molesta beaucoup le duc, et le rendit rêveur pendant tout le concert : on assure même qu'il ne prit aucun plaisir à la musique offerte à son oreille sensible et délicate. Le prince de Monaco savait son étiquette sur le bout du doigt, et quand Louis XIV le gratifia d'un concert particulier à Perpignan, en 1642, ce prince, tout *principotto* qu'il était, se mit en garde contre cet honneur dangereux. Pour ne pas donner aux musiciens la malicieuse satisfaction de se coiffer d'un feutre à larges bords devant lui, Son Altesse aima mieux courir les risques d'un rhume de cerveau, elle resta découverte, et les ménétriers furent désappointés.

Les petits violons dirigés par Lulli avaient chacun 600 livres par an, sans pain, vin, ni viande ; ils suivaient le roi à la campagne pour jouer à son souper, aux bals de la cour, aux ballets et aux récréations de Sa Majesté. Aux grandes cérémonies, telles que le sacre, les entrées solennelles dans les villes, les mariages, naissances, réjouissances publiques, on les faisait jouer avec les musiciens de la chapelle et l'autre bande, dite de la Grande Écurie, les trompettes, musettes de Poitou, flûtes, fifres, hautbois, tambours et timbales.

Le roi donnait tous les ans de grands spectacles appelés ballets, mascarades : le sujet en était pris dans la fable ou bien appartenait tout-à-fait à l'imagination du compositeur. C'était encore le ballet du temps de Louis XIII avec ses nombreuses entrées, ses danses mêlées de récits qui n'a-

vaient aucune liaison entre eux. Lulli composa d'abord quelques airs pour ces spectacles; il fit ensuite toute la musique des autres ballets donnés à Paris en 1653. Il était âgé de vingt ans ; on ne le connaissait que sous le nom de Baptiste, témoin ces vers des *Fâcheux*, de Molière :

Baptiste le très-cher
N'a pas vu ma courante ; et je vais le chercher.

Mme de Sévigné ne le désigne pas autrement. Lulli dansait, exécutait des entrées ou figurait dans les ballets de la cour; on le trouve porté sur les livrets. Le roi fut si content de la musique de Lulli, qu'il ne voulut plus en entendre d'autre ; il le nomma compositeur de sa musique instrumentale, le 16 mars 1653, à la place de Lazarin qui venait de mourir. Le 16 mai 1661, il obtint les charges de compositeur et de surintendant de la musique de la chambre, vacantes par le décès de Cambefort. Il recevait, par an, pour la première, 600 livres, et 450 livres pour la seconde. Quand Baptiste fut revêtu de ces dignités musicales, il prit son nom de Lulli, et se fit appeler M. de Lulli lorsqu'il eut reçu des lettres de noblesse et fait l'emplette d'un office de secrétaire du roi.

Le 24 juillet 1662, il épouse Madeleine Lambert, fille unique de Michel Lambert, maître de la musique de la chambre du roi, le plus habile professeur de chant de l'époque. Lulli se faisait honneur d'être le gendre d'un tel artiste, aimait beaucoup ses airs et les chantait souvent. Mme Lulli gouvernait sa maison, recevait, payait, amassait à sa fantaisie, et son mari ne gardait pour ses dépenses particulières que le produit de la vente de ses partitions, s'élevant à 7 ou 8000 livres. Boileau parle de ce Lambert dans la satire du Repas.

Molière avec *Tartufe* y doit jouer son rôle ;
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.

Ce *qui plus est*, après Molière et *Tartufe*, montre quel était l'engouement des amateurs pour ce virtuose. La Fontaine, voulant exprimer la perfection du chant, ne trouve

rien de plus fort que de s'écrier : « Vous surpassez Lambert! » (Fable v, livre XI.)

Lulli, surintendant de la musique du roi, n'avait aucune autorité sur la chapelle de Louis XIV, c'était un corps de musiciens tout-à-fait séparé de celui de la chambre. Le poste de la chapelle était trop en dehors des vues d'ambition du compositeur, il avait préféré servir les plaisirs du prince. Il était bien plus facile d'en obtenir des faveurs après l'avoir séduit et charmé que d'attendre la récompense qu'une belle messe, un pompeux *Te Deum*, un *De profundis* bien pathétique eussent pu lui valoir. Lulli présidant à toutes les fêtes, composant des ballets, des opéras, des divertissemens dans lesquels il jouait, chantait, dansait, devenait un homme bien autrement important qu'un musicien tenant le bâton de mesure dans une église. Cependant rien de ce qui appartenait à son art ne devait lui être tout-à-fait étranger : il parut un instant à la chapelle et se signala par un coup d'éclat, une révolution que lui seul pouvait tenter et mener à fin. C'était la réunion de l'orchestre aux voix dans la musique sacrée, réunion qui nous paraît la chose la plus naturelle et la plus simple. C'était pourtant alors une innovation monstrueuse, une réforme digne des foudres de l'Église, et contre laquelle on devait se liguer.

Sous Henri IV et Louis XIII, la chapelle était composée musicalement de deux maîtres de musique pour composer et battre la mesure, de trente-quatre chantres, le mot de chanteur n'était pas encore en usage, d'un organiste et de deux joueurs de cornet (serpent) pour les accompagner. Tout cela ne répondait point à la grandeur des projets de Louis XIV, qui, depuis long-temps, se proposait d'augmenter le nombre de ses musiciens, et de donner un nouvel éclat à sa chapelle, en y introduisant la symphonie. Malgré le préjugé du temps, qui réprouvait l'usage des violons dans les églises, il avait ordonné à Dumont et à Robert, maîtres de musique de sa chapelle, d'employer l'orchestre, du moins dans les grandes solennités. Cet ordre était peut-être trop difficile à remplir pour de vieux serviteurs accoutumés aux anciens usages. C'était bien assez pour eux de faire marcher des voix accompagnées de l'orgue et du serpent, sans join-

dre à ce premier corps de musiciens un orchestre plus rétif et moins exercé. Les deux abbés, maîtres de musique, refusèrent d'obéir, et demandèrent leur retraite. Dumont se fonda sur ce que le concile de Trente défendait l'usage des instrumens dans les temples chrétiens, et dit qu'il avait trop à cœur la grande affaire du salut, pour se prêter à une innovation que les lois de l'Église condamnaient. Le roi consulta à ce sujet l'archevêque de Paris, Harlay de Chanvalon, qui décida que le concile n'avait pas prétendu défendre la symphonie dans les églises, mais seulement un genre de musique profane, capable de porter à la mollesse et à la lasciveté, et qui, par conséquent, ne serait pas conforme au respect dû aux lieux saints. Malgré cette décision, Dumont persista dans ses refus. « L'archevêque est bien le maître de se damner pour plaire » au roi ; mais je n'imiterai pas un tel dévouement, et je re» pousserai toujours ces violons, émissaires de Satan qui m'ac» compagneraient en cadence jusqu'aux chaudières de l'en» fer. » Dumont resta inflexible, et prit sa retraite ainsi que son compagnon.

« J'aime le bonhomme Dumont, il y a du naturel dans sa » musique ; » disait Lulli. Une messe en plain-chant, connue sous le nom de *La Dumont*, est fort estimée des connaisseurs ; elle se chante encore dans toutes les églises de France. Perne l'a enrichie d'une excellente harmonie en l'écrivant à quatre parties. *La Baptiste*, autre messe en plain-chant que l'on peut entendre à Paris comme dans les plus petits villages, est de Lulli.

Le surintendant de la musique de la chambre, qui n'avait point de rivaux en talens et surtout en intrigues, toujours attentif à étudier et à suivre le goût de son roi. Lulli n'avait pas de ces scrupules de conscience, et résolut de faire ce que Louis désirait. Il écrivit, prépara mystérieusement un *Te Deum* à grand chœur et symphonie, et sut trouver l'occasion de le produire avec éclat. Le roi et la reine, pleins d'estime pour cet illustre musicien, lui firent l'honneur de tenir en personne sur les fonts baptismaux son fils aîné dans la chapelle de Fontainebleau, le 9 septembre 1664. Après la cérémonie faite par le cardinal de Bouillon, Lulli, qui avait amené les chanteurs et les symphonistes de la cham-

bre, témoigna sa vive reconnaissance en faisant exécuter son *Te Deum* (1). Cette nouveauté surprit, enchanta le brillant auditoire. Le roi surtout en fut ravi, au point qu'il ne voulut plus entendre d'autre *Te Deum* que celui du surintendant. Les occasions de le chanter se présentaient souvent à cette époque. Le motet de Lulli servait à rendre grâces au Dieu des armées, après les victoires de Louis, tandis que le même compositeur, secondé par Quinault, faisait manœuvrer sur la scène la Gloire, la Force, la Sagesse, pour célébrer dans ses prologues emphatiques les hauts faits du *plus grand roi du monde.*

Nous avons encore plusieurs motets de Lulli : *Exaudiat, Veni Creator, Plaudite gentes, Jubilate, De profundis* et *Miserere.* Voici ce que rapporte Mme de Sévigné sur ce dernier ouvrage. « 6 mai 1672. — Ma fille, il faut que je vous conte; » c'est une radoterie que je ne puis éviter. Je fus hier à un » service de monsieur le chancelier (Séguier), à l'Oratoire. » Ce sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les » orateurs qui ont fait la dépense ; en un mot les quatre arts » libéraux... Pour la musique, c'est une chose qu'on ne peut » expliquer. Baptiste avait fait un dernier effort de la musi- » que du roi ; ce beau *Miserere* y était encore augmenté; il » y eut un *Libera* où tous les yeux étaient pleins de larmes. » Je ne crois point qu'il y ait une autre musique dans le ciel. »

Lulli fit entrer dans ce *Miserere* un chœur qu'il avait composé pour l'Opéra. « Seigneur, je vous demande pardon, je ne l'avais pas fait pour vous, » disait-il en le faisant exécuter à la chapelle.

Les essais de Lulli firent triompher l'orchestre à l'église. Ce musicien eut un instant la dictature de la chapelle ; il proposa d'en partager le service par quartiers, afin qu'un plus grand nombre de compositeurs donnât plus de variété

(1) L'acte de baptême porte : « Louis Lully, né sur la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois, le 4 août 1664 .... a eu pour parein et mareine le Roy et la Royne qui lui ont donné le nom de Louis, le tout en présence de nous soussignés Antoine Durand, curé de l'église paroisse de Saint-Louis dudit Fontainebleau. — Louis. — Marie Terese. — Jean-Baptiste Lully et Durand.

à la musique. Goupillet et Minoret étaient déjà reçus quand Lulli fit agréer son élève Colasse. Le roi désigna lui-même Lalande, c'était le plus habile des quatre. Un maître de musique de la chapelle du roi recevait alors 300 livres par an pour ses fournitures en messes, motets et autres productions de son génie. Il était assujetti à un service quotidien, car on chantait la messe en musique tous les jours à Saint-Germain comme à Versailles. On ne sera pas étonné que Lulli n'ait jamais voulu se mêler des affaires musicales de la chapelle. C'est après ce coup d'état préparé par Lulli que la musique sacrée atteignit son plus haut degré de splendeur. Quatre-vingts musiciens choisis dans les provinces et en Italie vinrent se réunir à ceux que l'on avait déjà.

Lulli eut six enfans de son mariage, trois fils et trois filles : Madeleine, — Louis, — Jean-Baptiste, l'abbé qui eut ensuite une part dans la direction de l'Opéra, qu'il gouvernait en même temps que son abbaye de Saint-George, —Gabrielle-Hilaire, — Jean-Louis, — Louise-Marie.

Gabrielle-Hilaire épouse messire Jacques du Molin, le 14 juillet 1687. Leurs descendans sont aujourd'hui MM. le marquis de Dampierre, pair de France, son frère le comte de Dampierre, et Mme la marquise Dessoles leur sœur. C'est la seule branche de la famille de Lulli qui soit venue jusqu'à nous.

Depuis plus d'un siècle, le drame lyrique, si singulièrement désigné sous le nom d'opéra, était connu en Italie. Ce genre de spectacle s'introduisit en France en 1645 sous les auspices du cardinal Mazarin. Ce ministre fit jouer devant Louis XIV, encore très-jeune, et la reine mère, une comédie lyrique de Jules Strozzi, intitulée *la Finta Pazza.* Le premier acte de cette pièce finissait par un ballet de singes et d'ours, le second par une danse d'autruches, et le troisième par une entrée de perroquets. Ces intermèdes ne tenaient point au drame. *La Finta Pazza* fit le plus grand plaisir, l'action était divertissante, musicale surtout, puisque deux siècles plus tard *les Folies amoureuses* sont redevenues un opéra après s'être fait une réputation séculaire en comédie. Regnard avait calqué son drame bouffon sur le canevas italien. *Orfeo* fut représenté deux ans après par une

troupe d'acteurs et de musiciens venus d'Italie par les ordres du cardinal. La pompe de ce spectacle, les charmes de la musique, la beauté des costumes, le jeu des machines et la variété des décorations produisirent un effet extraordinaire. Mazarin, qui avait fait la dépense de ce divertissement royal, en fut si content, qu'il le renouvela ensuite aux noces de Louis XIV.

Le succès d'*Orfeo* donna l'idée de composer des opéras français : l'exécution seule présentait des difficultés. On avait le théâtre, les machines, les décors; il fallait encore des chanteurs et des symphonistes. D'ailleurs, le préjugé que Rousseau a voulu établir ensuite, et qui tend à refuser toute harmonie musicale à notre langue, existait déjà. Le radoteur musicien n'a donc pas le mérite de l'invention. L'abbé Perrin, que tant d'obstacles n'intimidèrent pas, réussit à les surmonter en faisant une pastorale que Cambert mit en musique, et que l'on applaudit à Issy, où l'on en fit l'essai dans la maison de M. de La Haye. *La Pastorale* fut représentée plusieurs fois au château de Vincennes devant le roi. Perrin et Cambert, enchantés de leur réussite, s'occupèrent de la composition d'*Ariane*.

C'est alors qu'une nouvelle troupe d'Italiens fit entendre *Ercole amante*. Le mariage du roi, les progrès que l'art avait faits depuis plusieurs années, et les largesses du cardinal, donnèrent à cette représentation une grande magnificence. Vigarani de Modène, habile architecte, avait fait construire aux Tuileries un superbe théâtre et des machines qui enlevaient cent personnes à la fois. Le roi, la reine et les principaux seigneurs de la cour y dansèrent. Malgré tous ces avantages, cet opéra, quoique mieux exécuté, ne fit pas la même impression que l'*Orfeo*. On avait pris goût aux paroles françaises, l'esprit national s'en mêla, et l'œuvre de Perrin et de Cambert fut généralement préférée.

Le marquis de Sourdéac, fameux dans les annales de l'Opéra, dont il perfectionna les machines, fit représenter dans son château de Neubourg, *la Toison d'Or*, de P. Corneille. Toute la noblesse de la Normandie y fut invitée; acteurs, musiciens, danseurs, décorateurs, machinistes, spectateurs même, tout fut logé et traité à ses frais pendant deux mois.

Ils étaient plus de cinq cents lors des représentations.

Ariane était terminée, on avait commencé les répétitions du nouvel opéra, quand la mort du cardinal en suspendit l'exécution. Cet événement retarda les progrès du drame lyrique pendant plusieurs années. Jusqu'à présent nous ne voyons pas Lulli se mettre en avant pour exploiter cette branche d'industrie musicale. Perrin sollicite et obtient, en 1669, des lettres-patentes portant permission d'établir des académies de musique, pour chanter en public des pièces de théâtre. Il s'associe Cambert, Sourdéac et Champeron, et fait jouer *Pomone* au jeu de paume de la rue Mazarine que l'on avait transformé en salle de spectacle. C'est là que parut le premier opéra français qui ait été représenté en public. Les paroles étaient de Perrin, la musique de Cambert, et les ballets de Beauchamp. Beaumavielle, Rossignol et Mlle de Castilly remplissaient les rôles de première basse, premier ténor et premier soprane. *Pomone* fut représentée pendant huit mois avec un succès prodigieux; Perrin en eut pour sa part 30,000 francs. C'était une belle faveur de la fortune: malheureusement ce fut la dernière. Le marquis de Sourdéac, sous prétexte des avances qu'il avait faites, s'empare du théâtre, quitte Perrin pour Gilbert, qui lui donne une autre pastorale dont Lulli fait la musique. Ce fut le début théâtral de cet illustre musicien; comme il avait autant d'adresse que d'esprit et de talent, il sut profiter de la division qui régnait entre les associés, et obtint, par le crédit de Mme de Montespan, que Perrin lui cédât son privilége. Une fois maître, Lulli congédia Gilbert, abandonna Sourdéac et ses associés, en prit de nouveaux, quitta leur théâtre pour en faire élever un au jeu de paume de Bel-Air, dans la rue de Vaugirard, où l'on joua les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, en 1672. Cette pièce était de Quinault. On ne parlait dans le monde que de l'opéra de Lulli, et chacun voulait admirer une semblable merveille. La mise en scène de *Cadmus*, qui parut un an après, fixa l'attention de la société parisienne qui, depuis douze mois, applaudissait avec transport le premier ouvrage de Lulli, et se promettait plus de plaisir encore en voyant le second. Écoutons Mme de Sévigné.

« Vendredi, 1er décembre 1673. On répète souvent la

» symphonie de l'opéra (l'ouverture et les airs de danse de » *Cadmus*) ; c'est une chose qui passe tout ce qu'on a jamais » ouï. Le roi disait l'autre jour que s'il était à Paris quand » on jouera l'opéra, il irait tous les jours. Ce mot vaudra » cent mille francs à Baptiste. »

« Lundi, 8 janvier 1674. On joue jeudi l'opéra, qui est » un prodige de beauté : il y a des endroits de la musique » qui m'ont déjà fait pleurer ; je ne suis pas seule à ne pou- » voir les soutenir ; l'ame de Mme de La Fayette en est tout » alarmée. »

Voyez cette œuvre de Lulli désignée par antonomase ; on ne parle point du titre de *Cadmus*, c'est l'opéra par excellence, il n'y a qu'un opéra dans le monde, c'est *Cadmus*. Il est vrai que le répertoire était assez exigu pour qu'il y eût moyen de s'entendre en s'exprimant comme le fait Mme de Sévigné. Voyez cette bonne Mme de La Fayette, elle craint de se damner en se laissant séduire par les airs de Lulli, qui serviraient aujourd'hui à nous faire gagner les indulgences.

Bien qu'il fût le plus habile violoniste de son temps, Lulli cessa de jouer du violon au moment où ses charges à la cour et la direction de l'Opéra lui donnèrent un rang dans le monde. Un homme du bel air ne devait pas jouer du violon, il aurait rougi si on l'avait surpris un violon à la main : c'était l'instrument du ménétrier, du maître à danser. Le luth, la viole, le téorbe, le clavecin, à la bonne heure, voilà les instrumens fashionables de l'époque. Si quelques amateurs jouaient du violon, c'était pour leur usage particulier ; ils n'osaient pas toujours avouer ce travers. On lit » dans un ouvrage imprimé en 1700 : « Le violon n'est rien » moins que noble, on voit peu de gens de condition qui » en jouent et beaucoup de bas musiciens qui en vivent. » Dans les anciennes comédies, où il est question du violon, cet instrument figure toujours entre les mains des laquais, tels que Lolive du *Grondeur*.

Lulli s'occupait de toutes les parties d'un opéra, les paroles, la musique, le chant, la danse, l'orchestre, les décorations, les machines, la mise en scène ; c'est lui qui réglait et dirigeait tout ; et ce metteur en œuvre universel

créait en quelque sorte un spectacle dont il n'avait pu étudier les ressorts, admirer les résultats en Italie. Était-il content de quelques sujets, dont la voix promettait beaucoup? il s'attachait à les former avec une affection particulière. Sans se borner à la musique, à l'art du chant, art tout-à-fait inconnu en France à cette époque, il leur enseignait encore à entrer, à marcher sur la scène, à se donner la grâce du geste et de l'action. Il payait un maître de danse à Laforêt, et fit lui-même l'éducation des demoiselles de Saint-Christophe et Le Rochois, du ténor Duménil, qui, comme lui, avait passé de la cuisine au théâtre (1). Les railleries de la Comédie-Italienne, et surtout le *Persée-cuisinier*, parade qui eut un succès prodigieux, apprirent cette métamorphose à toute la France. Duménil sut mieux profiter des leçons du maître que Laforêt, dont la voix de basse était magnifique. Il demeura *rustre et mal façonné;* désespérant de le rendre meilleur après six ans d'exercice, Lulli se vit forcé de le congédier. Il avait paru dans les rôles de Polyphème et d'un chevalier délivré par Roland.

Les acteurs qu'une grande habitude de la scène et des succès constans avaient placés au premier rang, étaient soumis à de semblables épreuves. Quand Lulli préparait une pièce nouvelle, il commençait par leur montrer la manière de concevoir et d'exécuter les rôles qu'il leur destinait. C'est ainsi que Beaupui joua le personnage de Protée dans *Phaéton*. Son directeur le lui avait enseigné geste pour geste. On arrivait ensuite aux répétitions, où Lulli ne laissait entrer que les personnes absolument nécessaires, afin de pouvoir instruire et corriger en liberté ses acteurs et ses actrices. Comme il avait la vue courte, il mettait sa main sur son front horizontalement, et les regardait sous le nez pour découvrir s'ils ne faisaient pas de grimaces en chantant, et si le jeu de leur physionomie était bon. Son oreille délicate surveillait l'orchestre et ne permettait aucun double (broderie) aux exécutans. Si par malheur ils prenaient

(1) « O Phaéton! se peut-il que tu aies fait du bouillon? » s'écriait un amateur du parterre en applaudissant Duménil qui se signalait dans le rôle du fils d'Apollon.

la licence d'ajouter des notes à leur tablature (partie), c'est alors qu'il entrait en fureur, au point de saisir le violon du coupable et de le lui casser sur la tête. La répétition finie, Lulli appelait le symphoniste, lui payait largement son violon et le menait au cabaret. Le vin chassait la rancune; l'un avait fait un exemple, l'autre y gagnait quelques pistoles, une leçon et un repas également bons. Mais le soin qu'avait Lulli de ne recevoir que des symphonistes d'une habileté reconnue, rendait ses corrections violentes fort rares. L'air des songes funestes d'*Atys* était le morceau de concours (1) qu'il leur donnait à jouer pour les épreuves; les principales difficultés s'y trouvaient réunies.

Lulli prenait un soin particulier de la danse; il composa tous ses ballets avec Desbrosses et Beauchamp. Il supprimait des entrées, en substituait de plus convenables à la situation dramatique, imaginait des pas de caractère et d'expression, et sut animer nos danseurs, qui jusqu'alors s'étaient pavanés terre à terre. C'est à Lulli que nous devons la danse vive et joyeuse que les vieux amateurs de l'époque traitaient de baladinage en jetant les hauts cris. Nos perruques d'aujourd'hui n'ont-elles pas voulu se révolter lorsque les roulades se sont introduites au grand Opéra? La danse légère de Lulli fut applaudie comme les vocalises de Rossini l'ont été de nos jours, après avoir été dénigrées par les *dilettanti* de l'ancienne psalmodie. Lulli dansait au besoin devant ses danseurs pour leur faire comprendre plus facilement ses idées. Il dansa d'une manière très-bouffonne dans *le Bourgeois gentilhomme*, représentant le Muphti. Louis XIV lui fit ses complimens, et parut ravi du chant et de la danse de son surintendant. Tous les vers italiens des divertissemens de *Pourceaugnac* sont de la façon de Lulli. Je parlerai plus tard d'une représentation solennelle de cette pièce, dans laquelle il joua le rôle du burlesque Limousin. Lulli ne dansait que d'instinct et sans avoir jamais appris. L'habitude de voir des danses, et d'heureuses dispositions pour tout ce qui tient aux spectacles, le faisaient danser, sinon avec une

(1) En 1730, on avait choisi la tempête d'*Alcyone*, musique de Marais, comme le morceau le plus scabreux.

grand *politesse*, comme dit Freneuse, au moins avec une vivacité fort agréable.

Ce La Vieuville de Freneuse, intendant des eaux-et-forêts à Rouen, en 1700, a écrit un livre assez mauvais, quant au fond, puisqu'il épuise toute son éloquence à vouloir prouver la supériorité de la musique française à l'égard de la musique italienne. Mais ce livre abonde en détails précieux; il m'a fourni beaucoup de faits; je vais lui voler une page entière. J'aime le style naïf de ce *dilettante*.

« Lulli commandait en dictateur à sa république chantante et dansante; ses charges, ses richesses, sa faveur, son crédit, son talent, lui donnèrent cette première autorité. Il avait deux maximes qui lui attiraient une extrême soumission de la part du peuple musicien, qui d'ordinaire est pour ses conducteurs ce que les Anglais et les Polonais sont pour leurs princes. Lulli payait à merveille et ne permettait aucune familiarité. Il était pourtant bon et libre. Il se faisait aimer de acteurs, ils soupaient ensemble de bonne amitié. Cependant il n'aurait pas entendu raillerie avec les hommes qui auraient abusé de ses manières sans façon, et il n'avait jamais de maîtresse parmi les femmes. Non-seulement il ne demandait rien à chanteuse ni à danseuse, mais il tenait la main à ce qu'elles n'accordassent rien à autrui, ou du moins qu'elles ne fussent pas aussi libérales de leurs faveurs qu'on en a vu depuis quelques-unes l'être. Je n'aime point à mentir, et pour ne pas mentir à force de vouloir élever Lulli, je ne dirai point que de son règne, ce fut à l'Opéra une aventure inouïe qu'une petite fredaine. L'Opéra n'était pas cruel, mais il était politique et réservé. Sauver les apparences et n'être pitoyable que rarement et à la dérobée, est quelque chose pour une Angélique et une Armide hors de la scène, c'était une marque édifiante de la considération qu'elles avaient pour le patron.

» Un autre effet du respect que lui portaient ses gens était l'attention qu'ils avaient de se tenir chacun en état de remplir son poste. Je vous réponds que, sous l'empire de Lulli, les chanteuses n'auraient pas été enrhumées six mois de l'année, et les chanteurs ivres quatre jours par semaine. Ils étaient accoutumés à marcher d'un autre train. Il ne serait

pas alors arrivé que la querelle de deux actrices se disputant un premier rôle eût retardé d'un mois la représentation d'un opéra. Il les avait mis sur le pied de recevoir sans contestation le personnage qu'il leur distribuait. Un maître d'opéra obligé de rendre compte à ses acteurs des rôles qu'il leur présente, serait à son aise et devrait s'en promettre une belle exécution ! »

La morale jésuitique est aussi ancienne à l'Opéra que la musique de Lulli. Notre ex-directeur des beaux-arts ne doit donc pas prétendre à un brevet d'invention pour avoir mis des surveillans dans les corridors afin d'empêcher les rassemblemens illicites. L'apologiste La Vieuville, qui nous parle de la bonté naturelle de Lulli, et dit naïvement que ce directeur n'avait jamais de maîtresse *parmi les femmes*, se trompe deux fois. La taille trop arrondie de Mlle Le Rochois donna des soupçons à son directeur. Pour se justifier, l'actrice lui dit qu'elle était mariée, et le prouva en tirant de sa poche un valet de pique, sur le revers duquel était écrite une promesse de mariage faite par Lebas, *fagotto primo* de l'orchestre. A la vue de cet acte, si singulièrement expédié, Lulli ne peut retenir les transports de sa fureur jalouse; il prend la carte, la déchire, donne un coup de pied dans le ventre de son infidèle, et la chasse de son académie, comme ayant forfait à l'honneur. L'histoire nous apprend que le musicien Néron n'en agit pas avec plus de douceur envers l'impératrice Poppée.

L'infortunée Armide quitta son palais enchanté pour aller faire une fausse couche. Cet accident ne fit qu'ajouter à son amour pour le *caro fagotto;* mais elle apprit à dissimuler et prit mieux ses précautions à l'avenir. Il suffisait que l'on pût croire à son retour à la sagesse pour être rappelée à l'Académie de Musique, où l'on ne pouvait se passer de son talent; c'était la Pasta, la Malibran de 1680. Les princes de Vendôme intercédèrent pour la princesse détrônée, et Lulli voulut bien lui rendre la baguette d'Armide et le sceptre du chant. Lebas fit honneur à sa signature, épousa Marthe Le Rochois et l'abandonna. Il avait vu tant de fois Renaud s'arracher des bras d'Armide, qu'il crut pouvoir profiter de l'exemple. Le galant abbé de Chaulieu figure sur le notable

catalogue des amans de cette virtuose; il l'a célébrée dans ses vers. La dernière pièce qu'il lui adressa répond à un couplet de Lulli, devenu rimeur français, pour exprimer sa passion à la *prima donna*.

Molière étant mort en 1673, le roi donna à Lulli la salle du Palais-Royal, bâtie par le cardinal de Richelieu, pour la mise en scène de *Mirame*, tragédie pitoyable de l'éminence et de ses teinturiers. Les frais de décorations, de machines et de costumes faits pour mettre au jour cet avorton dramatique s'élevèrent à 900,000 francs. L'Académie royale de Musique est restée plus d'un siècle dans cette salle, qui occupait la partie de bâtiment située à droite en entrant dans la cour. Elle fut brûlée en 1763, rétablie sur-le-champ, et brûlée de nouveau, en 1781, après une représentation de l'*Orphée* de Gluck, à laquelle mon père assistait. C'est alors que l'on bâtit la salle de la Porte-Saint-Martin, ouverte par la première représentation d'*Adèle de Ponthieu*, de Piccini. L'Opéra quitta cette salle dix ans après; on croyait qu'elle n'était point assez solide, ayant été construite en quarante jours : elle est encore sur ses pieds et porte fort bien ses deux mille spectateurs, quoiqu'elle ait plus de cinquante ans. Le théâtre de la République et des Arts, tel était le nouveau nom de l'Opéra, vint s'établir dans la salle que Mlle Montansier avait fait élever rue de Richelieu, vis-à-vis la Bibliothéque-Royale. Ce théâtre a été transporté en 1821 à l'hôtel de Choiseul, rue Lepelletier, toutes les constructions intérieures ayant été conservées. Le séjour de l'Opéra dans la rue de Richelieu a fait dédier à Lulli, à Rameau, deux petites rues, dont l'une était derrière la salle et l'autre est parallèle à la rue de Louvois.

Lulli eut un grand procès à soutenir devant le parlement de Paris contre Guichard, intendant des bâtimens de Monsieur. On eut avis que cet architecte, qui avait fait les premiers établissemens de l'Opéra, jaloux des avantages immenses que Lulli retirait de son privilége, avait formé le dessein de l'empoisonner avec du tabac. Ce procès dura deux ans et fit beaucoup de bruit; le roi le fit terminer par une transaction, le 27 juin 1672. Guichard alla établir un théâtre d'opéra à Madrid. Dans une de ses réponses aux libelles

de Lulli, Guichard écrit : « Chacun sait de quelle trempe et » de quelle farine est Jean-Baptiste ; le moulin des environs » de Florence, dont son père était meunier, et le bluteau » de ce moulin qui fut son berceau, marquent encore au» jourd'hui la bassesse de son origine. » Cela n'avait point empêché Lulli de prendre le titre d'écuyer, noble homme, Jean-Baptiste de Lulli, dans son contrat de mariage, signé par le roi, la reine et la reine-mère. Naturalisé Français en décembre 1661, il signa *Lully,* pour franciser son nom. Il se disait bravement fils du gentilhomme Laurent de Lulli et de Catherine del Serta. La *Gazette de France* du 21 mai 1661 le qualifie de gentilhomme. Je serais fâché qu'il l'eût été ; un homme qui s'illustre est bien plus grand s'il part de plus bas. L'audace de Lulli est bien connue; il n'éprouvait aucun scrupule à prendre des titres, qui, dans ce temps, étaient bons à quelque chose. D'ailleurs, il est un argument sans réplique : s'il avait été gentilhomme, il n'aurait point ensuite accepté des lettres de noblesse et brigué une charge de secrétaire du roi, véritable savonnette à vilain.

Après le succès prodigieux des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus,* de *Cadmus,* dont la durée se prolongea pendant un an, Lulli fit paraître successivement *Alceste*, *Thésée*, *Atys*, *Isis*, *Psyché*, *Bellérophon*, *Proserpine*, *le Triomphe de l'Amour*, *Persée*, *Phaéton*, *Amadis*, *Roland*, *Armide*; ce dernier opéra fut représenté en 1686. On voit qu'il donnait un opéra chaque année. Il fit en outre la musique de vingt-sept ballets.

On dansait à l'Académie royale de Musique dès son ouverture, le livret de *Pomone* le prouve. D'ailleurs, Saint-Évremont dit, en parlant de cette pièce : « On voyait les machi» nes avec surprise, les danses avec plaisir ; on entendait le » chant avec agrément, les paroles avec dégoût. » La danse n'était qu'en sous-ordre à l'Opéra ; cela devait être. Beaumavielle et Rossignol, basses, Clédière et Chollet, hautes-contre ; Miracle taille; Mlles de Castilly et Brigogne, formèrent d'abord l'élite d'une troupe chantante, que des sujets moins habiles secondaient ; les chantres des cathédrales n'eurent qu'à se vêtir d'un habit grec ou romain pour faire leur partie. Les symphonistes formés par Lulli descendirent

à l'orchestre : voilà un opéra monté. Le ballet présentait bien d'autres difficultés. On eut recours aux maîtres de danse de la capitale, à leurs prevôts de salle ; mais les femmes ne professant point cet art, où trouver des danseuses? A défaut de femmes, on prit de jolis garçons qui figurèrent en habit féminin dans *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*. Après dix ans d'attente, les amateurs virent enfin paraître des danseuses, des femmes réelles sur la scène, et Terpsichore fut dignement représentée par des virtuoses de son sexe. On distinguait parmi ces baladines Mme la Dauphine, la princesse de Conti, Mlle de Nantes. M. le Dauphin, le prince de Conti, le duc de Vermandois, étaient de la partie, ainsi qu'une foule de seigneurs et de dames de la cour. Le ballet où les femmes se montrèrent pour la première fois sur notre scène avait pour titre : *Le Triomphe de l'Amour*. Ces dames ne pouvaient mieux choisir : un succès d'enthousiasme, de délire, de fanatisme, couronna leurs débuts. Il est inutile de dire que cette exhibition eut lieu sur le théâtre de la cour.

Le public de Paris n'aurait point accepté ce ballet, si le directeur de l'Opéra l'avait mis en scène avec des hommes travestis. Lulli veut montrer du moins sa bonne volonté : quatre demoiselles formaient tout le personnel de son école de danse, il les lance bravement sur le théâtre, fait un audacieux va-tout, remporte une victoire complète, et Mlle Lafontaine se signale de telle manière, que le titre de reine de la danse lui est accordé. L'armée dansante d'Aladin, commandée par Mlle Bigottini, les chœurs de naïades, d'odalisques, le sérail révolté, guidés par Mlle Taglioni, offraient plus de séduction et plus d'art; leur effet nous a paru ravissant, et pourtant il peut à peine se comparer à la sensation que produisit, en 1681, Mlle Lafontaine escortée de ses trois compagnes, Mlles Roland, Lepeintre, Fernon.

Voilà trois révolutions opérées par Lulli : ce musicien adroit donne un orchestre à la chapelle du roi, des danseuses à son théâtre, et réunit les instrumens à vent et de percussion aux violons qui seuls figuraient dans la symphonie avant lui. Les moyens les plus simples produisaient alors des résultats merveilleux. Deux flûtes portant la tierce et faisant entendre quatre notes accouplées deux à deux *ut*,

si et *la, sol dièse* pendant les repos d'un récitatif, excitèrent un enthousiasme général : on criait au miracle, les *dilettanti* se pâmaient, se roulaient sur leurs banquettes. Les bravos passionnés du parterre de Favart n'ont peut-être jamais eu autant d'expression et de fureur, du temps de la Pasta, de la Malibran, et même quand Rubini et Tamburini chantent le duo de *Mosè;* l'explosion de la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, au Conservatoire, n'attaque pas avec autant de vivacité les cordes sensibles du cœur de nos dévots en musique. Voyez la partition d'*Isis,* les œuvres de Lulli encombrent nos bibliothèques, cette denrée abonde, et j'en ai donné la charge d'un âne à un *dilettante* qui a bien voulu m'en débarrasser ; voyez la partition d'*Isis,* et doutez après cela des prodiges et de la niaiserie de la musique grecque ; après cela croyez à la durée des triomphes d'un musicien. Encore une citation, j'aime à m'appuyer de l'autorité des contemporains ; je suis un fureteur, ainsi que mon voisin, mon confrère Beffara ; les découvertes qu'il veut bien me communiquer me servent beaucoup. M. Beffara profite des miennes, et quand nous avons exploré une époque, il n'y reste pas même à glaner, la vigne est taillée à mort, le pré tondu jusqu'à la racine. Voyons ce que dit le contemporain au sujet des tierces mirifiques, ci-dessus mentionnées.

« L'opéra d'*Isis* est le plus savant qui soit sorti des mains » de Lulli ; aussi fut-il surnommé *l'opéra des musiciens.*» — C'était le *Don Juan* du siècle de Louis XIV. — « On admira » particulièrement, dans la scène VIe du troisième acte, » la plainte de Syrinx devenu roseau. Cette plainte fut re- » gardée comme un chef-d'œuvre par la manière dont Lulli » l'avait rendue, après l'avoir copiée d'après nature; car on » croit entendre le même bruit et le même sifflement que fait » le vent en hiver, à la campagne, dans une grande maison, » lorsqu'il s'engouffre dans les portes, dans les corridors » et dans les cheminées. C'est une imitation naïve et parfaite » de la nature. »

Le commentaire de La Vieuville n'est pas médiocrement plaisant; il jette les vents en fureur, en hiver, à la campagne, dans une grande maison ; les fait engouffrer dans

les portes, dans les corridors et même dans les cheminées à propos de deux flûtes qui soupiraient tendrement, *sotto voce, piano piano, a mezzo tuono* : cela prouve combien les esprits étaient exaltés par les nouveaux effets d'orchestre produits par Lulli.

CASTIL-BLAZE.

HISTORIENS FRANÇAIS

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

§ III. — M. GUIZOT.

I.

Sans pouvoir dire au juste quel sera le sentiment que les temps à venir porteront de notre époque, il nous semble qu'ils seront forcés de reconnaître qu'elle a été, dans son esprit général, moins réactionnaire et moins exclusive que toute autre. Il se trouve en effet des périodes dans l'histoire, et certes ici les exemples ne nous manqueraient pas, qui sont pour ainsi parler égoïstes et jalouses par caractère, et durant lesquelles la société oppose fièrement et brutalement une certaine manière d'être, dans le présent, à toutes ses manières d'être réalisées dans le passé et possibles dans l'avenir. C'est, au contraire, le propre du moment où nous vivons, d'abord d'être juste et bienveillant envers toutes les choses d'autrefois, et de les accepter sans rancune, comme l'effet accepte sa cause ; ensuite de n'être ennemi ni envieux d'aucune des choses futures, et de les admettre franchement, comme la cause admet son effet. Ce que nous disons ici nous paraît vrai de plus d'une sorte, et peut être rendu sensible par plus d'une application. Voyez la nouvelle école littéraire : dans la pensée de ceux qui en sont réellement les maîtres, elle se voue à renouer les traditions

européennes et nationales de l'art, de la langue et de la poésie, brisées par des événemens divers, et surtout par la haine aveugle que le dix-huitième siècle portait à tout ce qui avait racine dans le moyen âge. Voyez encore cette science politique nouvelle du parti social, qui commence à poindre dans les esprits avancés, et dont la formule se présente chaque jour plus arrêtée et plus concrète : à la recherche de tous les faits de la société, religieux ou civils, industriels ou moraux, intellectuels ou généalogiques, elle les constate, elle les classe, elle les coordonne, leur déblayant à tous une place selon leur volume, leur creusant un lit selon leurs eaux. Voyez enfin la philosophie de notre époque, l'éclectisme, qu'on a trop attaqué et trop défendu, et au fond duquel il y a pareillement cette curiosité amie des faits, cette tolérance de la pensée pour tous ses modes, ce procédé d'examen paisible et sympathique, avec lequel on n'a pas trouvé immédiatement une théorie, mais à l'aide duquel on y parviendra plus sûrement.

Il nous semble qu'il y a quelque chose de merveilleux en soi et de particulier à notre temps, dans cette tendance égale de trois formes de l'intelligence, jusqu'à présent si éloignées l'une de l'autre, la littérature, la politique et la philosophie; que cet accord de la génération actuelle à pousser tous les esprits dans une voie d'étude sans réaction, d'examen sans parti pris, de système sans donnée exclusive, annonce un caractère véritablement libéral et grandiose, et permet d'attendre des résultats plus étendus, plus complets, plus légitimes ; et si l'on veut remarquer que la même idée a jailli presque en même temps de têtes si diversement préoccupées; que le poète, l'homme d'état, le philosophe, sans s'être vus ni concertés, ont produit, chacun dans ses travaux, la même théorie, on sera forcé de conclure qu'elle était portée par les instincts du siècle, et qu'au moment venu ils l'ont mise au jour, créature toujours une et identique, même après un triple enfantement.

Ainsi, il s'opère, comme nous disions, à l'heure qu'il est, un mouvement de réformation analogue dans la littérature, dans la politique et dans la philosophie. Toutes trois se sont éprises, pour se reconstruire, d'un grand et d'un subit

amour des faits. La littérature les a recherchés pour se connaître elle-même dans son origine et dans sa marche, pour étudier le procédé selon lequel les idées d'une époque passent dans les livres et sur la scène ; pour apprendre à se faire tolérante, pour ne rien bannir et pour tout expliquer. La politique, pour observer de près les élémens sociaux, pour compter leur nombre, étudier leurs penchans, leur donner à tous un rang proportionné à leur valeur intrinsèque ; pour les faire vivre dans la société de la même manière qu'ils ont été produits et qu'ils ont vécu dans l'histoire. La philosophie, pour parvenir à trouver les propriétés absolues de l'être, à force de recueillir et de comparer ses manifestations, et pour construire sur l'ame, sur Dieu, sur ce monde et sur l'autre, un système, le véritable, universel sans multiplicité de principes, unitaire sans exclusion.

Or, ce triple mouvement de la littérature, de la politique et de la philosophie vers les faits contenus dans leurs sphères spéciales, ce n'est rien autre chose que l'avénement et l'intronisation de l'histoire. En tout autre temps et avec une autre tendance, on pouvait s'en passer; il n'en fallait pas à Racine pour ses tragédies, à l'abbé Siéyes pour ses constitutions, à Hegel pour ses hypothèses ontologiques ; mais nous avons montré que l'esprit de l'époque actuelle, à tort ou à raison, s'est jeté dans une voie d'étude, d'examen, d'analyse, et que l'histoire est désormais la base de tous les systèmes qu'il bâtit, non pas une histoire quelconque, non pas une histoire réactionnaire, faite au profit d'une idée contre une autre idée ; mais une histoire qui accepte les événemens sans les choisir, et qui n'ait pas en tête de corriger la Providence ; une histoire, en un mot, conçue comme se conçoivent actuellement la littérature, la politique et la philosophie, c'est-à-dire sympathique à tout ce que son propre milieu contient de réel.

Cette histoire d'un ordre nouveau, à laquelle vont nécessairement aboutir les esprits élevés de notre époque, a déjà trouvé un homme pour s'organiser et se produire, c'est M. Guizot.

Tandis que la littérature, la politique et la philosophie étaient en quête d'un système d'histoire selon leurs vues de réforme actuelle, M. Guizot, comme s'il eût été mystérieu-

sement averti de cette tendance, remaniait nos annales d'après un procédé tout-à-fait identique, et les engageait désormais dans la même direction. Si l'on peut dire que c'est une fortune rare pour ces trois choses que d'être confirmées par les travaux d'un tel homme, on peut dire aussi que l'idée d'un tel homme devient singulièrement éclatante et lumineuse, quand elle a été environnée du reflet de ces trois théories. Du reste, nous croyons qu'il ne pouvait pas arriver moins à M. Guizot que de trouver la formule scientifique de tous les nobles instincts de son époque ; il a été élevé par son étoile à une de ces positions merveilleuses où l'intelligence s'épanouit, comme une plante en bonne terre ; où le philosophe communique ses théories à l'homme d'état qui les expérimente ; où l'esprit dispose non-seulement de l'idée, mais encore du fait ; où la pensée trouve toujours une main qui l'exécute ; où l'on se rapproche le plus de Dieu, pour lequel vouloir, c'est faire.

Nous ne connaissons que deux hommes qui aient joui pareillement de cette faveur providentielle, Machiavel et le chancelier Bâcon. Tous deux ils possédèrent, comme M. Guizot, avec la force de l'intelligence une situation propre à la développer ; tous deux ils se trouvèrent, comme lui, en cet état où l'expérience des hommes et des choses corrige l'absolu des théories ; où l'habitude de voir de près les faits sociaux amène à découvrir leur nature ; où les lois s'imaginent et se pratiquent en même temps. Certainement il en dut coûter à l'historien de Henri VIII, moins qu'à tout autre, de développer de vastes aperçus dans le conseil d'Élisabeth ; et l'expérience du chancelier rendit plus saisissables à l'annaliste ces mobiles secrets de politique et ces causes mystérieuses de civilisation, qui échappent le plus souvent jusqu'à la société au sein de laquelle elles agissent. De même, qui est-ce qui aurait dicté à Machiavel son *Histoire de Florence*, ses *Discours sur Tite-Live* et cet admirable livre *du Prince* (1),

(1) Nous employons ici le titre qui est, pour ainsi parler, populaire en France. On sait que le livre de Machiavel est intitulé : *De la Principauté*, ce qui est bien autre chose, soit dit en passant.

s'il n'en avait puisé la matière dans ses vingt-trois ambassades et dans ses travaux de l'Office des Dix ; et si le Secrétaire florentin pourvut quatorze ans aux destinées politiques de sa patrie avec un succès si grand, que la postérité a mieux aimé s'expliquer ses principes par des crimes que par du génie, n'est-ce pas en étudiant les vieilles principautés de l'Italie, qu'il avait compris les nouvelles ; n'est-ce pas en la compagnie des Sylla, des Marius et des Scipion qu'il avait appris comme on parlait aux Louis XII, aux Maximilien et aux Borgia? Ainsi que Bâcon et Machiavel, M. Guizot a dû sans aucun doute à sa pratique des choses sociales sa sagacité profonde des choses historiques ; de même qu'il a organisé et gouverné le présent de la France en historien qui sait bien son passé et qui pressent son avenir.

C'est, en effet, une chose bien importante pour les hommes qui aspirent à devenir grands, que de porter en soi, non-seulement la force morale qui donne l'idée, mais encore la force matérielle qui la met à exécution. Supposez Bâcon bourgeois de Londres, au lieu de chancelier d'Angleterre, et son esprit ne se serait point élevé aux conceptions politiques qui le firent, pendant deux règnes, la lumière du conseil ; supposez Machiavel simple citoyen de Florence, au lieu de secrétaire de l'Office des Dix, et non-seulement il n'aurait pas laissé les cours de France et d'Allemagne et le duc de Valentinois lui-même surpris de sa sagesse politique, mais encore il n'aurait pas écrit *le Prince*, ce livre le plus beau d'un siècle rempli de beaux livres; supposez enfin M. Guizot, érudit comme il peut s'en trouver d'autres, au lieu d'homme d'état dans un royaume comme la France, et jamais il ne fût devenu ni historien d'une telle portée, ni publiciste d'une telle profondeur.

Voyez, en effet, deux écrivains célèbres, Locke et Rousseau, nés tous deux avec d'incontestables talens politiques, mais auxquels il manqua ce que leur fortune départit à Machiavel, à Bâcon et à M. Guizot, l'expérience du pouvoir et la pratique des affaires : quelle constitution Locke, l'auteur du « Gouvernement civil », trouva-t-il pour la Caroline? De misérables combinaisons idéologiques, qu'il fallut mettre à néant, parce qu'elles gênaient la réalité. Quel gouvernement

Rousseau, l'auteur du «Contrat social», imagina-t-il pour la Corse et pour la Pologne? aucun; des plans, des projets que lui-même condamnait en les dressant, qui ne furent pas exécutés, et qui ne pouvaient jamais l'être. Certes, la nature ne leur avait épargné néanmoins ni la vigueur de l'esprit, ni la splendeur de l'imagination, ni l'opiniâtreté du courage; ils en étaient venus l'un et l'autre à ce point de la gloire, que les peuples accouraient pour leur demander des lois, avec un respect qui ne s'était pas vu depuis Solon et depuis Lycurgue : eh bien! qui est-ce qui empêcha leur génie de se développer dans toute sa plénitude, et d'atteindre jusqu'à ses derniers confins? leur position sociale. Machiavel, Bâcon et M. Guizot étudièrent les peuples dans la pratique d'un gouvernement; Locke et Rousseau dans le creux d'une théorie; les premiers apprirent le monde; les seconds l'imaginèrent; ceux-là firent leurs plans d'après la réalité, les appliquèrent eux-mêmes et réussirent; ceux-ci les firent d'après des abstractions, les livrèrent à d'autres et échouèrent. Que leur manqua-t-il donc? d'être secrétaires, comme Machiavel; chanceliers, comme Bâcon; ministres, comme M. Guizot. Il y a des idées qui veulent, pour éclore, une certaine position; comme il y a des fleurs qui veulent un certain soleil.

Comme du Secrétaire florentin et du chancelier d'Angleterre, ce qui a fait la force de M. Guizot, c'est d'avoir été dirigé par la théorie et par l'expérience, de s'être appuyé sur l'idée et sur le fait. Il s'est montré grand homme d'état, parce qu'il était grand historien, et il est devenu grand historien, parce qu'il était grand homme d'état. Toutes les grandes choses sont complètes. Ainsi l'histoire et la politique sont les deux faces sous lesquelles M. Guizot se présente à l'observation, les deux formes sous lesquelles s'est produite son intelligence, les deux moitiés dont la réunion exprime sa valeur. Il est à croire que ces deux faces se sont développées parallèlement en lui; qu'elles ont eu même origine, même accroissement, et qu'elles atteindront même but; mais la raison, qui est complexe quand elle produit, est simple quand elle examine; et nous éprouvons la nécessité de séparer, pour la facilité de la déduction et la clarté

de l'analyse, deux choses qui se tiennent étroitement et que leur propre nature a réunies.

En restant dans la généralité du raisonnement, nous croyons pouvoir dire que l'histoire précède la politique. Ceci se rapproche d'autant plus de la vérité en ce qui touche M. Guizot, que dans sa pensée, et selon sa propre expression, « les faits sont la politique vivante. » Nous aurons donc à examiner ses vues en histoire, avant d'expliquer ses principes sur la nature et la marche des gouvernemens. Comme tous les hommes d'une grande portée intellectuelle, M. Guizot n'a guère qu'une seule idée, très-supérieure, qui s'articule en mille anneaux, et se partage en mille directions diverses. Comme elle est une en soi, bien ramassée, bien distincte, il nous coûterait peu de l'énoncer tout d'abord, et de montrer ensuite comment tous les ouvrages de M. Guizot en sont la conséquence et la mise en œuvre; mais, outre que ce qu'elle a de neuf et de fécond ne saurait pleinement frapper les esprits qui n'en possèdent pas les élémens, on perdrait à une pareille exposition la portion pour ainsi dire la plus exquise de l'idée, c'est-à-dire le procédé de sa formation. Nous aimons donc mieux une méthode plus lente à se dérouler, mais à la fois plus intime et plus pittoresque : nous suivrons la pensée de M. Guizot pas à pas, selon qu'elle s'est dégagée et formulée elle-même.

Dès son premier livre, M. Guizot se trouva en face du dix-huitième siècle, et il résultera de cette étude qu'il a toujours gardé cette position. Nous aurions donc à examiner cette époque, à plusieurs reprises et sous divers aspects, à proportion que nous avancerions dans notre tâche; mais comme c'est principalement à sa manière générale de concevoir et d'exécuter l'histoire que M. Guizot s'est attaqué, nous aimons mieux et nous jugeons plus convenable d'aborder cette matière définitivement, à l'occasion de l'édition de Gibbon qu'il publia en 1812, et de caractériser le dix-huitième siècle historique, une fois pour toutes.

II.

L'idée dominante et générale des historiens du dix-hui-

tième siècle, et nous entendons désigner par-là Hume, Robertson, Gibbon et Voltaire, une idée véritablement noble et grande, grande comme ces grands noms, ce fut d'appliquer la philosophie à l'histoire, c'est-à-dire d'ériger celle-ci en science plus ou moins rigoureuse, et d'une intervention plus ou moins efficace dans la conduite des hommes et des sociétés. Cette tentative n'avait encore jamais été conçue, ni par l'antiquité ni par les temps modernes. Trois écrivains célèbres du dix-septième et du dix-huitième siècle avaient bien concouru pareillement à constituer philosophiquement l'histoire; mais c'était d'après une tout autre pensée, et en vue d'un tout autre but. Bossuet, Vico et Herder, soupçonnant que tous les faits humains pouvaient bien se rapporter à un petit nombre de causes primitives, malgré leur infinie variété, et se déduire selon certains principes réguliers et fixes, malgré leur visible complication, s'appliquèrent à la recherche de ces lois primordiales. Ils plièrent donc leur mâle génie à l'étude du monde, à l'intelligence des causes qui amènent et expliquent le développement et la succession des peuples, et ils élevèrent ainsi dans leurs ouvrages une sorte de commentaire à l'œuvre de Dieu. Mais leur curiosité n'allait pas plus loin qu'à trouver la signification nette et scientifique de l'histoire, qu'à découvrir la chaîne qui lie entre eux les faits sociaux, qu'à dégager les termes de la formule générale qui exprime la marche de l'humanité.

Le dix-huitième siècle, au contraire, et c'est en ceci que consiste la nouveauté et le mérite de sa tentative, le dix-huitième siècle prétendit faire servir l'histoire à de plus grandes choses qu'à l'explication de ses propres difficultés. Il se dit que c'était bien déjà un résultat glorieux et magnifique d'avoir, jusqu'à un certain point, découvert et rendu sensible la loi morale selon laquelle les événemens se produisent et s'enchaînent dans le passé; mais il ajouta que cette loi du passé étant connue, rien n'empêchait de s'en servir pour le présent; que ce travail si prodigieux se trouverait réduit à une étude vaine, s'il ne restait de tant d'efforts que la satisfaction stérile qui naît d'une difficulté vaincue; et à une entreprise regrettable, si elle n'avait eu

d'autre effet, en définitive, que de consumer en pure perte l'activité de si grands esprits. Ainsi, le dix-septième siècle n'avait voulu que régler l'histoire, exposer sa formule, organiser sa théorie; le dix-huitième voulut ériger ses leçons en un code pratique des sociétés. Bossuet, Vico et Herder avaient arrosé, cultivé et fait croître jusqu'aux cieux l'arbre de l'histoire; Voltaire, Robertson, Hume et Gibbon s'efforcèrent d'en courber les rameaux jusqu'à terre, afin que les peuples n'eussent qu'à tendre la main pour en cueillir les fruits.

On voit donc que cette idée du dix-huitième siècle était en effet très-belle. Elle l'était par la théorie; car il est raisonnable et juste de penser que les événemens de ce monde ne sont pas à ce point désordonnés et capricieux dans leur marche sensible, qu'ils ne puissent être régis au fond par quelque loi d'un effet régulier et d'un caractère certain; elle l'eût été par l'expérimentation; car rien ne semble, et n'est en réalité plus logique, que de faire servir l'histoire à l'organisation et à la conduite des gouvernemens; c'est-à-dire, de tirer par induction les choses présentes des choses passées, et de fouiller les événemens consommés et les passions éteintes, pour y dérober le secret des événemens qui surgissent et les passions qui s'allument.

Mais cette noble idée avorta dans son germe; elle avorta par deux obstacles d'autant plus terribles, que le dix-huitième siècle ne les voyait point et n'en était pas en défiance; deux obstacles qui, même connus, auraient été, pour l'époque, presque impossibles à conjurer. La première cause qui gênait ainsi le libre développement de l'histoire, c'était la situation présente des élémens de la société. Ces élémens fondamentaux étaient au nombre de quatre: la royauté, la noblesse, le catholicisme et la bourgeoisie. De ces quatre, il n'y en avait pas un seul qui fût à l'aise complètement, selon ses exigences, selon sa nature, et qui n'éprouvât, de la part des trois autres, de l'opposition et de la gêne, quand il voulait se mouvoir ou s'agrandir. La royauté, quoique la plus haute et la plus majestueuse de ces puissances, n'en était pas moins en lutte chaque jour, hier avec la noblesse, qui résistait par ses priviléges; aujourd'hui avec le catholi-

cisme, qui résistait par sa législation ; demain avec la bourgeoisie, qui résistait par ses tailles. Les trois autres étaient pareillement étreintes et étouffées, voulant s'étendre et ne le pouvant pas, allant se heurter toutes trois à des achoppemens inexorables ; la noblesse, au billot royal ; le catholicisme, à la table de marbre ; la bourgeoisie, à la potence de la prévôté ; si bien que cette société boitait affreusement sur ses quatre pieds inégaux et malades ; si bien que l'état, avec ses principes constitutifs, à ce point divers et disparates, s'en allait criant, cahotant, menaçant ruine ; si bien que c'était une civilisation décrépite et hideuse, une civilisation perdue sans retour, et perdue pour avoir oublié son origine, renié ses aïeux, tué son père ; et c'était peut-être pour cela même que la Providence la condamnait à mourir déchirée par ses élémens hargneux, comme dans ce sac des parricides de Rome, où le prêteur faisait coudre un homme et une vipère, un coq et une guenon ; société horrible et immonde, que le bourreau lançait dans la mer.

En présence de ce désaccord des choses les plus importantes et les plus essentielles de la société, il n'était pas difficile de comprendre qu'elle se trouvait alors monstrueusement organisée, et qu'à moins d'un miracle, elle devait se disloquer au premier choc. Cela était si clair, que tous les écrivains de talent en furent frappés, et qu'ils semèrent leurs ouvrages de sinistres prédictions. Montesquieu, Rousseau et Voltaire annoncent un bouleversement prochain ; le marquis de Mirabeau et le bailly son frère, ces deux intelligences si acérées, pénètrent même jusqu'au cœur de la révolution future, en prévoyant que la noblesse et le peuple y trouveraient de contraires destinées ; qu'elle serait cercueil pour l'une, berceau pour l'autre. Mais ce qui était non moins important et plus difficile à comprendre, dans l'enfance où la critique historique se trouvait encore, malgré de vastes et de précieux travaux, c'est que si les principes constitutifs de la société étaient actuellement en désharmonie complète, il avait été un temps où ils se trouvaient parfaitement unis, parfaitement combinés ; c'est que ce divorce flagrant de la noblesse et du peuple, de la royauté et du catholicisme n'était pas un mal ancien, congénial

permanent et qui tînt à leur propre nature ; mais un malaise éventuel, récent, né des rapports nouveaux et des circonstances inouïes qu'avait fait naître l'histoire ; c'est que ces élémens politiques qui, dans les conditions de leur existence présente, formaient un ordre de gouvernement absurde et intolérable, avaient formé jadis, dans les conditions d'une existence tout autre et mieux combinée, un gouvernement très-logique et très-doux ; enfin, c'est que si ces élémens avaient soutenu et fait fleurir la société française pendant le règne de soixante-cinq rois, leurs relations devaient avoir été bien modifiées, bien altérées, puisqu'ils la tuaient sous le règne du soixante-sixième.

Ainsi, au lieu de se dire que les élémens sociaux de la France, qui se faisaient maintenant une guerre opiniâtre, n'étaient plus dans leur état primitif ; qu'ayant été vus d'un œil inégal par la Providence, les petits avaient grandi, les grands s'étaient abaissés, et que, s'il y avait entre eux à ce point lutte désespérée et haine irrémissible, c'est que les dominateurs d'autrefois, se refusant à l'évidence présente, avaient conservé leurs prétentions en perdant leur puissance ; au lieu de cette explication, aujourd'hui si nette, si naturelle, si irrésistible, les historiens du dix-huitième siècle, témoins du désordre actuel, et n'en discernant pas les causes, s'imaginèrent que les choses avaient toujours été ce qu'elles étaient ; que cette alliance disloquée de la royauté, de la noblesse, du clergé et de la bourgeoisie, qui arrêtait la civilisation, l'avait toujours arrêtée ; que ce qui était mal avait été mal, hier comme à présent. Ils se prirent donc d'une antipathie philosophique, raisonnée et incurable contre le passé ; contre le passé qui avait produit le présent, comme un principe produit sa conséquence, et de cette vue fausse, de cette appréciation mal appuyée, naquit la moitié de l'esprit réactionnaire qu'ils portèrent dans la théorie de l'histoire.

Néanmoins, ce ne fut pas tout ; une seconde cause fit échouer la grande idée historique du dix-huitième siècle ; elle est d'une autre nature et mérite d'être étudiée. Cette époque eut cela de particulier, comme on sait, qu'elle voulut mêler la philosophie à toutes choses. La tentative était belle et digne de flatter les grands esprits qui la conçurent.

C'était en effet une noble envie qui les portait à unir dans un vaste ensemble et dans la même signification sociale les sciences, les arts, la morale, la littérature; à rapprocher et à unir l'un à l'autre les principes du vrai, du bien et du beau; à révéler enfin l'unité des lois du monde, et à élever un monument en témoignage de cette génération militante qui avait conquis leur secret. Mais, et nous le savons aujourd'hui par expérience, autant le projet de soumettre toutes les connaissances humaines à la philosophie était grandiose, autant la philosophie que le dix-huitième siècle avait sous la main était propre à le ruiner.

De cette philosophie, maintenant abandonnée par tous les hommes d'élite, mais qui traine encore parmi les intelligences paresseuses et atardées, nous voulons rappeler seulement la manière générale de procéder dans le raisonnement, c'est-à-dire, son côté pratique, et dans ce qu'il a de commun avec l'histoire. En toute sorte d'étude, le penchant favori des idéologues du dix-huitième siècle, c'était d'aller aux choses abstraites. Ils dégageaient la question des réalités gênantes; ils la réduisaient aux idées, les idées aux signes, et ils travaillaient ensuite les signes par réductions, renversemens, équations, comme en algèbre. Dans cette méthode, la réalité est toujours absente; car on abstrait d'abord les faits, les idées ensuite, et on a pour résidu des signes, sur lesquels l'intelligence s'exerce; elle les déploie en ligne, les courbe en cercle, les ramasse en carré, ainsi qu'un général fait de ses masses de bataille. C'est l'analyse mathématique, au sujet de laquelle il s'est ému dernièrement une grave discussion à l'Académie des Sciences, et qui a fourni à M. Poinsot, sur le jeu de cette mécanique intellectuelle, de si piquantes et de si bonnes vérités.

Il est évident que la méthode des idéologues pouvait séduire ceux qui l'employaient: avec quelques signes, une formule et un peu de logique, ils s'élevaient dans des régions inconnues et traversaient des mondes inexplorés. C'était une sorte de science occulte, véritable alchimie, avec laquelle ils croyaient changer en or quelques pauvres signes de plomb; mais cette ascension n'était qu'un vertige, et ces trésors une illusion. L'idéologie était, au fond,

une science misérable. D'un côté, se bornant à combiner des idées, elle n'ajoute rien à leur masse; de l'autre, n'acceptant jamais les choses avec leur individualité réelle, mais prenant les idées générales que l'esprit extrait du spectacle de ces choses, elle n'envisage le monde qu'à l'état d'abstraction, et par conséquent les notions qu'elle en donne se rapportent aux objets idéalisés, c'est-à-dire entraînés hors de leur sphère positive. Cette méthode est donc la pire pour l'histoire; car elle n'a ni l'investigation qui découvre, ni l'expérimentation qui vérifie; elle est stérile et elle est fausse : stérile, elle laisse l'esprit humain dans sa pauvreté; fausse, elle le trompe sur la nature de ses notions acquises; fausse et stérile, elle lui gâte le présent et lui dérobe l'avenir, elle l'aveugle et l'atrophie.

C'est surtout à l'application qu'il faut juger sa nature et mesurer sa portée. « En l'état de commotion presque générale de philosophisme politique, » comme disait le marquis de Mirabeau, où l'on se trouvait, vers le milieu du dix-huitième siècle, tous les grands faits sociaux qui avaient soutenu la vieille monarchie française étaient passés au crible de l'idéologie et jugés souverainement d'après ses lois. Par exemple, s'agissait-il du catholicisme? au lieu de se demander comment le christianisme s'était fait doctrine sociale, comment il s'était réalisé dans l'Occident, comment il y était devenu puissance terrienne et autorité politique; en un mot, au lieu de tirer son appréciation de son histoire, on écartait toutes ces réalités, on généralisait le problème; au lieu de catholicisme, on mettait religion, et, abstrayant encore davantage, on se demandait : « Que doit être *une religion?* La question ainsi posée, on répondait qu'*une religion*, ce doit être un rapport de l'homme à Dieu, une chose par conséquent tout-à-fait libre, spirituelle et intime, dégagée des préoccupations mondaines, pleine de douceur, d'indulgence, d'effusion; et c'était armés de cette conséquence que les idéologues condamnaient le clergé de France et d'Europe, ses possessions, son influence gouvernementale; enfin ils disaient anathème à toute son histoire présente et passée : au nom de quoi? au nom d'une abstraction, de rien. S'agissait-il de la noblesse? au lieu de

rechercher ce que furent à l'origine les gentilshommes, comment leur lance conquit la terre et comment leur intelligence la civilisa, par quels degrés de courage et d'opiniâtreté ils montèrent jusqu'au trône, et par quels autres degrés de bonté, de justice et de résignation ils descendirent jusqu'à la bourgeoisie, on écartait encore tous ces faits du raisonnement; on abstrayait la différence des races, et l'on disait : *Un homme qui naît* vaut-il mieux qu'*un homme qui naît?* et alors, le problème ainsi proposé, il devenait vrai, de vérité algébrique, qu'il n'y a aucune sorte d'inégalité entre deux choses que l'on a supposées égales.

Il y avait donc réellement, ainsi que nous l'avons annoncé, deux obstacles puissans qui devaient faire échouer les plus nobles esprits du dix-huitième siècle dans leur entreprise; le premier, c'était la perturbation présente des élémens sociaux; le second, c'était le procédé de l'idéologie appliqué à l'histoire : la lutte présente les portant à supposer une lutte passée, et par conséquent un désordre continuel; l'idéologie les portant à condamner, au nom de la raison, au nom de la philosophie contemporaine, les grands corps historiques qui formaient la charpente du royaume. Le résultat naturel, logique, irrésistible de ces deux causes, c'était une réaction impitoyable contre toutes les choses d'autrefois, contre le catholicisme, contre la noblesse, contre la royauté, contre nos vieilles études, nos vieilles lois, nos vieilles mœurs, enfin contre toute la réalité et toute la poésie de nos origines.

Ce retour contre le passé eut lieu; et jamais encore un pareil débordement de haine et de fanatisme réactionnaire n'avait signalé une époque. On réagissait en vers et en prose; on y employait l'épopée, le drame, l'ode, le traité philosophique, le pamphlet, le calembourg; c'était une passion qui allait jusqu'au délire en quelques-uns, et qui, par l'infinie variété de ses objets, se nivelait à la hauteur de toutes les rancunes; c'était une colère joyeuse, caustique, effrontée, érudite, lascive, immonde. Mais en dehors de ce mouvement, formé de mille impulsions secondaires, il y avait trois ou quatre hommes, supérieurs par leurs idées, qui

étaient haineux pour le passé par amour de la science, menteurs systématiques et faussaires par théorie. Ils transportaient et régularisaient à froid, dans l'histoire, cette conjuration universelle et acharnée contre tous les faits et toutes les idées qui remplissent les premières époques de l'Occident. A la tête de ces hommes s'étaient placés Robertson et Hume, Voltaire et Gibbon.

Il y a surtout en ceci un point qui mérite d'être considéré. Les novateurs idéologues se sentaient portés si complaisamment vers une réorganisation sociale, qui fût simple et rationnelle, autant que l'état présent des sociétés leur semblait confus et absurde, qu'il y aurait eu bien peu de corps, bien peu de lois, bien peu d'idées auxquelles ils n'eussent appliqué leur niveau. Mais la réalité matérielle gênait ici l'amour des utopies. En construisant des systèmes, il ne fallait oublier ni les censeurs royaux ou ecclésiastiques, ni les Châtelets, grand et petit; ni les cours, ni les parlemens, ni les corporations, ni le trône. Ils acceptèrent dont les conditions d'exécution, prirent leur marteau, et commencèrent. La noblesse semblait bien une chose injuste; mais, forcés de respecter la noblesse actuelle, ils se jetèrent désespérément sur la noblesse d'autrefois, noblesse de pierre et de marbre, qui laissait dire dans le chœur des cathédrales et les caveaux des abbayes. Le clergé gênait par ses dogmes, sinon par sa conduite, leurs théories matérialistes et athées; mais comme les officialités et les censures étaient là, on se rua sur le passé, on accusa la guerre des Albigeois et saint Dominique, la Saint-Barthélemi et Catherine de Médicis, les dragonnades et le père Le Tellier; on trouva plaisant l'enthousiasme des Pères, et on se gaussa des croisades, cette guerre de Troie de l'Occident. La royauté, par ce qu'elle a de fixe et presque de sacramentel, portait obstacle à la liberté des calculs idéologiques; mais il fallait tenir compte de la Bastille et du Fort l'Évêque, et l'on se retourna vers les rois des races éteintes, races de Charles, races de Capet, races de Valois; Voltaire compta les crimes de Clovis, les faiblesses des rois fainéans, les cruautés de Charlemagne, les débonnairetés de Louis-le-Pieux; il travestit en parades burlesques les assauts des lions d'Angle-

terre contre les lis de France ; et, chose inouïe et monstrueuse, chose qui ne trouvera jamais assez d'étonnement, peut-être assez de mépris, le même homme qui poursuivait d'amères épigrammes la foi ardente des monastères du moyen âge, rimait d'apologétiques épîtres à des prêtres qui prenaient des filles à l'Opéra; le même homme qui avait souillé le nom et l'écu de Jeanne d'Arc, célébrait le *petit trou* du menton de la Pompadour; le même homme qui trouvait Richemond, La Hire et Xaintrailles ridicules sur la brèche d'Orléans, trouvait le duc de Richelieu, M. Vignerod, sublimes au Parc-aux-Cerfs ; le même homme qui définissait la noblesse de France, au douzième siècle, cinquante mille brigands, nommés comtes, marquis et barons, ayant un faucon sur le poing, demandait avec instance à Mme de Créquy-Lesdiguières, comme « gloire et bonheur de sa triste vie, » de faire ériger en marquisat sa terre de Ferney; le même homme qui outrageait Clovis, Charlemagne, Louis IX et Louis XI, écrivait deux poèmes pour Louis-le-bien-Aimé!

Il pesait ainsi sur toute l'histoire, au dix-huitième siècle, un grand système de réaction ; cette réaction s'attachait, pour les causes que nous avons exposées, au christianisme, à la noblesse et à la royauté; et comme c'étaient là les faits les plus grands, les plus étendus de notre nationalité, il en résultait de graves méprises dans l'économie de leur développement et d'incommensurables erreurs dans leur appréciation. Tout ce qui se rapportait au christianisme, comme communautés, ordres, vœux, législation, cérémonies, monumens religieux; tout ce qui se rapportait à la noblesse, comme traditions de famille, noms, droits, langue, blason, costume, architecture militaire; tout ce qui se rapportait à la royauté, comme supériorité de race, de fortune, de puissance, tout cela fut battu, déplacé, bouleversé, contesté, nié par la raison philosophique des idéologues; tout cela fut mal connu, plus mal jugé, plus mal expliqué. L'histoire particulière d'une foule de faits et d'idées se trouva ainsi négligée ou faussée, et l'histoire générale résuma et reproduisit nécessairement tous les mécomptes spéciaux qui lui servaient de principes et d'élémens.

Telle était l'histoire en 1812, lorsque M. Guizot eut la

pensée de la reconstituer. Il avait alors vingt-quatre ans. Jamais peut-être les débuts d'un jeune homme n'avaient eu à se prendre ainsi à des difficultés si ardues, entourées de plus illustres naufrages et de plus magnifiques renommées. A cette époque, en effet, la robe pailletée du dix-huitième siècle traînait encore sur la France; l'astre des Boufflers, des Parny, de Delisle, des Morellet, des Suard, se couchait à peine, et Voltaire était aussi grand dans l'esprit des lettres françaises qu'au jour où la Constituante le mit à la place de Dieu, à Sainte-Geneviève. Il y avait à craindre pour le jeune philosophe de faire trop ou trop peu; trop, en déniant toute vérité au dix-huitième siècle, comme l'a fait l'école catholique, vers 1819; trop peu, en côtoyant l'Encyclopédie et en se laissant choir dans ses abîmes. Nous allons tâcher de montrer comment M. Guizot résista à cette double pente, comment il réforma en reconstruisant, et comment, par la seule force de sa pensée et la sagesse de son jugement, il amena les esprits sur le terrain où se réalise aujourd'hui la plus belle théorie de l'histoire qui ait jamais été tentée.

III.

Nous l'avons déjà dit, ce fut en 1812 et par une édition de Gibbon que M. Guizot fit son entrée dans le monde de l'érudition et de l'histoire. C'étaient alors deux voies désertes et qui, semblables à deux grands chemins abandonnés, étaient venues se perdre dans les sables de l'empire. Il choisit bien le moment de son coup, et il le frappa juste. La réputation de Gibbon était encore, ainsi que tous les noms illustres du dix-huitième siècle, une chose vierge et sacramentelle, qu'aucune grande critique n'avait touchée et mise en demeure d'examen; c'était un soleil au milieu de sa course, et qui devait éclairer de ses rayons le satellite assez audacieux pour s'imposer à son orbite. L'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* apparaissait au jeune critique dans son vrai jour, pas trop vif, pas trop terne; comme une tâche de patience et de peines infinies, d'ordre, de clarté, de travail classique, mais aussi comme une œuvre de peu d'élévation et de grandeur, de peu de pensée et de

peu de style. Il la voyait surtout infectée de cette peste réactionnaire qui avait passé sur les intelligences du dix-huitième siècle comme un simmoûn, et il résolut de la guérir de ce fléau; de faire faire une seconde fois à Gibbon son voyage à travers les derniers siècles de l'empire; de lui faire toucher les ronces de la route historique où son pied avait failli, de lui montrer les horizons magnifiques qu'il avait niés, ou pour ne les avoir pas regardés ou pour ne les avoir pas vus; et d'inscrire à chaque page de son livre cette vérité, que le passé existe, quoi qu'on fasse; que les faits restent immuables en eux-mêmes, qu'on les omette ou qu'on les défigure, et que, tel Alcide qu'on soit, à l'histoire comme à l'hydre de Lerne, les têtes que l'on coupe ne tombent jamais.

Néanmoins les études de M. Guizot ne s'étendirent pas à toutes les parties de l'œuvre de Gibbon; il s'était proposé surtout deux choses, de rétablir les faits omis et de redresser les faits mal présentés, et il choisit la partie de l'ouvrage qui nécessitait davantage l'intervention de sa critique. Ce choix n'était ni long ni difficile; il tomba naturellement sur ces chapitres XV et XVI, deux célèbres chapitres, consacrés à l'établissement du christianisme, et qui avaient soulevé, en leur temps, tout le flot de la théologie britannique. S'il nous est permis de glisser obscurément notre avis sur les deux chapitres, nous les trouvons médiocres: le sujet les déborde, comme un fleuve qui est plus grand que son lit. C'est une chose curieuse que la manière ferme, noble et consciencieuse dont M. Guizot les retouche, les redresse, les reconstruit; ses notes savantes et lumineuses font honte aux mesquineries philosophiques de Gibbon; et le protestant donne ici une leçon sévère aux papistes du dix-huitième siècle, qui avaient oublié leur symbole Du reste, et nous croyons dire ceci à la gloire de M. Guizot, il est celui de tous les religionnaires qui est entré le plus profondément dans les grandes choses du catholicisme. Il y a des momens où l'on dirait d'un évêque; et la preuve que ce n'est pas chez lui un jeu, mais une réalité; une forme, mais une idée, c'est qu'il ne s'est jamais démenti. En 1812, il écrivait ses notes sur Gibbon comme

l'aurait pu faire Bossuet ; en 1833, pendant la discussion de la loi sur l'instruction primaire, on aurait dit qu'il n'y avait qu'un seul catholique à la chambre, et que ce catholique, c'était lui.

Ce ne fut pas seulement aux chapitres XV et XVI que M. Guizot appliqua ses notes historiques et critiques ; on trouve encore tout le long de l'ouvrage, et surtout aux quatre premiers volumes, un nombre assez considérable de digressions profondes. Il côtoie Gibbon par l'histoire et par l'exégèse. Cependant on peut dire que le poids principal de sa pensée porte sur les deux chapitres que nous avons indiqués, et que la première lance qu'il ait rompue avec le dix-huitième siècle, a été en faveur des idées religieuses et des institutions chrétiennes.

En l'année même où il publiait Gibbon, M. Guizot entra dans cette carrière de l'enseignement qui devait lui donner et recevoir de lui tant d'éclat. M. de Fontanes, alors grand-maître, le nomma, lui, si jeune homme, à la chaire d'histoire de la Faculté et de l'École normale. Nous avons entendu conter, à ce propos, une petite anecdote qui fait honneur aux lumières de l'un et à la fermeté de l'autre. Bonaparte n'aimait pas, comme on sait, les volontés qui marchaient à côté de la sienne ; il vouait une haine profonde à tout ce que, sous le nom d'idéologues, on confondait alors d'esprits rétifs et d'intelligences anarchisées, et il exigeait que les hommes de son université naissante lui jetassent les fleurs de leur rhétorique, pauvres fleurs! et lui fussent, autant que possible, un Homère, à lui Achille, qui en méritait un si grand. Quand les éloges lui manquaient aux solennités publiques, ou qu'ils lui semblaient moins sonores que le canon de ses batailles, il en disait son mot à ce digne grand-maître, avec ce ton brusque et poignant dont se souviennent ceux qui l'ont vu. M. de Fontanes fit donc entendre à M. Guizot qu'il espérait que le panégyrique de rigueur serait placé avec soin dans le discours d'ouverture. — Pas du tout, répondit M. Guizot ; j'expliquerai les idées sommaires du cours ; mais l'empereur n'a rien à faire dans ma harangue. — Mais pourtant, jeune homme, je vous donne une chaire. — Je vous en remercie, monseigneur ; mais reprenez-la. — Allons,

allons, poursuivit M. de Fontanes, faites comme vous voudrez : l'empereur se fâchera; je supporterai la tempête. M. Guizot ne parla pas de l'empereur, et il resta professeur d'histoire à la Faculté des lettres.

Ces premiers cours de 1812-1813 et de 1813-1814 ne furent pas recueillis; ils traitaient de l'invasion générale du monde romain par le monde barbare, c'est-à-dire, qu'ils embrassaient tous les assauts que se livrèrent ces deux civilisations, depuis les Cimbres jusqu'aux Vandales, depuis Marius jusqu'à Julien. Dans ces cours furent démêlés et caractérisés les trois principes de la société moderne, le principe romain, le principe chrétien et le principe barbare; principes que nous retrouverons exposés et développés dans l'*Histoire générale de la civilisation en Europe,* en 1828. A ce propos, nous ignorons comment un spirituel et recommandable écrivain de la *Revue des Deux Mondes,* en parlant des idées politiques de M. Guizot, a pu dire qu'elles reposaient sur sa fameuse théorie historique des vainqueurs et des vaincus. Nous savons bien que des historiens se sont imaginé que les habitans de la Gaule avaient été conquis par les barbares; et que la race aristocratique et la race plébéienne, c'étaient les descendans des vainqueurs et des vaincus; mais outre que M. Guizot se serait bien donné de garde d'émettre jamais une opinion aussi étrange, aussi excentrique, il a assez souvent exposé comment les trois principes qui se sont emparés, en se combinant, du monde moderne, étaient des forces morales, et non point trois gros bataillons qui se seraient disputé la société, la dague au poing et le pot en tête.

Dès 1814, il se fait un vide dans l'œuvre historique de M. Guizot, vide rempli successivement par ses travaux du ministère de l'intérieur, du ministère de la justice et du conseil-d'état. Tout ceci se rapporte à sa carrière politique; nous le reprendrons plus bas. En 1820, dégoûté à bon droit de l'esprit de la restauration, et après une disgrâce recherchée, il reparaît à sa chaire de la Sorbonne et reprend ce grand enseignement de 1812, qui avait réveillé en France le goût des études sévères, et préparé l'élan intellectuel au milieu duquel nous nous mouvons aujourd'hui. Ce cours fut une protestation scientifique, noble et digne, contre le pen-

chant des choses d'alors ; en face des prétentions mesquinement aristocratiques des grands seigneurs de M. de Villèle, M. Guizot fit surgir les grandes proportions des races franques et visigothes ; et au despotisme qui naissait d'une Chambre des députés gagnée et d'une Chambre des pairs gâtée, il opposa le développement des institutions anglaises et les principes du gouvernement représentatif. C'étaient les semailles de la récolte de juillet. Ce cours qui dura deux années, 1820-1821, 1821-1822, fut recueilli, mais assez médiocrement, sous le titre de *journal des Cours publics,* et forme deux volumes. Si nous n'appuyons pas davantage sur les matières qui y sont traitées, c'est que nous devons les reprendre plus loin ; les institutions, et surtout les personnes du cinquième au dixième siècle, à l'occasion des *Essais ;* la théorie du gouvernement représentatif, quand nous exposerons les idées politiques de M. Guizot.

Le livre des *Essais sur l'histoire de France* nous a toujours paru l'un de ses plus remarquables ouvrages. Ce sont quatre ou cinq traités indépendans sur divers points de nos origines, réunis en un volume, et publiés pour la première fois en 1822. Notre époque, assez riche d'ailleurs en écrivains qui ont plus ou moins fouillé nos annales, n'en a point qui aient dirigé leurs études de ce côté. M. Augustin Thierry élucide avec un talent bien distingué ce que nous nommerons l'*intrigue, le drame* de la première race ; M. Michelet assied l'homme sur la géographie et groupe l'art autour de l'homme ; mais nous ne voyons personne qui ait abordé comme M. Guizot la dissertation sur les mille difficultés qui hérissent les abords de l'histoire moderne. Nous croyons néanmoins que l'importance de la grande œuvre historique qui paraît devoir s'élever, gît principalement dans l'élucidation de ces obscurités. La partie *dramatique* et *personnelle* n'est que le cadre des événemens sociaux ; l'homme contient bien et produit l'histoire, si l'on veut ; mais c'est parce qu'il produit les institutions. C'est dans celles-ci que réside la pensée d'une époque ; les héros et héroïnes sont la main d'un siècle ; les institutions en sont la tête et le cœur.

Les institutions, les idées et les faits qu'elles enserrent sont les véritables sphinx de notre histoire. Elles ont le se-

cret de tout. M. Guizot a choisi quelques points de ces grandes questions sociales, et les a discutés la plupart avec une merveilleuse sagacité. Au nombre de ces problèmes si difficiles, la décadence des municipalités romaines et l'état des personnes sous la première race, sont peut-être les plus importantes et les mieux résolues. La base du municipe romain, sa forme, le jeu de son organisme, son relâchement, sa disparition à peu près totale, sont développés avec une grande netteté et une sûreté de coup d'œil admirable. Cette dissertation, assez courte d'ailleurs, est une introduction indispensable à l'histoire des communes, au moyen âge. Celle-ci se trouve spécialement traitée dans les leçons XVI, XVII, XVIII et XIX du Cours de 1829-1830; et si nous y arrivons ainsi directement et avant son tour de date, c'est parce qu'elle complète naturellement le chapitre des *Essais* dont nous nous occupons.

Un point capital dans les idées de M. Guizot sur ces matières, c'est de bien distinguer la municipalité romaine de la municipalité française; la première qui expire vers le septième siècle, la seconde qui naît vers la fin du onzième. La municipalité, c'est la forme sociale de la bourgeoisie dans les temps antiques; et l'espèce d'interrègne de quatre siècles qui existe entre la municipalité romaine et la municipalité française, indique une époque où la bourgeoisie n'existe pas; d'un côté, parce qu'elle s'est éteinte, de l'autre, parce qu'elle n'est pas née. Il se lève de là une foule de questions capitales que M. Guizot prévient, dégage, expose, discute, aplanit avec une rigueur de logique et une clarté de démonstration invincibles. Nous ne voulons pas dire que l'histoire des communes, qui est contenue dans ces quatre leçons, y soit contenue tout entière; il y faut encore quelques prolégomènes et quelques appendices : l'histoire des lois sur l'emphythéose, qui fasse voir comment l'esclavage traverse le servage pour arriver à la propriété et à l'association bourgeoise; et l'histoire des corporations industrielles, sorte de commune morale, enclavée dans la commune administrative; mais nous pouvons affirmer, sans crainte de rencontrer une dénégation, pas même un simple doute, que ces quatre leçons, avec le chapitre des *Essais*, sont peut-être le

chez-d'œuvre critique de M. Guizot, et, à coup sûr, le plus beau morceau d'histoire qui ait été écrit au dix-neuvième siècle.

Nous avons dit que la bourgeoisie romaine disparaît, sauf dans quelques rares cités du Midi, vers le septième siècle, et que la bourgeoisie française se montre vers la fin du onzième. Cet intervalle de quatre cents ans, que ni M. Raynouard, ni M. Augustin Thierry n'a aperçu, le premier, dans son histoire du droit municipal; le second, dans la seconde moitié de ses lettres sur l'histoire de France, est plein de choses curieuses, en ce sens, qu'elles sont uniques dans l'histoire moderne, et que, pour leur trouver un pendant, il faut remonter aux périodes analogues de l'histoire italienne, avant la formation des municipalités, c'est-à-dire, avant le retraite du peuple sur le Mont-Sacré, qui est la date de la première commune romaine. Toutefois, ce n'est pas précisément de ce point de vue comparatif que M. Guizot a étudié ces quatre cents années; il a principalement recherché l'état des personnes, ce qui en était la principale difficulté. En effet, lorsque les communes existent et sont généralement organisées, il n'y a que deux façons d'être socialement; bourgeois ou gentilhomme. Mais quand les municipalités ne sont pas encore formées, c'est-à-dire lorsque les descendances des races esclaves ne se sont pas encore assez détachées des races nobles, pour arriver à une administration propre et séparée: il y a plusieurs degrés dans la situation des individus. D'un côté les *roturiers* se superposent depuis l'esclave pur jusqu'à l'affranchi; de l'autre, les nobles s'échelonnent depuis le gentilhomme patron et propriétaire, jusqu'au gentilhomme client et fermier.

La détermination de l'état des personnes, durant ces quatre siècles, aurait effrayé tout autre que M. Guizot, parce qu'il n'existe aucun document direct sur lequel l'historien puisse s'appuyer. Les codes, les capitulaires, les lois de toute sorte abondent; mais dans tout cela, il n'y a pas un mot sur les personnes. Alors M. Guizot s'est avisé d'un expédient fort adroit; c'a été d'étudier les lois sur la propriété, et d'en conclure l'état des personnes. Ici commencent d'abord un travail de jurisprudence énorme, ensuite une sou-

plesse d'analyse merveilleuse, qui vous mène par mille détours au but désiré. Cette dissertation est certainement très-curieuse, et constitue l'un des meilleurs chapitres des *Essais*. Cependant, en raison de son importance même et de la haute intelligence historique qui l'a conçue, nous croyons devoir lui appliquer quelques réflexions critiques, que nous prions M. Guizot et nos lecteurs de nous pardonner.

Pour déterminer l'état des personnes, M. Guizot a été obligé, avons-nous dit, de se servir des lois sur la propriété. Or, aux lois sur la propriété ne correspondent que les personnes qui possèdent; et, M. Guizot le sait bien, avant la formation des bourgeoisies, il n'y a que les gentilshommes qui soient propriétaires. Les lois sur la propriété ne pouvaient donc pas conduire aux affranchis, qui ne possédaient rien, surtout les affranchis industriels, et encore moins aux esclaves. Il suit de là qu'il y a deux classes immenses que M. Guizot n'a pu atteindre, en déterminant l'état des personnes, les affranchis et les esclaves, qui sont entrés beaucoup plus tard dans la propriété. Ces deux classes étaient cependant bien importantes; importantes par leur nombre, parce qu'elles formaient la majorité numérique; importantes par leur destination, parce qu'elles devaient former la bourgeoisie; parce qu'elles devaient dans huit siècles gouverner la France, et dans dix gouverner l'Europe. Le tort de cette omission, qui nous semble réelle et assez grande, doit néanmoins être attribué beaucoup moins à M. Guizot, qu'à la méthode forcée qu'il avait suivie; à sa pensée, qu'à son instrument. Cependant, telle quelle, nous penchons à croire qu'elle a été funeste aux études historiques; car si M. Guizot avait fixé nettement la nature et les attributions sociales des races esclaves, il aurait par contre-coup mieux connu et mieux apprécié les races nobles. Races esclaves, races libres ou nobles, deux points qui sont restés nébuleux dans le rayonnement général de ses ouvrages.

Toutefois, ce qui caractérise M. Guizot en ceci, et ce que nous devons à la vérité de constater, c'est que nos reproches portent beaucoup moins sur une erreur que sur une omission. Tel qu'il est, ce chapitre ne contient aucun principe qui ne soit rigoureusement vrai; seulement, il s'arrête

au plus beau de son chemin, et ne va pas jusqu'au bout de sa matière. C'est beaucoup; ce n'est pas assez. Considéré par rapport aux doctrines générales du dix-huitième siècle, tout le livre des *Essais* est d'une grande valeur. Consacré presque en entier au discernement des castes, des institutions et des personnes, il va redressant et ruinant les théories des idéologues sur la *nation* et le *peuple*, deux généralités créées pour le raisonnement, et qui disparaissent, dans la pratique historique, devant l'individualité réelle et profonde des hommes, des choses et des événemens.

On dirait qu'après avoir mené à fin, à force d'érudition et de patience, les dissertations diverses des *Essais*, M. Guizot, frappé de la nécessité d'illuminer ainsi les recoins obscurs de l'histoire, eut hâte d'épargner aux autres la peine qu'il avait gardée pour lui, et d'appeler le public même le moins scientifique à la connaissance des sources Dès 1822, commence la publication de la double série des mémoires sur la révolution d'Angleterre et sur l'histoire de France, les premiers en douze volumes terminés en 1823, les derniers en vingt-neuf, terminés en 1828. C'était là une tâche méritoire, la tâche d'un ami de la science, rapportant fort peu de gloire et beaucoup d'ennui. La collection des chroniques anglaises contient les noms les plus illustres et les documens les plus instructifs. C'était en quelque sorte la réunion des pièces justificatives de l'histoire de la révolution de 1648, dont M. Guizot s'occupait alors, et une invitation au public de France vers le gouvernement représentatif de la Grande-Bretagne, que nous commencions à expérimenter parmi nous.

Les mémoires relatifs à l'histoire de France sont bien plus importans encore, soit par leur nombre, soit par leur étendue. Ils embrassent toute la série des chroniques latines de la fin du cinquième siècle au commencement du treizième. Il est bien entendu que M. Guizot n'a pas traduit lui-même ces quarante-un volumes de mémoires; pas plus les chroniques anglaises que les chroniques latines; il a dirigé l'œuvre, choisi et guidé les travailleurs, écrit les éclaircissemens et les notices. L'honorable critique de la *Revue des Deux-Mondes* que nous avons déjà mentionné, rapporte

que la traduction de ces mémoires a été faite dans le cabinet de M. Guizot, où des jeunes gens fouillaient *à coup de lexique* dans le latin barbare d'Orderic Vital. Nous appuyons un peu sur ceci, parce que la *Revue des Deux-Mondes* elle-même, recueil où travaillent quelques hommes si instruits, ne trouvera pas mauvais que nous rendions justice à un érudit connu et recommandable. La traduction d'Orderic Vital, un des ouvrages les plus importans de la collection, n'a été faite, ni par un jeune homme, ni à coup de lexique : elle est due à M. Louis Dubois, d'Alençon, auquel M. Guizot l'avait confiée, à cause de ses connaissances profondes et locales de la géographie de la Normandie, et qui a parfaitement répondu à l'attente fondée sur sa bonne réputation.

Jusqu'ici, à l'exception de ses cours de 1812 et de 1820, nous n'avons pas encore vu M. Guizot aborder les idées générales de l'histoire : il s'est tenu, toujours il est vrai à une grande hauteur, dans les dissertations et les mémoires. Le voici maintenant qui aborde les grandes masses, et qui synthétise les faits et les idées qu'il avait si bien analysés. L'histoire de la révolution d'Angleterre, depuis l'avénement de Charles Ier jusqu'à l'expulsion définitive des Stuarts, s'annonce comme devant être l'ouvrage historique capital de notre époque, à le juger du moins par les deux volumes publiés de 1826 à 1827, et qui conduisent l'action jusqu'au régicide de 1648. Il y aurait beaucoup à discourir sur ce livre, à propos duquel on a déjà tant discouru. Nous allons nous borner à reproduire, s'il se peut, l'impression toute personnelle qui est sortie pour nous de sa lecture, et mettre à nu bien plutôt les sentimens que nous en avons éprouvés, que les idées que nous en avons conçues.

Il nous a semblé qu'il régnait sur tout ce livre une teinte singulièrement grave et religieuse. Nous y avons vu la divine Providence conduisant chaque événement par la main, les grands ainsi que les petits, et les scellant chacun à sa place, comme des spectateurs muets. Les choses y sont si augustes par leur nature, qu'elles apportent avec elles leur émotion, et si tristes, que l'écrivain a raison de passer sans demander des larmes pour personne. Tout nous y a paru simple, naturel, vivant; l'inébranlable fierté de Charles Ier,

qui obéit à la destinée des races royales, et la persévérante colère du parlement, qui obéit à la destinée des races populaires. A lire cette histoire, on reconnaît aisément que ce sont deux grandes idées sociales qui luttent; et quand la hache se lève sur l'échafaud de White-Hall, quoique l'exécuteur soit masqué, on voit bien que c'est le peuple qui en tient le manche.

Le côté artiste du livre nous a paru être la forme harmonieuse de ses idées. Il n'y a ni haine, ni enthousiasme; il raconte l'histoire comme Dieu la fait, patiemment et paisiblement; et en jetant un vague coup d'œil sur l'ensemble des faits qu'il met en œuvre, nous avons été frappé d'un spectacle que nous ne pouvons pas mieux rendre, qu'en disant que c'était comme une mer, calme à fleur d'eau, et sillonnée de courans dans sa profondeur. Ce calme de la surface, c'est la loi générale de l'humanité, qui passe toujours unie, toujours la même; ces courans qui se croisent et s'entrechoquent, ce sont les accidens innombrables de la vie, les individualités, les hasards. Au-dessus, l'unité du tout; au-dessous, la variété des parties; là haut, Dieu et le ciel; là bas, l'homme et les mondes.

L'histoire de la révolution d'Angleterre est restée suspendue à la mort de Charles Ier. C'est un édifice qui appelle l'ouvrier, et auquel l'ouvrier répondra. Nous savons que M. Guizot n'a pas cessé de songer à son œuvre favorite, et qu'il compte bien la couronner un jour du rameau vert. Du reste, la correspondance du cardinal Mazarin avec Olivier Cromwell, qu'il lui a été donné de dépouiller aux archives des affaires étrangères, donnera un singulier attrait à son récit, et jettera un reflet nouveau de poésie sur l'exil des Stuarts, ces autres Tarquins ou ces autres Bourbons.

C'est dans ce livre, où la généralisation des faits est opérée avec tant d'indépendance, avec tant d'ampleur, que M. Guizot reconstruisait la philosophie de l'histoire telle que le dix-huitième siècle l'avait conçue, mais telle qu'il n'avait pas pu l'exécuter. La réaction idéologique en est complètement disparue; les élémens de la société anglaise y sont tous admis, sans choix, sans prédilection, sur un pied d'égalité fraternelle; les faits de toute sorte, grands, petits, officiels,

problématiques, y subissent une enquête bienveillante, mais sévère ; la vérité y est cherchée, non introduite ; en un mot l'historien y subit l'histoire, et non l'histoire l'historien.

Posée en principe et réalisée par ce livre dans une partie de ses conséquences, l'histoire philosophique, telle que M. Guizot l'a faite, reprend sa marche grave et ses nobles allures dans le cours d'été de 1828, et dans le cours entier de 1828-1829, et de 1829-1830. Quoique ces deux enseignemens soient divers entre eux, et par leur époque, et par leur durée, et par leur matière, nous croyons néanmoins pouvoir les réunir ici sans trop grand inconvénient, parce qu'ils sont dirigés dans le sens d'une seule et même idée, et que la doctrine théorique, une et identique en soi, n'y diffère que par son application. Le premier cours est consacré à l'histoire de la civilisation en Europe ; le second à l'histoire de la civilisation en France : celui-là est plus général, celui-ci plus particulier ; l'un a plus de profondeur, l'autre plus d'étendue, voilà tout. D'ailleurs c'est à peu près même plan, même marche, même conclusion.

Pour M. Guizot et pour tous ceux qui y regardent, la civilisation est un fait, et comme telle, elle tombe par conséquent sous la juridiction de l'histoire. Seulement ce qui appartient en propre à M. Guizot en ceci, c'est la justesse et la netteté avec laquelle il a défini la civilisation, le développement social et individuel de l'homme. Rien n'est plus large, rien n'est plus vrai, rien n'est plus clair. Une fois cette idée de la civilisation trouvée, formulée et proposée, M. Guizot l'expérimente à l'aide des faits, et la superpose pour ainsi dire à toutes les époques du monde moderne, pour trouver celle qui l'étreint le moins et celle qui l'étreint le mieux ; celle qui lui est marâtre et celle qui lui est mère.

Il est clair que la condition sociale et individuelle des hommes étant subordonnée aux institutions et aux principes moraux, la civilisation dépend des uns et des autres. Or, trois élémens concourent à former le milieu dans lequel doit respirer et se développer l'homme moderne ; c'est le monde romain, le monde chrétien, le monde barbare. Le monde romain fournit son organisation des provinces et les débris de ses municipalités ; le monde chrétien, le mou-

vement intellectuel et l'égalité civile; le monde barbare, la propriété nobiliaire et la formation du clan. C'étaient là trois forces synthétiques, qui attiraient toutes choses vers elles, et qui aspiraient exclusivement, et chacune à part, à devenir et à s'appeler société. Mais le principe romain, désorienté au milieu de tendances nouvelles, et démantelé de toutes parts par le bélier de l'invasion, ne pouvant plus conserver le monde, le laisse s'échapper et se couche de lassitude; le principe chrétien tente de le saisir, et l'embrasse même assez étroitement par le côté des choses morales; mais la face des intérêts positifs, des nécessités matérielles, de la pratique sociale, se trouve la plus lourde et l'emporte; et l'Europe revient aux possesseurs de la terre, aux nobles, à la féodalité (1). Il s'en faut toutefois que le christianisme lâche prise; ne pouvant pas avoir la société à lui seul, il la partage, et on le voit se placer côte à côte avec le seigneur, sous le même dais, sur le même trône, suivant, par un sentier qu'il se trace, la large voie de la civilisation, que Grégoire VII tentera vainement d'envahir.

Pendant que les trois principes du monde moderne se disputaient la société, il en naquit deux autres, qui, semblables au molosse de la fable, emportèrent le gage du combat. Il s'opéra lentement au sein des races nobles un phénomène qu'on n'aperçut que lorsqu'il eut cent coudées. Un gentilhomme s'éleva jusqu'à devenir roi; les esclaves s'émancipèrent jusqu'à devenir peuple. Royauté et bourgeoisie, voilà les deux principes qui détrônèrent les autres! Une fois maîtres, ils réagirent contre ceux qui les avaient précédés. La royauté s'agrandit en tous sens : du côté des nobles, par l'épée; du côté de l'Église, par les pragmatiques. La bourgeoisie s'agrandit aussi : du côté des seigneurs, par le travail, qui est son épée, à elle; du côté du christianisme, par l'hérésie et la réforme. Enfin, la royauté et la bourgeoisie s'agrandirent tant, qu'elles se

(1) Nous prenons ici le mot *féodalité* dans sa signification vulgaire, c'est-à-dire comme désignant l'organisation hiérarchique des nobles. Nous protestons du reste contre cette explication, que nous croyons de beaucoup trop étroite.

touchèrent. Suzerain pour suzerain, la bourgeoisie prit le roi, et vassal pour vassal, le roi prit le peuple. Dès lors, le fait peuple et le fait gouvernement s'étant ainsi rencontrés, ils s'unirent; de cette union naquit l'état.

Ce que nous venons de présenter n'est pas encore précisément le développement de la civilisation elle-même; c'est l'histoire des principes dans lequels la société s'est successivement synthétisée; c'est la formule de l'idée d'ordre, dressée chronologiquement. Il resterait à indiquer maintenant jusqu'à quel point le développement individuel et social des hommes a été favorisé plus ou moins par chacune de ces époques; et ces deux points de vue réunis formeraient l'aperçu complet de la civilisation à toutes ses périodes. M. Guizot a fait ce travail avec beaucoup de science et beaucoup de clarté. Son enseignement de 1828 enserre bien exactement l'Europe, et celui de 1829 déploie parfaitement la France. Tout ce que nous avions de travaux historiques remarquables sur ces matières a été par cela même jugé et dépassé. Les origines, les doctrines religieuses, les institutions sont sorties lumineuses des élucubrations de cette puissante intelligence; M. Guizot a véritablement conquis la France sur les préjugés du dix-huitième siècle, aussi bien que Clovis sur les Allemands. Son dernier cours a été sa bataille de Tolbiac.

Si nous résumons les faits principaux que nous avons exposés dans cet article, il résultera de cet examen que, pendant toute la durée de ses travaux historiques, M. Guizot, ainsi que nous l'avions annoncé, a constamment lutté contre le dix-huitième siècle. D'abord il rétablit l'exposition réelle des faits du christianisme, omis, défigurés ou niés par Gibbon et par l'école encyclopédique; ensuite il entame et brise comme verre les généralisations des idéologues sur le peuple, la nation, la royauté, dans ses dissertations des *Essais;* enfin il corrige l'allure réactionnaire de l'école philosophique dans ses deux cours sur la civilisation européenne et française, et dans son livre sur la révolution d'Angleterre.

En thèse générale, et comme fondement de doctrine, M. Guizot paraît attacher un grand prix, dans la pratique des études, à maintenir séparées les facultés de l'esprit hu-

main ; il ne croit pas qu'il convienne de mêler ou de soumettre l'ordre des conceptions historiques à un autre ordre de conceptions quelconques, par exemple, de construire une théorie de l'humanité à l'aide de notions psychologiques, cosmologiques, théologiques, morales, ou autres ; et de venir ensuite constater, discerner, régler, systématiser les réalités de la vie des peuples avec ces notions. Il tire la théorie de l'histoire des faits historiques ; la théorie de la philosophie, des faits philosophiques ; la théorie du gouvernement, des faits sociaux. Ainsi qu'à chaque effet sa cause, à chaque ordre de faits sa loi.

Avant tout, le fait, physique ou moral, c'est-à-dire avant tout la réalité, le connu ; puis la théorie, c'est-à-dire le probable. Voilà ce qui nous a paru être l'idée suprême à laquelle obéit M. Guizot, et celle qui domine tous ses ouvrages. Cette doctrine nous semble très-grande, parce qu'elle est compréhensive de tout ce qui est ; très-vraie, parce qu'elle tient autant que possible l'affirmation humaine en réserve, et qu'elle laisse pour ainsi dire la science s'établir et se formuler elle-même par ses propres faits. Portée dans l'histoire, elle a produit ce qu'on a vu ; portée dans la politique, elle a produit ce qu'on va voir.

A. Granier de Cassagnac.



LA LITTÉRATURE A SIX SOUS.

Quand le mal est devenu grave, alarmant, il faut le combattre. Il y a des braves qui rient le fer dans la poitrine, mais ces braves n'en meurent pas moins. C'est de ne pas mourir qu'il s'agit.

Les économistes nous ont perdus. Si vous vivez encore vingt ans, vous verrez où ils auront mis la France et vous-mêmes. D'abord ils ont démoli les châteaux, ce peu qui nous restait d'histoire, les églises, cette dernière page de la religion; ils ont abattu ces nobles pierres pour avoir des prairies artificielles et faire fonctionner des usines; tout notre passé s'est résumé en gaz hydrogène. Et comme ils vont vite! ils dévorent la création. Suivez-les : ils ont mis à sec nos belles rivières, nos superbes torrens pour les forcer à faire tourner une roue qui produit dix mille épingles à la minute. Voilà pourquoi Dieu sépara le second jour les eaux de la terre! —pour qu'elles produisissent des épingles! plus tard ils se sont passé d'eau comme puissance motrice, et la vapeur du charbon a remplacé la force de l'eau; ayant usé le charbon, ils seront bientôt forcés d'employer le gaz, mais le gaz s'usera aussi, et alors ils auront recours à l'air; enfin ils useront l'air.

A leur fatale manie de décomposer, de disséquer, de réduire à la plus simple expression ce qui nous sert, ce qui nous plaît, ce qui charme la vie et le regard, il faut attribuer la littérature à 6 sous, cette littérature à dix lieues par heure, de haute pression, égale à la force de vingt chevaux.

C'est pourtant naturel. Du jour où l'on a prêché le gouvernement à bon marché, l'avantage d'un souverain à cinquante écus par mois, la nécessité d'avoir des ambassadeurs logés au troisième étage à Constantinople; du moment où des Malthus de faubourgs et des

Bentham à tant la ligne ont demandé des écoles populaires, des livres populaires, des journaux populaires, de ce moment tout a été comme vous voyez. Force il y a de mettre la science à pied quand les sociétés se carrent dans la bone ; quand le peuple est dit souverain, il est décent que le souverain sache lire. Avec 6 sous on va lui donner une éducation. C'est bien le moins.

Malheureusement en vendant le livre, on ne vend pas le maître qui explique le livre, on ne vend pas l'enseignement, inséparable de la méthode ; on ne vend pas ce bon sens organique, tradition sacrée des institutions universitaires, qui vivifie, qui sépare le poison du fruit, l'arsénic de l'or, et qui imprime une salutaire direction à l'intelligence. Ce n'est pas la flamme qui éclaire, c'est la lampe : la flamme brûle.

Si, du moins, avec le livre à 6 sous on avait le maître pour 2 sous, la proportion serait exacte, le résultat rationnel. Mais le professeur à 2 sous n'existe pas, parce que le loyer à 1 sou n'existe pas non plus, et qu'on ne dîne pas encore pour 2 liards au café de Paris où dînent d'ailleurs fort bien ceux qui sont à la tête des publications à 6 sous.

Qu'est-ce qu'une publication à 2 sous ou à 6 sous? C'est une feuille au plus d'impression où sont dessinés, pour la plus grande instruction du peuple, des sauvages, des Indiens, des serpens boa, des Grecs, des Romains, des tourne-broche, des poêles-à-frire, des modèles de voiture à vapeur, de modèles d'usines, des cloches à plongeur, des modèles de toutes sortes de choses dont on n'a pas besoin et qui coûteraient beaucoup plus de 6 sous si l'envie prenait au peuple de les avoir. Néanmoins on appelle cela une publication populaire.

Un entre autres (celui-là du moins a de l'esprit) prend un dictionnaire, trois dictionnaires, quatre, six dictionnaires, plus de dictionnaires qu'il n'en a jamais employé pour son propre usage ; puis avec une paire de ciseaux, il découpe dans ces dictionnaires les définitions, les explications, et il les ajoute à la queue les unes des autres avec des pains à cacheter ; il ficelle Boiste avec de Laveaux, dissout Beauzée dans Lhomond ; et il remue, il brasse tous ces grammairiens, les jette dans une chaudière, pour les retirer fondus et cristallisés en un dictionnaire nouveau, universel, vendu pour 6 sous, enrichi de vignettes propres à éclaircir les difficultés. Heureuse invention pour un dictionnaire que ces vignet-

tes ! Savez-vous qu'elles coûtent 3000 francs ! Comment voulez-vous que le peuple ne s'instruise pas ? à la lettre D il trouve un superbe diable dessiné par Johannot ; à la lettre A un chevalier et une damoiselle du moyen âge qui font l'amour à une croisée, laquelle croisée est formée par l'angle de l'A. N'est-ce pas que c'est heureux d'avoir mis du drame dans l'alphabet, et d'avoir fait soupirer la linguistique ? Je suis un peu lent à prouver que cet éditeur a de l'esprit, c'est vrai ; mais ce n'est pas ma faute : j'arrive. Cet éditeur a si bien combiné le prix et le nombre de ses livraisons, que son dictionnaire populaire à 6 sous, enrichi de diables explicatifs, et de couples amoureux penchés sur le jambage de l'A, coûtera autant qu'un dictionnaire acheté chez un bon et honnête libraire du quai des Augustins.

Il en est qui ont visé plus haut; ils ont publié, toujours dans le même système économique, une Encyclopédie, pas moins. L'œuvre-mère, l'œuvre puissante du dix-huitième siècle, déjà assez populaire pourtant, telle que Diderot et d'Alembert nous l'ont laissée, a été renouvelée au profit des classes du peuple, et, par un effort impossible aux yeux de certaines gens, le prix de cette Encyclopédie a été réduit à 2 sous. Encore de l'ironie! Quoi ! vous n'admirez pas ce beau résultat, nous dira-t-on ? Quoi ! vous êtes fâché de voir les hauteurs des sciences abaissées au pied de la foule ? Quoi ! pour 2 sous, enseigner aux masses la langue, les lois, les mœurs, l'histoire, leur histoire, la religion, leurs droits, leurs devoirs, vous paraît méprisable ! Je ne dis pas cela. Je dis, au contraire, que si, pour 2 sous, on pouvait enseigner au peuple ces belles choses, peut-être ne serait-ce pas mal de l'entreprendre. Je m'explique; ces 2 sous ne représentent qu'une livraison. Le premier volume, contenant cinquante livraisons, coûtera par conséquent 5 francs. Et comme ce premier volume ne renferme que la moitié des mots de la lettre *A*, il faudra dépenser, multipliant cinquante par cinq, DEUX CENT CINQUANTE FRANCS pour tout l'ouvrage. C'est beaucoup, ce me semble, lorsque, pour 60 francs, on a d'occasion la grande Encyclopédie de Diderot.

Passons sur la pâleur des caractères et le ton blafard des vignettes de ces ouvrages lorsqu'ils sont tirés à un nombre exagéré d'exemplaires. Bornons-nous à conclure que les publications à 6 sous et à 2 sous sont ruineuses, tantôt pour ceux qui les entreprennent, poussés par un fatal exemple de séduction, tantôt pour ceux qui

y souscrivent, sans calculer d'avance les dépenses qu'elles entraînent par l'accumulation imprévue des livraisons.

A Paris tout est de mode, même la banqueroute. Le succès de quelques-uns en perd toujours un plus grand nombre. On sait que les publications à 2 sous en ont fécondé des milliers. Après *les Connaissances utiles à 4 francs par an, ces Connaissances* qui ont fait tant de bien à l'humanité, que M. Émile Girardin y a gagné la députation, sont venues les Histoires pittoresques, les Voyages pittoresques, les Encyclopédies pittoresques, etc.... Là n'est pas le mal, il est ici. Exagérations elles-mêmes, ces entreprises n'ont pu se soutenir que par l'exagération des souscriptions, et le souscripteur est peu porté à l'exagération, de son naturel. Cent mille abonnés ont bien enrichi quelques entrepreneurs à 6 sous; mais les derniers venus ont décompté. Il a fallu se contenter de soixante mille souscripteurs, puis de trente mille; enfin, le chiffre décroissant toujours, un de ces spéculateurs me dit un beau matin : « Ça ne va » plus : nous ne dépassons pas vingt mille souscripteurs pour ma » chose pittoresque. » Sa spéculation est morte à vingt mille!!

Voilà où l'abus de la modicité du prix a conduit les mangeurs d'opium de la librairie; ils crèvent sur vingt mille abonnés. Et ne craignent-ils pas que Dieu, dans sa colère, ne se lasse un jour de créer l'abonné, cet être si délicat, si précieux!

Si nos calculs et nos remarques ne portaient que sur quelques malheurs particuliers, que sur quelques ridicules personnels, nous regretterions d'avoir fatigué l'attention du lecteur; mais nous étions sûrs d'éveiller une douleur commerciale en touchant à cette question. La librairie est morte; et ce qui a hâté sa mort, ce sont les publications à 4 francs et à 6 sous.

Il n'y a jamais en circulation qu'une certaine somme d'argent errante, destinée à l'achat des livres. Une fois cette somme écoulée, les plus utiles opérations, les meilleurs livres restent abandonnés. L'argent passe aujourd'hui aux publications à 6 sous. Au lieu d'acquérir un Chateaubriand de deux cents francs, la masse aime mieux payer quatre mille livraisons de quelque niaiserie pittoresque, et tel département qui a contribué pour mille francs au succès *toujours croissant* du *Musée des Familles,* se privera de cinquante exemplaires du roman de M. Sainte-Beuve, et de l'histoire de M. Michelet.

Il reste de plus fâcheux à dire que ce n'est pas l'insouciance des

lecteurs qui a provoqué le fléau de ces publications, encore moins l'avidité des libraires, peu d'entre eux ayant compromis leur crédit à ces spéculations, mais bien l'inexplicable faiblesse des auteurs à céder aux obsessions des hommes d'argent. La ruine de la librairie a été jurée par ceux qui ne devraient jamais la laisser en péril, qui devraient l'entourer comme une institution à laquelle se rattachent leur fortune et leur gloire. Oui, la librairie meurt sous le coup des hommes de lettres.

On a vu, et il faut bien avouer ses plaies, des poètes distingués, des écrivains du premier ordre, contribuer à cette décadence, en prêtant leur plume au succès de ce trafic. Les talens secondaires se sont précipités à la suite, l'enrôlement a été général. Frères autrefois dans la prospérité, les auteurs et les libraires le seront bientôt sous une commune misère; et l'on verra, du haut de son balcon de la rue du Helder, un de ces hommes enrichis sur les ruines de la librairie et de la littérature, jeter dédaigneusement 3 sous dans la sébile du libraire aveugle, 3 sous dans le chapeau de l'homme de lettres mendiant, symbole de la littérature à 6 sous!

GIRARDIN.



LULLI.

DEUXIÈME PARTIE.

Voltaire s'est déclaré le champion de Quinault. Voici ce qu'il dit sur *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus :* « Lulli, violon de MADEMOISELLE, devenu surintendant de la musique du roi, et qu'on appela bientôt M. de Lulli, s'associa très-habilement avec Quinault, dont il sentait tout le mérite, et qu'on n'appela jamais M. de Quinault. Il donna dans son jeu de paume du Bel-Air *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, composées par ce poète aimable ; mais ni les vers ni la musique ne furent dignes de la réputation qu'ils acquirent depuis. Les connaisseurs seulement estimèrent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'Horace : *Donec gratus eram tibi* (1). Cette ode, en effet, est très-gracieusement rendue en français ; mais la musique en est un peu languissante. Il y a des bouffonneries dans cet opéra, ainsi que dans *Cadmus* et dans *Alceste.* Ce mauvais goût régnait alors à la cour dans les ballets ; et les opéras italiens étaient remplis d'arlequinades. Quinault ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à ces

(1) J.-J. Rousseau a de nouveau imité cette ode dans le *Devin du village ;* elle y forme le duo *Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire.* J.-J. Rousseau n'est l'auteur que des paroles de cette opérette ; il s'en est attribué faussement la musique. C'est se faire voleur pour bien peu de chose ; il m'est très-facile de convaincre les incrédules, et de leur démontrer le larcin, pourvu qu'ils soient musiciens. Les pièces probantes existent à la bibliothèque de l'Opéra.

platitudes; mais dans ces deux opéras même, ce poète sut insérer des morceaux admirables de poésie. Lulli sut un peu les rendre, en accommodant son génie à celui de la langue française; et comme il était très-plaisant, très-débauché, très-intéressé, bon courtisan, et par conséquent aimé des grands, et que Quinault n'était que doux et modeste, il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que Quinault était son garçon poète qu'il dirigeait, et qui, sans lui, ne serait connu que par les satires de Boileau. Quinault, avec tout son mérite, resta donc en proie aux injures de Despréaux et à la protection de Lulli. La charmante tragédie d'*Atys*, les beautés, ou nobles ou délicates, ou naïves, répandues dans les pièces suivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de Quinault, et ne firent qu'augmenter celle de Lulli, qui fut regardé comme le dieu de la musique. »

Notre ami Voltaire prêche pour ses bulles. Après avoir fabriqué des livrets d'opéras, tels que *Samson*, *Tanis et Zélide*, il devait bien penser que l'œuvre du musicien doit toujours écraser celle de son collaborateur. Deux arts ne peuvent triompher à la fois; il faut que l'un cède le pas, et la musique est placée avec trop d'avantages sur la scène lyrique pour ne pas étouffer les versicules du parolier, quand même il serait poète, ainsi que son protégé Quinault, dont on doit applaudir quelquefois le talent.

Perrault (*Hommes illustres*) fait de grands complimens à Lulli sur ce qu'il a introduit dans son orchestre des sifflets de chaudronnier, qui produisaient un effet ravissant, délicieux, fantastique, en accompagnant le cyclope Polyphême dans la scène VI du second acte d'*Acis et Galatée*. Nos littérateurs contemporains n'ont pas montré cette galanterie envers Rossini, dont les trompettes, les cymbales et les tambours offusquent ces radoteurs, qui, ne sachant que dire, continuent les divagations de Geoffroy, en répétant ses phrases faites, ses classiques absurdités.

Atys fut regardé comme le chef-d'œuvre de Quinault et de Lulli dans sa nouveauté. Louis XIV ayant demandé à Mme de Maintenon quel était l'opéra qui lui plaisait le plus, elle se déclara pour *Atys*, et le roi répliqua sur-le-champ par ce vers de la pièce :

Atys est trop heureux !

Atys, l'opéra du roi; *Armide*, l'opéra des dames; *Phaéton*, l'opéra du peuple ; j'ai déjà dit qu'*Isis* était l'opéra des musiciens : c'est ainsi que les amateurs désignaient ces quatre ouvrages.

Ces vers d'*Atys* :

Il faut souvent, pour devenir heureux,
Qu'il en coûte un peu d'innocence;

Ceux d'*Armide* :

Laissons au tendre amour la jeunesse en partage;
La sagesse a son temps, il ne vient que trop tôt :
Ce n'est pas être sage
Qu'être plus sage qu'il ne faut;

Et mille autres de cette espèce, dont les pièces de Quinault sont remplies, allumaient singulièrement la bile de Despréaux, et lui ont fait écrire :

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

Despréaux, étant un jour à l'Opéra de Versailles, dit à l'officier qui plaçait les spectateurs : « Mettez-moi dans un » endroit où je n'entende point les paroles. J'estime fort la » musique de Lulli, mais je méprise souverainement les vers » de Quinault. »

Ce jugement était sans doute trop sévère. Il y a de fort belles scènes dans les livrets de Quinault ; mais elles n'appartiennent point au style lyrique. Destinées au récitatif, elles sont par conséquent tout-à-fait en dehors du genre de l'opéra ; on peut les déclamer ou les chanter. Le mérite de ces fragmens, tels que le monologue d'Armide, la belle scène d'*Atys*,

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous !

est étranger à l'art musical; tout est bon pour la déclamation parlée ou notée. Mais c'est justement quand il aurait fallu se montrer lyrique en préparant des vers mesurés, rhythmés, cadencés, que le parolier Quinault est resté au-dessous du médiocre; que dis-je? il aurait atteint le dernier degré du détestable, si son confrère Racine, en écrivant les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie,* ne lui avait enlevé la palme. Veuillez bien revenir au quatrain, *Laissons au tendre amour;* si je vous engage à le relire, c'est pour vous épargner d'autres citations de semblables sottises. Ne nous occupons en aucune manière des idées lubriques ou morales qu'il exprime; peu importe; examinez, je vous prie, la structure de cette strophe. Est-il au monde quelque chose de plus lourd, de plus tortu, bossu, rachitique, rabougri? Y a-t-il une apparence de talent de versificateur, de rimeur? Quel parti veut-on qu'un musicien tire d'une semblable agrégation de mots? Il faut nécessairement qu'il s'embourbe dans ce fumier, s'il a le malheur d'y toucher. Voilà pourtant l'homme que nos académies proclament le lyrique par excellence depuis des siècles! Les livrets de nos opéras sont écrits dans ce goût aujourd'hui; faut-il s'étonner si la musique française est encore dans l'enfance sous le rapport du chant vocal? Ce chant ne peut exister sans paroles; le musicien a beau les mettre en pièces, les recomposer au moyen des répétitions, des mots ajoutés, des suppressions, il reste toujours quelque chose de ce canevas ignoble et rampant, de cet amas inerte de paroles, de cette rimaille dégoûtante, cent fois plus rétive pour la mélodie que ne le serait la prose de Mathieu Laënsberg, ou les périodes récitées par messieurs de la chambre.

Le succès d'*Atys* fut merveilleux, et ce succès a duré près d'un siècle, quatre-vingt-dix-huit ans; le succès de ce plain-chant monotone était rationnel au temps de Louis XIV; mais croira-t-on que Sangaride et Cybèle, Atys et Célénus, aient pu conter leurs drôleries soixante ans plus tard à un public tout-à-fait renouvelé? chanter leurs complaintes et provoquer des transports d'enthousiasme après qu'une troupe italienne établie à Paris avait fait connaître la véritable musique et l'art du chant, dont on n'avait pas encore la moindre

idée dans notre capitale? Oui, sans doute, on le croira, le Français est épicier en musique, il l'a toujours été. L'épicier qui maintenant se pavane aux élections de la garde nationale, l'épicier qui plane en souverain aux lieux où l'on fabrique des orateurs, l'épicier qui revêt maintenant l'elbeuf, le pantalon bleu galonné de drap rouge, et se permet les moustaches, ce même épicier était alors à la cour et portait veste brodée et talons rouges; il vend de la chandelle aujourd'hui et se délecte à l'Opéra-Comique. La musique trouvera toujours en France un assortiment d'épiciers prêts à applaudir les sottises musicales dont on lui fait exhibition; et comme le gouvernement est essentiellement épicier, épicier dans l'ame, il fait tous ses efforts pour corrompre l'art musical et le tenir à la portée de l'épicier. La peinture, la sculpture, la poésie, la littérature française, s'illustreront et domineront l'étranger, elles peuvent agir librement. On ne peut chez nous écrire de la musique sans privilége, et les priviléges sont accordés dans l'intérêt de ceux qui doivent plaire à l'épicier. Nous devons être stupides en musique; c'est un fait que nous ne saurions assez proclamer, afin de justifier notre abrutissement. Il est vrai que l'Académie royale peut s'élever à la hauteur de notre époque; mais un seul théâtre suffit-il à cinq cents compositeurs francais? Leur est-il de quelque utilité si Rossini, Meyer-Beer, les Italiens et les Allemands doivent l'alimenter et faire prospérer sa gloire et ses recettes?

Mais revenons à Lulli, à l'un de ses chefs-d'œuvre, *Atys*, que l'on fêta d'une manière à nulle autre seconde, après le départ de la troupe italienne, en 1740, et nous verrons ce que peut l'esprit de parti, la volonté ferme d'une agglomération d'épiciers. Citons encore un écrivain de l'époque; il me faut nécessairement des guillemets, autrement on croirait que je calomnie la nation française; « L'époque de la première » représentation d'*Atys* sera mémorable dans les archives de » l'Opéra. A dix heures du matin, on forçait l'entrée pour » prendre des places, et il n'y en avait plus à midi. Les an» nales de ce spectacle n'ont peut-être pas d'exemple d'un » pareil concours. C'était un hommage que l'on crut devoir » rendre à Lulli; c'était une abjuration authentique des

» harmonieux *concetti* qui s'étaient emparés de la scène, une » protestation formelle contre les ennemis de notre musi- » que, après l'expulsion des bouffons. » *Anecdotes dramatiques*, de l'abbé de La Porte, tome 1er, page 127.

Je vous ai cité de la prose; voici des vers dans le même goût. Un poète doit avoir plus d'élévation dans le style; et c'est ainsi que l'épicier Dorat célèbre la victoire que Rameau remporta à son tour sur d'autres Italiens, qui étaient venus plus tard pour tenter la civilisation musicale de cette belle France livrée aux mains des barbares :

En secret indigné que sa scène avilie
Se fût prostituée aux bouffons d'Italie;
Que le Français, trompé par un charme nouveau,
Eût pour de vains fredons abandonné Rameau.

Permettez que j'abandonne à mon tour les vers de l'épicier pour vous conter le fait *alla breve*. — Apollon, qui n'était plus alors que le dieu de la psalmodie française, et dédaignait les hommages mélodieux de Jomelli, de Pergolèse, Apollon ne trouva pas d'autre moyen d'épurer notre opéra qu'en le passant au creuset; il y mit le feu et le brûla de ses propres mains en 1763. Il ne faut pas s'étonner si les pompiers ne purent éteindre un incendie que Vulcain alimentait, pour servir le courroux de l'amant de Daphné :

Euterpe cependant, pour nous donner des lois,
Trouve un asile heureux dans le palais des rois (1).
Rameau, le sceptre en main, éclipse Pergolèse.
Le goût a reparu, le dieu du jour s'apaise,
Et son ressentiment subsisterait encor,
Si la scène à nos yeux n'eût remontré *Castor*.

C'est bien ch.., chanté! dirait Rabelais; il est probable que si l'épicier Dorat vivait encore, il ne serait pas rossiniste. Ce dévot prierait à deux genoux, à mains jointes, son

(1) L'Opéra venait d'être transporté aux Tuileries, en attendant que la salle du Palais-Royal fût reconstruite.

patron Phébus, afin qu'il voulût bien réduire en cendres la salle dont *Castor*, *la Caravane*, et tant d'autres œuvres de même farine, tant d'autres légumes de même espèce ne font plus retentir les échos. Avec un peu de bonheur et un petit incendie, nous obtiendrions peut-être de M. Véron une reprise d'*Ernelinde*. Revenons à notre ami Jean-Baptiste.

Le succès d'*Isis* fut un instant compromis. Mme de Montespan s'imagina que le poète avait voulu la dépeindre dans le personnage de Junon, toujours empressée à contrarier les amours de Jupiter. On applaudit beaucoup le trio des Parques, *Le fil de la vie*. Lulli regardait ce morceau comme une de ses meilleures productions; le chœur des peuples des climats glacés est d'une bonne harmonie et devait produire un effet original, grotesque même. Tous les choristes le chantaient en tremblant et disaient :

L'hiver qui nous tourmen-en-en-en-te,
S'obstine à nous geler-er-er-er-er.

Je ne parlerai d'*Alceste* que pour faire remarquer les paroles du chœur, *Tout mortel doit ici paraître*, dont les vers ont été faits sur la musique de Lulli, et d'après le canevas, patron ou monstre donné par le musicien. C'est un morceau remarquable. Quinault était bon arrangeur, et cette fois les irrégularités de ses strophes sont justifiées. A l'une des reprises d'*Alceste*, dans le temps de la régence et du système de Law, Caron demandant à une ombre le tribut du passage, comme elle n'avait point d'argent, le parterre en chœur lui cria : « Jette-lui des billets de banque ! »

Louis XIV désigna le sujet de *Roland* et commanda cet opéra à Quinault. Beaumavielle, basse d'un grand talent, dont Poisson parle dans *l'Impromptu de Campagne*, y joua le principal rôle. Dominique de Chassé, écuyer, seigneur du Ponceau, grand acteur, basse vigoureuse et sonore, triomphait dans le personnage de *Roland* en 1745; il était admirablement secondé par Jéliotte et Mlle Le Maure. Dominique de Chassé s'enrichit et se retira du théâtre, donnant pour raison qu'étant gentilhomme, il ne lui convenait pas de faire plus long-temps le métier de comédien. Ses fonds

étaient placés dans une entreprise qui ne réussit point; le gentilhomme ruiné fut obligé de reprendre sa première profession; mais le public ne lui retrouvant plus la même ardeur, on lui adressa ces vers:

Ce n'est plus cette voix charmante,
Ce ne sont plus ces grands éclats :
C'est un gentilhomme qui chante,
Et qui ne se fatigue pas.

On répétait *Armide*, et des préventions défavorables se répandirent contre cet opéra. La cour s'était prononcée; elle n'en voulait pas. Lulli le fit exécuter à Paris, et son ouvrage n'eut aucun succès.— « Eh bien! dit-il, cet opéra est » bon, c'est ce que j'ai fait de mieux; on le jouera pour moi tout seul! » Ce propos fut rapporté au roi qui jugea que puisque Lulli trouvait son opéra bon, il l'était effectivement. Il le fit exécuter à Versailles et l'applaudit : *Armide* triompha; tout le monde trouva cet opéra admirable, sublime, ravissant. Si Lulli n'avait pas été directeur de son spectacle, cette brillante revanche lui était enlevée. *Armide* sifflée restait pour toujours dans l'obscurité. Duménil, Beaumavielle et Mme Le Rochois se signalèrent dans cet opéra; les écrivains de ce temps élèvent aux nues le talent de cette actrice, formée par Lulli. En 1714, Mlle Antier, qui représentait la Gloire dans le prologue d'*Armide*, offrit sa couronne de laurier au maréchal de Villars, qui paraissait pour la première fois au balcon de l'Opéra après la victoire de Denain. Le maréchal fit présent de sa tabatière d'or à la cantatrice. Mlle de Metz, nièce de Mlle Antier, fit le même cadeau, dans la même position, en 1746, et posa son laurier sur la tête du maréchal de Saxe qui revenait de Fontenoi. Le maréchal envoya le lendemain pour 10,000 francs de diamans à Mlle de Metz. L'abbé de La Porte assure qu'il les lui fit bien gagner. C'est un abbé qui parle, et je vous prie de croire que je ne me permettrais point de semblables réflexions.

Lulli termina sa carrière dramatique par son chef-d'œuvre, *Armide*, représenté le 15 février 1686. *Acis et Galatée*,

dont les paroles étaient de Campistron, ne fut mis en scène qu'après sa mort, en 1687.

Un artiste d'une grande réputation, dont le talent domine son époque, est au-dessus de toutes les distinctions sociales. Je lui pardonne d'accepter un marquisat, avec l'obligation d'en porter le titre; mais solliciter ce titre frivole est un travers que l'on est surpris de rencontrer dans une tête où siége le génie. C'était le défaut de son temps, Lulli n'en fut pas exempt; il est cependant possible d'excuser cette faiblesse, en prouvant qu'il y fut entraîné par la nécessité et pour sortir vainqueur d'un défi. Il avait déjà reçu de Louis XIV des lettres de noblesse, quand on lui dit que, s'il voulait suivre la route ordinaire pour arriver à la gentilhommerie par une charge de secrétaire du roi, cette porte lui serait fermée, et qu'une personne de la compagnie s'en était même vantée. Pour avoir le plaisir de morguer ses ennemis, il garda ses lettres de noblesse sans les faire enregistrer. Quelques jours après, il remplit le personnage du Muphti dans *le Bourgeois gentilhomme*, chanta fort bien sa partie et chargea ce rôle par les danses et les pasquinades les plus folles. Le roi, qu'il divertit beaucoup, lui fit des complimens; Lulli s'empressa de lui dire qu'il avait fait tous ses efforts pour plaire à Sa Majesté; que son zèle pour la servir l'avait emporté peut-être un peu trop loin, et que malheureusement il allait en être puni. — « Et pourquoi? — Sire, » j'avais dessein d'être secrétaire du roi, les secrétaires de » Votre Majesté ne voudront plus me recevoir. — Ils ne vou» dront plus vous recevoir! repartit le monarque en pro» pres termes; ce sera bien de l'honneur pour eux. Allez, » voyez monsieur le chancelier. »

Lulli courut chez M. Le Tellier, et le bruit se répandit aussitôt que Baptiste devenait monsieur le secrétaire, M. de Lulli. Les secrétaires du roi, les envieux, se révoltèrent, ils murmuraient tout haut: — « Voyez-vous le moment qu'il » choisit? A peine a-t-il quitté son bonnet, sa barbe de mu» phti, qu'il ose prétendre à une charge, à une qualité ho» norable. Ce farceur, ce baladin, encore tout haletant des » pirouettes et des gambades qu'il vient de faire sur le théâ» tre, demande à entrer au sceau! » C'est ce que désirait

Lulli; ce malin candidat les voulait pousser à bout, les irriter, afin que l'excès de leur dépit vînt ajouter à l'éclat de sa victoire. M. de Louvois, sollicité par messieurs de la chancellerie, et qui était de leur corps, en fut offensé vivement. Il reproche à Lulli sa témérité, tout-à-fait inconvenante à un homme qui n'avait de recommandation et de services que d'avoir fait rire. — « Hé ! tête-bleu, vous en feriez autant si vous le pouviez ! » — La riposte était gaillarde, ajoute un contemporain ; il n'y avait dans le royaume que le maréchal de La Feuillade et Lulli qui eussent répondu à M. de Louvois de cet air. Le roi parla à M. Le Tellier, et Le Tellier alors changea de gamme, en adroit courtisan. Les secrétaires du roi vinrent lui faire des remontrances sur l'intérêt qu'ils avaient à ce qu'on refusât Lulli pour la gloire de leur corps. Le chancelier les renvoya comme des chiens, employant à leur égard des termes plus désagréables que ceux dont Louis XIV s'était servi. Lulli reçut ses provisions avec des agrémens inouïs, le reste de la cérémonie s'accomplit avec la même facilité ; ses confrères firent assaut de politesse pour l'accueillir. Lulli ne voulut pas montrer moins d'empressement et de galanterie ; le secrétaire-musicien donna un repas magnifique à ses nouveaux camarades, et leur offrit le soir un plat de son métier, en les invitant à venir à l'Opéra, où l'on jouait *le Triomphe de l'Amour*. Ils y vinrent tous, et l'on vit la chancellerie en corps, quatre rangs de gens graves, en manteau noir, en grand chapeau de castor, aux plus belle places de l'amphithéâtre, qui écoutaient avec un sérieux admirable les menuets et les gavottes de leur confrère le musicien. Cette singulière décoration embellit le spectacle, et l'Opéra fit connaitre à tout Paris que son seigneur, ayant voulu se donner un nouveau titre, n'en avait pas eu le démenti. M. de Louvois même ne crut pas devoir garder sa mauvaise humeur. Suivi d'une troupe de courtisans, il rencontra Lulli dans la galerie de Versailles, et lui dit en passant : « Bonjour, mon confrère ! » ce qui s'appela un bon mot de M. de Louvois.

Lulli choisit Quinault pour fabriquer les livrets de ses opéras ; c'était son garçon poète. Il n'y avait point alors de droits d'auteur, et le faiseur de livrets ne marchait pas sur

le même rang que le musicien. Est-il raisonnable, en effet, que l'auteur d'un misérable canevas dramatique, grotesquement taillé et rimé, soit traité de la même manière que Rossini, Meyer-Beer, Boïeldieu? Est-il possible d'établir aucune espèce de comparaison entre l'un et l'autre travail? Voici comment Lulli et son parolier procédaient avec l'intervention obligée de Louis XIV pour la construction d'un opéra.

Quinault cherchait plusieurs sujets, en écrivait le sommaire, et se rendait avec Lulli chez le roi qui en choisissait un. Quinault alors disposait la marche de sa pièce, la distribuait en scènes et la communiquait à Lulli; celui-ci préparait à sa fantaisie des divertissemens, des fêtes, des danses, des chansonnettes, des chœurs de bergers, de plaisirs, de vents, de matelots, de nymphes dont il composait la musique. Il en donnait le canevas au poète qui mesurait ses vers d'après le dessin des mélodies. Quinault travaillait aux grandes scènes qui n'étaient point soumises à cette rigoureuse épreuve; aussi le style en est-il plus élégant et plus noble; mais cette partie du drame devait être examinée par l'Académie Française. Lulli recevait ensuite les scènes de Quinault, et, sans avoir égard à l'avis favorable des quarante, il coupait, taillait, rognait, proposait des changemens, et c'était toujours sans appel. Son rimeur était obligé de recommencer, vingt fois s'il le fallait, afin d'obtenir l'approbation de son maître suprême. Lulli fit faire trois mille vers à Thomas Corneille pour en avoir cinq cents à sa fantaisie. Corneille, auteur du *Bellérophon*, renonça au métier qu'il trouvait trop dur; Quinault s'y résigna. Quand il s'était assez mordu les doigts pour faire agréer une scène, Lulli s'en emparait, l'apprenait par cœur et la mettait en musique, la gardait long-temps dans sa tête, la corrigeait ensuite, et quand son dessin était arrêté, il la dictait à Lalouette ou bien à Colasse, qui remplissaient auprès du maître les fonctions de secrétaire musical.

Le roi voulait que l'on consultât l'Académie des Inscriptions pour le choix des sujets et pour leur mise en scène. A mesure qu'un opéra avançait, Quinault en montrait les scènes à Sa Majesté, qui demandait toujours ce qu'en pensait *la petite académie*. Louis XIV aurait accordé bien des au-

diences à notre ami Duponchel. Impatient, intraitable à l'égard de sa musique, Lulli n'écoutait les avis de personne. Il avouait qu'il passerait son épée au travers du corps de l'insolent qui la trouverait mauvaise et le lui dirait. — Il ne » risquait rien de ne se mettre en colère que dans cette occa- » sion, dit Furetière, il n'en a pas été à la peine. » — Le roi voulait être le premier à entendre les morceaux d'un opéra que Lulli composait: aussi ne les montrait-il à personne, pas même aux acteurs pour lesquels il travaillait. S'il voulait les entendre exécuter par une bonne voix, il s'adressait à son ami le comte de Fiesque, celui dont Benserade a dit:

Et les rochers le suivent quand il chante.

Le comte n'en aurait fait confidence à qui que ce soit, dans la crainte de déplaire au roi et à Lulli. Quinault recevait pour sa peine, après la composition d'un opéra fait et refait dix fois, 4,000 livres de Lulli, son patron, et 2,000 livres du roi.

Jean-Baptiste avait promis une récompense honnête au brave La Fontaine, s'il voulait lui donner quelque drame de bergerie, et faire dialoguer les pâtres, lui qui savait si bien écrire sous la dictée des moutons, des bœufs et des agneaux. Sur la parole de l'Italien, le bonhomme travailla, composa *Daphné*, pastorale, en se soumettant aux dures lois que Lulli avait imposées à Quinault. « Je suis *anquinaudé*, » répétait sans cesse La Fontaine à ses amis en leur montrant des scènes dix fois refaites, pour obéir aux caprices du musicien. Lulli n'en eut pas plus tôt fait la lecture qu'il dit franchement à La Fontaine que sont talent n'était pas de fabriquer des opéras, et le renvoya à ses moutons. La Fontaine, qui ne pouvait se persuader que sa pièce fût mauvaise, croyant que Lulli voulait, par cette excuse, le priver du prix convenu, lui dit que s'il mettait au jour *Daphné* sans remplir ses obligations, il en aurait raison. Lulli répondit qu'il remettait son paiement à la première représentation de cet opéra. La Fontaine prit cette réponse pour de l'argent comptant, et fut très-étonné quand il apprit que Lulli ne voulait pas mettre sa pièce en musique, parce qu'il ne l'en trouvait pas digne. Linière fit des couplets sur cette affaire ; j'en rapporterai un :

Ah, que j'aime La Fontaine
D'avoir fait un opéra !
On verra finir ma peine
Aussitôt qu'on le jouera.
Par l'avis d'un fin critique,
Je vais me mettre en boutique
Pour y vendre des sifflets ;
Je serai riche à jamais.

La Fontaine, au désespoir d'être ainsi chansonné, raillé dans le monde, fit, pour s'en venger, *le Florentin*, conte, qu'il mit ensuite en comédie, et se moqua à son tour de Lulli en le mettant en scène au Théâtre-Français. Voyez l'épître que La Fontaine adresse à Mme de Thianges pour la prier de solliciter Louis XIV en faveur de l'infortunée *Daphné*. Cette dame ne réussit point ; Lulli avait déjà prévenu le roi, qui ne voulut point protéger une pièce condamnée par son musicien favori. D'ailleurs, le drame était pitoyable, et son auteur lui-même le dit à ses voisins un jour qu'il le voyait jouer, et que, par distraction, il croyait assister à la représentation de la pièce d'un autre.

On donna à Lulli un prologue d'opéra que l'on trouvait excellent ; la personne qui le lui présentait le pria de vouloir bien l'examiner devant elle. Lorsque Lulli fut arrivé au bout, elle lui demanda s'il n'y trouvait rien à redire. — « Je n'y vois qu'une lettre de trop, c'est qu'au lieu de *fin du prologue*, il devrait y avoir *fi du prologue!* »

Le roi et toute sa cour devaient danser et figurer dans *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus ;* le baladin couronné, vêtu de son justaucorps de drap d'argent, pour représenter un galant berger, la houlette en main, s'impatientait de ce que l'on ne commençait pas le spectacle. On retardait ainsi l'agrément que devait lui procurer l'exhibition de ses talens dramatiques. Lulli n'avait point à redouter la colère du public, c'était son acteur très-accessoire qu'il fallait contenter. Louis XIV envoie à Lulli plusieurs émissaires les uns après les autres, pour le faire hâter. Voyant que rien n'avançait, il lui dépêche enfin un officier pour lui signifier qu'il se lassait d'attendre dans sa loge, sous son harnais, et qu'il voulait

absolument qu'on fit lever le rideau. Lulli, moins occupé de la colère du roi, des ordres pressans qu'il donnait, que de ce qu'il avait encore à faire, répondit avec un admirable sang-froid : « Le roi est le maître ; il peut attendre tant qu'il lui plaira. » L'acteur attendit, un danseur ne saurait s'élancer sur le théâtre avant que les violons aient joué son entrée, et Lulli commandait aux violons ; le berger Silvandre resta dans sa loge jusqu'au moment où le directeur frappa les trois coups, mais il enrageait, et la mine courroucée du baladin ne promettait rien de bon à Lulli. Jean-Baptiste voulut en vain tenter un raccommodement au moyen de quelques plaisanteries, elles furent très-mal reçues, et déjà ses ennemis se réjouissaient de la chute du musicien courtisan.

Il fallait frapper un grand coup pour conjurer la tempête qui couvait, et prévenir un éclat dont les conséquences devaient être funestes. Lulli s'arrange avec Molière pour annoncer *Pourceaugnac*, cette pièce amusait beaucoup le roi. Le spectacle promis, le rideau levé, *Pourceaugnac* est arrêté par une indisposition subite de l'acteur chargé de représenter le gentilhomme limousin. Lulli se fait proposer pour remplir ce rôle à l'instant et pour que le roi ne soit point privé du plaisir qu'il s'était promis : l'offre est acceptée. Lulli joue avec beaucoup d'esprit et de vivacité ; ne perdant pas de vue son spectateur essentiel : il voit avec peine que ses lazzis, ses plaisanteries ne dérident pas le front de Jupiter. Il commençait à désespérer, quand arrive la scène des apothicaires. Pourceaugnac, harcelé, ne songeait point aux seringues qui le menaçaient ; il courait, dansait, gambadait : Louis ne riait point. Pour obtenir enfin ce sourire si désiré, Lulli remonte la scène, descend avec rapidité, prend son élan et saute à pieds joints au milieu du clavecin de l'orchestre, le brise en mille pièces, au risque de se casser les jambes : l'instrument vole en éclats, et fait en ce moment plus de bruit qu'il n'en avait jamais fait. Lulli disparaît dans l'abîme, sa chute est un triomphe ; accroupi sur les décombres harmonieux, le malin bouffon a vu le roi partir d'un bruyant éclat de rire, applaudir à tour de bras. Lulli revient par le trou du souffleur, et continue sa course au milieu des transports d'hilarité

de l'assemblée toujours fidèle à suivre le commandement de son chef de file.

« Fais-nous rire, Baptiste, » disait Molière à Lulli dans leurs réunions d'artistes. Molière s'amusait beaucoup des facéties du Florentin, de ses contes d'une gaieté souvent trop libre, et qu'il disait, qu'il mettait en scène dans la perfection. Il se brouilla pourtant avec lui pour des tracasseries au sujet du privilége de l'Opéra, qui ne permettait pas à l'illustre auteur de *Tartufe* de faire chanter plus de deux voix dans ses divertissemens et d'avoir plus de six violons dans son orchestre : six violons, c'est-à-dire, six musiciens mettant en jeu six instrumens de la famille du violon; car un orchestre où l'on ne compterait que six violons, et qui aurait tous les autres instrumens qu'on pourrait leur adjoindre, serait plus fort et plus nombreux que la symphonie du Théâtre Français de notre temps; elle n'en a que quatre.

Despréaux aussi se détacha de Lulli dont il admirait tant la musique, et c'est lui qu'il désigne dans ces vers de l'épître à M. de Seignelay :

En vain par sa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire et divertit nos yeux;
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
Prenez-le tête à tête, ôtez-lui son théâtre,
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux;
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

Le susdit Boileau Despréaux soutenait que Lulli avait énervé la musique et que la sienne amollissait les ames; que s'il excellait, c'était surtout dans le mode lydien. Le mode lydien, mis en avant par l'auteur du *Lutrin*, me paraît singulièrement bouffon. Il me semble entendre nos journalistes littérateurs parler de sixtes et de quartes, d'effets d'orchestre, de transposition et d'autres choses qui leur sont tout aussi parfaitement inconnues.

Le talent de Lulli et plus encore son esprit enjoué, ses narrations animées, les scènes bouffonnes qu'il improvisait, le faisaient rechercher des seigneurs de la cour; toutes

les personnes du bel air, on dirait fashionables aujourd'hui, étaient charmées de l'avoir dans leurs parties de plaisir. Lulli se livrait volontiers à son goût pour la bonne chère, et son travail comme sa vie peu réglée abrégèrent son existence. Il conserva son humeur plaisante jusqu'à ses derniers momens. Les médecins l'avaient abandonné, il était à l'agonie quand le chevalier de Lorraine vint le voir et lui témoigna toute l'amitié qu'il avait pour lui.—«Oui, vous êtes » fort de ses amis, dit Mme Lulli; c'est vous qui l'avez eni- » vré le dernier et qui causerez sa mort.—Tais-toi, tais-toi, » femme, reprit le malade, monsieur le chevalier m'a eni- » vré le dernier, et si j'en réchappe, ce sera lui qui » m'enivrera le premier.»

Le mal qui l'emporta lui vint au *Te Deum* qu'il fit exécuter aux Feuillans de la rue Saint-Honoré, le 8 janvier 1687, pour la convalescence du roi. Il conduisait l'orchestre : dans la chaleur de l'action, il se frappa le bout du pied avec sa canne qui lui servait de bâton de mesure; il y vint un petit ciron qui augmenta peu à peu. Aliot, son médecin, lui conseilla d'abord de se faire couper le petit orteil, puis après quelques jours de retard le pied en entier, puis la jambe. Un empyrique se présenta, et répondit qu'il le guérirait sans en venir à cette opération. MM. de Vendôme, qui aimaient beaucoup Lulli, promirent 20,000 livres à ce charlatan pour prix de la réussite de cette cure, et les firent même consigner. Mais la générosité si noble et si bien placée de MM. de Vendôme et les efforts du charlatan furent inutiles.

Lulli, se sentant mourir, fit appeler un confesseur. On savait qu'il travaillait toujours à quelque nouvelle pièce, le prêtre lui dit qu'à moins de jeter au feu ce qu'il avait fait de son opéra nouveau, il ne pouvait espérer d'absolution. Après quelques instances, Lulli consentit à ce sacrifice, et montra du doigt un tiroir où étaient les morceaux d'*Achille et Polixène*; le confesseur les prit et les brûla. L'état du malade s'améliora, on le crut même hors de danger. Un des jeunes princes de Vendôme vint le voir et lui dit : « Eh quoi! Bap- » tiste, tu as détruit ton opéra? Morbleu, tu es un fou de brû- » ler cette belle musique. — Paix, paix, monseigneur, lui

» répliqua Lulli tout bas, je savais bien ce que je faisais, j'en » avais une copie. » Cette plaisanterie fut, par malheur suivie d'une rechute, le mal empira, la gangrène fit des progrès.

Cette fois la mort inévitable le frappa de terreur, il se fit mettre sur la cendre, la corde au cou, fit amende honorable, mit en musique et chanta un fragment de cantique,

Il faut mourir, pêcheur, il faut mourir.

Il expira le 22 mars 1687, à sa maison de la Ville-l'Évêque près de Paris, dans la cinquante-quatrième année de son âge, et fut inhumé dans l'église des Petits-Pères, maintenant Notre-Dame-des-Victoires, où sa famille lui fit élever un superbe tombeau de marbre dans la chapelle dédiée à sainte Geneviève. L'épitaphe qu'il porte est trop longue pour que je la transcrive, je citerai celle que Santeul fit :

Perfida mors, inimica, audax, temeraria et excors,
Crudelisque, et cæca, probris te absolvimus istis.
Non de te querimur, tua sint hæc munia magna;
Sed quando per te, populi regisque voluptas
Non ante auditis rapuit qui cantibus orbem
Lullius eripitur, querimur modo, surda fuisti.

Couperin, organiste du roi, composa une symphonie intitulée *l'Apothéose de Lulli,* pour rendre hommage à ce grand musicien.

Titon du Tillet a placé Lulli sur son Parnasse-Français, exécuté en bronze : on y voit la figure, en pied, de l'auteur d'*Armide*, tenant de la main droite un bâton de mesure, de l'autre le médaillon de Quinault. Edelink a gravé le portrait de Lulli. Le sculpteur Caffieri a fait, en 1768, le buste en marbre de ce musicien pour le foyer de l'Opéra. Voici un portrait d'un autre genre que Sénecé a mis dans une lettre qu'il feignit d'écrire des Champs-Élysées, peu de temps après la mort de Lulli, le portrait n'est pas flatté.

« Sur une espèce de brancard, composé grossièrement » de plusieurs branches de laurier, parut, porté par des

» satyres, un petit homme d'assez mauvaise mine, et d'un » extérieur fort négligé. De petits yeux bordés de rouge, » qu'on voyait à peine, et qui avaient peine à voir, bril» laient en lui d'un feu sombre, qui marquait tout ensemble » beaucoup d'esprit et de malignité. Un caractère de plai» santerie était répandu sur son visage, et certain air d'in» quiétude régnait dans toute sa personne. Enfin, sa figure » entière respirait la bizarrerie; et quand nous n'aurions » pas été suffisamment instruits de ce qu'il était, sur la foi » de sa physionomie, nous l'aurions pris sans peine pour un » musicien. »

La carrière musicale de Lulli fut une suite de triomphes; il régnait en souverain en France, et les étrangers l'estimaient. Le cardinal d'Estrées étant à Rome et louant Corelli sur la belle composition de ses sonates : — « C'est, » monseigneur, que j'ai bien étudié Lulli, » répondit le violoniste. — En Italie on a souvent choisi des ouvertures de Lulli pour les adapter à des opéras composés dans ce pays.

Voici encore un portrait de ce musicien : « Lulli était » gros de corps et petit de taille; son visage n'était pas » beau. Il avait la physionomie vive et singulière, mais » point noble; noir, les yeux petits, le nez gros, la bou» che grande et élevée, et la vue si courte qu'il ne pouvait » presque pas distinguer à deux pas. Il avait le cœur bon, » moins d'un Florentin que d'un Lombard; point de fourbe» rie ni de rancune, les manières unies et commodes, vivant » sans hauteur et en égal avec le moindre musicien, mais » ayant plus de brusquerie et moins de politesse qu'il ne » convenait à un homme tel que lui, qui avait long-temps » vécu dans le grand monde, et dans une cour aussi polie » que celle de France. Il avait pris l'inclination d'un Fran» çais pour le vin et pour la table, et gardé le penchant ita» lien pour l'avarice. Il était vilain et ladre au point que le » surnom lui en resta : aussi laissa-t-il dans ses coffres » 630,000 livres en or. Il avait une vivacité fertile en saillies » et en traits originaux, il faisait un conte en perfection et » l'avait toujours prêt. Mais il fallait qu'il montât sur un » tabouret, ou tout au moins qu'il fût debout pour gesticu» ler comme quand il battait la mesure. Il entendait raillerie

» sur toute sorte de sujets excepté sur sa musique, qu'on » devait trouver excellente pour ne pas s'exposer à recevoir » un coup d'épée de sa main. »

Lulli, dit-on, laissa des coffres pleins d'or; une somme de 630,000 livres. Les biographes se trompent sur ce point; l'erreur est générale, ils se sont copiés les uns les autres. Fils de notaire et procédant d'une manière certaine quand cela m'est permis, j'ai sous les yeux une pièce authentique, l'inventaire reçu par Me Simon Mouffle et son confrère, notaires à Paris, le 3 avril 1687, et cet acte bat en ruines les assertions des faiseurs de mémoires. Les détails que je vais donner sur la fortune de Lulli sont de la plus parfaite exactitude, je pense que mes lecteurs les liront avec intérêt, ils sont curieux sous plus d'un rapport.

Lulli achète, en 1670, 108 toises de terrain à la Butte-des-Moulins, à raison de 210 livres la toise, 22,680 livres; plus 72 toises sur la rue Royale qui, aujourd'hui, porte le nom de rue des Moulins. Il fait bâtir sur les 108 toises une très-belle maison en pierres de taille, pilastres d'ordre composite fort riches, de neuf croisées de face sur la rue Sainte-Anne et de cinq sur la rue Neuve-des-Petits-Champs, à l'angle de ces deux rues, portant aujourd'hui le nº 45 sur la rue Neuve-des-Petits-Champs. Au-dessus de la croisée du milieu, sur la rue Sainte-Anne, on voit des bas-reliefs représentant des instrumens de musique, une timbale, des trompettes, des cornets, une guitare que le propriétaire actuel a surmontés d'un garde-manger en toile assez proprement ajusté; sur les autres croisées sont des masques de théâtre. L'autre maison bâtie par Lulli est au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs et de la rue des Moulins, et porte le nº 32 sur cette dernière rue.

Il acheta deux maisons à la Ville-l'Évêque-lès-Paris, plus une maison à Puteaux.

Il paya 63,000 livres l'office d'écuyer, secrétaire du roi en ses conseils, dont avait été pourvu le sieur Clausel. Elle fut vendue 71,000 livres au sieur Lecomte par Mme Lulli, le 3 avril 1687.

Ses effets mobiliers étaient considérables.

L'inventaire porte, en argenterie, 554 marcs, 7 onces,

8 gros, estimés.	16,707 livr.
Joyaux et pierreries.	13,100
Deniers comptans :	
1° Dix-huit sacs de mille louis d'or à 11 liv. 10 sous.	207,000
2° Quarante-trois sacs de louis blancs d'argent à 60 et 30 sous pièce.	43,000
TOTAL. . .	279,807

Tous les biographes, Dangeau même, qui ont affirmé que Lulli laissa 630,000 livres en or, ont compté par le nombre de louis, en évaluant cette pièce de monnaie à 24 livres, et il y avait alors des louis d'or de 11 livres 10 sous, et des louis d'argent de 60 et de 30 sous.

Attention, s'il vous plaît, à cet article du même inventaire !!!

L'estimation faite par Bérain, machiniste de l'Opéra, des ustensiles de théâtre, habits qui servaient journellement aux représentations de ce théâtre, décorations d'*Amadis*, de *Persée*, les habits des magasins, plumes, coiffures, bas, pierreries servant aux babits, plombs des contre-poids, poulies de cuivre, fils de laiton, cordages, ustensiles de fer, loge, amphithéâtre, charpente du théâtre, faux châssis, chemins, ustensiles servant aux mouvemens, plafond de la salle, bois étant dans les magasins, s'éleva, d'après le procès-verbal du 24 avril 1687, à . . . . . . 11,000 livres.

En supposant que ces objets aient été appréciés au cinquième de leur valeur, pour épargner des droits de succession, le total ne s'éleverait qu'à 55,000 livres. Une semblable évaluation aujourd'hui qui comprendrait tout ce qui est enfermé dans les magasins et les quatre gros murs de l'Opéra s'éleverait à trois millions pour en avoir coûté douze.

Dans cet inventaire on ne parle point du lustre de la salle; il est probable qu'il n'y en avait pas. On éclairait la scène avec des chandelles, et l'adresse des moucheurs de l'Opéra a laissé des souvenirs.

Lulli occupait à Versailles, dans la grande écurie du roi un appartement composé d'une chambre à coucher et d'une

cuisine à soupente. Les meubles n'en furent estimés qu'à 124 livres.

Il jouissait de 7,000 livres de rentes sur les Aides et Gabelles.

Sa charge de secrétaire du roi fut vendue 71,000 livres.

Il avait loué, le 8 avril 1682, sa maison rue des Moulins 1600 livres, et le surplus de sa maison de la rue Sainte-Anne, que sa famille n'occupait pas, fut loué 3,000 livres.

Sa fortune était donc à sa mort de plus de 400,000 livres en effets mobiliers, et ses immeubles valaient au moins autant; elle était le fruit de trente ans de travaux, de services dans les charges de la musique du roi, de la vente de ses ouvrages, de ses bénéfices sur l'Opéra, et des récompenses que Louis XIV lui accordait.

Et c'est ce propriétaire, ce financier, ce seigneur musicien qu'on a voulu mettre en scène à l'Opéra-Comique dans une plate, ignoble et misérable rapsodie intitulée *Lulli et Quinault*. C'est Lulli que l'on représente sous les traits d'un mendiant faisant des jongleries pour escroquer un déjeuner. Lui, Lulli, qui recevait souvent à sa table des illustres de la cour! lui, Lulli, tout juste au moment de l'apogée de sa fortune et de sa gloire, en 1686, lors de la première représentation d'*Armide*! Cela prouve seulement qu'il n'y a pas plus de bon sens et de vérité dans nos comédies à chansons que d'esprit et de talent. On voulait fabriquer un rôle pour Martin et lui faire chanter encore une fois son air, car c'était le même air, ou peu s'en faut, qu'il répétait sans cesse : monologue amphigourique, indigeste fatras dans lequel il interrogeait la flûte, le basson, la trompette, pour le plus grand plaisir de l'épicier de Paris, digne successeur du badaud, et tout aussi stupide en musique.

Ceux qui sourient de pitié en lisant les vers où Despréaux exalte les compositions de Lulli, et l'épître que Saint-Évremont adresse à ce musicien, et qui croient nous donner une grande idée de leur goût en les parodiant, font une lourde faute : autant vaudrait affirmer que Marot était un sot, et que Diane de Poitiers, La Vallière, n'avaient ni grâce ni beauté sous le vertugadin. Jugez des effets et non des causes :

Lulli et Marthe Le Rochois ont excité le même enthousiasme que Mozart et la Fodor, que Rossini et la Malibran. Le mougik russe, qui boit avec délices le suc du bouleau, et son maître, blasé, qui se gorge de vin de Champagne et de Tockai, arrivent tous deux au même but, le contentement et l'ivresse. Accusera-t-on nos devanciers de manquer de goût? Ils applaudissaient Lulli, dont les accens simples et mélodieux leur faisaient éprouver des émotions ravissantes; et son chant monotone et traînant paraissait léger et d'une piquante variété en comparaison de ce que l'on avait fait jusqu'alors. Depuis Orphée jusqu'à Rossini, chaque musicien célèbre a joui de la gloire la plus complète en recevant les hommages de ses contemporains, et les poètes n'ont pas une seule fois manqué de le proclamer le dieu de l'harmonie. Je me garderai bien de suivre l'exemple de ces poètes en affirmant que l'art est arrivé à son point culminant. Je suis tenté de croire au contraire qu'il s'élevera long-temps encore, et que dans un ou deux siècles l'orchestre des Variétés n'aura pour violonistes que des virtuoses de la force de Paganini.

Le succès de l'*Armide* de Lulli ne s'est point démenti pendant quatre-vingt-quatorze ans. Cet opéra a toujours balancé la vogue des ouvrages de Rameau. *Armide* était le palladium des lullistes; ils le tenaient en réserve pour l'opposer à *Castor et Pollux*, à *Zoroastre*, aux *Paladins*, et à toutes les entreprises des novateurs. *Armide* n'a été vaincue enfin que par une autre *Armide*. C'est avec gloire qu'elle a succombé, et les vers de Quinault ont brillé d'un nouvel éclat sous les chants de Gluck. L'ancienne musique française n'était qu'une déclamation notée, une psalmodie sans rhythme ni mesure, et presque sans modulations. Quelques traits d'harmonie plus ou moins prétentieux venaient rompre de temps en temps la monotonie d'un semblable discours, et ne le rendaient pas plus amusant. Rameau fut plus bruyant et plus embrouillé que Lulli, on le crut plus savant. Le système de musique théâtrale, du temps de Lulli et de ses successeurs, était tout-à-fait subordonné à la déclamation; ce qu'on appelait alors un air avait à peine la dimension d'un couplet de vaudeville. Les historiens nous parlent sans cesse des gestes, des inflexions des acteurs, et ne disent pas un mot

de leur chant. Le talent de compositeur n'était pas difficile à acquérir. En voyant les partitions de Lulli, de Rameau, je ne conçois pas que le musicien eût besoin d'attendre, de chercher l'inspiration, afin de suivre le cours de son ouvrage. Une semblable musique demandait si peu de frais d'imagination qu'on aurait pu en écrire sans cesse, comme un pâtissier dresse des brioches. L'auteur de *Castor et Pollux* était bien sûr de son fait quand il offrait de mettre en musique la *Gazette de Hollande.*

Le génie, le talent de Gluck, et l'époque où la nouvelle *Armide* parut, 1775, ont nécessairement introduit une différence énorme entre les chants, les effets de Lulli et ceux du nouveau compositeur. Examinez les deux *Armide*, et vous verrez que la disposition de la mélodie, des parties vocales et des paroles est bien souvent la même, et conserve toujours de grands rapports. Cette conformité n'a d'autre cause que l'irrégularité des vers de Quinault; ces vers, pareils au cheval qui boite, à la roue mal engrenée, aux touches d'orgue décrochées, sont là pour faire broncher et tomber tous les musiciens aux mêmes endroits. C'est la bosse de polichinelle qui exige que le tailleur ménage une excavation pour la recevoir, s'il veut que l'habit s'adapte sur cette taille de dromadaire. *Thésée* avait été refait sans succès après Lulli par Mondonville, et plus tard par Gossec. *Atys*, *Roland*, retouchés et mis en trois actes par Marmontel, ont réussi complètement avec la musique de Piccini. Napoléon voulut avoir un opéra français de Paisiello; des arrangeurs s'emparèrent de *Proserpine*, et donnèrent ce vieux livret rajusté au maître italien, qui ne fit rien qui vaille.

Tout le répertoire des opéras de Lulli est complètement abandonné, oublié depuis soixante-dix ans. Ses vers et sa musique sont encore chantés et joués au Théâtre-Français; *Pourceaugnac* et *le Bourgeois gentilhomme* nous les font entendre, les amateurs d'antiquités peuvent aller admirer *Piglia-lo sù*, *Buon di*, l'air de danse des tailleurs, et les chants du muphti; un cantique écrit pour Mme de Maintenon, et que les demoiselles de Saint-Cyr exécutaient en chœur toutes les fois que le roi entrait dans leur chapelle, a passé les mers et fait le tour du monde. L'illustre Handel l'entendit

et fut ravi de son effet puissant et majestueux, produit par des moyens bien simples; il obtint de la supérieure la permission de le copier, l'offrit au roi Georges I[er]; et le cantique de Saint-Cyr, traduit littéralement (1), devint l'air *national* de l'Angleterre et de la Hollande. Le *God save the king*, composé à Versailles par un Italien francisé, porté à Londres par un Allemand, est l'œuvre musical dont les Anglais tirent le plus de vanité. Cet air de Lulli vivra longtemps. Il suffirait à la réputation de son auteur. Ces fragmens, sa messe en plain-chant, voilà tout ce que l'on exécute aujourd'hui de ce musicien, dont le nom historique traversera les âges. Tels sont les seuls monumens offerts au public, aux gens du monde qui ne vont pas dans les bibliothèques étudier les œuvres du grand homme, et ne sont point assez dévots pour rencontrer son tombeau en allant faire leur prière dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires.

CASTIL-BLAZE.

(1) Grand Dieu, sauvez le roi!
Grand Dieu, vengez le roi!
Vive le roi!
Que toujours glorieux,
Louis victorieux
Voie ses ennemis
Toujours soumis! etc.

LE CONCERT DES FLEURS.

En 1829, j'avais fait avec quelques amis le voyage de Bretagne. Nous nous étions arrêtés à Saint-Servan, pour passer quelques jours dans ma famille. Nous les passâmes d'une manière assez gaie et fort variée, ce qui me convenait surtout. C'étaient tour à tour des chasses, des promenades, des parties de pêche.

Un jour nous prîmes un bateau pour aller faire un tour au large, et visiter quelques-unes des îles qui se dessinent sur la mer comme des broderies vertes sur une gaze bleue. Étant tous quatre bons nageurs et quelque peu marins, nous ne voulûmes point prendre avec nous de bateliers, gens fort utiles assurément, mais dont le flegme et l'entêtement refroidissent singulièrement la joie remuante des jeunes gens.

Nous partîmes. La mer calme et azurée se brisait mollement sur le sable du rivage, et les nuages, doucement poussés par la brise, traversaient avec une harmonieuse lenteur les espaces sans bornes du ciel, comme une troupe d'oiseaux voyageurs qui traversent un lac. Leur ombre venait parfois se jouer sur nos têtes, devançant tantôt la barque, tantôt, devancée par elle, se promenant sur la mer comme de grandes taches mobiles. Quelquefois on eût dit qu'un énorme poisson ou bien un banc de sable donnait à l'eau ces couleurs sombres et ternes. Quand nous nous fûmes un peu éloignés de la terre, la brise, ne rencontrant plus d'obstacle, se fit sentir plus forte et plus fraîche. La voile

s'arrondit comme l'aile d'un cygne, et le bateau glissa sur l'eau avec la légèreté d'une fée.

Nous visitâmes tour à tour plusieurs îles, nous éloignant toujours davantage de la terre. Vers trois heures de l'après-midi, la mer devint houleuse, et le vent se leva plus fort. Mais, comme les nuages étaient peu nombreux, nous ne nous en inquiétâmes pas davantage, et nous avançâmes toujours.

Cependant le vent augmentait peu à peu de violence, et des nuages que nous avions à peine aperçus au bord de l'horizon, qu'ils entouraient comme une ceinture noire, se développaient et s'agrandissaient avec une prodigieuse rapidité. Bientôt ils formèrent au-dessus de nos têtes un dais sombre et pesant; et quelques grosses gouttes de pluie, accompagnées d'un grondement de tonnerre lointain, tombèrent sur la barque.

Nous hésitâmes un instant, nous regardant en silence pour nous interroger l'un l'autre.

—Il faut nous en retourner, dit l'un de nous.

—Nous sommes trop loin de terre, nous n'aurons pas le temps, dit un second.

—Mais au moins il faut rejoindre la dernière île que nous avons quittée.

—Nous en sommes d'un tiers plus loin que de celle sur laquelle nous gouvernons, dis-je à mon tour. Allons vite et droit.

Nous serrâmes le vent, et nous partîmes avec la rapidité d'un cheval au galop. La mer était devenue verte et livide, les vagues se déroulaient en écume blanchâtre, et rendaient un son funèbre en clapottant contre la barque qui frissonnait. Nous montions sur le sommet des lames, nous descendions dans leur lit avec une effrayante mobilité. Le vent, qui soufflait par secousses violentes, faisait crier le mât et tanguer le bateau avec tant de force, que l'avant finit par se remplir d'eau.

Aussitôt la voile fut amenée, le mât enlevé, et les rames jouèrent vigoureusement. La tempête augmentait toujours, et, malgré nos efforts, nous ne savions pas si nous arriverions à temps. Alors nous redoublâmes de vitesse et d'éner-

gie, et au bout de quelques minutes nous touchâmes la terre.

Il était temps. A peine avions-nous tiré notre barque sur le rivage, que l'ouragan devint horrible. L'épais rideau de nuages noirs qui dérobait le ciel à la terre ne s'entr'ouvrait que pour laisser passer de pâles éclairs qui venaient nous annoncer la foudre; et la foudre, se précipitant à la suite de son messager, se promenait en bondissant sur nos têtes avec d'horribles mugissemens. Les vagues, comme des géans déchaînés, s'élançaient en flots d'écume vers le ciel, et retombaient en broyant dans leurs replis le sable et les pierres du rivage.

Nous restâmes quelque temps à considérer l'orage. Mais bientôt la pluie se mit à tomber par torrens. Il fallut songer à trouver un abri. Nous cherchâmes des yeux autour de nous, et nous ne vîmes rien que quelques arbres fort maigres. Faute de mieux, nous allâmes nous blottir sous le mieux fourré des trois, pour attendre que l'orage diminuât.

Mais cela tombait si bien qu'en moins d'un quart d'heure nous fûmes complètement inondés. On résolut de se mettre en marche pour trouver, à quelque prix que ce fût, un endroit où se réfugier.

Enfin, après bien des peines et des fatigues, nous aperçumes, à peu de distance devant nous, une cabane d'une forme assez étrange, qui était appuyée de tous côtés contre des arbres qui semblaient même en faire partie. Sans nous arrêter à en considérer l'architecture, nous fondîmes sur la porte comme des chiens affamés sur un os, et nous entrâmes sans frapper.

Il n'y avait qu'une chambre, si l'on peut donner le nom de chambre à un pièce de huit ou dix pieds carrés qui n'avait d'autre parquet que la terre, d'autre muraille que des pierres cimentées par de la terre glaise. Sur une espèce de foyer fait avec des cailloux plats posés les uns auprès des autres, brûlait un feu de branches sèches dont la fumée s'échappait à moitié par un trou pratiqué dans le haut du mur.

Près du feu, sur un fagot mal attaché, était assis un homme ayant la barbe et les cheveux forts longs, la figure hâve et maigre, le regard incertain. Ses habits, ou plutôt

son habit était un composé informe de peaux de lapins et d'écorces tressées qui lui descendait jusqu'aux talons. Il se dandinait d'une manière étrange sur son fagot, chantant une ballade bretonne sur un air monotone et lent. Aux lueurs de la flamme qui oscillait, cet homme, avec son accoutrement bizarre et sa chanson de sorcière, semblait l'ombre de Robinson Crusoé évoquée durant une nuit d'orage par quelque invisible magicien.

A cette vue, nous nous arrêtâmes, saisis d'étonnement. Au bout de quelques secondes, lorsque, après l'avoir bien considéré, nous nous regardâmes les uns les autres, nous partîmes tous ensemble d'un vaste éclat de rire qui retentit énergiquement sous la hutte. L'homme, qui ne s'était pas jusqu'alors aperçu de notre présence, fit un mouvement nerveux plein de surprise et de terreur, cessa brusquement sa chanson, et se leva droit devant nous pour nous considérer à son tour. Plus il nous regardait, plus sa terreur et sa surprise paraissaient augmenter. Nous crûmes qu'il était temps de l'apostropher.

— Hé! brave homme, pouvez-vous nous donner asile pour cette nuit?

Quand il m'entendit lui adresser cette question si simple, il se mit à trembler de plus belle, si bien que ses jambes flageolaient sous lui. Croyant alors qu'il augurait mal de nous sur notre mine, qui cependant valait bien la sienne, je me hâtai de le rassurer.

— N'ayez pas peur, lui dis-je, mon brave homme, nous sommes d'honnêtes gens, et nous ne serions pas venus vous déranger si la pluie ne nous avait pas forcés d'entrer chez vous. Mais il fait un temps du diable, et si vous ne voulez pas nous recevoir cette nuit, il est probable que chacun de nous va fondre à la pluie comme un bonhomme de sel.

Je lui disais cela pour le prendre d'abord par les sentimens; car j'étais bien résolu, ainsi que mes compagnons, à rester où nous étions, malgré le maître du logis lui-même, plutôt que de recommencer nos courses à travers les champs, par une nuit où l'on n'aurait pas mis un gendarme dehors.

Il resta dans la même position sans nous répondre; puis nous vîmes ses lèvres décolorées s'ouvrir pour un sourire,

et sa tête se pencher sur sa poitrine. Enfin il la releva, et nous dit d'une voix mal articulée :

— Nentenquette berzounec.

Deux grosses larmes lui roulaient le long des joues.

— Cet homme n'entend pas le français, dis-je en me retournant vers mes camarades.

— Il n'y a pas besoin de pleurer pour cela, me répondit l'un d'eux.

Ce fut mon tour de baisser silencieusement la tête. Je pensais que les hommes ont toujours des paroles de dédain et de sarcasme pour toutes les douleurs qu'ils ne comprennent pas, et que cet homme avait au fond du cœur quelque chagrin que mes paroles avaient réveillé. Je fus touché jusqu'au fond de l'ame de cette tristesse muette, et je pris dans mes mains celles du Breton, que je serrai avec sympathie. Une indicible joie brilla dans les regards de cet homme, qui se pencha sur mes mains et les baisa fervemment.

— Ah ça! il est décidément fou, dirent les autres.

Cette parole me rappela à moi et à ma situation. Je demandai en patois celtique l'hospitalité à mon ermite breton, et il me répondit dans le même langage que tout ce qu'il y avait dans sa pauvre maison était à notre service, surtout au mien. Aussitôt chacun s'empara d'un fagot, s'assit dessus autour du feu qui fut activé, et s'efforça de sécher ses vêtemens. Le maître du logis nous regardait faire avec une admiration bienheureuse dont nous ne cherchâmes pas à nous rendre compte, trop occupés que nous étions de nous-mêmes pour prendre garde à lui. Lorsque nous commençâmes à nous réchauffer, un autre souci vint nous assaillir. A mesure que le froid s'en allait, la faim venait. Notre estomac se ressentait du rude exercice de nos bras. Mais nous ne savions trop comment remédier au mal. La cabane était si chétive, et le propriétaire en paraissait si pauvre, que nous craignions fort de commettre une indiscrétion en lui demandant à manger. Pourtant, après avoir bien consulté les regards voraces de la compagnie, je me décidai à adresser la parole à notre hôte. C'était à moi qu'était concédé, vu ma connaissance de la langue locale, le privilége d'orateur, ordinairement si disputé.

Je lui demandai en conséquence s'il n'avait pas quelque chose à nous donner. Sans rien me répondre, il sortit, en dépit de la pluie, qui continuait de plus en plus fort. Alors la conversation s'engagea entre nous.

— Ma foi, malgré la rusticité et la petitesse de la cabane nous sommes fort heureux d'avoir trouvé un abri ici. Autrement, Dieu sait si l'on ne nous aurait pas trouvés gelés demain matin.

— Ou bien si le vent ne nous aurait pas tous emportés.

— Il faut avouer, messieurs, que notre hôte a une singulière mine, un singulier habit et une singulière maison.

— C'est peut-être la mode en Bretagne.

— Que croyez-vous que soit cet homme?

— C'est un brave homme, dis-je avec gravité.

— Ce n'est pas là la question. Je pense pour ma part que ce pourrait bien être un contrebandier.

— Un contrebandier! Ah bien, oui! Ce serait bien la peine d'être contrebandier pour être logé comme une huître et habillé comme un ramoneur.

— Et puis le brave homme a l'air trop bête pour un contrebandier. C'est plutôt un pauvre imbécile qui sera venu habiter ce trou parce qu'on ne voulait plus de lui dans son village.

— Ou bien un fanatique qui sera venu se caserner ici par pénitence.

— Peut-être, messieurs, dis-je à mon tour, est-ce un homme qu'un chagrin de cœur a éloigné du monde.

A ce mot ils partirent tous trois d'un éclat de rire.

— Le fait est que ce jeune homme a l'air d'un amant malheureux, comme moi j'ai l'air de Caton-le-Censeur.

— Si nous le faisions engager comme jeune premier au théâtre de Saint-Malo?

Ici la conversation fut interrompue par l'arrivée de celui qui en était l'objet. Il apportait dans un plat de terre carré, qu'il avait recouvert d'un pan de sa robe, les trois quarts à peu près d'un lapin qui n'avait, ma foi! pas mauvaise mine. Il le posa près du feu et repartit en me disant :

— Attendez.

Puis il revint, apportant de la même manière un autre

plat où il y avait sur des feuilles deux poissons bouillis, et un pot de terre assez mal bâti qui contenait je ne sais quelles herbes cuites dans leur bouillon. Il posa le tout à côté du premier plat, s'assit à côté de moi par terre en croisant les jambes, et me dit, avec une orgueilleuse satisfaction :

— Mangez, cela vient de la grotte.

En ma qualité de truchement, je redis en bon français ces paroles à mes compagnons, qui se jetèrent brutalement sur les mets, qui sur le poisson, qui sur la viande, qui sur les légumes.

— Que cela vienne de la grotte ou non, cela est détestable, dit un de nous, qui était d'une humeur massacrante depuis notre aventure.

— Possible pour les légumes, mais la viande est très-passable.

— Et le poisson excellent.

Je triomphais, j'avais la majorité pour moi. Mais je pensai que le repas n'était pas complet, je me hasardai à demander du pain.

— Je n'en ai pas.

— Avez-vous des pommes de terre ?

— Non.

— Ou des galettes de sarrasin ?

— Non.

— Qu'est-ce donc que vous mangez avec votre viande ?

— Des légumes.

— Et avec votre poisson ?

— Des légumes.

— Mais avec vos légumes ?

— De la viande et du poisson.

Voyant que je n'en pourrais tirer autre chose, j'annonçai aux autres convives qu'ils eussent à se contenter de ce qu'ils avaient, parce que notre hôte n'avait pas de pain à nous donner.

— Le barbare !... dit le grondeur de la troupe.

Cependant ils se contentèrent si bien de leur souper, qu'un quart d'heure après il ne restait plus que des arêtes et des os sur les plats. Puis on remua des tas de feuilles sèches qui étaient à l'autre bout de la cabane, on se coucha, et l'on

s'endormit, comme je pus m'en convaincre aux ronflemens sonores qui se déployaient sous la hutte.

Moi seul je ne m'étais pas couché, parce que la curiosité me tourmentait plus que le sommeil. Je voulais à toute force savoir l'histoire de cet homme bizarre qui était devant moi.

Je rapprochai donc mon fagot du feu, je tirai de ma poche deux cigares qui avaient séché en même temps que moi, j'en offris un au Breton, qui le refusa; j'allumai le mien, et je me mis à préparer un interrogatoire. Après avoir bien cherché un préambule, je ne pus rien trouver de mieux que ce qui va suivre.

— Y a-t-il long-temps, lui dis-je entre deux bouffées de fumée, que vous habitez cette île?

— Trois ans et quelque chose.

— Et vous y trouvez-vous bien ?

— Aussi bien qu'un chrétien peut le faire sous l'œil de Dieu, loin de ses frères.

— Vous êtes donc tout seul ici?

Il me regarda avec un sourire de défiance qui voulait dire : — Vous vous moquez de moi. Puis il ajouta : — Comment voulez-vous que quelqu'un puisse demeurer ici?

— Vous y demeurez bien, vous.

— Oh! moi, c'est différent.

— Ainsi vous êtes le seul habitant de votre île ?

— Depuis trois ans que je suis ici, votre voix est la première voix humaine que j'aie entendue.

— Comment! m'écriai-je... et je laissai tomber d'étonnement mon cigare dans le feu.

Il prit à sa ceinture un couteau dont la lame était longue et mince comme une alène, piqua adroitement mon cigare par le milieu et me le rendit intact.

— C'est pour cela, repris-je en poursuivant mon idée, que vous avez pleuré quand je vous ai parlé.

— Je ne sais pas : cela m'a fait un effet si singulier, que je ne sais si c'était de la joie ou de la tristesse. J'ai pleuré comme ça, parce que j'avais besoin de pleurer; mais ensuite j'ai été bien heureux.

Nous nous regardâmes quelque temps en silence.

— Ah ça ! comment et pourquoi êtes-vous venu vous établir ici?

— J'ai fait naufrage.

J'eus envie de rire à cette singulière assertion, et je crus le pauvre homme fou ; mais quand je vis le calme et la gravité avec lesquels il me parlait, je redevins sérieux et attentif.

— J'étais un pauvre paysan d'un pauvre village près de Saint-Brieux. Mon père et ma mère étaient morts pendant que j'étais tout petit enfant. Je vécus jusqu'à l'âge de huit ans des charités des uns et des autres. A cet âge-là, on me mit à garder les vaches. Le champ où elles allaient était parsemé de grandes pierres noires qui se tenaient droit en l'air comme des cathédrales et qui me rendaient triste, je ne sais pas pourquoi, quand je les regardais. Il y en avait une surtout plus grande et plus noire que les autres, au pied de laquelle passait une petite rivière très-profonde, toute bordée de coudriers gris. J'allais souvent m'asseoir là, parce que j'aimais à être triste. Quelquefois je restais là des heures entières, pensant à je ne sais quoi, ne faisant pas attention à ce qui se passait autour de moi. Aussi, souvent les vaches s'en allaient par-ci et par-là, sans que je m'en aperçusse, et j'étais obligé de passer une partie de la nuit à courir après elles pour les rattraper. Quand je rentrais, après ces affaires-là, mon maître me disait : « Mériadec, tu finiras par me perdre mes vaches ; prends-y garde. Si tu retournes encore t'asseoir auprès de la grande pierre noire, je ne te donnerai pas à souper. » Moi, j'y allais tout de même, parce que j'aimais mieux me passer de souper que de ne pas entendre la rivière couler sous les coudriers gris, dont le vent faisait frissonner les branches. Les jours de pluie surtout, cela faisait un bruit comme si cela avait voulu pleurer. Il me semblait que je comprenais ce qu'ils disaient, et je me mettais à pleurer aussi. J'étais content quand j'avais pleuré. J'aimais mieux le champ que la maison ; j'y restais toute la journée avec mes vaches, quelque temps qu'il fît. Cependant l'on m'avait bien recommandé de rentrer quand il ferait mauvais. — Un jour, il fit un orage très-violent, qui ne m'empêcha pas de rester comme à l'ordinaire. La foudre tomba dans le champ et tua

deux vaches. Quand j'allai dire cela à mon maître, il se mit dans une colère terrible, me battit et me renvoya. — Je passai quelque temps en liberté, me promenant dans la campagne, me nourrissant de fruits sauvages, parce qu'il est défendu de prendre une pomme à ceux qui en ont mille fois trop pour eux; buvant l'eau des sources, dormant sous les arbres. La nuit, j'écoutais chanter le rossignol, et le matin l'alouette. Je regardais lever le soleil, qui rosait les nuages et buvait la rosée suspendue aux arbres des champs et aux pétales des fleurs; je le regardais se coucher derrière les collines, empourprant de ses derniers rayons le lit où il allait se reposer. Le jour, je m'enfonçais dans les bois, où je cherchais à tracer de nouvelles routes; j'allais m'asseoir derrière une roche, près l'étang où les cerfs et les chevreuils avaient coutume de boire, et je les voyais courir, se jouer et se repaître à l'aise, jusqu'à ce que la voix d'un chien vînt les faire sauver; car tout ce qui veut être libre sur la terre semble avoir derrière soi quelque persécuteur. Je ne sais pas précisément comment s'écoulaient mes heures; mais je sais bien que ce temps fut le plus heureux de ma vie.

Hélas! il paraît que les lois défendent ce bonheur-là; car, un jour que, couché dans un champ, je respirais, aux rayons du soleil, le parfum des foins que l'on coupait, un garde m'arrêta comme vagabond, et me mena au maire, qui me fit mettre en prison pour quinze jours.

Quand je sortis de là, le curé du village, qui avait besoin d'un petit gars pour lui faire ses commissions et lui servir la messe, me prit à son service. Je crois que je ne m'acquittai guère mieux de mon second emploi que de mon premier. Lorsque j'étais envoyé quelque part, si dans mon chemin je rencontrais un bois ou une prairie bien verte, je ne revenais que le soir, bien tard. Souvent, de bon matin, quand je voyais le ciel blanchir, je sortais pour respirer l'air frais et piquant du printemps, ou bien pour m'égarer dans les brouillards de l'automne, et j'oubliais de revenir. Aussi étais-je réprimandé. « Mériadec, pourquoi n'es-tu pas venu encenser à l'église? — Monsieur le curé, j'étais à respirer l'odeur des fleurs. — Mériadec, pourquoi n'es-tu pas venu

chanter à la grand'messe? — Monsieur le curé, j'écoutais chanter les oiseaux. »

M. le curé avait bien de la patience, et il supportait tout cela ; mais cela ne pouvait pas toujours durer ainsi.

Une fois M. le curé m'envoya faire une course plus longue qu'à l'ordinaire pour inviter à dîner un curé de ses amis, qui demeurait à quelques lieues de chez nous, sur le bord de la mer. Je me mis en route comme d'habitude, m'arrêtant sans m'en apercevoir, reprenant mon chemin quand je repensais à mon affaire. Le village où je me rendais était assis précisément sur le rivage, au pied d'une montagne assez rude, qui n'avait pour communication avec la plaine qu'une gorge âpre et profonde. Je m'engageai dans ce passage étroit, où je ne voyais ni à dix pieds devant moi ni à dix pieds derrière. L'aspect sauvage et triste de ce lieu, l'air humide qui y circulait, le ciel gris et brumeux qui pesait sur ma tête, un certain bruit mystérieux que je n'avais jamais entendu et qui semblait venir à la fois des hauteurs du ciel, des immensités de l'espace et des entrailles de la terre, — tout cela me plongea dans une émotion vague et triste, où je m'abîmais comme dans un lac sans fond. J'avançais machinalement, sans m'inquiéter où j'allais, suivant au hasard la route qui se présentait à moi. Plus je marchais en avant, plus je sentais mon émotion augmenter. Quand j'arrivai au bout du passage, je ne me connaissais plus : j'étais absorbé. Enfin je débouchai brusquement sur le rivage, et je me trouvai face à face avec la mer! Je tombai à genoux sur le sable, le cœur plein de terreur et d'admiration. Je frissonnais en silence. La mer qui se déroulait immense dans un horizon sans bornes, montait et descendait tour à tour sur la plage houleuse, et menaçante, et plaintive. Je ressentais cette agitation, j'avais peur de ces menaces, je comprenais ces plaintes. Il me semblait qu'il y avait dans mon ame un océan sans bornes aussi, plein de houles et de tempêtes cachées, qui pouvaient déborder sur ma vie, comme l'autre débordait sur la terre. J'entendis au dedans de moi un hymne de lamentation qui répondait à l'hymne lamentable des flots.

Je restai là jusqu'au soir. La nuit étant venue, j'allai me

coucher dans une grotte qui était près de là, suspendue au flanc de la montagne. Le lendemain, après avoir vu lever le soleil et dit adieu à la mer, je partis pour retourner chez mon maître. Je ne sais comment cela se fit; mais je n'y arrivai que le soir, quoiqu'il n'y eût guère que quatre lieues. Quand je fus rentré, M. le curé me dit: « Mériadec, tu es resté deux jours pour faire ma commission. — Ah! lui répondis-je, assez étonné. — Mais il faut au moins espérer que tu l'as bien faite? — Quoi? — Ma commission! — Quelle commission? — Comment! petit malheureux, tu n'es pas allé inviter mon ami le curé de***? — Non, monsieur le curé. — Mais qu'est-ce donc que tu as fait depuis deux jours? — Monsieur le curé, j'ai regardé la mer. »

M. le curé déclara que j'étais un effronté mauvais sujet et me mit à la porte. Dès que je fus dehors, je me remis en route pour l'endroit dont je venais, et j'y recommençai ce qu'ils appellent la vie de vagabond, admirant la nature, et adorant, dans mon cœur, le Dieu qui l'a faite. Cependant j'étais mal vu dans le village, quoique je n'eusse fait de mal à personne. Les hommes m'appelaient Mériadec le fainéant, et les enfans, Mériadec l'imbécile. Je ne me rappelle pas comment je fis pour vivre en ce temps-là.

Aux approches de l'hiver, comme je ne pouvais plus coucher dehors, ni trouver ma nourriture en plein air, je fus obligé de demander du service aux paysans de l'endroit. Ils me reçurent tous très-mal et se moquèrent de moi. Enfin il y en eut un qui me dit que si je voulais lui faire une belle chanson bretonne, il me prendrait pour faire les gros ouvrages de sa maison. Tout le monde se mit à rire. Moi je dis que je voulais bien, en que je reviendrais le lendemain, à pareille heure, apporter ma chanson. J'avais entendu souvent des ballades récitées par des ménétriers ou chantées en chœur par les villageois, et je voyais à peu près comment cela devait se faire. Le lendemain, en effet, je revins, et je leur chantai l'histoire d'un esprit des fleurs qui passait sa vie au milieu d'elles, se cachant sous les pieds des violettes qu'il embaumait de son souffle, se balançant aux tiges des roses qu'il colorait en les caressant de ses ailes, changeant sans cesse d'asile et de bonheur. Un jour d'orage, le vent

emporta l'esprit des fleurs qui ne revint plus sur la terre : les fleurs pleuraient et se flétrissaient en pensant à leur esprit qui était mort et qu'elles ne reverraient plus. Mais l'esprit, qui vit leur peine du haut du ciel qu'il habitait maintenant, leur fit dire par une goutte de rosée qu'elles eussent à se consoler, parce qu'il vivait encore, mais d'une vie plus aérienne et plus douce, et que celles qui mourraient sur la terre viendraient habiter avec lui une lumineuse étoile, où ils se retrouveraient tous ensemble, plus heureux et plus vivaces que jamais. Et je dis aux femmes qui étaient là rassemblées que quand leurs petits enfans mouraient, leur ame allait au ciel attendre celle de leurs mères pour y être heureuses ensemble d'un bonheur éternel.

Les femmes pleuraient au moment où je finis ma chanson; les hommes m'applaudirent, et le maître de la maison m'accorda la faveur qu'il m'avait promise. Je fus chargé du soin de traire les vaches, de nettoyer la basse-cour et de garder les cochons. —

— Oh ! m'écriai-je avec douleur, oh ! destinée ! destinée des poètes !

Mon hôte me regarda d'un air étonné, se tut quelque temps, et sur mon invitation reprit son récit :

— Je restai dans cette maison pendant plusieurs années, ne me trouvant ni heureux ni malheureux. D'un côté je n'étais plus tourmenté par les hommes ni les enfans du pays ; l'on ne me jetait plus de pierres quand je passais dans la rue. Mais de l'autre, il me manquait ma liberté, et mes longues journées sur le bord de la mer, et mes demi-sommeils sur l'herbe des prés aux rayons du soleil, et mes délicieuses nuits d'été dormies au milieu des bois parfumés. Cette vie commençait à me lasser. Mais il se présenta un incident qui m'empêcha de la quitter et vint changer complètement le cours de mes idées.

La fille du maître, qui avait été élevée à quelque distance du village, chez une vieille parente, revint se fixer dans sa famille. Elle était à peu près de mon âge, mais belle comme la vierge Marie. La première fois que je la vis, c'était à table chez son père ; je m'arrêtai tout d'un coup et je laissai tomber un plat que je tenais. « Quel imbécile ! » s'écria-t-elle

Ce fut le premier mot qu'elle prononça devant moi. Les larmes m'en vinrent aux yeux, et j'en fus plus affligé que des cris de la maîtresse ou des coups du maître. Je ne dormis pas de toute la nuit.

Je finis par aimer cette jeune fille passionnément. Comme elle était orgueilleuse et insolente, je n'osai pas d'abord lui exprimer les sentimens que j'éprouvais pour elle. Mais bientôt je m'enhardis; et, sans lui parler de moi directement, je lui chantais souvent des chansons où je peignais sous un autre nom mes chagrins, mon amour et mes désirs. Elle paraissait m'écouter avec plaisir. Un jour elle dit tout haut devant ses parens : « Ce porcher fait vraiment de jolies chansons ! » Je fus heureux de cela pendant huit jours. Au bout de quelque temps, elle comprit que c'était d'elle et de moi que je lui parlais dans mes chansons. Il me sembla qu'elle me traitait avec plus d'égards depuis ce temps-là, et je ne perdais pas l'espoir qu'elle pourrait bien m'aimer à son tour. Une fois que je lui disais cela, elle me répondit : — « Bah ! Mériadec, regarde comme tu es vilain et mal habillé ! » Je m'aperçus alors, pour la première fois de ma vie, que je prenais trop peu soin de ma personne. Aussi, pour réparer cela, je passai mes nuits à faire des chapeaux de paille, des sabots, des cuillers de bois, que j'allais vendre le dimanche à Saint-Brieux. Avec leur produit, je m'achetai un beau surtout gris, avec de gros boutons de cuivre qui reluisaient comme des miroirs, et un ruban bleu que j'attachai à mon chapeau. Je voulais lui faire une surprise. Le premier dimanche qui suivit, je m'arrangeai et m'habillai de mon mieux; puis j'allai à la messe. Quand j'entrai, tout le monde fut étonné et me regarda à deux fois, pour voir si j'étais bien le même homme. En sortant de l'église, je passai à côté d'elle, fier comme un bedeau, et je lui lançai un regard qui voulait dire : « Eh bien! suis-je mieux comme cela ? » Elle me répondit par un sourire de contentement et d'approbation. J'étais ivre de joie. Tous les jours, quand mon ouvrage était fini, je prenais mon beau costume et j'allais faire cercle dans la maison du maître. Les enfans du village ne m'appelèrent plus que Mériadec-le-Beau, comme ils m'avaient appelé Mériadec-l'Imbécile.

Je continuais à lui parler de mon amour ; elle me répondit : « Bah ! Mériadec, regarde comme tu es faible et peu vaillant ! » Je ne dis rien ; mais je résolus de détruire aussi cette accusation. Il y eut une fête aux environs, et, à cette fête, des jeux de toutes sortes. Je ne voulus pas me mêler aux courses qui eurent lieu, parce que j'étais sûr d'arriver le dernier ; mais quand le moment des luttes arriva, espérant que l'amour doublerait mes forces et me ferait obtenir la victoire, je me présentai hardiment devant le plus rude champion de l'assemblée. Du premier coup de tête, il m'envoya rouler à quinze pas. On me rapporta évanoui au logis : là j'appris que ma jeune maîtresse avait ri à gorge déployée au moment de ma chute, et qu'elle ne parlait à tout le monde que de la drôle de mine que je fis en recevant le coup de tête. — Le chagrin me rendit malade. On me soigna pendant quelque temps, et je guéris à moitié ; mais comme, toujours faible et souffrant, je ne pouvais suffire à mon ouvrage, on me mit dehors en me disant que je n'étais bon à rien.

Je repris la vie errante que j'avais déjà menée en pareille occasion. Un jour que, couché sur la mousse, j'écoutais les piverts qui creusaient à coups de bec les grands arbres de la forêt, je fus interrompu dans ma rêverie par un bruit de voix et de pas qui s'approchaient : c'était elle qui se promenait avec deux de ses compagnes. — « Pourquoi l'as-tu » laissé renvoyer ? disait l'une. — Bah ! répondit-elle, » qu'est-ce que j'en aurais fait ? — Tu ne l'aimais donc pas, » ce pauvre garçon ? — Par exemple ! tu te moques. — Mais » alors pourquoi te laisser courtiser par lui ? dit l'autre. » — Tiens ! c'est toujours flatteur d'avoir apprivoisé un » original comme ça. »

— Les femmes sont donc partout les mêmes ! me dis-je à demi-voix.

— Ces paroles me firent tant de mal, que je restai là jusqu'au soir à me désespérer, ne pouvant ni pleurer ni changer de place. Toute la nuit je rêvai de cela, et le lendemain matin j'étais si fatigué, que je fus plus d'une heure avant de pouvoir me mettre en route. Je me rendis à un village éloigné du nôtre, par-devers Saint-Malo : là, après avoir cherché inutilement de l'ouvrage, je m'établis chez une vieille

femme qui demeurait toute seule, et qu'on appelait la Sorcière. On disait que c'était une méchante vieille qui composait des poisons, jetait des sorts sur des bestiaux, et s'en allait la nuit, sur un balai, danser sur les grandes pierres noires qui sont dans les plaines de Loeh-Mariacher. C'était une bonne femme, qui vivait dans une pauvre cabane, assez éloignée des autres, parce qu'elle n'aimait pas le bruit. Elle tressait des joncs pour en faire des nattes, elle cultivait des légumes et des fleurs dans un petit jardin, et sortait quelquefois la nuit pour aller chercher des simples et des fleurs sauvages au clair de la lune, parce qu'elle croyait qu'ils avaient plus de vertu cueillis en ce moment, ou bien pour aller se promener sur le bord de la mer, parce qu'elle trouvait cela beau. Elle employait tous ces simples à faire des remèdes qu'elle donnait aux paysans, quand ils étaient malades. Comme nous étions tous les deux malheureux et isolés, nous nous entendîmes bien vite. Nous nous mîmes à demeurer ensemble, comme je vous l'ai dit, et nous vécûmes tranquilles. Elle s'occupait de la cabane; moi j'allais à la chasse aux lapins que je prenais dans des piéges, et à la pêche, car nous avions acheté une petite barque avec nos économies. J'allais plus souvent à la pêche qu'à la chasse, parce que j'aimais la mer de cœur. J'étais heureux quand je me voyais glisser sur le dos de l'eau qui écumait frappée par mes avirons, ou que, laissant la barque errer à son gré, je me sentais mollement balancé par les flots qui semblaient me bercer comme une nourrice son enfant. Puis, quand, la nuit, le vent chassait au-dessus de ma tête les nuages qui fuyaient comme de grandes ombres, et venait siffler dans mes vêtemens humides, je me sentais saisi d'une sainte frayeur; je tombais à genoux au fond de ma barque, et je priais Dieu. Oh! que j'ai souvent regretté ces heures de danger et d'extase où ma poitrine se dilatait au souffle de la brise, où mon cœur se remplissait des vagues et tristes mélodies de l'Océan, où je vivais en quelques heures une vie d'un siècle!

La bonne femme était toujours inquiète de moi quand je ne rentrais pas le soir, et elle me faisait des reproches amicaux de mes longues absences. Je lui promettais toujours

de ne plus recommencer, et toujours je recommençais.

Un soir j'étais parti pour la pêche. La mer houlait fortement; le vent gémissait en passant sur les flots qu'il avait soulevés. Je me laissai aller à mes pensées ordinaires. Comme je n'aimais pas troubler mes solennelles et douces mélancolies par la fatigue d'un travail corporel, cette nuit-là, comme de coutume, je me couchai au fond de la barque et je la laissai voguer à la dérive. Le vent augmenta de force; la mer houla davantage. Tout présageait une tempête affreuse. Elle ne se fit pas attendre. Le tonnerre gronda, les vagues grossirent, et le vent mugit. Je me levai rapidement, et je me mis aux rames; mais ce fut en vain. Le courant m'entraîna avec une violence irrésistible, et je fus obligé de m'abandonner à son caprice. Au bout d'un quart d'heure d'angoisses, j'aperçus la terre à quelques brasses; au bout d'une minute, la barque heurta un rocher, se brisa, et je tombai dans l'eau. Heureusement j'avais pied, et je n'étais qu'à deux pas du bord. J'y arrivai. Au lieu de me trouver, comme je l'espérais, sur la terre ferme, j'étais sur cette île que je n'ai pas quittée depuis. —

Je ferais volontiers comme les héros bavards d'Homère qui passaient jusqu'à deux jours et deux nuits à écouter et à conter des histoires. Quoique la nuit fût déjà avancée, je priai Mériadec de continuer son histoire. Privé depuis trois ans du plaisir de converser avec des hommes, il était aussi désireux de parler que moi d'écouter. Aussi ne fit-il pas de difficulté. Nous ranimâmes le feu qui s'éteignait; j'allumai un nouveau cigare, et Mériadec reprit en ces termes :

— Quand le matin arriva, j'étais mouillé des pieds à la tête, je grelottais de froid et de fièvre; mais le soleil levant sécha bien vite mes vêtemens et réchauffa mon sang. Je m'assis sur le rivage, en pensant à ma barque que j'avais perdue, et à la bonne femme qui devait me croire mort. J'attendais qu'un bateau pêcheur passât pour me tirer de mon île, il n'en passa pas un seul pendant toute la journée. Je couchai encore à la belle étoile. Le lendemain je mourais de faim. J'attendis plusieurs heures encore l'arrivée de quelque bateau; mais n'en apercevant pas, je me mis en quête d'un peu de nourriture. Pour cela il fallut parcourir

l'île qui n'est pas très-grande. Je ne vis que des peupliers, des bouleaux, et quelques autres arbres sauvages dont je ne sais pas le nom. Aucun ne portait de fruit. J'apercevais de temps en temps des lapins qui s'arrêtaient à me regarder, et qui se sauvaient quand j'approchais trop d'eux. Enfin je fus obligé de retourner sur le bord de la mer, pour voir si j'y serais plus heureux. La marée était haute ; il me fallut attendre qu'elle descendît. Alors je ramassai des moules et des huîtres qui, par bonheur, étaient assez nombreuses dans cet endroit. Ce fut là mon premier repas. La nuit, comme il ne faisait pas trop chaud pour coucher à la belle étoile, je résolus d'allumer du feu. Je rassemblai un gros tas de feuilles sèches, je pris deux silex sur le rivage, et je me mis à les frapper fortement l'un contre l'autre. Je fis cet exercice pendant plus d'une heure, sans pouvoir obtenir autre chose que des étincelles ; enfin le feu prit légèrement à une feuille et se propagea peu à peu. Je l'activai de mon souffle; puis j'allai chercher de petites branches que je jetai dessus. Alors j'eus un bon feu que je pris soin d'entretenir, et je m'endormis à côté, espérant que quelque pêcheur de nuit l'apercevrait de loin et qu'il viendrait me chercher dans sa barque. Je fus réveillé par un bruit singulier qui m'effraya. En ouvrant les yeux, j'aperçus des arbres qui brûlaient à cinquante pas de moi. Le vent avait emporté quelque branche enflammée qui les avait incendiés ; comme il était très-fort, je n'avais pas l'espoir de voir le feu s'éteindre. Heureusement l'atmosphère, qui est dans notre pays d'une excessive mobilité, changea tout-à-coup. Le vent cessa et la pluie tomba à flots, de sorte que le lendemain il y avait par terre des arbres dépouillés de leurs branches, des branches à moitié consumées, les restes d'un bouquet de bois qui était là debout la veille.

Je menai quelque temps la même vie, espérant tous les jours être tiré de cette île, voyant chaque jour mon espoir s'évanouir. Comme l'hiver approchait, je sentis que je pourrais bien être exposé à le passer dans cette île, et qu'il me fallait un asile pour m'abriter. A force de recherches, je découvris une grotte obstruée d'épines, mais qui paraissait devoir être assez spacieuse. Je mis le feu aux ronces et j'en-

trai. La grotte était en effet passablement grande; elle descendait de quelques pieds dans la terre et formait, à son extrémité apparente, un coude qui conduisait à une autre grotte aussi grande que la première, où n'arrivaient ni le vent ni la lumière. Je fus obligé de prendre une torche pour y pénétrer. Elle me parut en tous points convenable pour en faire mon séjour. Je fis devant l'entrée un petit mur en silex, que je cimentai avec de la terre glaise. Je me mis à tendre des piéges aux lapins, comme jadis; je tressai des joncs dont je fis des cordes. Les peaux de lapins et les tresses de joncs servirent à m'habiller. Je fis des provisions pour mon hiver, et je le passai là d'une manière assez commode. J'avais pris mon parti sur mon exil. L'été suivant, je me bâtis cette hutte avec les débris de l'incendie, des silex et de la terre glaise. Je m'y trouve encore mieux que dans la grotte.

Quoique j'eusse pris mon parti, comme je vous l'ai dit, j'avais souvent de grandes tristesses en me voyant si près de la terre ferme et si loin de mes semblables; car, — je ne saissi c'est une bizarrerie de mon caractère, moi qui avais fini par prendre les hommes en aversion et par ne plus aimer que la solitude, maintenant que j'étais confiné dans une solitude forcée, j'aurais donné dix ans de ma vie pour me retrouver au milieu de ces mêmes hommes que j'avais presque haïs.

— Oui, lui dis-je, le cœur de l'homme est ainsi fait, qu'il déteste ce qu'il a et regrette ce qu'il n'a pas.

— Quelquefois je voyais dans le lointain les frégates neuves qu'on lançait à la mer et les drapeaux déployés sur le faîte des maisons de Saint-Servan et de Saint-Malo. Il me semblait entendre les cris de joie de la foule rassemblée sur le rivage et les applaudissemens des femmes, dans les barques pavoisées, et les retentissemens des cloches qui sonnaient à triple volée dans les clochers des deux villes. « Pourquoi, me disais-je, pourquoi donc suis-je si près et si loin de toute cette joie et de toute cette vie humaine? pourquoi suis-je placé trop loin des hommes pour partager leur bonheur et assez près pour l'envier? » Et je m'en retournais, pleurant, dans ma grotte solitaire.

Un jour, — un jour d'orage, — des pêcheurs passaient rapidement auprès de ce coin de terre où je vivais oublié de

tous, excepté de Dieu, peut-être. Je m'avançai sur le rivage et je leur criai de me prendre à leur bord. A ma vue, ils poussèrent tous un cri d'horreur : « L'ombre de Mériadec ! s'écrièrent-ils, l'ombre du sorcier ! » et ils me tirèrent un coup de fusil qui ne m'atteignit pas. Je continuai de leur parler. Alors, saisis d'une terreur panique, ils se sauvèrent à force de rames, en chantant cette prière :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours.
Veillez à ma défense,
Prenez soin de mes jours.
Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

Depuis ce temps-là je n'ai revu personne.—

L'histoire de Mériadec étant finie, je me couchai de mon côté, et lui se coucha du sien, chacun sur une bonne litière de feuilles sèches. Je dormis comme un bienheureux. Je fus réveillé au point du jour, le temps était magnifique. On se leva : je ne dirai pas qu'on s'habilla ; et après s'être un peu secoué, on se prépara à partir.

Mériadec, assis sur son fagot, nous regardait faire, les larmes aux yeux.

—Allons, en route ! m'écriai-je.

Tout le monde s'ébranla.

—Et moi ? dit Mériadec d'une voix profondément triste.

Je lui dis que nous allions l'emmener avec nous. Il paraît que cette idée si naturelle ne lui était pas entrée dans la tête ; car il fut saisi d'une étrange émotion de joie en m'entendant lui dire cela. Le bonheur fit couler de ses yeux les larmes qu'y avait fait venir le chagrin. Ses mains tremblaient. Il voulut parler, et ne put que bégayer quelques sons inarticulés. Enfin il me baisa la main avec transport et s'écria :

—Comment ! je vais partir !

—Oui, partir dans un instant.

—Je vais revoir le village, et le clocher, et la bonne femme! Je vais revoir le grand chêne sous lequel j'allais m'asseoir au clair de la lune! et la bonne femme que je n'ai pas vue depuis trois ans, la pauvre bonne femme! et la petite chaumière, et le petit jardin! O mon Dieu, mon Dieu, que je suis heureux!

La joie de ce pauvre homme me faisait peine et plaisir à la fois. Je lui dis de se préparer à nous suivre, parce qu'il était temps de partir. Il me demanda la permission de dire adieu à sa grotte et à son jardin. Nous le suivîmes. Il entra dans sa grotte, qui était en effet très-commode et assez jolie. Il toucha tout ce qui s'y trouvait, les provisions de feuilles et de peaux, les parois, la terre. Il eût voulu tenir la grotte dans ses bras et l'embrasser. Puis nous allâmes à son jardin, où il n'y avait absolument que des fleurs. Encore le espèces en étaient-elles rares. C'étaient des races sauvages qu'il avait trouvées dans l'île. Il les respira, les caressa, les embrassa toutes les unes après les autres, comme un père qui va quitter ses enfans.

—Oh! dit-il, que je vous aime, mes pauvres fleurs! C'est vous qui m'avez consolé dans mon chagrin, qui m'avez tenu compagnie dans ma solitude, qui m'avez aimé et caressé dans mon dénûment. O mes bonnes et belles fleurs, que je vous aime!

Nous riions un peu de ses apostrophes. Il se retourna vers moi d'un air très-grave:

—Elles me comprennent, ces fleurs-là. Pendant les trois ans que j'ai passés ici, j'ai appris leur langage, et je comprends parfaitement ce qu'elles me disent. J'ai causé bien des fois avec elles au clair de la lune, et elles m'ont dit de bien belles chansons. Je vous les redirai à vous, parce que je vous aime. Vous verrez!

Et il se redressa en me lançant un regard plein d'orgueil qui contrastait singulièrement avec l'expression grave et douce de sa physionomie. Je m'étonnai peu qu'un homme qui avait tant souffert déraisonnât un peu sur un sujet si indifférent.

Nous mîmes à la voile. Le ciel était bleu, l'air frais et embaumé, le temps magnifique. Notre traversée se fit vite

et gaiement ; nous causions de notre aventure si heureusement terminée. J'aperçus à la ceinture de Mériadec son couteau si mince avec lequel il m'avait repêché mon cigare ; et, désireux de posséder un instrument témoin et compagnon de ses malheurs, je lui offris de l'échanger contre un excellent couteau anglais que je lui montrai. Il refusa.

Cependant, lui dis-je, le mien est bien meilleur.

—Oui, mais il ne m'a pas servi pendant trois ans d'exil, le vôtre.

Quand nous eûmes débarqué, nous lui donnâmes l'argent que nous avions sur nous, et nous lui souhaitâmes un bon voyage.

. . . .

Dernièrement je l'ai rencontré à Paris. Il était misérablement vêtu, et portait pendue à un large ruban de fil une petite boîte de verre carrée, dans laquelle on distinguait des fleurs de différentes espèces. Cela était fermé avec beaucoup de soin. Sa physionomie était triste et découragée. Quoiqu'il n'eût plus sa grande barbe et ses grands cheveux, il me sembla maigri et vieilli.

—Bonjour, Mériadec, lui dis-je en patois.

—Bonjour..... me répondit-il d'un air incertain. Puis il parut se rappeler quelque chose, et répéta avec cordialité : —Bonjour, monsieur.—Il m'avait reconnu.

— Eh bien ! que faites-vous à Paris ?

—Je donne des concerts de fleurs.

— Des concerts de fleurs !

—Oui, n'est-ce pas que c'est beau ? Venez chez moi, je vais vous en donner un pour vous tout seul.

Il demeurait dans un infâme grenier où la pluie et le soleil devaient entrer comme dehors. C'était au huitième étage ou au neuvième, je ne sais. Il me fit asseoir sur une paillasse qui composait à elle seule tout son ameublement. Là il me conta la seconde partie de son histoire.

Quand il revint à son village, la bonne femme était morte depuis long-temps, sa maison avait été vendue avec son petit jardin. Et comme il y entra la nuit pour y aller rêver, le nouveau propriétaire le prit pour un voleur, lui tira un

coup de fusil qui le blessa au bras, et le fit mettre en prison. Il en sortit, et, après bien des peines et des souffrances, il trouva de l'ouvrage, et travailla pendant quatre ans, plus malheureux qu'autrefois, parce qu'il était encore plus isolé. Il ne put jamais se faire un ami parmi les pêcheurs bretons; il était trop tranquille et trop aimant.

Il allait quelquefois en bateau visiter sa petite île, où il passait un jour ou une semaine, selon l'époque. Puis il revenait travailler, parce qu'il avait besoin d'argent pour accomplir une idée qui lui était venue. Au bout de quatre ans, il avait ramassé une petite somme d'argent. Alors il vint à Paris, dont il avait entendu parler comme d'une merveille. Il y fit faire cette petite boîte de verre que j'avais vue, y mit des fleurs, et se présenta en différens endroits pour donner des concerts de fleurs. Tout le monde se moqua de lui. Il y avait un mois que cela durait lorsqu'il m'avait rencontré.

— Oui, me dit-il, ils m'ont tous ri au nez quand je leur ai parlé de mon concert de fleurs; ils m'ont dit que j'étais un fou... Comme si ce n'était pas eux qui sont des fous de ne vouloir pas entendre un concert de fleurs. — Écoutez, vous!

Il ouvrit la boîte, qui était divisée et une quinzaine de petits compartimens. Au fond de chaque compartiment il y avait des fleurs, et au-dessus de petites couvertures de bois blanc qui obéissaient à je ne sais quel mécanisme. Il se mit à les soulever les unes après les autres lentement, avec une sorte d'harmonie dans leur jeu, allant, venant et revenant, comme s'il eût fait jouer un piano. A mesure qu'il avançait dans son concert, ses yeux s'animaient, sa poitrine s'agitait, un enthousiasme brûlant s'emparait de lui. D'abord je ne compris rien, ne vis rien, n'entendis rien; et je le crus complètement fou. Mais peu à peu le parfum des fleurs enfermées dans la boîte se répandit dans l'air, imprégna mes habits, et commença de m'enivrer. Alors je sentis à mon tour mon cœur battre, ma poitrine s'agiter, tous mes sens se dissoudre dans je ne sais quelle sensation d'ivresse et de volupté. Une odeur succédait à une autre odeur; un parfum se combinait avec un autre parfum. Je commençais à comprendre, l'harmonie

me gagnait. Mes yeux se fermèrent, ma tête se pencha; j'entendis une musique céleste, je vis des jardins orientaux pleins de verdure et de fraîcheur, des bains de marbre qui laissaient voir au milieu de leurs eaux diaphanes le corps rosé des jeunes filles demi-nues; mon oreille s'ouvrit à des paroles d'amour, ma bouche frissonna sous des baisers... Je poussai un cri et je me réveillai.

— Et voilà ce qu'ils ont refusé d'entendre! me dit Mériadec.

En ce moment cet homme était admirable de beauté, de grandeur et de dédain. Je lui pris la main, et nous pleurâmes en silence. . . . . .

Depuis on l'a mis dans une maison de fous, où je suis allé le voir plusieurs fois. La perte de sa liberté d'abord, et ensuite celle de sa boite, qu'un gardien maladroit lui brisa, l'affectèrent tellement qu'il est mort de chagrin.

Que la terre soit légère aux cendres du pauvre poète inconnu!

Il est des ames qui, au milieu de la société, vivent dans une profonde solitude, parce que personne ne comprend leurs joies ni leurs douleurs, et qui meurent souvent sans qu'une autre ame les ait comprises.

Félicien Mallefille.

LES FEMMES CHANSONNIÈRES.

SOUS LOUIS XIV.

N'avez-vous pas quelquefois vécu par la pensée au milieu de ces femmes du siècle de Louis XIV, si amoureuses de la gloire, de la dévotion et du génie; si entières dans leur foi, si patientes à lire des romans en dix volumes in-quarto, si enthousiastes des grands coups d'épée de Clélie et de la *carte de Tendre?* Quel beau développement de l'ame féminine! Qu'il est complet, même dans ses écarts et dans ses folies! La femme, à cette époque, ne se vante pas de ses qualités artistes; elle conserve (voyez plutôt madame de Sévigné) un fonds de sévérité à demi patriarcale, de vie réglée et sédentaire, d'amour pour la famille, de respect aveugle pour sa religion. Et sur ce tissu grave et antique vient se jouer une éclatante broderie d'imagination, de jouissances spirituelles, de galanterie raffinée, de souvenirs espagnols, d'aspirations philosophiques, d'exaltation ascétique, de vivacité ingénieuse, qui ne s'arrête pas toujours aux limites du goût, et qui va, je l'avoue, quelquefois jusqu'au ridicule de la *préciosité.* Je les vois, dans leurs châteaux que la cour n'avait pas encore dépeuplés tout-à-fait, assises devant leur métier à tapisserie, entreprendre de remeubler, de leur propres mains, toutes ces vastes salles, se mettre à l'ouvrage avec un courage presque héroïque, et commencer, avec la même intrépidité, la lecture de la *divine Clélie,* c'est-à-dire quatre mille pages, s'il vous plaît; et cela par délassement! car les

lectures graves, c'étaient Descartes, les *Discussions* sur le *Jansénisme* et le *Molinisme ;* pour les dévotes, la *Fleur des Saints;* pour les philosophes, Mallebranche !

L'hôtel de Rambouillet avait donné le signal; Ninon de Lenclos, Madame, mademoiselle de Montpensier, la duchesse de Longueville, mesdames de Lafayette, de Sévigné, de Coulange, de La Sablière, suivirent cet exemple, ouvrirent leurs salons et donnèrent l'essor à la sociabilité française. Que d'admiration pour tout ce qui est intellectuel! Quel culte sincère de l'esprit, de la pensée, même dans ses futilités! Quand on se moque des *Précieuses*, de madame de Scudéry, des folies romanesques, si bien raillées, si complètement détruites par Boileau et Molière, on oublie que c'est à cette civilisation féminine que se rattachent et Racine et Pascal, et Molière et La Bruyère. Le *Nain de Julie, Araminte* et *Bélise, Benserade* et *Boursault*, si admirés alors, adorés des ruelles, avaient leurs ridicules, surtout une coquette afféterie de langage et de manière, empruntée moitié à l'Espagne, moitié à la décadence de l'Italie; mais le principe de leur crédit et de leur faveur a fait la gloire de ce siècle.

Il n'y a pas de grands hommes sans public. Il fallait toute cette superstition de l'esprit, toute cette idolâtrie de l'intelligence, toute cette fausse et bizarre délicatesse, pour exciter la haute émulation des têtes puissantes. C'était là, si l'on veut, le fumier du génie. Mais le génie est éclos : ne vous plaignez pas. Et si jamais il vient une époque d'industrie, de lucre, de finances, de matérialisme brutal, où les facultés intellectuelles se rangent parmi les ressources financières, où elles soient non plus estimées, appréciées, admirées par les femmes, mais seulement regardées comme des outils de fortune, comme la pioche du mineur, comme moyen d'acquérir, soyez sûrs que le génie sera rare et que le talent mourra de faiblesse ou se suicidera de désespoir.

Quand on prend la peine de se reporter au temps dont je parle, on est tenté de pardonner à Louis XIV ces amours volages que la princesse palatine trouvait si étranges; et sa cruauté envers Mlle de La Vallière, et ses caprices de sultan; et même ses torts envers sa douce et bonne femme, « qui frottait ses

» petites mains, dit le chroniqueur Dangeau, toutes les fois » que son mari avait été aimable. » On est entraîné malgré soi par les flatteries contemporaines ; c'est le peuple de Paris qui a fait de Louis XIV ce qu'il est devenu. Après avoir subi deux cardinaux, l'un si féroce, l'autre si rapace; après avoir essuyé la Fronde, on voulait un éclatant despote, un roi galant, brillant, séducteur, qui consolât le pays du triste Louis XIII, de dame Anne la prude, de Richelieu et du Mazarin.

A peine était-il adolescent, on le traitait en maître oriental ; les sultanes l'environnaient; les femmes élégantes, spirituelles, aimantes, romanesques, s'offraient de toutes parts, et le poète chantait pour l'encourager :

C'est le plaisir des yeux et la douceur des ames.
Tout ce qu'on voit briller de filles et de femmes
Ont pour lui dans le cœur d'étranges embarras;
Et s'il prend quelque part à la peine qu'il cause,
Que je lui vois tomber d'affaires sur les bras !
Je crois qu'il fera quelque chose (1).

Dieu sait s'il a démenti la prédiction !

Faiblesse, ou pédantisme si l'on veut; j'ai recueilli avec un soin curieux les moindres fragmens de vers, attribués aux maîtresses de Louis XIV et à Louis XIV lui-même, pendant ses campagnes amoureuses ; tout, même un mauvais sixain de Mlle de La Vallière. Je me représente la *Medianoche*, les jeux nocturnes du palais, la jeune fille assise près de la table de jeu, au loin les feuillages du parc, et Louis XIV volant une carte (un deux de carreau), pour tracer sa déclaration d'amour, à laquelle elle répond sur le dos de la même carte :

Air : *Du Menuet de Lulli.*

Pour m'écrire avec plus de douceur,
Il fallait choisir un deux de cœur.

(1) Benserade.

Les carreaux ne sont faits, ce me semble,
Que pour servir Jupiter en courroux :
Mais deux cœurs qui sont unis ensemble
Ne peuvent rien s'annoncer que de doux.

Avouerai-je que ces mauvais vers me charment ? Et, par le temps qui court, n'avez-vous pas, comme moi, grand plaisir à rentrer dans l'idylle ? Louis XIV, au retour d'une de ses campagnes, écrit à La Vallière ; car je l'appellerai ainsi, tout bonnement comme faisaient ses contemporaines :

Air : *Des bergers héroïques de Psyché.*

Avez-vous ressenti l'absence ?
Êtes-vous sensible au retour
De celui que votre présence
Comble de plaisir et d'amour,
Et qui se meurt d'impatience
Dès-lors que sans vous voir il doit passer un jour ?

C'est fort naïf et point prétentieux ; il me semble que j'y trouve un sentiment vrai qui vaut bien une épigramme. La réponse de Mlle de La Vallière est du même goût :

Je me fais un plaisir extrême
De penser à vous nuit et jour ;
Je vis plus en vous qu'en moi-même,
Tout mon soin est de vous faire la cour.
Les plaisirs sans ce que l'on aime
Sont autant de larcins que l'on fait à l'amour.

Enfin, le chef-d'œuvre du sonnet, ce poème vanté par Boileau, d'après les critiques italiens (il lui fallait en tout des autorités), c'est, selon moi, le sonnet suivant, composé par la même femme, cette adorable La Vallière, qui voyait le cœur de Louis XIV prêt à se détacher du sien :

Tout se détruit, tout passe, et le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même objet se contenter toujours ;

Le passé n'a point vu d'éternelles amours,
Et les siècles futurs n'en doivent pas attendre.

La raison a des lois qu'on ne peut pas suspendre;
De nos désirs errans rien n'arrête le cours;
Ce qu'on aime aujourd'hui déplaît en peu de jours:
Notre inégalité ne saurait se comprendre.

Tous ces défauts, grand roi, sont joints à vos vertus;
Vous m'aimiez autrefois; et vous ne m'aimez plus:
Ah! que mes sentimens sont différens des vôtres!

Amour, à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui fîtes-vous un cœur comme le mien,
Ou que ne fîtes-vous le mien comme les autres?

Ce dernier trait, d'une sensibilité si vraie, est digne de Racine. On ne serait pas étonné de le trouver dans cette admirable élégie que Racine a divisée en actes et en scènes, où son ame s'est complètement épanchée, où il est lui-même plus que dans tous ses ouvrages; œuvre parfaite, touchant au sublime par le pathétique; et méconnue, condamnée, rejetée des critiques; je veux dire *Bérénice*.

Voulez-vous écouter maintenant Mme de Montespan, la femme fière, spirituelle, intraitable, qui avait dompté Louis XIV? Vous reconnaîtrez aisément à son langage plein de violence, et à la tournure élégante de sa flatterie, tout l'esprit des Mortemart, tout l'orgueil de celle qui supplanta La Vallière:

J'entends déjà le bruit des armes
Et le tambour qui bat aux champs.
Je sens renaître les alarmes
Que vous me causez tous les ans;
Verserai-je toujours des larmes
A chaque retour du printemps?

Quant à la sœur de Mme de Montespan, la belle Thiange, elle sur qui le monarque n'a point de droits et qui se fatigue

de l'entendre vanter si arrogamment ses nombreuses conquêtes, ses vertus et ses prouesses, elle ne se contraint pas et lui écrit :

À la cour et dans les gazettes,
On dit assez ce que vous êtes :
Ne nous prônez donc plus tant vos exploits ;
Il sied mal aux grands rois
De conter des sornettes.
À la cour et dans les gazettes,
On dit assez ce que vous êtes ;
Et quand on croit les affaires bien nettes,
Il ne faut point de tambours ni trompettes
À la cour et dans les gazettes.

Ce ton n'est pas celui de l'adulation.

D'ailleurs, si l'élégie et l'églogue vous fatiguent, voici la satire. Pendant que Louis XIV appesantissait le joug de l'étiquette sur la cour qui pesait à son tour sur le peuple ; pendant qu'il faisait trembler, de son sourcil qui s'abaissait, ses enfans et ses petits-enfans, des cabales secrètes, envenimées, se formaient sous ses yeux même, et le roi, qui payait tant d'espions, ne les connaissait pas. Saint-Simon, ce grand homme trop clairvoyant, est le seul historien qui nous initie aux mystères de ces intrigues, auxquelles nous allons voir les femmes se rattacher ; nous citerons quelques monumens satiriques, dus à la malignité féminine. Deux partis surtout divisaient cette masse de courtisans à genoux devant le grand monarque : le parti *sévère*, celui de la dévotion, commandé par le duc de Beauvilliers et le duc de Chevreuse, se ralliant autour du duc de Bourgogne ; et le parti *libertin* qui se groupait autour de Monseigneur, ou du grand Dauphin, père du duc de Bourgogne. A Versailles, à Trianon, à Marly, en face de cet homme qui se prétendait maître unique, son fils et ses petits-fils se livraient une guerre acharnée.

C'était à Meudon, dans ce magnifique château, sous les ombrages de ce beau parc que se réunissaient le duc de Vendôme dont on sait les mœurs, le prince de Vaudemont,

mesdemoiselles de Lillebonne ses nièces, la princesse de Conti et le maréchal d'Uxelles. Ils s'occupaient, au milieu des fêtes et des galanteries auxquelles une secrète licence, comprimée par la crainte, commençait à se mêler, à nouer la trame de leurs intrigues, et surtout à forger les épigrammes en chansons, dont ils criblaient les dévots. Là on se moquait en liberté de dame Fanchon (Mme de Maintenon) et de son amant suranné, Louis XIV. Là tous les ministres étaient passés en revue avec une sévérité toujours sardonique, quelquefois injuste. La principale conspiratrice était Mlle de Nantes, devenue duchesse de Bourbon-Condé, femme qui ne pardonnait à personne un ridicule ou un travers. Elle faisait des chansons sur tout, au théâtre, au bal, à table, contre ses maris et ses frères. De 1690 à 1708, elle a criblé de ses chansons toute la vieillesse et tous les désastres de Louis XIV.

Elle en faisait à Versailles, dans l'antichambre du roi. Un jour, qu'elle avait frappé long-temps à la porte de l'appartement de Mme de Maintenon où le roi était, et où elle désirait entrer avec la duchesse de Chartres, la princesse de Conti, et trois autres dames qui passaient pour être filles de l'Amour, elle improvisa ce couplet, qu'elle chanta au roi :

Nous sommes demi-douzaine,
Nous avons passé quinze ans;
Nous valons bien la peine
Qu'on nous mette dedans;
Ouvrez-nous donc; c'est *l'Amour* qui nous mène;
Nous sommes ses enfans;
Ouvrez-nous donc; nous valons bien la peine
Qu'on nous mette dedans.

Cette duchesse spirituelle était terrible, et l'on ferait un volume de ses méchancetés : lui prenait-on un amant, vite une chanson. Elle appelait son mari, fort laid en effet, *Grimaudin.* Mme de Florensac, qui possédait le château de Gaillardin, passait pour n'avoir pas été cruelle pour *Grimaudin.* Ces deux bonnes rimes séduisirent la duchesse qui écrit aussitôt.

Si les prudes voulaient nous dire
La vérité,
Et que chez elles on pût lire
En liberté,
On verrait peint le *Grimaudin*
Sur la porte du *Gaillardin.*

La Florensac se croit jolie,
Il n'en est rien ;
Cependant sa plus forte envie,
Soir et matin,
C'est de loger mon *Grimaudin*.
Dans son château de *Gaillardin.*

Madame de Florensac accoucha. Qui croyez-vous père de cet enfant ? lui demanda-t-on. Elle chantonna :

Monseigneur de Conti,
Le petit duc mon mari,
Tant d'autres là,
D'autres ici,
Tant d'autres, tant d'autres !...

Aussi ne la ménageait-on guère, et nous n'osons pas reproduire ici les chansons qui lui furent adressées.

Le duc de Bourgogne était l'objet de la haine spéciale de cette coterie. On ne pardonnait pas ses mœurs graves, sa dévotion minutieuse à l'ami et à l'élève de Fénelon. Quand il partit pour commander l'armée de Flandre, les couplets suivans, écrits par la duchesse, se répandirent à la cour et à la ville :

I.

Grand prince, pourquoi partez-vous ?
Quelle est votre prudence ?
Si vous combattez Marlboroug,
Vous exposez la France ;
Si vous ne le combattez plus,
Que faites-vous attendre ?

Il sied mal d'être Fabius
A l'âge d'Alexandre.

II.

Prince, partez pour la victoire;
Revenez tout couvert de gloire,
Et par mille exploits prouvez-nous
Que vous valez mieux qu'on ne pense,
Et que c'est mal juger de vous
Que de juger sur l'apparence.

Quand l'hiver on ne vous voit faire
Que confession et prière,
Vivre à la cour comme au désert,
Blâmer les jeux et les spectacles;
Pour soutenir un tel hiver,
Il faut un été de miracles.

A LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Air *de Joconde*.

Belle Dodo, consolez-vous,
Ne versez plus de larmes:
Les grands exploits de votre époux
Vont égaler vos charmes.
Eugène à ce guerrier dévot
Va donner la victoire,
Quoique le père Martinot (1).
En dispute la gloire.

Grand prince en qui nous avons mis
Toute notre espérance,
De votre aïeul (2) suivez l'avis
Avec obéissance;

(1) Confesseur du prince.
(2) Louis XIV.

Du saint démêlez l'imposteur,
De la peur la prudence,
Et gardez-vous qu'un confesseur
Ne gouverne la France.

La chanson suivante, qui est encore l'ouvrage de la duchesse, est plus méchante ; elle est aussi meilleure.

Air : *N'oubliez pas votre houlette.*

Il faut aujourd'hui que ma muse
S'amuse
A faire des chansons
Sur la guerre et sur les poltrons :
Prince, je vous demande excuse ;

Il faut aujourd'hui que ma muse
S'amuse
A faire des chansons.

Par ta crainte et ton ignorance
La France
Est réduite aux abois :
Tu démens le sang de nos rois,
Si renommés par leur vaillance.

Par ta crainte, etc.

Quelle gloire pour l'Allemagne!
L'Espagne
Va suivre d'autres lois.
A la honte de nos François
Voilà le fruit de la campagne!

Gloire, gloire, etc.

Boufflers, ta trop longue défense
Offense
Notre prince cagot :

Tu dois le craindre, il est dévot,
Il en saura tirer vengeance.

Boufflers, etc.

Qui aurait cru qu'en diligence,
En France
S'enfuit le Bourguignon,
Tremblant au seul bruit du canon,
Et de frayeur vidant sa panse?

Qui aurait cru? etc.

Second Louis-le-Débonnaire,
La guerre
N'est point du tout ton fait;
Saint Médard est mieux ton affaire.

Second Louis-le-Débonnaire,
La guerre
N'est point du tout ton fait.

Qu'on ne s'étonne pas de voir une femme prendre une part si violente à l'opposition amère qui envenima les derniers jours de Louis XIV.

La femme s'associe à tout; elle embrasse la société de sa chaîne électrique, et y jette la flamme, la vie, l'enthousiasme : à une société bonne, elle prête le magnétisme de la vertu; à une société mauvaise, le magnétisme du mal : Cornélie, au temps des Gracques; Messaline, du temps de Claude. Quand on a voulu rédiger à part et comme annales isolées, les annales de femmes, on s'est trompé : elles suivent toutes les variations de la pensée sociale avec une facilité, souvent avec une énergie admirable. Chaque maîtresse de Louis XIV semble un symbole nouveau des évolutions de sa destinée : brillante, douce, tendre, romanesque et noble avec la Vallière; dominatrice, outrecuidée, belle, injuste, éclatante avec Mme de Montespan; sévère, triste, rogue, hypocrite, imposante encore, mais flétrie, mais douloureuse, mais éclipsée sous la Maintenon.

C'est chose frivole, je le sais, que ces pauvres chansons;

quelques fleurs tombées après le bal, débris d'une fête brillante; quelques impressions légères, mais vives, des élans de tendresse ou de colère, exprimés en impromptu. Mais rien de ce qui appartient aux femmes contemporaines de Louis XIV et habitantes de sa cour, ne nous semble indigne d'être recueilli. Ce sont des battemens instinctifs, des pulsations rapides, des émotions passagères dont les historiens ne gardent pas le souvenir, mais qui ne sont pas sans intérêt pour quiconque étudie dans l'histoire, non les faits bruts, mais les hommes. Dans un second article, nous verrons ces mouvemens se reproduire; nous pourrons placer à côté des vers tendres de La Vallière quelques vers satiriques de Mme de Maintenon. Nous citerons d'autres couplets féminins, dirigés contre elle, et nous irons ainsi jusqu'à la mort de Louis XIV, astre éclipsé, objet d'un culte si idolâtre, et que l'on se hâta de maudire dès qu'il se fut abaissé sous l'horizon.

Ph. Chasles.

LA LITTÉRATURE A SIX SOUS.

DEUXIÈME ARTICLE.

Nous avons essayé de prouver comment la littératnre à six sous était la conséquence immédiate et comique des machines à vapeur et des torrens chargés de produire dix mille épingles à la minute. On nous assure, on nous écrit même que notre manière de voir a déplu à des opinions mieux disposées que la nôtre à constater un progrès dans les publications populaires. Des économistes, puisqu'il faut les nommer, voudraient aussi nous convaincre que 250 francs, versés goutte à goutte pendant cinq ans, ne sont pas une charge pour le souscripteur, qui en supporterait au contraire une très-lourde dans le débours d'une somme moindre de moitié, mais à verser en bloc. Cette spécieuse objection ne nous a pas persuadé; car si 250 francs sont rendus sans doute plus légers, étant divisés par cinquièmes, l'instruction, si instruction il y a, absorbe cinq fois plus de temps, et le temps, c'est aussi de l'argent : l'usure est double. Ces observations et beaucoup d'autres seront longuement réfutées en leur lieu et avec toute la dignité des principes ; comme elles touchent, par anticipation, plus à la moralité qu'à l'historique des publications à six sous, nous les garderons pour notre dernier article. Poursuivons notre historique.

Au début d'une publication à six sous, rien n'est tendre et velouté comme l'entrepreneur qui a jeté son dévolu sur l'homme de lettres, l'homme de lettres un peu femme, comme on sait, par son organisation, aux hanches faibles, à l'oreille ouverte à la flatterie, aimant l'encens et passant par-dessus la qualité, se laissant mettre nu comme la main, pourvu qu'on lui dise : « Rien n'est parfait comme vous. » Et de fait, c'est toujours aux grands

hommes de la littérature qu'on s'adresse en pareille occasion. Sans eux, leur est-il assuré; sans leur nom aimé des dieux et du public, l'entreprise croulera; avec eux, au contraire, avec leur renommée aigle à deux têtes, comme celles dont on voit l'empreinte sur les boîtes d'eau de Cologne de Jean-Marie Farina, la publication ira aux nues.—De l'argent? En voilà. Que dire?

Que dire? Qu'une fois votre nom vendu, le nom, ce globe de verre, qu'on passe sa vie à souffler pour l'arrondir et qu'une paille brise, ce nom montera tout de suite de prospectus en annonces, d'annonces en affiches, à la hauteur du *théobrôme* et du *racahout des Arabes*. Vous serez racahout. Et le provincial, heureux de ne rien savoir et de tout confondre, brouillera votre individualité avec quelque nom de pâte pour blanchir les ongles. L'annonce a tout mêlé, Sakoski et M. Ballanche. Que de fois le bottier a été pris pour le métaphysicien, le métaphysicien pour le bottier!

Bien. Mais l'homme qui a acheté votre nom, devenu racahout et théobrôme, croyez-vous le voir à votre porte, revenir sans cesse vous demander des articles pour sa publication, vous payer derechef 2 à 300 fr.? Innocence du cœur! Tout ce qu'on voulait de vous, c'était votre nom; on le voulait comme enseigne, comme une belle enseigne, *Boule d'or* ou *Truie qui file*; on l'a payé, comme M. Moulet, marchand de croûtes, a payé son enseigne de la rue Richelieu; on le voulait comme un brevet, comme un de ces certificats dont les marchands de moutarde et les guérisseurs de cors aux pieds ont besoin. Le pavillon couvre la marchandise: tous les corsaires le savent. Vous avez servi de pavillon; mais quelles marchandises allez-vous couvrir!

Ici l'auteur de ces articles, prévenant tout reproche, toute récrimination exercée contre lui au nom de ses propres principes, avoue, toutefois sans se croire l'égal des littérateurs dont il a dévoilé l'innocente prostitution, qu'il a écrit dans les choses pittoresques, qu'il a été pittoresque pendant quelques mois, et que, la rougeur sur le front et 200 francs dans la poche, il s'est vu affiché sous l'arche Marion à côté de la méthode végétale du docteur Gervais. Mais à tout pittoresque miséricorde! Je demande la vôtre.

Un enfant hardi fut celui qui, courtisé par un négrier littéraire pour avoir son nom illustre, fût-ce sans sa prose ou ses vers, accepta la proposition à cette condition-ci: Vous me donnerez une pièce de 40 fr. (celles de 80 francs n'existant presque

plus) pour chaque lettre de mon nom. Le négrier pâlit. Pourtant il se résigna au marché, songeant à l'éclat de ce nom, et surtout au peu de lettres qui en formaient la magique sonorité. Bonheur! réfléchit-il, pas une double lettre dans ce nom; noble père, qui n'a jeté ni deux *FF*, ni deux *TT*, ni deux *NN*, dans le nom de ta race! Conclu, monsieur, une pièce de 40 francs par lettre. Envoyez votre nom à la caisse.

Le nom alla à la caisse, mais traînant à la queue trois noms de saints, dont l'auteur, par malice, n'avait jamais fait usage. Horrible queue! l'auteur s'appelait dans le ciel Chrysostome, Buonaventure, Népomucène. Trente-trois lettres! Soixante-six napoléons! 1,320 francs!!! Je ne cite pas les deux autres noms de l'auteur sur la terre; ils valent pourtant quelque chose. Le négrier s'évanouit. Dans sa colère, il cria qu'il était indigne d'un grand homme d'avoir tant de noms, lorsqu'il était si difficile d'en perpétuer un; et l'article n'eut pas lieu.

A défaut de grands noms, dont ils ne font usage qu'une fois, comme d'une capsule, les entrepreneurs pittoresques ont des demi-noms, des quarts de nom à leur solde. Aujourd'hui que la littérature est trop vaste pour se flatter de n'être cultivée que par des hommes de génie ou de grands seigneurs, elle partage ses bénéfices entre bien des enfans nécessiteux; les partage-t-elle enfin? Providence de ceux-ci, *la littérature pittoresque* leur vaut le consommé hollandais, et leur montre en perspective, dans une auréole de choux-croûte, le bouilli Botherel monté à domicile. En conséquence, il y a des styles à tout prix, des hommes universels pour rien. Qu'y a-t-il de trop banal pour l'abonné quand une fois on le tient? Il suffit de ne pas s'endormir à l'époque des renouvellemens. Comme l'alouette, l'abonné est rappelé vers le piége par le miroir; il ne faudrait pas avoir un écu dans sa poche. On compte aussi sur la manie des collections. Vienne 1835, trois mille compilateurs auront rhabillé Prudhomme, colorié Berquin, déchiqueté l'abbé Raynal, ce défenseur des noirs, qui ne croyait pas être vendu un jour par les négriers.

Il semblerait au premier abord, que cette monstrueuse accumulation de petites sommes va servir à des opérations merveilleuses et royales; point du tout. S'agit-il de géographie? on vous donne des esquisses nulles; de gravures? d'invisibles eaux-fortes; de texte? des compilations estropiées. Les lacunes de goût se paient.

L'exploitation de la menue monnaie de cuivre est venue après celle des pièces d'argent; mais ira-t-on plus bas? Hélas! il ne faut décourager personne. Et pourtant qu'y a-t-il de plus cher que le médiocre, à quelque prix que ce soit? Il faut le crier par-dessus les toits; la souveraineté populaire a ses courtisans et ses parasites dans un siècle où l'on ne parle que de ses auxiliaires et de ses enthousiastes. Les rois sont plus heureux, ils ne se ruinent que pour le génie.

A la vérité, il y a toujours un spéculateur qui se fait ce qu'il nomme une position; cette position est celle-ci : Voyant qu'on ne livrait pas grand'chose au public pour fort peu, ces messieurs ont conçu le projet de ne donner rien du tout pour beaucoup moins. Ajoutons qu'ils ont six fenêtres de file à la Nouvelle-Athènes; c'est inhérent au recueil.

On convient que beaucoup de vieilles fantaisies, culs de lampes et vignettes, figures macaroniques et fleurons, végéteraient, sans le pittoresque, dans la moisissure des caves. C'est un art arraché au champignon. Qu'en ferait-on? Du feu avec les bois, des cuillers d'étain avec les clichés. On les convertit en historiettes, dissertations, traités de physiologie. Le potier et le fondeur sont volés.

La richesse foncière des maisons de commerce pittoresque consiste d'ailleurs en vignettes. Il existe entre ces maisons des rivalités haineuses, comme entre les marchands de vin: celle qui a le plus de vignettes prime; celle qui vient à en manquer tout-à-coup chôme. Telle maison a en grenier de l'article (des vignettes) pour six mois; telle autre, dans moins de dix jours, n'aura pas vingt chameaux sur acier, douze tigres sur bois; telle autre ruse: elle épuise ses cathédrales pour faire donner les confrères dans le panneau; puis un beau jour, elle sort avec des hippopotames, et des boas à profusion. C'est un coup de fortune, le souscripteur adorant le boa.

Voici l'origine de la vignette, mère de la littérature pittoresque, la source de sa prospérité, source bientôt épuisée. Londres, qui a toujours donné à ses nombreuses relations de voyages l'accompagnement original de dessins de toute nature, a fini avec le temps par avoir au rebut des milliers de planches, de plaques de bois, de clichés inutiles. Une imagination française eut l'idée de profiter de cette balayure typographique, de l'importer en France,

et de reproduire ces dessins sans le texte dont ils étaient l'accessoire. A Paris, l'accessoire et donc devenu le principal : c'est-à-dire qu'on a imaginé un voyage pour justifier la vue d'un vaisseau, une description de pays pour donner la solution de quelques clochers et de quelques arbres, et qu'on a été obligé de mentir, sous peine de perdre une vignette dont le texte anglais seul pouvait fournir l'explication. J'ai vu un entrepreneur entrer et dire : « Faites-moi une paire d'articles. Voilà six cathédrales, trois maisons rustiques, deux monastères, une fontaine. » Et lorsqu'on lui demandait : « quelle est cette cathédrale dont le nom est absent? » Lui de répondre : « Qu'importe ? mettez cathédrale du roi Hérode, et travaillez. — Et cette maison rustique ? — Supposez que c'est la maison de Milton; les poètes n'ont pas de belles maisons. — Va pour Milton; jamais il n'aura été si bien logé. — Et ce monastère ? — Dites hardiment qu'il est des templiers; d'ailleurs ils en méritaient un aussi beau. — Et cette fontaine? — Oh! vous voulez tout savoir ; écrivez qu'on la voit au Mexique : elle doit être au Mexique. »

Souvent aussi, la vignette commande le sacrifice d'un membre de l'article. Vous décrivez, par exemple, un Patagon ; vous lui avez généreusement donné la moitié de la colonne pour s'étendre, voilà que ce diable de Patagon mord *sur la justification*, et repousse la copie, réduite à trois lignes en haut, trois lignes en bas. Un de mes meilleurs amis, un des plus spirituels écrivains de notre époque, Alphonse Karr, ayant à faire un article sur vingt vignettes de chiens, n'eut pas assez de place pour écrire une ligne de texte par chien; c'est à peine si un dogue lui permit de signer au bas.

Je ne terminerai pas cet article sans rapporter un événement dont le public n'a pas eu, je crois, connaissance. Un préliminaire est indispensable. La Belgique, que les gouvernemens nous accusaient de vouloir voler, nous vole à main armée notre industrie littéraire. Ces Belges, qui n'ont ni marine, ni frontière, ni langue, sont d'excellens contrefacteurs, les premiers contrefacteurs du monde. Tunis vit sur ses rapines à travers les côtes de la Méditerranée; Maroc brûle ; Tanger égorge ; la Belgique contrefait.

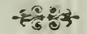
Or, pour revenir à mon histoire, les corsaires belges eurent vent d'une descente de Français en Angleterre, où ils allaient acheter des clichés, des bois et des planches d'acier, dans le but d'une grande entreprise pittoresque. Le Belge contrefait le texte français,

parce que j'ai dit qu'il n'avait aucune langue; mais il ne saurait contrefaire la vignette sans le bois ou l'acier. Le roi Léopold peut souffrir le brigandage; mais il ne lui est pas accordé de permettre l'impossible. Vite, les contrefacteurs s'embarquèrent sur un bateau à vapeur et arrivèrent dans la Tamise presque en même temps que les éditeurs français; ils étaient pleins de l'espoir d'enlever à ces derniers les clichés épars dans l'Angleterre. On eût dit la conquête des Normands. L'amirauté en trembla. Le roi Guillaume en fut informé. Descendus de leurs vaisseaux, les conquérans de la vignette firent main basse sur les ateliers, sur les vieux fonds de magasins, sur les greniers de librairie; les araignées anglaises ne savaient que penser. A la gloire de notre belle nation, nous avouerons que la part des Français fut la plus riche, la plus variée. A nous échurent les plus beaux sauvages, les plus énormes serpens boa; enfin, ces mille richesses d'histoire naturelle dont nous buvons les délices depuis dix-huit mois environ.

Battus sur ce point, les Belges tentèrent de vaincre leurs concurrens d'un autre côté. Partis ensemble ainsi qu'ils étaient arrivés, ils se rencontrèrent dans la Manche chargés majestueusement de vignettes de cathédrales, de poëles à frire, de maisons rustiques, de rois de l'île de Java. Le vaisseau français, armé en clichés et en guerre, voguait vers ses souscripteurs avec un vent favorable; il avait la conscience de ses cinquante mille abonnés; plus léger, le vaisseau belge se rapprocha, se mit à bord du vaisseau français, et puis tenta l'abordage. — *A nous les clichés!* Ce cri pouvait avoir les suites les plus fâcheuses, car Belges et Français étaient susceptibles de cesser de paraître avant leur prospectus.

Par fortune un vaisseau hollandais se dirigea vers le belge, content de gagner Ostende au plus vite; car la guerre est la seule chose que le Belge ne contrefasse pas.

GIRARDIN.



LES

PETITS THÉATRES DE NAPLES.

Oui, mesdames, c'est un feuilleton en grand. La ville de Naples, qui n'a peut-être pas trois journaux (par ordre exprès de son gouvernement), me permettra bien, je l'espère, ce genre de satisfaction. Je veux vous mener en belles robes et en éventails de papier peint, d'abord au théâtre *San-Carlo,* puis ensuite, si vous le permettez, au théâtre de *Polichinelle.* Vous n'y entendrez que des choses édifiantes. Il ne s'y passera rien de la force des drames modernes ; les dandies ne parleront pas le chapeau sur la tête comme à la Porte-Saint-Martin font les colonels et les séducteurs ; et il n'y aura pas de jeune fille qui assure avec un fauteuil la porte menacée de sa chambre d'auberge.

Naples, espagnole et italienne à la fois, raffole de spectacles. Depuis le Vésuve, théâtre éternel qui *ne donne* que le soir et à heures fixes, que de représentations, bon Dieu! Ici, d'abord, c'est une rue inouïe au monde, la rue de Tolède, la rue la plus criarde, la plus sale et la plus gaie, la rue de Naples où l'on *fait* le mieux le mouchoir. Prenez garde à vos poches, honnêtes *forestieri*(1)! Quand de pauvres vieilles dames à chapeau de paille, assez semblables à des revendeuses à la toilette, vous demanderont l'aumône dans cette rue; quand de belles grandes filles brunes comme une grappe

(1) Voyageurs.

d'Ischia vous porteront sous le nez de petits enfans tout nus, en vous disant : *Un grano per carita* (1)! défiez-vous bien de cette misère qui s'en va flairant vos habits et la générosité de vos manchettes! Je sais un de mes compagnons de voyage, grand philantrope auquel il en a coûté six foulards pour avoir écrit dans cette rue des remarques sur son album. Tout cela parce qu'au milieu du bruit et devant San-Carlo même on bat la caisse, et qu'un petit homme trapu, assez pareil au *gracioco* du théâtre espagnol, cabriole sur quatre planches au milieu de franciscains qui font la quête! Au mercredi des cendres, et quand il s'est bien promené, suivant l'usage, habillé en femme enceinte, ce *gracioso* commence à se rouler sur cette même place avec force doléances et grimaces, disant qu'il souffre et qu'il veut un médecin. Arrive une opérateur qui veut lui faire subir la méthode *césarienne*. Gracioso y consent. L'opérateur, armé de tenailles, lui extrait alors du ventre trois paquets de corde, un fœtus, du vermicelle et un gâteau de macaroni. Et à ce spectacle, les lazzaroni battent des mains; ils pleurent de rire et de compassion en s'écriant : *Povera donna!* Ne voilà-t-il pas, messieurs, le bon gros rire de Ragotin dans notre *Roman comique*?

Il est temps que je vous conduise à la façade de San-Carlo. San-Carlo ou Saint-Charles est un théâtre plus beau, à mon sens, que la Scala de Milan, malgré un assez mauvais goût de décoration intérieure qui fait ressembler ses dorures au papier de plomb qui recouvre les chocolats. Saint-Charles est vaste, aérée, brillant de reflets, quand on veut se bien donner la peine d'allumer son lustre. Les jours de gala (et notamment le jour du bal donné en l'honneur de sir Walter Scott (1832), la salle de Saint-Charles offrait un brillant coup d'œil. C'est en général la haute aristocratie qui en occupe les loges. Les officiers napolitains, brillans et agrafés dans leur uniforme, y font l'effet de ces enseignes ou mannequins élégans qui bordent les boutiques de tailleurs anglais dans Picadilly ou le Strand. Ils sont presque tous fort soigneux de leur personne, jolis hommes et bons ténors.

(1) Un sou par charité!

Donne-moi donc mon corset, maraud, dit Juan à Leporello son valet. Les officiers napolitains en disent autant. Le théâtre Saint-Charles joue le chant, la danse et les oratorios. Dominique Barbaja, entrepreneur de tous les théâtres d'Italie, était un pauvre cocher du temps de Napoléon. Il paraît qu'il aime mieux avoir à cette heure un palais *via di Toledo*, et une villa au Pausilippe. Vive l'industrie !

Au théâtre Saint-Charles, le premier théâtre de Naples, qu'entendrez-vous, je vous le demande, que vous n'ayez pas entendu? Mme Malibran y jouerait-elle la *Cencrentola*, Lablache *Henri VIII*, et Tamburini l'*Agnese*; vous croyez encore toucher le velours d'une loge des Bouffes. Venez donc à deux pas de là, oui, rien qu'à deux pas, et vous n'aurez pas sujet de vous repentir.

A deux pas de San-Carlo est construit son diminutif, San-Carlino, théâtre des polichinelles. C'est bien le plus bouffon, le plus crasseux, le plus goguenard, le plus rusé, le plus napolitain de tous les théâtres de Naples. J'y avais une place marquée tous les soirs entre la clarinette et le second joueur de *timbalo*, un petit bonhomme de douze ans. Je me souviendrai ma vie entière de la première farce que j'y vis jouer en août 1832. La *Rocca di monte Corvo* était le titre de ce bon et gras mélodrame. Dans ce mélodrame, il y avait douze brigands, un pauvre signor qui donnait sa bourse, et un souffleur que l'on accablait d'injures dans la salle même parce qu'il était *allegro* et donnait mal la réplique. Dans cette pièce, le *Pulcinella* était, comme dans toutes, le premier et le seul nœud de l'intrigue. C'est lui qui apprenait aux captifs de la caverne à jouer du flageolet et à s'esquiver. Le souterrain de Gil-Blas perçait évidemment dans tout cela. Il y avait une vieille de soixante ans, en jupe rouge, espèce de Léonarde, qu'on voulait aussi marier avec ce même Polichinelle. Le premier jour, je trouvai cela médiocrement bouffon, je comprenais très-imparfaitement le dialecte. Le dialecte napolitain est plein de verve, caustique jusque dans son grasseiement et ses sons de gorge, ayant parfois dans ses éclairs un singulier rapport avec ce que les Anglais nomment *humour*, mot qui serait ici fort bien remplacé par celui de *brio*. Une fois familiarisé avec la langue, je fus surpris

de saisir et d'applaudir moi-même involontairement à outrance la scène qui suit. (C'est Polichinelle avec sa veste blanche à gros boutons comme nos pierrots, et son masque noir à nez de carton, qu'on amène devant les brigands *della Rocca.*) On lui demande sa profession.

« *Sono artista,* dit d'abord Polichinelle.

Le brigand lui explique alors comment il se fait qu'il n'y a d'artistes utiles à la société que ceux qui tuent, pillent et dévalisent. Le même *bricone* fait paraître alors devant lui quelques autres hommes de la troupe qui continuent avec acharnement l'interrogatoire.

« De quel pays êtes-vous? » lui demandent-ils en chœur.

Polichinelle, effrayé d'abord, sa rassure et dit : *Romano.*

— *Romano!* dit un voleur, attends donc. Je me souviens qu'une fois, à Rome, un contadino m'a frappé de son couteau dans un marché. Depuis ce temps j'ai fait vœu de boire le sang et de manger le cœur du premier Romain que je rencontrerais.

— *Signori,* alors je suis *Toscano.*

— *Toscano!* reprend un autre; j'ai reçu sur la tête un violent coup de marteau dans cette gracieuse cité de Florence, et depuis...

— *Signori, signori, sono... Sinese.*

Du moment que Pulcinella est *Sinese,* c'est-à-dire *Chinois,* on ne l'inquiète plus, et chacun le laisse paisible. Il croise alors ses mains sur sa jaquette, fait tourner ses pouces et met un pâté dans la coiffe de son chapeau. Il mange ce pâté avec la grâce de Pourceaugnac achevant sa côtelette dans Molière. Il crie, il chante, il fait rire les bandits, danser la vieille et trembler la caverne avec sa voix de *basso.* J'oubliais de vous dire que dans cette pièce, l'homme volé (*Pigliato della roba*), le pauvre diable enfin est hué et sifflé. On applaudit beaucoup les voleurs, qui sont grands et forts comme des porteurs d'eau du Louvre. Avant tout, le Napolitain aime à se voir peut-être dans la glace; ces gens à rude barbe, à chapeau pointu, à phrases brèves, gens de grand chemin et de petites ruses, lui plaisent. Le Pulcinella l'égaie et a tout le fruit de ces représentations.

D'autres fois Polichinelle est le plus patient filou de la

terre ; il raconte combien de temps il faut *avant de se faire la main.*

Cette fois il est intendant du duc de Paligatiano, joli petit duc boiteux, aveugle, rachitique, que ce bon Polichinelle récrée et escroque comme un acteur ou un auteur en vogue à Paris.

Les Pulcinella portent le costume suivant :

Une jaquette très-ample à boyaux, un pantalon blanc comme la jaquette, des souliers à pompon blanc, un bonnet blanc, tout cela *fariné* comme la statue du commandeur à la lune. Le nez seul est noir. Ils nomment ce nez un nez de *papagallo.*

Quant c'est *Pasquale*, le meilleur et le plus vieux polichinelle de Naples, qui joue à ce petit théâtre de San-Carlino, théâtre enfoui, Naples n'a pas assez de carrosses.

J'ai connu un pauvre diable qui jouait les *polichinelles* sans trop de succès, et qui avait été marquis à Bergame, la patrie des arlequins. « C'est Arlequin qui m'aura porté malheur ; Arlequin, mon rival ! » soupirait-il mélancoliquement. Ce pauvre marquis ruiné dépensait dix grains par soir : *una orgeata, una limonata*, et tout était dit.

Il avait cinquante-deux ans. Je l'emmenai dîner un soir en compagnie à Santa-Lucia. Il s'exprimait avec une aisance parfaite dans notre langue, savait Juvénal et les poètes de la décadence, mangeait fort peu de pastèques et jouait fort bien aux dominos. Il me raconta que Murat lui avait un jour cassé sa canne sur l'épaule. D'habitude, Seripandia (c'était son nom) était fort railleur ; il jugea comique de porter un soir en scène les bottes jaunes, les éperons et les dentelles de Murat. Il avait un cheval blanc (en carton), et, comme il est à remarquer que les généraux ont presque toujours des chevaux blancs, Seripandia faisait le général et commandait douze galopins armés de bâtons. Cette farce amusa beaucoup, parce qu'il imitait le prince admirablement. Au sortir du théâtre, un homme en manteau l'aborda sous une lanterne, et lui remit une lettre : c'était un bon de 200 piastres sur la cassette de Murat. Le même manteau, élevant alors ses deux manches, laissa choir un gourdin irrécusable de volume sur les épaules du pauvre acteur. « Et de cette ma-

nière, ajoutait Seripandia, je touchai deux capitaux, ce à quoi je fus très-sensible..... »

Le théâtre San-Carlino, qui est placé dans une cave, réunit souvent la meilleure société de Naples; communément, c'est la bourgeoisie qui en occupe les gradins. Le *poeta* du théâtre, l'auteur des imbroglios, reçoit 40 piastres pour son livret quand ce livret est excellent. C'est ce que touche chez nous, par semaine, le plus mince auteur de vaudeville. Le *poeta* est souvent lui-même à la porte causant avec l'*aboyeur*; il loge d'ordinaire dans la partie haute et sale de la ville. Tout le monde n'est pas d'un coup Goldoni ou Giraud.

Bravo! bravo! il furbo e a crepare! viva! viva! miraviglioso! Voilà dans quels termes s'expriment les loges quand c'est un polichinelle en renom qui joue. Le commissaire assiste en habit brodé à ces représentations pour que tout s'y passe dans l'ordre, *e senza parlar di politica.* Il a, comme tous les spectateurs un peu gentilshommes, un grand éventail de papier peint, sur lequel est d'ordinaire saint Janvier, avec sa fiole de sang et des lunettes. Ce spectacle finit de dix à onze heures; il est voisin du fameux théâtre *Fondo*.

Le théâtre *del Fondo* a les mêmes acteurs, la même administration et les mêmes opéras que Saint-Charles; il est de moyenne grandeur, misérable d'entrée et flanqué d'une *bottega* intérieure, où des garçons en tablier blanc vous servent des oranges et des marasquins.

Je dois vous dire deux mots de *la Fenice. La Fenice,* qui n'a rien de celle de Venise, est encore un petit théâtre pareil à ceux de nos boulevards. On lit à sa porte des affiches dans le style français le plus obséquieux, sinon le plus pur; témoin celle-ci que je vais transcrire *littéralement:*

« Soirée du 28 juillet 1832,
» Pour le bénéfice de l'actrice Irène Severina,

» Avons l'honneur de vous *inviter* à notre théâtre, l'actrice *in-*
» *comparable* vous ayant choisi une des excellentes pièces du théâ-
» tre italien, ayant pour titre :

» *Le triomphal retour d'Ariolde,*
» *roi des Lombards, en sa ville;*

» Qui sera *suivie* d'un petit opéra en deux actes, et mêlé de bons
» mots et de traits ridicules pris de l'histoire florentine ; — savoir :

« *Le poète Tragoli* (*haricots*)
» *à la campagne de Pratolino.*

» Toute la décence possible, le zèle et les *salutations* de *l'humble*
» troupe, sont les attributs qu'*elle* ose se flatter qui pourront mé-
» riter votre présence et vos bienfaits. »

En sortant de là suivez vers la gauche les grandes dalles du quai du Môle. Le Môle, ce boulevard de Naples, contient sur ses quais presque autant de badauds que notre boulevard du Temple. Voilà des enfans en chemise, d'autres tout nus, se traînant deux à deux sur les parapets du Môle comme des fourmis au soleil. Survient un troisième, un quatrième, et les voilà qui cherchent à se hisser sur les grands rebords du quai ; puis tout-à-coup ils retombent sur le sable, mêlés comme chaque fil d'un macaroni.

Mais chut ! voici un monsieur en habit noir, habit râpé, habit de poète. Messieurs, respectons un peu son infortune. son habit a vu jadis Ugolin, il a touché de près la manche du comte Roger, il a reçu des coups de plat de sabre des Sarrazins. N'est-ce pas vous dire que ce pauvre chrétien va vous expliquer le Tasse, qu'il est pour le lazzarone la seule providence des temps anciens, l'homme des poèmes, des *canzoni*, des nouvelles ? Voyez ! le voilà à peine monté sur ses trétaux que le cercle d'auditeurs se forme attentif. Ils sont là tous en face de la mer d'Ischia et de Caprée ; le château de l'Œuf les regarde pour voir s'ils ne conspirent pas. Le château de l'Œuf, avec sa seule meurtrière ouverte comme un œil d'aigle, voit des conspirations partout depuis Masaniello. Allons, signor, voici le moment, le moment d'être grand et véritablement hardi ; dites-leur bien haut ce que vous pensez de cette force d'inertie qui est la seule force italienne, de cette mollesse de langage qui a passé de la bouche au cœur, de cette paresse qui tue chez eux les plus beaux sentimens d'audace ; parlez-leur du Tasse en prison et d'Alfieri, le Brutus en perruque ; et si vous avez du sang au cœur, di-

tes, dites bien haut comment il se fait que Pellico ne soit pas vert et pourri comme les murs de sa prison!

Mais l'improvisateur aime mieux parler d'Ugolin, Ugolin et le *mangia* [1] *di noi* de Dante; car, ne faites pas erreur, l'improvisateur n'est souvent rien moins qu'un pauvre homme de lettres ruiné, comme cela se voit chez nous, un brave homme d'auteur, comme l'était Camerana, auteur fécond qui jouait à lui seul les pièces de son théâtre [2], donnant par jour deux représentations, une le matin, une le soir. L'improvisateur d'Italie a du reste un but et une consécration véritables; il popularise la poésie chez le peuple. Autant nos improvisateurs de salon et d'Athénée sont ridicules en avilissant chez nous la poésie jusqu'aux fades jeux de la rime et aux puérilités de la scolastique, autant ceux d'Italie, en demeurant dans les bornes de leur emploi, en commentant l'esprit et le génie de leurs poètes, plutôt qu'en y substituant le leur, sont dignes d'attention et de justice.

Le domestique de la place qui me conduisait me fit remarquer un jour la maison d'un homme qui écossait quelques pois devant sa porte. « Voici Olivario, me dit-il, un gaillard solide pour l'improvisation, *bravo per canzoni;* on lui en commande de tous les côtés de Naples. Il fait aussi bien le couplet de table que l'épithalame, et mériterait d'avoir à Pompéi la casa du poète Sallustio. Seulement il s'est fait une grave affaire. Vous savez peut-être ce que c'est que la *Grotte du Chien*, car je vous suppose trop indolent en fait de curiosité niaise pour aller voir ce qui s'y passe. Or, il y avait dans Naples, il y a un mois, une vieille marchesa qui tenait beaucoup à son chien, un griffon nommé Zoppi. Zoppi avait bien le muffle le plus rosé et les oreilles les plus soyeuses du monde; il jappait surtout avec un rare talent, il jappait à ne pas laisser entendre un charlatan vendant son eau-de-vie et ses bouteilles d'élixir. Voilà que tout-à-coup il n'est question dans l'hôtel de la marchesa que de la disparition de Zoppi. Les voitures de la Chiaja avaient-

(1) Allusion à l'épisode d'Ugolin (*Inferno*).

(2) A San-Carlino.

elles écrasé l'intéressant griffon, ou bien la fontaine Santa-Lucia l'aurait-elle noyé? Quel lazzarone assez osé pour un tel crime? On affiche Zoppi dans toute la rue de Tolède. Zoppi figure en grosses lettres sur les petites affiches des *bottege* (1). La marquise avait des crises de nerfs devant le portrait au pastel de son griffon. Olivario l'improvisateur était le seul qui sût à Naples le sort du pauvre Zoppi; les aboiemens répétés du chien avaient toujours paru fort déplaisans au patient Olivario, qui déclamait avec assez de succès dans le salon du palais Coluccio, le palais de la marquise. Dans une circonstance toute récente, Olivario, avec ses habits troués, son pauvre chapeau gris et ses manchettes sales, avait eu l'insigne honneur de réciter *una novella tragica* devant le roi de Naples lui-même, qui était venu chez la marchesa prendre les sorbets. Au plus beau de son poème, Olivario avait été interrompu par Zoppi, qui, non content d'aboyer frénétiquement sur la terrasse, était venu mordre aux jambes l'improvisateur, et déchirer son pantalon, beaucoup trop mûr, lorsqu'Olivario disait ce vers :

La vendetta d'Apollo afatto Marte (2).

incident qui avait terminé la tragédie au milieu des rires les plus bouffons. Olivario s'était bien promis de s'en venger; de concert avec le paysan qui garde la Grotte du Chien, en trafique et en garde la clef, il avait, dans une belle soirée de juin, volé Zoppi qui furetait dans la cour du côté des cuisines. Le griffon Zoppi était devenu le *sujet* intéressant des expériences carboniques de ce gardien. La vie de ce pauvre animal se passait en évanouissemens réguliers et perpétuels, à la joie des curieux; des évanouissemens à faire envie aux petites maîtresses de Naples!

Or la marchesa n'avait jamais vu la *Grotte du Chien*. Curieuse de visiter cette grotte beaucoup moins digne d'intérêt que les étuves voisines de San-Germano, elle s'y fit con-

(1) Cafés.

(2) Mars a tiré vengeance d'Apollon.

duire par son cavalier servant. Dans le pauvre chien qui se tordait convulsivement sous l'influence empoisonnée de la vapeur de la grotte, elle reconnut Zoppi. Ce fut un coup de foudre pour la vieille marchesa. Elle fit mander le paysan qui confessa tout et vendit Olivario. La marquise voulait qu'il fût emprisonné ; mais comme c'était le jour de Pâques, et qu'elle avait coutume d'aller passer le reste des fêtes à Castellamare, le crime d'Olivario fut impuni.

Olivario est un bon père de famille ; il cultive lui-même ce petit terrain que vous voyez, et mange son blé de Turquie aussi bien qu'un lazzarone. »

En voilà assez sur les théâtres. — Parlons maintenant comme contraste des représentations et fêtes religieuses. Naples, curieuse et vive comme l'est une jeune fille, se laisse prendre par les yeux plus qu'aucune ville d'Italie. C'est le pays de la forme que cette brune Italie, comme l'Allemagne est le pays de l'idée. Il faut à ce ciel d'un bleu dur et vif, d'un contour brillant et toujours net, des couleurs également tranchantes, une poésie palpable et découpée pour ainsi dire au ciseau ; il faut que la religion elle-même s'y fasse toucher au doigt comme le côté du Christ qui accuse Thomas d'être incrédule. Et de là ces belles et saintes fêtes, ce viatique porté le soir aux flambeaux et ces fagots allumés devant la maison du malade ; de là ce prêtre qui passe sous un dais au son des cloches, et comme s'il s'agissait du salut de toute une ville ; comme s'il était Belzunce et que Marseille eût la peste! Tout cela pour un pauvre homme dans une mauvaise chambre, agonisant et entouré peut-être de trois amis. Il n'y a que Naples pour ces représentations aux crucifix miraculeux, aux bannières bénies, aux châsses saintes. Naples, avec son épicuréisme grossier, sa gloutonnerie flamande, incline le genou devant ces pieux lambeaux du catholicisme. — Je n'en veux pour témoin que la fête du sang de saint Janvier *festa del sangue,* nom qui désigne le miracle annuel de Naples. C'est dans la chapelle du Trésor que se conservent le buste et le sang de saint Janvier, ce patron merveilleux de la ville. Cette chapelle, érigée après la peste de 1526, renferme des *lunettes* peintes par le Dominiquin, admirables restes du génie de ce grand maitre, dont les ri-

vaux redoutaient tellement la force, qu'ils cherchèrent à l'empoisonner jusqu'à deux fois en mêlant un arome vénéneux au plâtre chaud dont il se servait pour ses fresques.

Le miracle du sang de saint Janvier a lieu dans cette chapelle. Le sang, contenu dans une fiole de verre, est montré aux curieux pour que l'infaillibilité du miracle ne soit pas douteuse. Il y a, dès le matin, de vieilles femmes à bâtons noueux qui s'approchent sans trop de façon de la balustrade et demandent au saint de ne pas les faire languir. Quand le miracle n'a pas lieu assez vite (c'est d'ordinaire vers midi), ces femmes mettent les poings sur les hanches, injurient le saint et lui prodiguent les noms les plus grossiers. L'illumination de la ville est admirable le soir; son obélisque est entouré de girandoles : ce coup d'œil est éclatant, moins remarquable cependant que celui de la *girandola* à la fête de saint Pierre de Rome.

Cet appareil de représentations religieuses, toujours théâtral et solennel, se fait remarquer plus étrangement encore à la fête de la Madone de l'Arc. La *Madona del Arco,* solennité plus mystique que celle de *Piedigroto,* réunit autant de monde autour de sa chapelle. C'est, pour un voyageur qui ne connaîtrait pas l'Italie, la chose du monde la plus incroyable et la moins suspecte.

Dès le matin, cette chapelle, simple et sans ornemens autres qu'une châsse chargée de pardons, est ouverte aux populations environnantes. Résina et Portici y accourent en foule. Il y a à l'entour des danses et des tavernes en plein vent. Vous y verriez de beaux jeunes hommes en veste rouge à boutons à fraise, le bonnet pointu et la plume de coq penchée sur l'oreille, des petits enfans et des vieillards paralytiques qui s'y font porter en chaise. Au dehors, c'est la vie et le tumulte; on achète des fruits, on mange des *salames* (¹), on élève bien haut de grandes fourches chargées d'images de saints. Les paysans qui promènent ces fourches sont vêtus de casaques à rubans; ils dansent en chantant près du temple la plus animée des tarentelles.

Au dedans et comme contraste, c'est un peuple de mendians hâves et lépreux qui marche à genoux sur les dalles, prie à voix haute, et se traine à deux mains depuis la pre-

mière pierre de l'entrée jusqu'au maître-autel, *léchant le pavé*, il faut le dire, et se frappant la poitrine en s'écriant: *Madona!*

Les gens que leur confesseur ou leurs vœux amènent en cet endroit, ne ressemblent que trop à ces malades désespérés que les médecins envoient aux eaux les plus maussades et les plus lointaines. Tout ce misérable troupeau d'hommes serrés, rongés d'ordure et lèpre, hurlait à notre entrée comme les damnés de Dante; les paysans et les bourgeois se tenaient à l'écart prosternés devant la châsse. Nous vîmes un beau garçon des Abbruzes soulever alors le rideau en cuir de l'église; il entra et se mit à prier debout devant la Madone. Il priait avec ferveur et grande onction. Les gens qui l'entouraient, le regardaient tous comme un païen parce qu'il restait debout. Je me souviendrai toujours qu'il tenait sa main sous sa veste de velours bleu; il avait le regard fier, ombragé d'épais sourcils, de larges boucles d'oreilles en croissant, et le sifflet du chevrier pendu à l'une de ses basques. Il paraissait immobile, je le supposais du moins, lorsqu'en m'approchant je crus voir une main crispée qui labourait sa poitrine, pendant que de l'autre il tenait son chapelet. Les regards de quelques *contadini* des montagnes demeuraient fixés sur lui, et on hésitait à se dire tout bas qu'il avait été vu dans les prisons d'Ancône il y avait bien trois ans. Quel qu'il fût, ce jeune homme avait sans doute à expier quelque crime, car la sueur lui ruisselait du front, et ses lèvres devenaient pâles et violettes par intervalles. Il y eut un instant où il s'écria : *Benedetta*! avec un tel accent de désespoir, que ce mot, qui ne pouvait pourtant s'adresser qu'à la Vierge, fit détourner la tête aux aveugles de l'église del Arco.

Ces aveugles, pour ne pas perdre leur rang, se tenaient tous par une longue ceinture rouge à glands de soie verte, ayant bien soin d'avancer vers la châsse quand le cri du gardien ou le bruit des pas les avertissait de marcher. Il y avait encore là de tout petits enfans qui s'étonnaient naïvement de voir leur père baiser ainsi le pavé et se relever ensuite la tête meurtrie de coups violens, tandis que l'encens fumait, et que l'orgue (un pauvre orgue à trois tuyaux) essayait quelques hymnes saintes. Nous vîmes descendre aussi

à la porte même un vieillard en grande robe assez semblable au *pastrano ;* il descendait d'une chaise, soutenu sur les bras de ses porteurs. Il fit une très-courte prière devant la Vierge et sortit. Son médecin, monté sur un petit cheval barbe, l'accompagnait. Quand nous sortîmes, la pluie était abondante; les tentes bariolées et les beaux habits des filles devinrent l'objet des plaisanteries de cette foule, et la procession, qui remontait elle-même en caratelle, ne fut pas le sujet de conversation le moins piquant de cette journée.

Il arrive aussi que parfois à Naples quelques fêtes religieuses ont lieu sur le golfe. A bord, par exemple, chaque *phalance* ou barque est illuminée. La marine napolitaine envoie des salves de pétards à tous les clochers de Naples; à défaut de canons, cette pauvre marine de pêcheurs se consume en fusées et en chandelles romaines. C'est un magique et curieux spectacle que ce golfe étincelant alors à la lune comme une émeraude ; les petites embarcations le traversent ; les hymnes pieuses accompagnent le mugissement de sa grève. D'ordinaire c'est à la pointe même du Pausilippe que se tiennent les gros navires ; c'est aussi de là que Murat, en bottes jaunes et en manchettes, regardait un jour une escarmouche navale où il pensait à tort avoir le dessus. Quand il vit clairement sa défaite, à l'aide de son télescope, il se contenta de demander le spectacle du jour et partit.

Pour peu que vous ayez foi aux revenans, n'allez pas le soir à Naples, près de *San-Giovani Majore.* Pendant mon séjour, il y avait sous le porche gothique de cette église un concours de monde prodigieux. Sur le onze heures du soir, un pauvre diable, appelé Barabini, apparaissait avec un paillasse et une lanterne magique. Ce paillasse, qui avait nom Marotto, demandait alors à *la société* si elle ne serait pas aise de revoir ses ancêtres, *suoi parenti vecchii e morti.* Quelques esprits forts, qui passaient sous le rideau, prétendaient avoir reconnu fort bien leur père et leur mère, que le paillasse *découpait* sur du papier noir, d'après leur indication. Bonnes et candides frayeurs !

Il y a aussi à Naples des théâtres particuliers, des théâtres d'*amatori.* Souvent ils servent à tromper bien des jalousies conjugales, à mener bon train les affaires de cœur des jeunes

filles ou des belles dames. Une femme ou une fille qui ne peut voir son *amorato*, et vit cependant dans la même société que lui, convient de prendre dans la pièce que l'on doit jouer un rôle en rapport avec sa situation, et de la sorte les deux amans se comprennent et s'épanchent tout en récitant Giraud ou Goldoni. Les comédies de M. Scribe sont maintenant fort goûtées en Italie. La mode, cette folle déesse qui fait une loi de ses caprices, a mis à l'ordre du jour le répertoire de l'ancien théâtre de Madame. Les abbés font répéter *Malvina*, et les colonels apprennent *Philippe*. M Scribe, vingt fois plus heureux qu'en France, où les journalistes se vengent constamment sur lui de tout l'ennui que leur donne un feuilleton à écrire, M. Scribe reçoit sur les affiches italiennes le non d'*illustrissimo e famoso autore*. Le roi de Naples, en 1832, voulut voir jouer une comédie à Castellamare. Là se trouvait réunie, comme de coutume, la bonne et brillante société de Naples. Les acteurs étaient M. le comte de la Ferronays, Mmes de Marcellus, de Gr..., la comtesse Kisl... et autres, société française, comme vous l'indique le programme; charmante et douce société! Je laissai un de mes amis, jeune Anglais fort distingué, apprendre le rôle de Frédérik Lemaître dans *l'Auberge des Adrets*. Le roi de Naples vit-il la pièce, je ne sais; toujours est-il qu'elle fut mise à l'étude. C'est une merveilleuse chose que cette importation ou *imposition* du théâtre français en Italie. La paresse italienne trouve les pièces toutes faites; elle n'a que les frais de traduction et de mise en scène.

J'ai vu, me disait le comte de S..., j'ai vu, il y a quinze ans, des théâtres bien plus curieux à Naples. Les domestiques de bonne maison y jouaient; on les appelait *theatri domestici*. Une comtesse de Naples avait fini pas s'enticher violemment de ces bouffonneries; elle y passait réellement la moitié de sa vie, donnant à Cassandre et à Pulcinella une tabatière en présent, une montre aujourd'hui, demain une épingle d'or. Un de ces comédiens subalternes, jouant un jour le rôle d'un Frontin, reçut d'elle un billet ainsi conçu : *Alla sera, domani palazzo. Nola*. Ce valet, garçon fort intelligent, comprit bien vite qu'il ne fallait pas, en cette affaire, jouer le rôle commun et fastidieux d'un

homme à bonnes fortunes ; il calcula prudemment la valeur des bijoux et du mobilier de la comtesse, il sut tout cela par son frère, qui avait autrefois servi cette dame. Ayant alors reconnu que le total formait un fonds qui pouvait lui procurer une douce vie et une vieillesse agréable, il osa proposer sa main avant de rien accorder aux bizarres exigences de celle-ci. J'ignore s'il avait lu *l'Epoux par supercherie,* de Boissy, mais toujours est-il que le rusé coquin en vint à ce qu'il voulait. Il épousa la comtesse et *eut des gens.*

Les lois injustes, qui notent chez nous les comédiens d'infamie, existent moins à Naples que partout ailleurs ; les plus grands seigneurs ne rougiraient point de faire leur ami d'un acteur honnête homme. Riccobini, renommé si justement à Paris, revit encore pour sa probité et ses bonnes manières dans quelques acteurs privilégiés, tels que Lablache, Tamburini, Rubini. Ce que je dis là ne doit pas toutefois servir d'excuse à certains caprices féminins trop prononcés. Une autre belle comtesse bien connue promenait à Naples Davide dans sa voiture ; pour ce fait, elle avait soulevé l'opinion de certains salons. Cependant la comtesse O...., si distinguée par le charme et le piquant de son esprit, est la Christine des arts et la protectrice des jeunes talens dans cette séduisante Italie ! J'aime mieux cette aisance que la froide hospitalité des autres pays. Ici l'artiste, quand il n'est pas contrefait, peut d'un jour à l'autre *passer* prince. Allons donc faire de la poésie et de la musique sous ce beau ciel.

Lord Byron avance quelque part dans ses mémoires une opinion au moins douteuse, c'est que l'Italie ne saurait avoir aucune prétention à un *théâtre comique*, ce pays ne représentant nulle société. C'est une grave aberration à mon sens. La comédie politique de l'Italie est seulement là où le noble poète ne la voyait pas. Il faisait pis que de ne pas la voir, lui Byron, il l'oubliait. Ainsi il oubliait que c'était cette même société italienne, si molle, si facile, qui lui avait fourni les couleurs gaies de Beppo. Il oubliait encore que don Juan est Italien plus qu'Anglais vers la partie admirable du IXe chant, évidemment empreint des souvenirs délicieux de Ravenne, de Pise, de Florence et de Vé-

rone. La comédie italienne trouverait surtout d'abondans sujets de se produire dans cette ville de Naples. La comédie italienne, c'est l'inégalité perpétuellement heureuse et comique des conditions, c'est le polichinelle aux prises avec le marquis. Ne venez donc pas nous dire qu'il n'y a pas de comédie en Italie! Elle vous coudoie dans la rue, dans le salon; elle est partout. C'est elle qui a mis le grelot à Battachi, ce poète de *novelle* inconnu en France, jeune Napolitain plein d'avenir et d'esprit. C'est elle qui soufflera quelque jour à Manzoni une belle et admirable comédie politique; car Manzoni me le disait à moi-même en 1832 : *C'est la comédie de Beaumarchais qu'il nous faut ici!*

Naples est la ville des comédies comme Paris celle des satires, comme Londres l'enfumée celle du drame. Naples obtiendra cette couronne, je n'en doute pas; quelque jour surgira ce nouvel Arioste, quelque jour aux chansons du port succédera Aristophane dans la salle Saint-Charles.

M. de Montmorency-Laval, dans une lettre pleine de sens, parlait de l'enthousiasme qu'excitent dans Naples les moindres représentations. «Les bravos, dit-il, n'y sont pas » achetés comme chez nous; on rougirait là-bas de l'igno- » ble métier que l'on fait entreprendre aux malheureuses » bandes de nos théâtres. Le rire napolitain, plus franc » que pudique, est le bon rire de Molière. On n'y hurle pas » la tragédie, on la chante; — c'est un défaut qui vaut » mieux. »

Byron, parlant de sa chère Ravenne, écrivait : « Ravenne » aura, dit-on, cette année, quelque reflet des belles » fêtes de Naples. Il doit y avoir spectacle, foire, opéra » en avril, et un autre opéra en juin. — C'est le seul peu- » ple qui comprenne la vie; *il va au spectacle pour parler, en* » *compagnie pour se taire.* »

Du temps de Byron, le *signore Inglese* si traditionnellement célèbre à cette heure encore parmi les gondoliers de Venise, l'Italie avait en effet de magiques reflets de sa gaieté. L'Italie, même après l'invasion française, respirait, pour ainsi dire, et se remettait à vivre. Les Anglais n'avaient pas encore glacé le rire aux lèvres de la folle Italie. Ce sont eux, eux seuls qui l'ont faite anglaise et triste. L'Au-

triche, cent fois moins coupable, n'a rien retranché du moins de ces allures vives et de ces mœurs faciles qui formeront toujours le caractère de ce peuple. Les Anglais, par le luxe de leurs importations, le prosaïsme de leurs idées, et leurs excursions fréquentes parmi ce peuple, ne servent qu'à le dénaturer de jour en jour, ne fût-ce qu'en donnant le goût du commerce à son indolence. Un Anglais en Italie m'a toujours paru un contresens.—Aux yeux de Byron, chacun sait que c'était plus : c'était un outrage.

Ce peuple d'oubli vivra donc et périra dans l'oubli. C'est au milieu de Naples embaumée, de Naples radieuse, au bord de son golfe, que tout poitrinaire qui est poète veut mourir ; c'est à Nice et sous les orangers que les imaginations le plus bourgeoises vont s'éteindre. Un Napolitain, homme d'esprit, me disait que son aïeul, musicien très-fort sur *la viola di gamba,* s'était fait porter, avant de se suicider, à la pointe de Pausilippe, un tambour de basque sous les pieds, un citron en main et un cigare à la bouche ; il chanta, fuma, joua du tambour un petit quart d'heure, puis se jeta dans la mer. Ne voilà-t-il pas Naples bien représentée dans ce singulier musicien ?

Et maintenant vous aurez peut-être une idée des représentations et des cérémonies religieuses ou profanes de Naples. Tout cela se passe au soleil ou aux flambeaux. Le théâtre et l'église unissent leurs pompes sous ce ciel favorisé ; les cantatrices de chapelle y font d'excellentes chanteuses de théâtre. Dans cette grande ville de Naples, turbulente et folle cité, tout s'affiche, tout est théâtre. Les femmes de Naples se font voir au balcon, ou montrent leur pied en ramenant leur voile sur le visage. Les lazzaroni étalent au soleil le spectacle de leur paresse en haillons ; tout ce peuple de misère se pare comme le ferait un vieil acteur de province ; il a du blanc et du rouge. Les images qu'on lui montre, et les comparaisons qu'on lui fait toucher au doigt, sont les plus sûres comme impression et résultat.

C'est un peuple vieillard ; c'est aussi un peuple enfant. Il ne lui faut ni profession, ni calcul, ni richesse, ni probité ; il a trouvé moyen de se passer de cela. Ce qu'il lui faut, c'est le *panem et circenses ;* les spectacles font sa vie. La fertilité

du pays et la multitude de ports maritimes disséminés sur sa côte entretiendront pour long-temps son apathie; il a du savon, du blé de Turquie et des acteurs. Il broie du jaune pour ses peintres, produit de la soie pour ses maîtres, et monte des cordes de violon pour ses artistes. N'est-ce pas bien encore la ville de Boccace et de Fontanus?

E. Roger de Beauvoir.

—

CHRONIQUE

DE

GOETZ DE BERLICHINGEN.

GUERRE DES PAYSANS EN 1525.

Le désir de savoir comment Goethe était resté fidèle à l'histoire en écrivant son drame de Goetz de Berlichingen, m'a fait rechercher qui était Goetz, et quelle part il avait prise à la guerre des paysans.

Dans les années de loisir qu'il lui fallut passer dans son château après sa captivité d'Augsbourg, Goetz a lui-même écrit sa vie (1). C'est une œuvre d'une grande bonne foi et d'une rare simplicité. L'auteur raconte naïvement tout ce qui lui est arrivé, aussi bien les faits importans de son histoire

(1) La première édition parut à Nuremberg; la seconde à Francfort en 1731, avec des notes intéressantes, mais diffuses; une troisième à Nuremberg, en 1775. La plus correcte et la meilleure est celle publiée en 1813 à Breslaw par MM. Büsching et van der Hagen, auxquels l'Allemagne est redevable de tant de précieux travaux bibliographiques.

que les plus petits détails. On voit bien que ce n'est pas un écrivain bel-esprit qui veut s'acquérir une nouvelle gloire par la publication de son livre, mais un brave homme de guerre qui, ne sachant que devenir s'il ne monte pas à cheval, s'il ne court pas les grandes routes la lance au poing et le casque en tête, cède un jour aux sollicitations de ses amis, et raconte, la plume à la main, ce qu'il aimerait mieux raconter de vive voix, au milieu de ses compagnons, près d'un feu de bivouac.

Goetz naquit à Jaxthausen, domaine héréditaire de ses pères, vers l'an 1480-1482. On l'envoya une année à l'école, et il en eut assez. La coutume n'était pas dans ce temps-là de donner tant de science à un chevalier. C'était beaucoup s'il savait lire lui-même un défi de guerre, et signer, en cas de besoin, son nom. En 1495, Goetz, qui avait alors environ quinze ans, commence déjà sa vie errante. Il se rend à la diète de Worms, en qualité d'écuyer de son cousin Berlichingen. Bientôt il entre en la même qualité au service du margrave Frédéric Gedachtoms, son seigneur suzerain, et ne tarde pas à se distinguer par son impétueuse bravoure.

C'est du reste une chose étrange que ce métier de guerre comme Goetz nous le raconte. Il ne passe que peu de temps à la cour du prince. Il retourne dans son château, visite les seigneurs voisins, s'en va à lui seul, ou tout au plus avec son écuyer, entreprendre des expéditions aventureuses. Si une division éclate entre quelques princes, ou entre les nobles du pays et les bourgeois d'une ville, comme cela arrivait souvent, il tâche toujours de se ranger du côté de son suzerain, sans oublier pourtant de défendre le bon droit. Alors il se met en route, et commence à guerroyer, menant une rude vie, gagnant très-peu, et souvent obligé de faire des dettes pour s'acheter un nouveau cheval, ou une autre armure. Dans l'intervalle, il a toujours soin de se créer quelque occupation, afin de ne pas laisser reposer trop longtemps son bras et son épée. C'est un méfait, une injustice à réparer, une guerre entreprise pour son propre compte, après qu'il en a entrepris pour les autres. Il a une querelle avec l'évêque de Bamberg, et cette querelle l'occupe des années entières. Il y revient toutes les fois qu'il a un moment

de loisir; il poursuit le malheureux évêque sur tout ce qui lui appartient. A peine celle-là est-elle assoupie qu'il s'en fait une autre avec l'archevêque de Mayence, et c'est un champ de bataille non moins précieux à entretenir que le premier. Puis, comme l'on connaît déjà sa bravoure et le zèle avec lequel il l'emploie à défendre des intérêts injustement lésés, on lui demande le secours de son bras, comme on pourrait demander à un écrivain de nos jours le secours de sa plume. Un tailleur n'a pu obtenir le paiement de deux cents florins qu'on lui doit à Cologne, et Goetz de Berlichingen s'en va arrêter sur la route les deux premiers marchands de Cologne qu'il rencontre, et les tient à la pointe de son épée jusqu'à ce qu'ils aient payé les deux cents florins. Quelques marchands de Nuremberg ont trahi l'un de ses écuyers, et lorsque ces marchands se rendent avec leurs voitures de bagages à la foire de Francfort, ils trouvent Goetz de Berlichingen qui les soufflette l'un après l'autre, et les renvoie honteusement après s'être emparé de leurs marchandises.

De telles expéditions nous semblent aujourd'hui très-singulières, et nous pourrions les qualifier d'un nom fort peu chevaleresque. Mais Goetz les entreprenait avec la persuasion intime qu'il remplissait un devoir de conscience, et satisfaisait aux lois de l'honneur. Le souvenir des règles de chevalerie, le souvenir même des idées religieuses ne le quittait jamais dans de telles occasions. « Je dois, dit-il à la fin de son livre, rendre de grandes actions de grâces à Dieu qui m'a soutenu visiblement dans toutes mes entreprises aventureuses et combats singuliers. »

Dans quelque circonstance qu'on le prenne, on le verra toujours aussi fidèle à ses principes de chevalerie, basés sur le droit de suzeraineté, et sous ce rapport-là surtout sa vie est très-curieuse à étudier. Goetz est bien un homme de guerre hardi et entreprenant, un homme fier qui s'appuie sur son courage plus encore que sur sa noblesse, et marche librement au secours du pauvre paysan opprimé, sans redouter ni prince, ni seigneur, ni chapitre de chanoines. Que lui importe le courroux de l'évêque de Bamberg, ou les menaces de l'archevêque de Mayence? Ce sont des nobles puissans, et lui est noble aussi, et il veut traiter avec eux d'égal

à égal. Mais si son margrave parle, ou si le nom de l'empereur est prononcé, tout ce courage bouillant s'assouplit, car le margrave est son suzerain, et l'empereur est le maître auquel, en vrai chevalier, il doit rendre hommage.

Cette fidélité de Goetz était bien connue, et lorsqu'à la diète d'Augsbourg les marchands de Nuremberg vinrent porter plainte contre lui à Maximilien : « Je connais très-bien Berlichingen, répondit l'empereur, je l'estime pour sa loyauté et sa valeur ; et ne dirait-on pas que pour un sac de poivre qu'un marchand aura perdu, il faille mettre tout l'empire en rumeur? »

C'est dans une de ces rencontres fréquentes avec les Nurembergeois que Goetz eut la main coupée. « Je sentis, dit-il, que l'épée de mon adversaire avait pénétré sous mon gantelet, et que ma main ne tenait plus au bras que par un peu de peau. Alors, comme s'il ne m'était rien arrivé, et sans laisser paraître ce que je souffrais, je fis reculer doucement mon cheval, et je m'en allai rejoindre mes compagnons. »

Quand Goetz voit tomber sa main droite devant lui, il regrette sans doute d'être estropié pour toute sa vie? Non pas, mais de ne pouvoir plus exercer le métier de chevalier, de ne pouvoir plus combattre ses ennemis ; et lorsqu'il apprend qu'on peut remplacer cette main par une main de fer, il redevient tout joyeux.

Les efforts des ennemis de Berlichingen, et notamment ceux de l'évêque de Bamberg, n'avaient pu parvenir d'abord à attirer sur sa tête la colère de l'empereur ; mais plus tard il embrassa le parti du duc Elbin de Wurtemberg contre l'alliance souabe, et en 1522, après que le duc eut été chassé de ses états, Goetz fut arrêté et conduit à Heilbronn. D'abord on lui donna, sur sa parole de chevalier, la ville pour prison; mais ce n'était pas assez pour ses ennemis de l'avoir ainsi écarté du champ de bataille, et de le tenir, par sa promesse d'honnête homme, mieux renfermé à Heilbronn qu'on n'aurait pu le faire avec des verrous. Un jour, un commissaire de l'alliance souabe arrive auprès de lui, et veut lui faire signer un écrit que Goetz regarde comme injurieux à son honneur. Comme on peut le croire, il refuse hautement de condescendre à un tel acte. On menace de le jeter dans la tour ; il déclare qu'il a

juré de rester dans la ville, et qu'il y restera. Cependant il envoie prévenir son beau-frère de Sickingen, qui accourt en toute hâte avec une troupe d'hommes à cheval. Les bourgeois de Heilbronn et le commissaire surtout ont peur, et ils relâchent Berlichingen, moyennant une somme de deux mille florins, que le pauvre chevalier dut emprunter de côté et d'autre à ses amis, car il ne l'avait pas.

Goethe a fait de cette résistance de son héros, et de l'arrivée subite de Sickingen, l'une des plus belles scènes de son drame.

Goetz retourna dans sa demeure, mais peu de temps après un événement survint qui, en l'entraînant dans son tourbillon, devait avoir pour lui des suites longues et douloureuses; je veux parler de la guerre des paysans en 1525 (1).

Tous les peuples ont eu l'un après l'autre ces révoltes de l'esclave contre le maître, de l'opprimé contre l'oppresseur, dernières protestations de la passivité du faible poussé à bout, espèce de saignées avec lesquelles le peuple se soulageait de ses plaies. La Grèce a eu ses combats d'ilotes, Rome son mont Aventin. Les moyen âge n'emportait pas avec lui les lois barbares de l'esclavage; mais le servage sous le gantelet de fer de certains hommes était peut-être encore pis. Et il y a eu rébellion de toutes parts contre les lois brutales de cette époque, et rébellion surtout contre leur interprétation, souvent plus brutale encore. En prenant l'histoire des siècles qui ont amené l'émancipation successive des peuples, on peut voir se dérouler une chaîne de révoltes non interrompues qui éclatent comme autant de volcans, l'une à la suite de l'autre, au Nord et au Midi. Quand l'une est éteinte, un autre recommence. La race de serfs, qui s'est vengée, expie dans les tortures son entreprise audacieuse; mais une autre suit son exemple.

L'histoire de ces révoltes populaires diffères dans ses circonstances : le caractère général en est le même. On se sou-

(1) Voir sur cette guerre des paysans les importantes recherches faites par M. de Raümer (*Histoire d'Europe*), Wachsmuth (*Histoire des guerres de Paysans*), Ernsius pour le Wurtemberg, Calmet pour l'Alsace, etc.

lève contre les priviléges, on se bat au nom de la liberté. Mais cette liberté, en quoi consiste-t-elle dans le commencement? A obtenir une répartition plus égale d'impôts, à diminuer le poids des dîmes, les nombre des corvées. Les pauvres paysans qui crient à l'oppression ne songent pas encore à réclamer un droit d'élection, et à se faire une charte constitutionnelle. Ce qu'ils demandent le plus souvent, ce dont ils se réjouissent surtout, c'est de pouvoir pêcher, chasser en liberté, tant ce partage des animaux de l'air et des champs au profit de quelques-uns est contre la nature, tant ils ont honte de ne pouvoir tuer le lièvre qui vient ravager leurs jardins, parce que le lièvre est réservé pour les nobles plaisirs de leur maître.

Le mécontentement couve long-temps en silence dans tous les cœurs. On n'en aperçoit rien, on n'en pressent aucune trace. Le ciel est calme, les nobles se rendent joyeusement à leurs rendez-vous de fête : les bois retentissent du son de leurs cors, le château du bruit de leurs chants, et tout-à-coup la moindre circonstance fait éclater l'orage qui se préparait dans l'ombre. La moindre étincelle qui tombe à temps opportun allume l'incendie. En un instant, cette foule patiente lève la tête, et se rue contre ceux dont elle a subi les longs affronts. L'esprit de soulèvement court d'une chaumière à l'autre, comme le feu sur une traînée de poudre. Une même pensée soulève en un clin d'œil mille bras qui tout à l'heure labouraient péniblement la terre; une même soif de vengeance remplit toutes ces poitrines sur lesquelles hier encore le farouche suzerain aurait pu poser impunément le talon de sa botte. Avant que les nobles aient distingué l'étendue du danger, la campagne est envahie, les instrumens d'agriculture deviennent des instrumens de guerre. Cette fois les forêts ne retentissent plus du tumulte entraînant d'une chasse joyeuse, mais des rauques acclamations d'une troupe d'hommes avides de sang. Les châteaux n'ouvrent plus leurs larges salles aux rians banquets des chevaliers, aux ballades du ménestrel; la main des incendiaires s'en approche et les fait flamboyer aux quatre coins. Incendie et pillage, meurtres et cruautés de toutes sortes, voilà ce que veut maintenant cette foule qui s'avance en désordre contre

la demeure de ses maîtres, qui se précipite comme un torrent à travers la campagne avec des cris de colère féroces, et des rires plus féroces encore. Il faut que l'orage déborde tout ce qu'il a amassé de grêle et d'éclairs ; il faut que quelques jours acquittent les souffrances d'un siècle, que le massacre venge les humiliations, que le renversement des palais paie les souffrances de la chaumière.

Veut-on savoir quelle faible circonstance peut amener une guerre, quand le peuple n'attend que l'occasion d'éclater?

En 1207, dans l'archevêché de Brême, le curé de Steding, blessé de n'avoir reçu à l'offrande qu'un gros (1) de la main d'une femme riche, met dans la bouche de cette femme qui s'agenouille pour communier le gros au lieu de l'hostie. Le mari assemble ses amis, la foule accourt, la colère gronde, le prêtre est tué, le presbytère renversé ; l'archevêque de Brême lance l'excommunication contre la ville ; les habitans résistent, et voilà une guerre qui dure vingt ans, une guerre qui promène la désolation dans tout le pays. Il fallut, pour la terminer, traiter les Stedinger comme des hérétiques. Le pape prit fait et cause pour l'archevêque, lui prêta le secours de ses bulles, et une croisade en bonne forme fut dirigée contre une population peu nombreuse qui avait soutenu une lutte si opiniâtre. La lecture d'un bref du pape qui accordait de grandes indulgences à ceux qui combattraient les Stedinger augmenta beaucoup les troupes de l'archevêque. Mais les Stedinger s'avancèrent encore avec plus de six mille hommes contre leurs adversaires, et ne cédèrent qu'après avoir vendu chèrement leur défaite.

En 1381, en Angleterre, un receveur d'impôts qui avait déjà soulevé plus d'une fois contre lui le mécontentement populaire, veut prendre de force la fille d'un ouvrier, Wat Tyler (couvreur). Wat Tyler le tue, arbore l'étendard de la rébellion ; le peuple se range autour de lui. Et voilà en peu de temps Wat Tyler, l'ancien couvreur, maître d'une armée de cent mille hommes, qui, après avoir ravagé quelques provinces, s'être emparé de plusieurs villes, s'en va braver le

(1) Petite pièce qui équivaut à trois sous et demi de notre monnaie.

roi Richard jusque dans la Tour de Londres, et marche un jour à côté de lui, Wat Tyler comme le roi, Richard comme le sujet.

Ce qui domine ordinairement dans ces révoltes, c'est surtout la haine contre le haut clergé. Les paysans qui s'en vont, la faux et le brandon à la main, exercer leurs atroces vengeances, ne se donnent quelquefois pas le temps de distinguer à qui appartient tel ou tel château; mais s'ils rencontrent sur leur chemin la demeure d'un riche abbé, le palais d'un évêque, on peut être sûr qu'ils se jetteront là avec plus d'acharnement que partout ailleurs. On conçoit en effet que pour une classe d'hommes auxquels les prêtres ne faisaient grâce ni de la dîme, ni de la corvée, la vue d'un gentilhomme avare, injuste, cruel même si l'on veut, mais entouré de ce prestige que donnent la valeur et les périls d'une vie aventureuse, dût leur être moins intolérable que l'aspect d'un prélat injuste aussi, cruel aussi, et mollement endormi dans les douceurs d'une vie riante et oiseuse. Puis le gentilhomme les défendait, et le prélat devait les faire défendre. Puis les vices du chevalier s'accordaient encore avec son rude métier de guerre, et les vices d'une confrérie de moines ne pouvaient la montrer que sous un jour faux et hypocrite.

Il faut remarquer en outre que, tout en se révoltant ainsi contre le haut clergé, le peuple, comme pour protester en même temps de son esprit religieux, ne manque jamais de se choisir un prêtre qui le harangue et lui parle de Dieu à sa manière. Souvent ce prêtre est un fanatique, et il doit être tel pour répondre aux besoins d'une multitude ignorante qui prête une oreille avide à tout ce que l'on peut lui dire de plus merveilleux, et n'a pas de peine à croire aux miracles, lorsqu'avec sa révolte elle semble vivre dans un miracle perpétuel.

En Angleterre, c'est John Bull incarcéré par l'archevêque de Cantorbéry, délivré par le peuple, et qui s'en va prêchant à ce peuple ses idées d'égalité, et résumant dans ces deux vers devenus historiques sa démocratie :

When Adam delved, and Eve span,
Who was than the gentlemann?

Quand Adam labourait, et quand Ève filait,
Qui donc alors était le gentilhomme?

En France, c'est le maître de Hongrie qui se dit chargé d'une mission céleste, et gouverne avec ses mystérieuses révélations l'esprit crédule des pastoureaux.

En Allemagne, c'est Müntzer qui fanatise avec ses rêves et ses discours bibliques l'ame de ses adeptes.

Ce que l'on retrouve encore dans ces révoltes de paysans, c'est le même désordre, la même cruauté, le même aveuglement, et la seule question à faire, ce serait, je crois, celle-ci : Lequel des deux partis a exercé le plus de cruautés, des paysans pendant leur court triomphe, ou des nobles après leur victoire? Et il me semble que, si épouvantable que soit la conduite des premiers, celle des seconds doit paraître encore plus odieuse. Les malheureux serfs ont à venger de longues années de deuil, d'oppression et de misère; les nobles ne peuvent s'en prendre qu'à un moment de fureur passagère, à une éruption terrible, mais longtemps comprimée par l'idée du devoir et la patience. Les paysans se jettent avec une sorte de férocité sur leur proie, et passent comme un fléau à travers les possessions de leurs maîtres. Les nobles combinent leur colère, calculent leur vengeance, raffinent leurs moyens d'atrocité. Ils ne veulent pas écraser tout d'une fois ceux qui ont osé se révolter contre eux; ils aiment à les tenir à leur disposition, à les voir lentement souffrir, à voir leurs membres se briser sous la torture, ou se fondre sur le bûcher. Que l'on prenne l'histoire de ces fatales guerres civiles, et l'on verra si le parti accoutumé au pouvoir, le parti des patriciens et des rois n'a pas toujours été plus froidement, plus savamment cruel que le parti populaire, contre lequel il dut un instant lutter.

L'une des plus anciennes guerres de paysans que nous ait transmises l'histoire du moyen âge, est celle des Stellinger, qui éclata en Saxe sous le règne de Louis-le-Débonnaire. C'était un petit noyau de Saxons qui voulait se soustraire

aux institutions fondées par Charlemagne, et aux lois nouvellement implantées du christianisme. Ils furent vaincus, et cent quarante d'entre eux décapités, quarante pendus; les moins coupables mutilés.

Au onzième siècle, les paysans de Normandie se révoltent contre la noblesse et l'on peut lire dans Robert Wace, comment Raoul d'Ivry, l'oncle du duc régnant, les traita après sa victoire :

Raol fu mult de mal talent
Nes' vont mener à jugement;
Tuz les fist tristes e dolenz;
A plusurs fist traire les denz,
E li altres fist espercer,
Traire les oils, li puings colper,
A tex, i fist li guarez kuire,
Ne li chant gaires ki s'en muire,
L'altres fist tuit viss bruillir,
E li altres en plumb buillir

En 1514, l'armée de vagabonds que le cardinal Bakacs en Hongrie avait rassemblée pour faire une croisade contre les musulmans, tourne les armes contre son propre pays. George Dosa en est le chef. Une bataille se livre, les nobles l'emportent; Dosa se jette en désespéré au milieu des rangs ennemis, sans pouvoir y trouver la mort. On s'empare de lui, on le renferme dans un cachot avec quarante soldats attachés particulièrement à son service, et on les laisse là quatorze jours sans nourriture. Au bout de ce temps, on retire du cachot ceux qui n'étaient pas encore morts de faim. Il en restait vingt environ, et parmi eux George Dosa. Un trône, un sceptre et une couronne de fer ont été rougis au feu. Dosa doit s'asseoir sur le trône, prendre le sceptre bouillant dans sa main, et recevoir la couronne sur la tête. Quand ses membres ont été à demi rôtis dans cet affreux supplice, on les dépèce, et on les fait manger à ses compagnons. Après cela il ne faut plus parler des cannibales, jamais ils n'ont connu un tel raffinement d'atrocité.

Un autre exemple plus récent n'est pas moins horrible.

En 1525, les paysans de l'Alsace avaient suivi l'exemple de ceux de la Souabe et de la Thuringe. Le duc de Lorraine, dont ils menaçaient les états, se mit en route pour les réprimer. Le combat s'engage dans le village de Lupfstein, quatorze mille Lorrains environ contre six mille insurgés. La lutte fut violente; les paysans défendaient le terrain pied à pied et se retranchaient dans les cours, dans les maisons. Quand le duc vit qu'il ne pouvait venir à bout d'une telle résistance, il cerna le village avec ses troupes, et y fit mettre le feu aux quatre coins. De six mille paysans il ne s'en sauva pas un seul. Tous ceux qui échappèrent à l'épée périrent dans les flammes. Il est vrai qu'à la suite de cette belle expédition et de deux ou trois autres à peu près semblables, le duc Antoine revint en triomphe à Nancy, et que les prêtres entonnèrent le *Te deum* en son honneur.

Enfin un autre trait distinctif peut servir encore à caractériser les guerres de paysans: c'est la promptitude avec laquelle elles éclatent, et la promptitude avec laquelle elles finissent. Quand la mesure du mécontentement populaire est comblée, le plus léger prétexte produit l'éruption; les paysans escaladent les tours qu'ils ont long-temps regardées avec terreur, le premier moment de surprise les protége, leur témérité même les sert, leur premier choc est effroyable. Mais bientôt on ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils n'ont ni les armes ni la discipline nécessaires. Ils ignorent l'art de la guerre, ils manquent d'un chef qui sache diriger leur courage, et le réprimer au besoin pour s'en servir à propos. Les nobles se rassurent, rassemblent leurs forces, arrivent en bon ordre. Si l'effervescence des paysans dure encore, elle est très-dangereuse; mais souvent, après les premiers excès auxquels ils s'abandonnent, elle s'apaise. La colère, qui leur donnait tant de courage, s'adoucit quand ils l'ont exhalée. Ils se battent encore à merveille en partisans, ils ne résistent guère en bataille rangée. La tactique de l'armée ennemie les déconcerte : la résistance ferme et calculée est une muraille contre laquelle ils ne se hasardent guère à briser deux fois de suite leur impétuosité. Ils fuient faute de discipline, ils se débandent faute d'un chef qui sache les rallier. Quant Müntzer mena ses soldats au combat,

il leur promit de recevoir les balles de l'ennemi dans sa soutane, et les soldats, conduits par leur crédulité, se jetèrent gaiement au-devant des arquebuses; mais lorsqu'ils virent que les balles tombaient aussi sur eux, et que leur chef ne les préservait avec ses prières ni des blessures ni de la mort, ils cédèrent à cette attaque soutenue de leurs adversaires, et s'enfuirent en désordre.

Une fois la première bataille perdue, un grand changement s'opère parmi eux : leur ardeur s'éteint, leur résolution tombe : les vieux liens se renouent, les souvenirs de leur famille et de leur chaumière, si chargés de misères qu'ils soient, les dominent encore. Ils deviennent faibles et incertains de passionnés qu'ils étaient. On dirait qu'après la révolte et le châtiment ils ont peur de se retrouver en face de leurs maîtres. On dirait d'une mer orageuse qui se calme et rentre avec un léger murmure dans un lit de sable; ou plutôt on dirait que la Providence les a fait surgir dans son courroux comme pour donner un avertissement aux oppresseurs, et les laisse ensuite retomber dans leur repos.

La guerre des paysans d'Allemagne en 1525 se trouva en rapport avec la Réformation. On peut croire cependant qu'elle n'en était pas la conséquence immédiate. A la fin du quatorzième, et au commencement du quinzième siècle, la condition des paysans avait empiré; les nobles, habitués à l'exercice du pouvoir, en avaient agrandi les limites. Le pauvre serf avait à payer non-seulement la dîme véritable; mais sous ce mot de dîme on comprenait encore une quantité de charges accidentelles qui lui ravissaient la meilleure partie de sa récolte. A cela venaient se joindre les corvées habituelles, les exactions des subalternes. Au premier mot du maître, il devait quitter sa charrue, charrier les denrées au monastère, ou la provision de bois au château. On ne le payait pas, on ne le récompensait pas, on ne le traitait guère que comme un animal intelligent né tout exprès pour obéir aux puissans seigneurs dont il dépendait. Les orages venaient ravager ses champs, les guerres des petits princes pouvaient anéantir le fruit de ses travaux, incendier sa chaumière; mais on ne savait ni lui tenir compte de ses efforts, ni prendre part à sa misère. Avant tout, les couvens de-

vaient avoir leurs celliers bien garnis, les gentilshommes leurs châteaux munis de provisions, quel que fût le dénûment d'une famille de serfs.

Dans ces circonstances, la réforme s'accomplit, et à ce cri de liberté religieuse qui retentit dans toute l'Allemagne, les paysans crurent pouvoir joindre celui de liberté temporelle. Ils ne s'armèrent pas d'abord pour être les apôtres du protestantisme, ils s'armèrent pour défendre leur propre cause, et s'ils combattirent en faveur de la nouvelle foi, c'est qu'elle se rattachait étroitement à leurs espérances d'émancipation, c'est qu'ils avaient eu aussi beaucoup à souffrir des prêtres catholiques. Luther n'avait pu voir d'abord cette insurrection de paysans sans y prendre intérêt, car elle ressemblait à un commentaire énergique, à une libre et hardie manifestation des principes qu'il avait répandus. Plus tard il s'éloigna d'eux et blâma sévèrement les désordres auxquels ils s'étaient livrés.

La révolte commença, à vrai dire, en 1524, dans les terres du comte de Lupffen en Souabe, qui avait eu l'art de rendre ses sujets plus malheureux encore que les autres. Celle-ci fut promptement apaisée; mais quelques mois après les paysans se soulevèrent en Souabe, en Franconie, dans l'évêché de Mayence, et presque dans toute l'Allemagne, si l'on en excepte la Saxe. Les uns s'en allèrent par petites bandes brûler les châteaux de leurs maîtres, exercer leurs vengeances particulières. Mais il se forma sous les ordres de Hippel et de l'aubergiste Metzler un corps de troupes principal qui, après avoir saccagé le château du comte de Hohenlohe, mis à contribution les prêtres de Heilbronn, incendié Miltenberg, traversa la Franconie, fut reçu dans Wurzbourg aux acclamations de joie de tous les bourgeois de la ville, et mit le siége devant la forteresse.

C'était ce corps d'armée qui était, à proprement parler, la tête de l'insurrection : c'était de là que partaient pour le reste de l'Allemagne des émissaires chargés d'amener de nouveaux renforts, d'exciter de nouvelles révoltes. C'était là aussi que l'on avait rédigé le pacte d'alliance auquel les nobles devaient souscrire pour avoir la paix.

C'est une constitution en douze articles, encadrée dans

des textes de la Bible et de l'Évangile, et qui peut nous faire voir à quoi en étaient réduits ces hommes obligés de prendre les armes et de lever l'étendard de la rébellion pour soutenir des prétentions aussi modérées.

Par le premier article, les paysans demandent qu'il leur soit permis de se choisir eux-mêmes leur pasteur, et de le renvoyer, s'il manque à ce qu'ils ont droit d'en attendre.

2° Ils paieront volontiers la dîme, puisqu'elle est déjà ordonnée dans l'ancien Testament, mais non point les autres impôts onéreux qu'on leur applique sous le nom de dîme.

3° Jésus-Christ est mort pour tous les hommes; tous les hommes doivent être égaux : cependant ils reconnaissent qu'ils ont des maîtres, et ils veulent leur obéir; mais ils demandent que ces maîtres les traitent humainement et chrétiennement.

4° Quand Dieu a créé le monde, il a mis au pouvoir de l'homme tout ce que renferme la nature, et ils désirent partager le droit de pêche et de chasse avec leurs seigneurs.

5° Que les bois ne se trouvent plus dans la propriété exclusive des gentilshommes et des monastères, et qu'il en soit aussi réservé une part pour les besoins du pauvre.

6° Les charges du paysan s'augmentent de jour en jour, on désire qu'elles soient allégées.

7° Suite du précédent. Que les seigneurs et les paysans entrent les uns à l'égard des autres dans des rapports plus équitables.

8° Le travail imposé au paysan au-delà de ce qu'il est tenu légalement de faire doit lui être payé.

9° Ils demandent à être punis lorsqu'ils l'auront mérité, d'après ce qui est écrit, d'après les ordonnances et les coutumes, non point d'après le libre arbitre.

10° Qu'on ne leur enlève plus les choses qu'ils ont eux-mêmes légalement achetées.

11° L'abolition complète de la main-morte.

Par le douzième article, ils s'engagent à retrancher de ce pacte ce qu'on leur représenterait comme contraire aux lois de Dieu et de la charité, et à se conformer toujours aux enseignemens du christianisme.

Cette troupe de paysans, qui s'était réunie avec tant de

résolution pour défendre ses droits, comprit bien qu'il lui manquait un chef habitué au métier de la guerre, et la proposition faite par Hippel de choisir pour chef Goetz de Berlichingen fut accueillie à l'unanimité. Aucun homme ne pouvait en effet inspirer plus de sympathie et en même temps plus de respect à cette multitude. Goetz avait sans cesse suivi une ligne de conduite toute différente de celle des autres nobles. On ne l'avait jamais vu maltraiter le paysan, exercer dans ses terres d'injustes exactions. On ne l'avait pas vu se ranger du côté des seigneurs pour opprimer plus facilement le pauvre peuple. Loin de là : ses querelles par ticulières, ses courses aventureuses, présentaient toujours quelque chose d'anti-aristocratique. Il s'attaquait aux évêques pour défendre un écuyer ; il se tournait du côté du faible et lui prêtait l'appui de son bras contre les riches bourgeois ou les grands seigneurs. Sa loyauté le faisait estimer ; son caractère de justice et de commisération pour la classe pauvre le faisait chérir de tous ceux qui étaient pauvres et opprimés, et sa bravoure célèbre lui attirait l'admiration universelle. Au seizième siècle, Goetz était un héros populaire dont l'on se plaisait à s'entretenir sous le chaume du serf. Les enfans apprenaient de bonne heure à vénérer son nom, et les faiseurs de contes étaient les bienvenus toutes les fois qu'ils rapportaient une nouvelle aventure vraie ou fausse de Goetz de Berlichingen à la main de fer.

Le loyal chevalier apprit avec douleur cependant ce que les paysans attendaient de lui. Si leur cause lui semblait juste, les excès affreux auxquels ils s'étaient déjà portés ne pouvaient que lui inspirer une profonde aversion contre une telle guerre. Il rejeta avec fierté les premières propositions qu'on lui fit. Mais les insurgés étaient résolus de l'avoir pour chef ; quand ils virent leur offres inutiles, ils employèrent les menaces. Goetz céda à la crainte de voir sa demeure livrée aux flammes, sa femme et ses enfans massacrés sous ses yeux ; et d'ailleurs il conservait l'espoir de réprimer par sa présence la fureur de cette troupe indisciplinée, de mettre fin plus promptement aux ravages qu'elle commettait.

Il s'engagea donc à prendre le commandement de ces

nouveaux soldats pendant un mois. Mais il avait trop présumé de son pouvoir sur des esprits que l'effervescence du moment rendait inaccessibles au langage de la raison. Ni ses conseils, ni ses reproches, ni ses menaces, ne purent mettre un frein à leurs brutales passions. Il eut la douleur de voir flamboyer devant lui des villages et des châteaux qu'il aurait voulu sauver. Il entendit raconter tous les actes de violence barbare auxquels s'abandonnaient ses soldats, et quand il voulut interposer son autorité de général dans ces excès qu'il abhorrait, on lui fit entendre que s'il continuait ainsi, sa vie même n'était pas en sûreté; qu'on l'avait pris pour guider les cohortes de paysans sur le champ de bataille, non point pour les prêcher.

Alors il résolut de rompre à tout jamais avec elles; mais sa fidélité à garder ses sermens le retint pendant le mois entier qu'il avait promis de passer avec elles. Au bout de ce temps, il écrivit à Truchsetz, le général de l'alliance souabe, pour lui expliquer sa conduite et préparer sa retraite. On ne lui répondit pas. Il s'évada, se rendit à Stuttgard, et parla lui-même à Truchsetz. Les motifs qui l'avaient fait agir étaient assez plausibles, la marche qu'il avait suivie était assez franche pour le justifier des reproches que les nobles lui adressaient. Mais ses ennemis voulaient le trouver coupable, et en dénaturant ses intentions, en exagérant les faits, ils parvinrent à le représenter à l'empereur tout autrement qu'il ne le méritait. Il fut enfermé deux ans à Augsbourg, et ne sortit de sa prison qu'à la condition de retourner dans son château, d'y rester tranquille jusqu'à la fin de sa vie, de ne plus entreprendre aucune expédition, de ne pas franchir les limites de ses terres, sous peine de payer pour chaque infraction à ses promesses une somme de 25,000 florins.

Pendant ce temps, la guerre des paysans, qui avait mis toute l'Allemagne en rumeur, était étouffée. Ce fut une grande faute de la part de Hippel et de Metzler qui conduisaient le principal corps d'armée, de s'obstiner à faire le siége de la citadelle de Wurzbourg, qui, bien pourvue de munitions et défendue par des troupes fermes et aguerries, leur opposa une résistance constante. Tandis qu'ils s'affaiblissaient ainsi chaque jour dans une lutte inutile, le duc de

Lorraine écrasait la révolte en Alsace. Truchsetz s'avançait à travers le carnage et l'incendie, et anéantissait sur sa route tous les petits partis qui tentaient de lui résister. La bataille de Böblingen, dans laquelle plus de huit mille paysans périrent, porta un coup mortel à la rébellion ; celle d'Ingolstadt acheva de la décourager. Les troupes se débandèrent, les représailles sanglantes auxquelles Truchsetz se livra, répandirent la consternation dans le cœur de tous ceux qui avaient d'abord encouragé et soutenu l'insurrection; et quand il se présenta aux portes de Wurzbourg, les habitans coururent eux-mêmes au-devant de lui, et se soumirent à toutes les conditions qu'il lui plut de leur imposer. Soixante citoyens, appartenant presque tous aux premières familles de la ville, payèrent de leur tête le secours qu'ils avaient donné aux rebelles. L'évêque rentra en triomphe dans ses états, amenant avec lui, pour maintenir l'ordre, une troupe de soldats étrangers dont les habitans durent payer la solde et l'entretien ; et pour compenser tout ce que la guerre avait enlevé au palais épiscopal, les sujets de l'évêché furent encore, dans leur misère, chargés d'une nouvelle contribution. Le protestantisme, qui avait commencé à s'introduire dans cette principauté, eut à subir toutes les persécutions des prêtres catholiques. Les églises consacrées à la nouvelle foi furent renversées, les ministres jetés dans les prisons, ou chassés, et le catholicisme se réinstalla pompeusement dans son vieux dôme et dans les terres qui en dépendaient.

Après cette expédition, les troupes de l'alliance souabe traversèrent le palatinat, l'évêché de Salzbourg, les propriétés de l'archiduc Ferdinand, le Tyrol, où de nouveaux troubles avaient éclaté ; et après mainte lutte opiniâtre, maint combat acharné de part et d'autre, on put reconnaître aux maisons des coupables tombant en cendres, aux échafauds dressés sur les places sanglantes, que la révolte touchait à sa fin, et que le bon droit et la clémence des seigneurs l'emportaient sur leurs agresseurs.

Restait encore Müntzer, qui avait donné à ses soldats ce qu'aucun autre chef de paysans n'avait pu donner aux siens, le fanatisme religieux. Müntzer, l'ancien élève de Luther,

que Luther réprouvait, mais qui se disait envoyé de Dieu, priait, jeûnait, promettait des miracles, et suppléait à son défaut de courage et d'expérience militaire par des sermons enthousiastes, et des paroles mystiques qui fascinaient une foule ignorante.

La révolte de Müntzer éclata dans la Thuringe, et se répandit dans les principautés environnantes. Ses troupes, qui s'élevaient à plus de six mille hommes, s'étaient déjà emparées de Hersfeld, de la petite ville de Vach, de l'abbaye de Fulda. Le landgrave de Hesse leur livra bataille près de Frankenhausen[1], non toutefois sans les avoir invitées d'avance à mettre bas les armes, en leur promettant une amnistie complète. Mais les soldats de Müntzer, enhardis par les prédications et les promesses merveilleuses de leur chef, marchèrent au-devant de l'ennemi en entonnant un cantique. Ils furent mis en déroute au premier choc; près de cinq mille d'entre eux périrent dans ce combat, les autres prirent la fuite du côté de Frankenhausen et le long de la vallée. Müntzer s'était réfugié dans une maison de Frankenhausen; il fut arrêté, et expia dans les tortures sa croyance à une mission céleste.

Le reste des petites révoltes qui éclatèrent encore en Saxe et dans quelques autres parties de l'Allemagne s'éteignit successivement sous les efforts des princes conjurés tous ensemble pour anéantir cette atteinte à leur ancienne et absolue domination.

Quant à Goetz de Berlichingen, sa carrière chevaleresque s'était terminée à ces rudes conditions qu'on lui avait imposées à Augsbourg, et sa loyauté de caractère ne lui permettait pas de pouvoir jamais songer à la recommencer. Il vieillissait, il traînait avec peine le poids des jours oisifs, l'ennui de sa solitude. Pour un homme tel que lui, habitué à errer par monts et par vaux, à courir toutes les chances d'un combat singulier ou d'une bataille rangée, il ne pouvait pas y avoir de plus grande punition que celle de se trouver confiné dans son château, n'osant plus se servir de ses armes, n'osant plus franchir d'un seul pas l'étroite limite de ses domaines. Et il fallait que cette vie inactive, silencieuse, dénuée de tout ce qui le charmait tant autrefois, lui

fût bien pesante pour qu'il se résolût, lui homme de guerre, lui Goetz de Berlichingen, à prendre une plume et à écrire l'histoire de son existence passée.

Au bout de seize longues années, Charles-Quint se souvint de lui et rompit le ban qui le retenait captif. Oh! ce fut une grande joie pour le vieux chevalier de prendre encore son armure, de remettre son gantelet de fer, et de pouvoir galoper tout à son aise sur son bon cheval, et de s'en aller ainsi, à la suite de son empereur, en Allemagne et en France; car qui pourrait dire combien il avait souffert; combien son excessif point d'honneur chevaleresque avait encore rétréci les bornes de sa prison? « Une fois, dit-il, je traversai les champs qui m'environnaient, j'arrivai sans y songer dans une petite plaine, et quand je fus là, l'effroi me saisit tout-à-coup; je regardai autour de moi, je crus avoir franchi mes limites, mais j'appris de mes parens que cette petite plaine était aussi comprise dans les terres qui me payaient le cens, et j'éprouvai une grande consolation de n'avoir pas manqué, même involontairement, à mes engagemens. »

Après sa campagne en France, Goetz de Berlichingen revint dans son château, mais cette fois pour n'en plus sortir qu'avec son cercueil. Il mourut le 23 juillet 1562, à l'âge de quatre-vingt et quelques années, et fut porté à Schönthal dans la sépulture de ses ancêtres. Au-dessous du monument qui lui fut érigé, on trouve cette incription :

Hac generosus eques Gottfridus clauditur urna
Berlichius toto notus in orbe senex.
Plurima magnanimus qui vivens prælia gessit;
At nunc perpetuò pacis amator erit.
Tutus ab insultu nulli metuendus et ipse
Æternis fruitur, sed sine fine bonis.

Ainsi vécut le brave et honnête Goetz de Berlichingen, la dernière apparition en Allemagne d'une époque qui s'en allait finissant dans toute l'Europe, l'homme auquel il n'a manqué qu'un plus grand théâtre et d'autres circonstances pour en faire un Bayard. Sa chronique si modeste ne nous a pas dit tout ce qu'il il y avait de grand et de généreux dans

son ame. On y voit seulement par les faits, plutôt que par ses observations, sa fidélité inébranlable envers ceux qu'il regardait comme ses seigneurs légitimes; son dévouement à soutenir l'opprimé, son respect pour tout ce qu'il avait promis d'observer, et son amour sans bornes pour le métier des armes. Les témoignages des contemporains nous disent seuls quelle était sa bravoure, et de quelle haute estime il était environné; et Goetz devait venir pour nous montrer dans toute sa simplicité de mœurs, sa brusque franchise, et son noble caractère, cette vie du dernier chevalier allemand.

X. Marmier.

DU DESSIN

CONSIDÉRÉ COMME ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

La nécessité de la science graphique est assez généralement comprise dans les hautes professions, et les modernes systèmes d'enseignement, en cela progressifs, la prescrivent comme point de départ pour le rapide apprentissage de la majeure partie des arts libéraux. Cette science est non-seulement la sténographie de la pensée pour le chirurgien qui se propose de tenter, avec des procédés inconnus, une opération périlleuse; pour le mécanicien qui cherche des forces nouvelles; pour le classificateur, dont la mission est de répandre les connaissances de l'esprit humain : elle doit être encore le gagne-pain modeste de l'artisan dans une foule de professions secondaires.

Je ne veux pas ici parler du goût et de l'émulation que l'enseignement universel du dessin est destiné à propager chez les industriels, qui, par disette de talent et d'originalité, conséquence déplorable d'un enseignement avare, pillent platement les productions et les travaux d'un confrère plus heureux ou plus habile, dans leur impuissance de rivaliser avec lui. C'est cependant une plaie bien saignante et bien honteuse; mais du moins, en ce siècle où les procédés et les agens mécaniques changent brutalement la face d'une industrie, et couchent des populations sur la paille en attendant que la société tout entière en recueille un jour ou l'autre les bénéfices, n'est-il pas humain et politique à la fois de mettre à la disposition des artisans, expropriés de leur main-d'œuvre par quelque découverte, une ressource contre le premier, contre l'iné-

vitable dommage de ces révolutions si fréquentes? Répandre l'enseignement, c'est doter les populations, et ce n'est, on le comprend, que de la prévoyance, et de la plus commune, contre les périls de la misère. D'ailleurs, l'enseignement doit progresser comme la société elle-même, et le cercle des notions élémentaires, c'est-à-dire des notions utiles à tous, n'est pas si rétréci que la routine le suppose.

Par malheur, l'enseignement du dessin n'est pas suffisamment répandu parmi nous, et ceci s'explique de reste, puisque, d'après les vieilles méthodes renfermées dans l'enceinte de nos colléges, et si peu capables d'ailleurs de mettre en jeu le ressort de l'imitation, il faut y consacrer un temps considérable. Le temps est le plus coûteux des capitaux. Cette dépense est la ruine des petites bourses. Le premier, le meilleur auxiliaire de mille industries est devenu par cette raison le privilége de la société oisive, et l'on tourne vers des distractions, la plupart du temps sans portée, l'outil qui produirait des merveilles entre les mains du travailleur. Si quelques talens d'une trempe vigoureuse échappent à cette fatalité et se font jour malgré les entraves de la routine et de la misère, c'est par exception : le hasard et le ciel sont pour tout dans cet accident, et la société, dont ces talens deviennent les plus indispensables capacités, n'y est pour rien, n'y concourt pas.

Les esprits philosophiques ont applaudi à la saillie de lord Brougham dans la chambre des lords, quand il s'est écrié que la lecture, l'écriture et le calcul ne suffisaient pas à l'intelligence des peuples, et ne produisaient communément que des capacités médiocres lorsqu'on s'en tenait là. Nous pensons de même. Nous croyons que le dessin, pour ne parler cette fois que du dessin, est pour le moins aussi utile que les deux ou trois enseignemens que l'on accorde de guerre lasse à nos cantons, comme une aumône qui dispense du reste, comme une charité en dehors de laquelle les multitudes n'ont plus rien à exiger des gouvernemens, toujours si las de s'occuper d'elles. Sans nous embarquer dans la nomenclature des indications, n'est-il pas évident que le dessin est un pas vers l'ébénisterie, la mécanique, l'architecture, la géographie, l'anatomie, la botanique, etc.? En France, la faculté de médecine et de chirurgie est à la veille de consacrer ce principe dans toute sa rigueur, en déclarant qu'à l'avenir les étudians ne seront reçus et n'obtiendront définitivement leurs diplômes qu'à la condition

de savoir dessiner. Des écoles gratuites s'ouvrent à petit bruit dans nos arrondissemens ; ceci est bien, mais il reste quelque chose à faire. Il est urgent d'examiner les méthodes qui se disputent le champ de l'enseignement, pour accorder une faveur manifeste à la plus prompte, qui soit en même temps la plus rationnelle ; et dès qu'on l'aura trouvée, si on la trouve, ce progrès ne doit point s'arrêter à la porte des grandes académies, pour quelques professions. L'atelier a les mêmes besoins que le collége, le peuple aussi devra participer à cette amélioration importante. L'Université est nourrie du pain de la France pour donner aux méthodes utiles la publicité de son autorisation. Ce n'est pas trop exiger d'elle.

Nous avons parlé sans trop de respect des vieilles méthodes, car nous les tenons jugées et condamnées par leur peu de propagation. A ce titre seul, il faudrait prier les professeurs de se réveiller un instant, et de laisser en oubli leur vénération profonde pour des formules qui nous viennent du temps de Charlemagne. Discutons le préjugé, mettons la routine sur la sellette.

J.-J. Rousseau, ce remueur de paradoxes qui laissa tant de ses idées particulières dans l'héritage de tous, nous a précédé dans une critique où il faut bien le suivre et reconnaître la vérité de ses aperçus. En fait de réformes, ce grand révolutionnaire a le droit de compter comme autorité, et de nous proposer ses plans. S'il n'a rien proposé, suivant son habitude, qui fut aussi celle de son époque, on doit le tenter à sa place.

J.-J. Rousseau ne voulait pas que l'entendement de son élève imaginaire fût circonscrit et borné dans les conseils d'un professeur, et que l'on infligeât à son Émile des modèles qui ne sont après tout que des copies de second, de troisième et quelquefois de quatrième degré. Jean-Jacques, on le sait, n'admettait l'influence du maître sur son élève que par voie indirecte ; et, concurremment, dans la question qui nous occupe, il recommandait l'imitation immédiate du grand tableau de la nature. Nous ne releverons pas ce qu'il y a de dur et d'étrange dans cette dialectique : une pareille exagération mérite à peine d'être réfutée. Reprendre à chaque siècle les études, à partir de l'enfance du monde, n'est pas le moyen d'accélérer le progrès et d'enrichir chaque génération des découvertes de sa devancière. A ce compte, nul ne vivrait assez longtemps pour former son élève, et l'élève lui-même serait septuagénaire

avant d'avoir achevé son éducation. Ajoutez aussi que pour suivre pas à pas ce plan subtil et diplomatique, où le conseil ne se présente jamais de face, mais de biais, il faudrait un génie de la trempe de M. de Talleyrand. Ces sortes de génies sont rares, Dieu merci! et ils ont mieux ou pis à faire que de se sacrifier à l'éducation isolée d'un enfant. Ne brûlons donc pas les bibliothèques d'Alexandrie, et disons au citoyen de Genève que le professeur est utile parce qu'il est le dépositaire des traditions acquises. La notoriété suffit pour désigner celui qui répondra le mieux à l'exigence naturelle des parens. Reste la question du modèle, et cette question est entière. Là est la méthode.

Et sur ce point Rousseau, qui sait faire penser toutes les fois qu'il ne rêve pas, a déposé dans son *Émile* le germe d'une idée qui ne devait se développer que plus tard avec tous ses résultats. La nature, son dogme universel, n'aurait jamais donné une inspiration si directe. Rousseau fit bien d'agiter le problème, et l'utilité de son livre réfute le blâme qu'il faisait peser sur les livres en général.

« Je commencerai, dit-il, par tracer un homme comme les laquais le tracent contre les murs : une barre pour chaque bras, une barre pour chaque jambe, et des doigts plus gros que les bras. Bien long-temps après, Émile et moi, nous nous apercevrons l'un ou l'autre de cette disproportion ; nous remarquerons qu'une jambe a de l'épaisseur, et que cette épaisseur n'est pas partout la même ; que le bras a sa longueur déterminée par rapport au corps, etc. Dans ce progrès, je marcherai tout au plus au côté d'Émile, ou je le devancerai de si peu qu'il lui sera toujours aisé de m'atteindre, et souvent de me surpasser. »

C'est donc à l'instinct d'imitation que le philosophe de Genève s'adresse, en reconnaissant l'énergie de cet instinct qui existe chez tous les enfans, sauf dans les circonstances exceptionnelles, lorsqu'un enfant vient au monde incomplet ou infirme.

Ceci constaté, avant d'aller plus loin, qu'il nous soit permis de démontrer que le mot de vocation reste pleinement en dehors de cette thèse. On en abuse à la journée, et de maladroits professeurs comptent sur le vague du mot pour la justification de leur impéritie. Trop souvent les vices des méthodes ont fait calomnier de malheureux élèves, garrottés par les entraves de la routine, et fort innocens des faux pas où leur jeune instinct devait les entraîner

avec d'autant plus de violence qu'ils suivaient mieux les prescriptions intimes de l'analogie. Je n'en citerai qu'un exemple : n'est-on pas convaincu maintenant que les tâtonnemens de l'ancienne épellation, dans l'apprentissage de la lecture, venaient surtout de la manière dont on isolait arbitrairement chaque consonne de la voyelle qui lui donne seule et le timbre et la vie? L'enfant ne se rendait pas compte de la transformation que chaque lettre subissait tout-à-coup par son alliance avec une autre lettre ; il ployait sous des injonctions obscures, et répétait la leçon sans la comprendre. L'instinct, au lieu de devenir une règle et une guide, obéissait machinalement à mille variations contraires. Si l'on s'instruit par la rectification de quelques erreurs, des faux pas trop répétés découragent. Les mauvaises méthodes rendent la science imprenable : on dépense sa vigueur à lutter contre leurs vices. Au terme de l'enseignement, s'il y parvient, l'esprit épuisé s'endort. Mais si, dès le début, vous sollicitez habilement l'instinct, la méditation et la pensée, l'ardeur s'éveille et se met de la partie; l'énigme intéresse, et l'austère physionomie de l'étude se déride aux yeux de l'élève, comme la Diane de Scio, dont le visage de marbre paraissait au premier coup d'œil empreint d'une gravité redoutable, et sur les lèvres de laquelle on devinait un sourire lorsque sa tête se dégageait de la fumée du sacrifice. Règle générale : vis-à-vis d'un sujet bien ordonné, lorsque la méthode de l'enseignement est rationnelle et saisissante, le succès de l'éducation que l'on appelle proprement élémentaire est infaillible. Il ne s'agit en effet que de l'instinct d'imitation, et cet instinct est une propriété vulgaire, la faculté de tous, une puissance mécanique : la vocation ne se produit qu'à la limite des élémens. Qu'alors la voix du lecteur s'élève aux inflexions du drame, que la plume de l'écrivain s'aventure dans les essais littéraires, que l'homme de chiffres attaque les mathématiques transcendantes, ou que le dessinateur entre dans le domaine des Decamps et des Delacroix, ceci est la sphère de la vocation, le terrain des esprits d'élite. Ne nous occupons que de la foule. Un enfant qui n'a pas l'instinct de l'imitation n'a rien. C'est cette faculté si commune, cette force aveugle qui, de bonne heure et par une succession d'études inaperçues, nous inculque la langue maternelle avec l'accent, et, de front, une foule de notions et d'usages dont les mœurs et le caractère dérivent; car l'éducation ne date pas seulement du collége, mais du berceau. Grâce à l'extrême sou-

plesse de nos organes, on ne doit pas craindre de rejeter sur les premières époques de l'existence tout le poids d'une série d'exercices salutaires. C'est un temps précieux et qu'il faut employer activement, puisque l'enfance est vierge des préjugés, propre à toutes les inoculations.

Faut-il donc ne reconnaître pour l'instinct d'autres moniteurs que les objets naturels? L'étude du dessin, comprise à la manière de Jean-Jacques, développerait tout au plus des talens de paysagistes, et encore le sentiment des distances offrirait obstacles sur obstacles à l'essor de ces génies naturels, parce que la révélation des difficultés ne se compléterait que par des essais décourageans. De quelque précieuse intelligence que fût doué Lantara, alors qu'il était simple vacher dans le petit hameau d'Achères, oserait-on affirmer que sans l'aide du maître il eût peint de sa vie autre chose que des murailles de cabaret? C'est le concours du professeur et l'exercice de l'instinct que nous exigerions si nous avions à indiquer une méthode.

Examinons maintenant ce que l'on fait à peu près partout. On met une estampe sous les yeux de l'enfant, gravure ou lithographie. Cette estampe décompose une figure dans ses moindres détails, et, d'après un principe dont la formule est dans un ouvrage élémentaire de Léonard de Vinci, principe qui veut que l'on procède du simple au composé, l'élève copie sur autant de morceaux de vélin, en premier lieu un œil, puis un nez, puis une bouche, puis une oreille, et cela de face, de profil ou de trois quarts; d'abord au simple trait, et enfin avec des hachures d'un grainé délicat pour harmonier les demi-teintes et les fondre. Après cet apprentissage long et minutieux, je vous promets, moi, que l'élève et complètement incapable d'ajuster ces détails, de mettre en rapport ces nez, ces oreilles et ces yeux, de les souder l'un sur l'autre. C'est, en vérité, comme s'il n'avait rien appris. Alors on se ravise, on exige qu'il recommence sur de nouveaux frais et sous la direction d'un tout autre principe. Ce principe est celui qu'on aurait pu lui faire aborder en débutant, celui de l'ensemble. Voilà bien du temps perdu : qu'en pensez-vous? Mais ne vous en formalisez pas; c'est la règle. Cependant plus d'un écolier s'est pris d'impatience durant ce bizarre noviciat, qui ne stimule pas sa jeune verve, et qui laissera toujours, quoi qu'on fasse, du vague et du décousu dans ses idées, puisque l'on est contraint de s'y

prendre d'une autre façon, faute de pouvoir aller plus long-temps par le même système. Il est vrai, si l'enfant se décourage, que le maître tire sa responsabilité d'embarras auprès des parens, en leur jurant le plus légèrement du monde que le bambin n'a ni vocation ni goût; mais ne perdrait-on pas le goût à moins? et faut-il prostituer le mot de vocation, qui, cela nous est démontré, ne doit s'entendre que des choses majeures? Continuons toutefois. Pour les élèves qui passent sans trop se rebuter de la première phase de démonstration dans la seconde, ils y portent, la plupart, un défaut incurable : j'entends l'esprit d'une perfection vaine, l'habitude de s'endormir sur de petites choses, la manie du pointillé. Ceux-là n'iront jamais loin; ils sont perdus pour et par le maître. Il en fera peut-être, l'habile homme! de corrects imitateurs des allégories froides et mythologiques de feu Fragonard, des coquetteries étranges et sèches de M. Lemire; mais quant à l'énergie de l'esquisse, quant à la souplesse d'un mouvement pris sur le fait, qu'il n'aille pas l'exiger d'eux : ce serait en vain. Le maître, voyez-vous, a beau démentir ses premières leçons et crier à ses disciples d'attaquer en grand, avec hardiesse et au risque d'une incorrection; démenti sans portée, cris inutiles! Le large et l'osé ne vont plus à ces élèves; on ne les déroutera pas : ils sont dans la voie du faux. La logique de ces jeunes têtes s'obstine, en dépit de l'inconséquence du professeur; et, pour continuer ce perlé miraculeux, ces hachures grasses et vigoureuses, dont on est récompensé par un premier prix, l'élève demande ce qu'il ne peut saisir, le trait et ses harmonies, aux bons offices du décalque; il saisit l'esquisse à la dérobée, sur le vitrage. Le modèle se prête admirablement à cette rubrique, il ne faut que deux minutes et deux épingles. La paresse, cette première énergie du dégoût, le porte à mépriser les prescriptions les plus difficiles de l'enseignement. Dès que l'élève a trouvé cette admirable ressource (et il la trouvera, croyez-en mon expérience), son éducation est complète : je veux dire elle est manquée. Sur cinquante écoliers, deux ou trois à peine surmontent les fatigues de ces débuts, et, au total, un seul tirera peut-être quelque parti de ce je ne sais quel talent péniblement acquis à la sueur de son front. Si la méthode a été imaginée pour mettre obstacle au débordement des dessinateurs, dites-moi, n'a-t-elle pas admirablement rempli son but? Appliquez la statistique à la théorie, et faites un peu la supputation de ses résultats.....

Ce n'est pas tout. Prenons ce jeune dessinateur qui fait exception parmi ses camarades, qui est sorti des épreuves et des contradictions de tout genre, à la grande joie du maître. Eh bien! celui-là, quand il sait son maître, le sait par cœur, et tellement par cœur, qu'il ne sait rien de plus. Au besoin, il est capable de le remplacer dans la classe, en tant qu'il ne s'agira que d'un professorat banal et rétréci, ou de pousser à l'imitation de l'estampe, à la reproduction puérile des lithographies que l'on voudra. Mais placez le petit prodige devant une ronde bosse pour saisir ces proportions et ces contours qui ne peuvent se mesurer au compas, car il faut avoir ici le compas dans les yeux pour traduire de prime abord sur le vélin les jeux de la lumière et de l'ombre; voilà une révolution nouvelle : comptez, c'est la troisième. Et si notre jeune homme a compris que la destination réelle du dessin n'est pas de se borner stupidement à copier des copies; que son petit talent, tel qu'il est, ne doit être considéré tout au plus que comme un exercice; que le but définitif de ses longues études est de rendre avec aplomb, et, pour ainsi dire, au vol, la représentation graphique de chaque objet, de ses reliefs et de ses contours, n'est-ce pas que cette conviction tardive est capable de le désespérer et de briser son jeune orgueil? car lorsqu'il se croyait dans le sanctuaire, le bandeau tombe, et il apprend tout-à-coup qu'il n'a même pas franchi les degrés du seuil. Sur ma parole, quand il aurait toute son existence à sacrifier, on ne s'y serait pas pris d'une autre manière pour lui démontrer par principes l'art de tuer le temps. Est-ce qu'il n'y a pas de chemin plus court et plus direct? Dans l'apprentissage qu'il aborde, devant l'œuvre du statuaire, vous le voyez, plus de lignes planes, plus de décalque possible sur le vitrage, plus de hachures que l'on imite gaiement et à une demi-ligne près; car c'est alors que le procédé de la hachure, le plus retardataire et le plus vain de tous, en ce qu'on lui a trouvé des lois et des règles, absolument comme si c'était une vérité, apparaît dans toute son impuissance; convention que l'on peut suppléer à sa guise, dès qu'il s'agit de simuler artificiellement le sentiment des saillies et le jeu des reflets. Aussi, pour tirer le pauvre diable de là, car il y perdrait son latin, on lui apprend, sans plus de mystère, à mépriser et à fouler aux pieds ce qu'il admirait la veille encore : on lui met l'estompe à la main. Eh! barbares, il fallait commencer par là.

Résumons les inconvéniens de cette grave et vieille routine, au-

torisée par Léonard de Vinci, qui veut, comme je le veux également, mais à condition d'interpréter raisonnablement le principe, que l'on aille du simple au composé. D'abord, incohérence et contradiction dans la marche, c'est-à-dire, trois essais pour un, et, pour conclure, rien de géométrique, nulle harmonie. Le sentiment qu'il est si nécessaire de provoquer et de mettre de la partie, est la dernière faculté dont on s'occupe. J'en appelle aux souvenirs de mes lecteurs; dans cette imitation de modèles qui sont eux-mêmes des imitations de troisième degré, les esprits vifs se traînent à la remorque avec tiédeur et découragement, grâce aux fréquens soubresauts d'une méthode ennemie de toute logique : les esprits lents s'en accommodent mieux, ils y meurent. C'est l'enseignement à son enfance, avec des tâtonnemens éternels : on se refroidit, et le plus grand nombre de vocations avorte.

Que si nous renversions l'ordre vulgaire de la routine; toujours pour aller, comme Léonard de Vinci le veut, du simple au composé, car il est certain que l'on ne saurait procéder autrement; mais toutefois en faisant essayer l'étude de l'ensemble sur des rondes bosses en ébauche, oh! alors, je comprendrais cela. Esquisse pous esquisse, l'ovale d'une figure, d'après l'antique ou non, peu m'importe, me semble aller plus vite au but et mieux initier l'intelligence au sentiment des proportions, que ces yeux démesurés et ces bouches à n'en plus finir sur lesquels la routine nous faisait pâlir six mois durant, ou plus. Puisqu'il est avéré qu'indépendamment de la méthode le premier pas en tout est le plus pénible, qu'y a-t-il donc à risquer en s'en prenant tout d'abord au relief, à la copie de premier degré, à la bosse? L'esquisse, le contour extérieur est le même d'après le plâtre ou le dessin : attaquons le plâtre. Seulement le professeur, pour ménager les forces de son élève, ne lui donnera que des formes anguleuses et inachevées, la masse des plans principaux, la charpente grossière d'une tête. Le premier modèle contiendra, par exemple, les rudimens heurtés, l'indication informe des traits du visage, et pas au-delà. De sorte que, en quatre coups de crayon, l'écolier pourra saisir les linéamens du buste et la géométrie de l'ensemble. Il est bien question vraiment de finir minutieusement un détail et de s'asservir à des coquetteries assoupissantes! Ce qu'il faut, c'est que, dès le début, l'enfant soit bien averti de la portée de la science graphique pour apprendre à résumer ses forces sur l'entente du mouvement et l'équilibre

des parties. Procéder autrement, c'est voiler le but : et comment voulez-vous que l'on y frappe ? Graduons ces difficultés, j'en tombe d'accord ; mais songeons à la principale, à celle qui, lorsqu'on en est une fois le maître, nous aide de proche en proche à triompher de toutes les autres. Et ne savez-vous donc pas que c'est par la charge que l'on arrive à l'exactitude, comme le statuaire dont le génie dégage un chef-d'œuvre du marbre, bloc rude et étrange d'abord ; puis, par degrés, sous le ciseau qui fait voler ce marbre en poussière, sous la lime qui le terminent insensiblement, révélant le Satan de Flatters ou la Psyché de Canova ? N'avez-vous pas par hasard, messieurs les amateurs, dans vos portefeuilles, réuni quelques-unes de ces esquisses fougueuses, au lavis, à la sanguine, à la plume, qui contiennent les rudimens heurtés de la pensée d'un artiste, une bataille de Lebrun, une composition de Rubens ? Ce sont des brouillons curieux n'est-ce pas? et dont un écolier rirait, pour sûr, en rhétorique. Et cependant, au milieu de cette fougue, sur ce carton qui pétille d'incorrection et de vigueur, vous suivez avec respect, vous, le travail et l'improvisation de la pensée. C'est une étude qui doit produire une grande page, c'est le canevas d'un tableau dont notre musée s'honore. Rien de fini, rien de correct : des taches, des traits, un germe. Pourquoi l'écolier ne procéderait-il pas comme le maître?

Avant d'aller plus loin, je dois vous avouer que ma conviction dans mes attaques contre la routine, et mes indications sur la nécessité de la réforme dans cette partie de l'enseignement, proviennent de ce que je m'appuie sur l'examen d'une méthode récente : celle de M. Alexandre Dupuis, professeur; méthode venue trop tard pour nous, mais qui devra servir à l'instruction de nos enfans.

Prenez donc ce que je viens de supposer comme un fait, et comme un fait dont je vous dirai les résultats avant que de quitter la plume, puisque aussi bien cette méthode est en pleine activité dans un de nos meilleurs colléges, le collége Saint-Louis, avec toutes les autorisations des hommes spéciaux, des savans de l'institut, du grand-maître de l'Université, qui, cette fois, s'est montré progressif comme avant 1830. Seulement il appartient aux pères de famille, aux hommes du progrès, de la populariser au-delà même des colléges, au bénéfice des populations pauvres, comme un enseignement primaire, comme un bienfait et un gagne-pain, et d'appeler ceux de nos professeurs dont la conscience égale les

lumières à multiplier le nombre de leurs élèves par un loyal concours à la propagation de cette méthode d'enseignement : méthode qui a déjà pour elle, circonstance rare et qu'il n'est pas indifférent de mentionner pour le bon exemple, le *satisfecit* des autorités universitaires.

Dans cette pensée de propagation, nous nous adresserons surtout, pour être secondés, à l'honneur des journalistes qui sont restés les purs organes du progrès, et qui ne se livrent pas, corps et ame, à l'apologie de quoi que soit, moyennant quittance ; vénalité meurtrière qui est la lèpre de la presse telle que le monopole nous l'a faite, avide et mendiante ; vénalité qui confond tout, le bien et le mal, dans ses éloges décriés ; vénalité qui est la sangsue de l'industrie, du talent, de tout ce qui cherche à se produire, et qui, dans l'ivraie du charlatanisme, étouffe la moisson du bon grain.

Revenons. L'auteur de la méthode que je vous signale a donc imaginé quatre séries de modèles. La première série, comme nous l'avons vu tout à l'heure, n'offre que l'ovale et la charge de la tête humaine, avec ses principaux mouvemens. A cet effet, cette tête est reproduite par plusieurs plâtres, et sur différens degrés d'inclinaison : droite, penchée en avant, sur le côté, et en arrière. Le débutant, assis à la distance convenable, esquisse les faciles divisions de l'ovale sur une toile noire, à l'aide du crayon blanc, jusqu'à ce que, par cet excellent exercice, il ait initié son intelligence à l'aplomb des lignes, à la loi des proportions. La mission du maître se borne à rendre l'élève juge des erreurs échappées à sa main novice. Au moyen du porte-crayon qu'on lui fait placer entre ses yeux et le modèle, dans une ligne tour à tour perpendiculaire, oblique ou horizontale, comme un niveau, comme un aplomb, comme une équerre, il devient facile de démontrer en quoi, dans le trait, l'élève s'est écarté du mouvement et de l'harmonie. Le porte-crayon marquant ainsi devant le regard des lignes de géométrie que l'on rapporte aussitôt à l'examen du tracé, en donne sur-le-champ, par comparaison, la critique et la contre-épreuve. Au bout de quelques leçons, après avoir étudié sous divers points de vue les quatre rondes bosses de la première série, l'enfant a déjà plus de précision dans le coup d'œil, et par conséquent, la main plus hardie. Le préjugé du manque de vocation n'a que faire dans tout cela ; l'instinct de l'imitation, qui est à tous, va de lui seul

et se développe : c'est le premier stage du jeune dessinateur, et l'impulsion est donnée. Il aborde la seconde série.

C'est la même chose que pour la première série, à quelques détails près : ici, l'œil est indiqué, la bouche se montre, l'oreille offre des contours. Cette substitution excite et satisfait l'émulation. Si, par le fait, les difficultés ont doublé, ce n'est qu'en raison du développement de l'intelligence de l'élève, qui trouve dans les forces acquises par son apprentissage l'intrépidité d'oser de plus en plus. Cette impulsion ascendante d'où les vocations se dégagent, est peut-être le meilleur argument en faveur de la nécessité de rendre cette méthode universelle ; et l'on n'est pas admis à prétendre que le professeur emprisonnera dans les bornes de sa manière les capacités de l'élève, puisque le véritable et seul principe du nouvel enseignement est de ne jamais diriger par l'exemple, mais de tenir la bonne foi et le jugement en alerte sur les fautes que l'on doit réformer soi-même; c'est l'individualité qui prend l'essor.

Ce que nous venons de dire de la seconde série s'applique à la troisième, puis à la quatrième : même gradation dans les difficultés, même progrès pour la main, même développement de l'intelligence. Parvenu de la sorte à la dernière série, toujours, comme on le voit, en procédant du facile au difficile et du simple au composé, l'élève en est arrivé presque sans effort à dégager, des harmonies bien observées de l'ensemble, le sentiment de la perfection dans les détails. Cette observation, acquise et fortifiée par l'habile gradation de l'enseignement, prend place dans les facultés et ne se perd plus.

Après avoir étudié sous ses divers points de vue le dernier modèle qui présente une tête de l'âge mûr, on sait le trait : on le sait pour tout, pour l'Académie, pour le paysage. Alors on passe à l'initiation des ombres et des lumières, à la science des contours ; l'élève quitte la toile pour le papier, le crayon blanc pour l'estompe. Il a déjà la certitude de ne plus hésiter devant l'esquisse, il faut qu'il apprenne à masser hardiment ou à ménager avec adresse, et pour cela, rien n'est plus favorable que l'étude de ces modèles de différentes séries, dont les formes de plus en plus perfectionnées n'accusent que successivement le jeu des muscles et cette variété de demi-teintes que l'on remarque dans un buste d'après nature. Sur les premiers modèles en effet les ombres sont uniformes, les lumières larges : viennent par degrés les difficultés artistes. Qu'il

apprenne d'abord à gouverner son estompe, à se pénétrer du relief et à le rendre, à remarquer la dégradation des nuances qui terminent les contours, à placer en saillie les clairs vigoureux et les coups de force des premiers plans, ces rudimens de la couleur. Maître, questionnez souvent votre élève, pour qu'il ne s'obstine pas dans l'admiration de ses bévues; pour que l'examen rectifie des fautes qui deviennent alors des leçons, fautes où il retombera d'autant moins, et dont il fera d'autant mieux justice qu'il aura la conscience de se les être signalées. Les progrès marcheront à la faveur de cette critique. Voyez! il n'a pas copié des copies, il ne s'est pas adonné au faire artificiel des gravures, et c'est un grand point, car je ne sais pas de plus rude embarras pour celui qui passe de cette imitation servile à la libre reproduction des reliefs que de s'ingénier pour savoir comment il lui faudra jouer du crayon vis-à-vis d'un plâtre; examinez qu'il n'y a plus à rendre hachure par hachure, et que l'on est contraint de rencontrer à toute force une manière qui ne soit pas d'emprunt. Si j'ai su me faire comprendre, on avouera que la méthode Dupuis a cela de précieux qu'elle amène à reproduire le modèle avec un caractère de naïveté qui révèle la tournure du génie de chaque élève par une manière qui lui devient propre. Dès-lors, il peut aborder l'étude de l'antique et de la nature, ou même saisir le pinceau, car il est sur le seuil de la peinture. Cependant, et pour ne pas sortir des bornes que nous nous sommes prescrites, ne perdons pas de vue qu'en parlant de propager le dessin, il s'agit moins, dans la façon de voir qui nous est particulière de multiplier les peintres et de remplir les musées, que d'étendre au bénéfice des professions industrielles la popularité de la science graphique; science aussi nécessaire, nous le répétons, pour la commune utilité de tous, que les élémens plus répandus de la lecture, de l'écriture et du calcul. La nouvelle méthode le peut plus rapidement qu'aucune autre : la rapidité, c'est l'économie!

Quant aux esprits rigoureux que la logique entraîne hors des gonds, et qui, d'après l'examen réfléchi de la méthode sur laquelle nous appelons leur critique, abonderont dans le conseil de Jean-Jacques, à cela près qu'ils ne feront pas exclusion du professeur, s'ils viennent à demander pourquoi l'on n'étudie pas immédiatement la nature sur la nature, nous aurons satisfait sans doute à leur objection en leur démontrant que ce *mezzo termine* pare à l'inconvénient d'une culture forcée et meurtrière qui avorte parce qu'on

la hâte. Quelque juste impatience que l'on ait de se précipiter vers un résultat, le temps a sa force d'inertie qui revendique une part dans les choses du monde. S'il ne faut pas compter sur lui seul, il ne faut pas croire non plus qu'il soit un obstacle et qu'il ne soit pas un auxiliaire, puisque dans l'étude la réflexion est aussi du travail. Toutefois il ne faut pas oublier que l'on a défini merveilleusement la méthode en disant qu'elle est une manière d'arriver au but par la voie la plus convenable. Vous avez le choix, décidez-vous.

Si nous n'avions que le raisonnement en faveur de cette méthode, il faudrait hésiter : il faudrait demander à la pratique la confirmation de la théorie et des lumières à l'épreuve : mais cette épreuve est faite, elle est constatée, elle est décisive. Sous les yeux de M. le baron Thénard, membre de l'Institut et rapporteur d'une commission nommée à cet effet par le ministre de l'instruction publique, de MM. Liez et Poirson, proviseurs du collége Saint-Louis, de M. Paté, professeur de dessin à ce même collége, des jeunes gens qui ne suivaient cette méthode que depuis deux ans ont lutté, tant d'après la bosse que d'après la nature, avec des camarades qui suivaient depuis cinq et six ans l'ancienne méthode. Malgré la disproportion dans la durée des temps d'étude, les élèves de M. Dupuis, bien moins âgés que leurs émules, ont très-notablement soutenu la concurrence, pour ne pas dire plus. Nous avons obtenu de voir leurs travaux : rien de cette uniformité qui trahit l'imitation servile, et c'est surtout ce qui pourrait servir à réfuter cette objection que peut-être l'efficacité de la méthode appartient spécialement à l'habileté particulière du professeur. Ces dessins, remarquables par leur diversité, offraient, comparés ou pris à part, un cachet individuel ; ils indiquaient suffisamment que l'élève se voyait contraint, par le seul ascendant logique de la théorie, de rencontrer au courant de l'audace ces heureuses inspirations que le talent trouve de lui seul dès qu'il parvient à secouer le joug des prescriptions scolaires. C'est en examinant ces saillies d'originalité et cette franchise de manière que les conseils de l'*Émile* nous sont revenus en mémoire comme ayant donné leurs fruits, à cela près que l'intervention du professeur est mise hors de conteste et en ligne, et que celui-ci tirera de cette méthode d'enseignement le triple avantage d'abréger ses fatigues, de hâter la maturité de ses élèves, et de pouvoir en étendre le nombre.

Faites maintenant un calcul, car ce calcul parle plus haut que

tout. Si en deux ans, à douze leçons par mois, d'une heure sans plus (ce qui ne fait environ au bout du compte que deux cents heures de travail), on arrive à ce résultat dans nos colléges où d'autres études entravent cette étude, quels résultats ne peut-on pas se flatter d'atteindre dans la moitié, bien mieux, dans le quart du même temps, par des leçons plus prolongées et plus suivies sur les bancs de ces milliers d'écoles élémentaires, créées par le zèle et soutenues par une philantropie éclairée?

Déjà des conseils généraux se sont préoccupés de cette méthode: elle passera dans les couss gratuits de nos arrondissemens, elle vaincra la routine dans nos institutions particulières. Nous exigerons plus. M. Dupuis, qui s'est, à bon droit, réservé le brevet de ses modèles, annonce un cours public : nous pensons qu'il ne saurait trop se hâter de l'ouvrir. C'est un phénomène assez remarquable que l'Université ait pris le pas sur les particuliers à l'occasion d'un progrès : nous ne voyons pas qu'il faille lui en abandonner tout l'honneur; ce serait un double scandale et que l'on n'aurait vu qu'une fois.

La mission dont nous sommes chargés, en consultant plus notre zèle que nos forces, s'arrête donc ici. C'est un appel à ceux qui pourront plus que nous et qui, en répondant à cet appel, rempliront un devoir. Le mot de civilisation, dont on se sert en France à tout propos, impose sans doute quelques obligations aux gens qui ne se font pas faute de le laisser échapper de leur plume. Assurément, il s'entend d'une plus généreuse diffusion de connaissances à l'usage des classes qui ne sont dans le budget que par l'impôt, et dont le patrimoine est au bout de leurs doigts. Ces classes, retenues en tutelle, et traitées de barbares par les conquérans de la société politique, forment le plus pur de la sève française, le plus énergique élément de notre supériorité continentale. Perfectionner l'enseignement pour le mettre à leur portée, c'est à peine s'acquitter d'une dette ; et, pour parler le langage du calculateur qui s'adresse aux esprits les plus récalcitrans, c'est aussi jeter dans la circulation industrielle des millions de plus, dont nous retirerons tous un intérêt. On s'est battu pour des institutions qui, balance faite, n'offraient pas de telles chances de bénéfice.

RAYMOND BRUCKER.



SOUVENIRS DE LA REVOLUTION

ET DE L'EMPIRE.

RÉAL.

Parmi les gens du monde qui fréquentent les nobles salons libéraux de la nouvelle France, il n'est personne qui ne se souvienne d'y avoir remarqué un vieillard plus que septuagénaire, d'une taille moyenne, mais élégante, d'une toilette modeste, mais propre et soignée, d'une tournure encore virile et quelquefois sémillante qui ne rappelait en rien la caducité de l'âge et les orages de la vie ; d'une figure peu régulière, mais qui avait été agréable, et qui l'était encore à force d'expression ; coiffé de beaux cheveux blancs qu'on envierait à vingt ans, et armé d'un regard bleu, lucide et transparent où n'avait jamais cessé de briller tout le feu d'une ardente jeunesse.

Quand le dîner tirait à sa fin, et que la conversation, excitée par le champagne et le plaisir, devenait tout-à-coup générale autour d'une table splendidement servie dont j'ai vu faire les honneurs par une des plus aimables et des plus jolies femmes de Paris, sinon par la plus aimable et la plus jolie, une voix souple et ferme, sonore et bien accentuée, s'élevait d'ordinaire, dominait toutes les autres, et finissait par captiver l'attention des plus distraits. C'est que ce n'était plus une causerie vague et souvent insipide pour ceux mêmes qui en font les frais ; c'était une narration spirituelle,

animée, dramatique, riche sans digression, pleine sans verbiage, érudite sans pédantisme, et polie sans afféterie, dont l'attrait paraissait d'autant plus piquant aux écouteurs que l'historien avait presque toujours été un des principaux personnages des scènes qu'il racontait. Or ce n'étaient pas là de ces scènes vulgaires auxquelles la vanité seule d'un homme prévenu de son importance peut supposer quelque intérêt, parce qu'il imagine sottement que le reflet de son nom couvrira la pauvreté de son récit. C'était du grave, du grandiose, du terrible. Tous les acteurs imposans de la révolution y jouaient leur rôle, depuis les tribuns sanguinaires qu'avait faits la populace, jusqu'à l'immortel empereur qu'avaient fait les soldats; et voilà pourquoi, lorsque cet homme avait fini de parler, on gardait quelque temps le silence, comme pour l'entendre encore.

Cet homme, c'était le vieillard.

Le vieillard, c'était le comte Réal.

Le comte Réal, c'était le fils d'un garde-chasse de Chatou, qui lui avait donné l'éducation requise pour devenir procureur au Châtelet.

Ce procureur au Châtelet avait fait son chemin. On l'avait vu avocat, puis accusateur public près le tribunal du 10 août, puis historiographe de la république française, puis commissaire du gouvernement au département de Paris, puis conseiller d'état à la section de la justice, puis préfet de police de l'empire, et comte par-dessus tout cela. Je ne suis pas de ceux qui le blâment d'avoir mordu trop vite à l'hameçon d'or de la fortune; l'appât était friand, l'exemple était contagieux, et je sais quelques-uns de nos Gracques à la barbe en alène qui n'y mettraient certainement pas plus de façon en pareille circonstance. L'histoire d'un événement et d'une époque, c'est l'histoire de toutes les époques et de tous les événemens. Mais j'aurais attendu davantage de la vocation d'un noble caractère, et tout jeune je déplorais souvent avec amertume la défection dont Réal me semblait coupable envers son propre talent. Je me souviens d'avoir exprimé un jour ce regret à Chénier, qui faisait rarement des calembourgs, mais qui n'aimait pas Réal, et qui saisissait avec plaisir l'occasion de lancer un

trait mordant contre ces transfuges de la liberté, si vite embauchés au pouvoir : « Que veux-tu ? dit-il en me frappant sur l'épaule, Réal *réalise.* »

Mon intention n'est pas d'ailleurs de considérer l'homme politique dans M. le comte Réal. Qu'est-ce qu'une opinion, qu'est-ce qu'un rôle, qu'un caractère politique ? Un habit à la mode du temps jeté sur de pauvres automates que le jeu des circonstances fait mouvoir; une carmagnole de 1793 qu'on retourne, qu'on reteint, à laquelle on attache des basques, sur laquelle on brode des palmes ou des étoiles, dont on répare le délabrement, dont on rajeunit la vétusté sous la bigarrure des rubans et la splendeur des crachats, sauf à troquer un jour ou l'autre tout cet oripeau de friperie contre la première amulette venue, au choix de la populace, moyennant un juste retour, comme ces marchands ambulans qui vendent les vieux galons. Les philosophes qui étudient l'homme dans ces sottes mascarades sont dignes d'étudier la femme dans les poupées des marchandes de modes. Il n'y a rien là de la nature humaine; et c'est une grande consolation pour les esprits nobles et sensibles qui ont médité sur sa destination, et qui se sont fait une autre idée de sa dignité.

Ce qui constitue l'homme aux yeux de la raison, c'est la raison ; c'est cette faculté intelligente qui le distingue presque seule du reste des animaux, et Spinosa, moins matérialiste qu'on ne le croit généralement, en avait follement conclu qu'il n'y avait de résurrectible dans l'homme que le principe intelligent dont il ne concevait pas plus que moi l'impossible destruction. Ce qui constitue l'homme, c'est surtout la bienveillance, à laquelle Spinosa n'a pas pensé, et qui est le plus essentiellement immortel de ses élémens. Tous les deux ont échappé jusqu'ici au scalpel de la dissection et aux analyses de la chimie. Je ne pense même pas qu'on les ait cherchés à l'amphithéâtre ou demandés au creuset.

J'ai déjà dit que Réal avait été avocat ; et je m'explique, avocat en matière criminelle, ou, selon l'expression fort exacte et fort reçue de son temps, défenseur officieux. Je crois avoir dit ailleurs qu'il avait porté dans l'exercice de cette glorieuse profession, un talent digne de la couronne civile, que je le plains d'avoir échangée contre la couronne

de comte. C'est donc de cet avocat, dévoué au service du malheur, et non pas de ce comte enchaîné à la clientèle de la prospérité, que je me propose de parler aujourd'hui. Réal, c'est l'avocat.

Après le ministère des sages qui font du bien aux hommes, quand ils en ont le pouvoir, il n'y en a point de plus auguste que celui du citoyen généreux qui consacre sa noble vie à les protéger et à les défendre; c'est même en sa faveur que penchera l'avantage, si on lui tient compte, comme on le doit, de l'abnégation de son dévouement et de l'incertitude de ses priviléges. L'autorité de la bonne foi, l'indépendance et l'inviolabilité, droits moraux et sacrés du défenseur, deviennent illusoires sous toutes les tyrannies, et n'empêchent pas Malesherbes de porter sa tête à l'échafaud de Louis XVI. Si Réal s'était avisé de la grandeur de cette destinée, dans les cinq ou six siècles de jours qui composent le règne sanglant de Robespierre, si une vertueuse émulation l'avait appelé à partager les périls de Chauveau-Lagarde et de Tronson Ducoudray, s'il avait déployé à disputer aux bourreaux l'innocente existence des proscrits, les ressources du zèle louable et sublime encore qui l'anima pour les proscripteurs, sa carrière eût été moins longue, sans doute, ou sa vieillesse du moins ne se serait pas écoulée dans les loisirs dorés de l'opulence; mais son nom resterait enveloppé d'une gloire plus durable et plus pure, car il ne lui manqua pour cela, ni cet art de la parole qui entraîne et domine les esprits, ni cette chaleur d'ame et de sensibilité qui est le génie des hommes éloquens. C'est la seule chose que j'aie à démontrer maintenant; le reste de la biographie de Réal appartient à l'histoire héraldique de l'empire, et je n'irai pas le chercher là.

Mais il faut, pour le considérer sous cet aspect, le seul oublié, le seul mémorable de sa longue vie, rétrograder avec moi de près de quarante ans, et s'en rapporter à mes souvenirs, dont quelques esprits défians, ou mal servis par la nature, ont souvent suspecté l'infaillibilité. La mémoire, qui est certainement une des facultés les plus communes de l'homme, et dont personne n'a plus le droit de tirer vanité que de la délicatesse d'une ouïe sensible ou de la portée d'une vue pénétrante, n'a l'apparence d'un phénomène que pour ceux

qui n'en ont point; les autres comprennent à merveille comment les perceptions d'une enfance vive, déjà exercée par le collége à s'approprier les faits les plus indifférens de l'histoire morte, et avidement envieuse, ainsi que cela est propre à cet âge, des faits bien plus extraordinaires qui animent sous ses yeux le drame de l'histoire vivante, ont pu laisser de profondes traces dans la pensée même du vieillard. Quant à moi, je n'ai point d'autres souvenirs, et le dégoût du présent, qui s'est accru avec mes années, a dû fortifier en moi l'habitude instinctive de vivre dans le passé. Cette époque seule se reproduit à mon imagination sous des traits brillans et pittoresques, parce que les organes que je possédais alors étaient doués d'une aptitude et d'une naïveté qu'ils ont perdues, mais dont les impressions se renouvellent encore quelquefois en réminiscences fugitives. Et comment se seraient-elles entièrement anéanties, ces premières émotions de l'enfant, puisque je n'ai jamais entretenu mon esprit d'autre chose, depuis les jours de désabusement où j'ai reconnu que, hors la vie de l'enfant, il n'y avait rien dans notre vie qui valût la peine de vivre. C'est que pour lui tous les faits sont des spectacles et toutes les illusions des réalités; c'est que l'expérience n'a pas encore soufflé devant son prisme un nuage terne et grossier; c'est qu'il n'a jamais soulevé le rideau de la comédie et démêlé l'artifice des manans impurs qui l'éblouissent des fausses merveilles. Mon erreur s'est évanouie comme s'évanouit la sienne, lorsque j'ai vu de près les peuples et les rois et le monde; mais je me suis hâté de la ressaisir, aussitôt que j'ai pu connaître qu'elle valait mieux que la vérité. J'ai nourri, j'ai caressé le prestige qui m'avait du moins agréablement trompé, et je me suis conservé enfant par dédain d'être homme. Voilà le secret de ma mémoire et de mes livres.

Au reste, aucun des fragmens que j'ai détachés tour à tour du long journal de ma vie n'a subi une épreuve plus difficile que celui-ci, aucun n'a vu son exactitude reconnue par un témoin plus digne de foi. M. Réal s'était cru obligé d'exercer autrefois contre ma jeunesse des rigueurs, légitimes sans doute, mais qui n'étaient pas légales, et dont l'exagération inouïe ne pouvait certainement pas s'expliquer par mon

importance politique. Le sentiment de mauvaise humeur qu'elles m'avaient inspiré à vingt reprises différentes s'était entièrement effacé depuis trente ans ; car de tous mes souvenirs, il n'y en a point que j'oublie aussi vite que celui du mal qu'on m'a fait. Cependant j'avais rabattu quelque chose de mon enthousiasme pour M. Réal, et, de peur de me trouver capable de le haïr encore en pensant à lui, j'avais pris le parti philosophique de n'y plus penser du tout, quand une des rencontres dont j'ai parlé en commençant nous réunit à la même table et dans la même conversation. Comme le démon de la rancune ne perd jamais ses droits sur nos ames imparfaites, je m'avisai de me venger d'une manière assez piquante, en lui prouvant que l'écolier inoffensif envers lequel il avait déployé tant de *mesures acerbes,* était alors même un des plus fervens admirateurs de son talent. Ce que je vais écrire, je le racontai avec des détails de localité plus spéciaux, plus minutieux, plus insaisissables, qui ne pouvaient avoir d'intérêt que pour lui ; faisant revivre dans une nomenclature fidèle les juges, les accusés, les témoins ; reprenant le fil des débats avec leurs incidens, leurs incises, leurs interruptions, leurs péripéties ; rattachant les détails aux faits, les physionomies aux personnes, les inflexions aux paroles ; et, pour couronner mon récit, abordant ses plaidoyers par l'exorde, en ferme disposition de les pousser jusqu'à la péroraison, si sa surprise m'en avait laissé le temps. « Par quelle fatalité, dit-il en me prenant les mains, ne vous ai-je pas revu quand je fus adjoint au ministère ; car aux jours dont vous parlez, vous étiez auprès de moi? — Parce qu'aussitôt que vous fûtes adjoint au ministère, lui répondis-je en riant, vous me fîtes mettre au cachot. » Des dix ou douze personnes très-notables qui assistaient à cet entretien, il n'y en a qu'une aujourd'hui qui ne puisse plus en attester les circonstances. On juge bien qu'il finit là, et je conviendrai, tant qu'on le voudra, qu'il ne devait pas trouver place ici, car je ne crois pas avoir jamais écrit une anecdote plus personnelle et plus insignifiante ; mais j'y ai été contraint jusqu'à un certain point par les chicanes obstinées d'une critique soupçonneuse qui fait de ma mémoire un être de raison, pour se dispenser de me croire. Il est évident, en effet, que si ma

mémoire me sert mal, ou qu'elle ne soit qu'une causeuse mensongère apostée par mon imagination, il faut bien se garder de me lire, car c'est cette faculté sycophante qui fait tous les frais de mes historiettes. C'est la seule que je me reconnaisse, la seule par conséquent que je sois intéressé à défendre contre les objections sceptiques de mes détracteurs; et ils savent à merveille que s'ils étaient parvenus à m'en déposséder, je serais tout-à-fait réduit à rien, moi qui leur ai fait depuis long-temps un amiable abandon de toutes les autres propriétés de l'esprit, pour en jouir exclusivement à leurs risques et périls. Je suis forcé d'avouer qu'ils n'abusent pas de ce privilége.

Après cette large digression, qu'on est libre de prendre pour une préface *forjetée*, je vais essayer d'entrer en matière.

Les bourreaux de Nantes étaient fatigués. La Loire ne suffisait plus à submerger son lit de cadavres. L'opinion publique, s'il en restait une, se révoltait peut-être contre un massacre domestique exécuté dans les murs mêmes de la ville qui les avait nourris, sur les plus purs citoyens. Quoi qu'il en soit, Carrier, embarrassé pour la première fois de cent trente-deux têtes à couper, se crut obligé d'en faire un hommage-lige au tribunal révolutionnaire. Le pourvoyeur de la mort avait cependant pris ses précautions pour abréger le voyage des proscrits; la fusillade les attendait à Ancenis et la noyade à Angers; mais les exécuteurs manquèrent de résolution et trompèrent sa prévoyance. Les cent trente-deux, entassés dans des charrettes, les membres liés et la tête pendante comme des animaux qu'on mène à la boucherie, furent dirigés sur Paris, où il en arriva quatre-vingt-quatorze; les trente-huit autres moururent en route, s'il n'en mourut davantage, car deux ou trois enfans, qui étaient nés pendant le trajet, furent présentés avec leurs mères au registre des écrous. Le récit que le fais là n'est pas un épisode inventé par quelque romancier atrabilaire pour noircir l'histoire des cannibales; c'est de l'histoire de France, de l'histoire imprimée, de l'histoire officielle.

A cet événement s'ouvre la noble carrière oratoire dont Réal devait sortir trop vite. Une loi d'expiation avait rendu aux accusés le droit de se faire défendre, qui leur avait été enlevé par une loi sacrilége. Réal fut nommé défenseur d'office, et peu de causes plus justes et plus touchantes ont jamais réclamé l'appui de l'éloquence. Pour l'honneur du pays, elle n'offrit à l'avocat que l'occasion stérile de se saisir sans difficultés d'un succès sans gloire. Entre le jour de la mise en accusation des Nantais et le jour de leur jugement, une ère nouvelle avait commencé pour la France. Robespierre était mort, et les échafauds de la terreur s'étaient abîmés sur lui. Le peuple social, le peuple civilisé, réveillé de sa stupeur, demandait vengeance des assassins qui l'avaient décimé en moins de deux ans; la convention, déjà jugée par l'opinion contemporaine, comme elle le sera par l'avenir, ne semblait s'obstiner à prolonger sa souveraineté défaillante, qu'autant qu'elle en avait besoin pour s'affranchir de toute solidarité avec eux, et pour amasser sur leurs têtes les crimes qu'elle avait soufferts et ceux qu'elle avait partagés; les boucheries de la Vendée n'excitaient plus qu'une exécration unanime, et la tribune résonnait encore de ces magnifiques paroles de Legendre, que j'ai rapportées ailleurs comme le modèle effrayant d'une hyperbole à laquelle la raison fait grâce, parce qu'elle n'a rien de trop exagéré pour le sujet: «les voyageurs de mer n'osent se soumettre au baptême du tropique, de crainte d'être baignés dans le sang de leurs parens.» Quand ces infortunés se présentèrent au tribunal pour être condamnés, la voix publique les avait absous; ils gagnèrent les banquettes des victimes au milieu d'une rumeur triomphale, et s'y assirent en accusateurs. Les rôles étaient changés, les formes ordinaires subverties, et on aurait cru qu'une disposition inaccoutumée de la salle d'audience avait placé, pour la première fois, les juges à la barre et les accusés au prétoire. Cette mutation ne serait souvent que justice dans les procès politiques.

Je le répète, les honorables fonctions de Réal furent trop aisées à remplir. Philippe Tronjolly, un des prévenus, homme de sens et de cœur, qui se servait habilement de la

parole, eut tous les honneurs du plaidoyer, ou plutôt du réquisitoire. Il n'essaya point de se défendre, soin que le temps s'était chargé de rendre superflu ; il attaqua, et la hache sous laquelle Carrier l'avait poussé lui fit raison de Carrier.

Ces premiers détails, empruntés aux journaux du temps, car je n'en avais par moi-même aucune connaissance, ne figurent ici qu'en qualité de préliminaires, puisqu'on ne voit pas que la procédure des Nantais ait contribué à mettre le beau talent de Réal dans son véritable jour ; mais ils composent l'introduction nécessaire d'un autre drame qui laissa plus d'essor à son éloquence. J'ai déjà dit que l'absolution de Tronjolly et de ses co-accusés exprimait assez sensiblement la condamnation implicite de Carrier et de son comité révolutionnaire. Ce qui restait à régler ne paraissait plus qu'une affaire de formalité, dont la solution définitive appartenait au bourreau. C'étaient les témoins des premiers débats qui montaient au banc des prévenus, c'étaient les prévenus des premiers débats qui venaient se ranger au banc des témoins. Réal seul était resté à sa place pour prêter aux coupables un secours plus pénible et plus courageux que celui qu'il avait offert aux innocens; admirable ministère de l'avocat dont la sollicitude presque providentielle ne manque à aucun malheur, et qui peut dire de lui comme ce personnage de Térence : *Je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'humanité ne m'est étranger* !

Pour la première fois depuis que les crimes des hommes sont dévolus à la justice des hommes, l'épouvantable programme de l'accusation écrite pâlit devant les faits plus épouvantables encore que révéla l'instruction orale. Pour la première fois, les récriminations mêmes d'une haine légitime, aigrie par des blessures qui saignaient encore, furent réduites à rester au-dessous de la réalité. C'est qu'il n'y avait point d'expressions dans les langues les plus riches en amplifications monstrueuses, pour peindre les forfaits de Carrier et du comité révolutionnaire de Nantes. Le vol, l'assassinat, l'infanticide, la brutalité obscène qui souille ses victimes avant de les sacrifier, la dérision féroce qui les insulte quand elles ne sont plus, toutes les frénésies révol-

tantes de la rage et de l'anthropophagie qui s'assouvissent sur des cadavres, ont des noms; il fallut en inventer de nouveaux. Le dictionnaire du comité révolutionnaire de Nantes n'avait pas été prévu ; il aurait effrayé Satan.

Ceci serait trop cruel à raconter. On devinera, si on peut le deviner, ce que je n'ai pas la force d'écrire, ce que c'était qu'un *mariage républicain*, ce que c'était que la *noyade* exécutée au moyen du *bateau à soupape*, supplice encore inconnu que la pudeur badine du comité déguisait sous le nom de *baignade* par un barbare euphémisme, et que cet abominable Carrier appelait en plaisantant la *déportation verticale :* figure un peu forte, selon moi, pour la portée de son esprit, mais bien digne de l'infernal instinct qui lui tenait lieu d'ame. C'était le cas de dire en changeant quelque chose à la fameuse saillie de Cicéron : *Habemus facetum carnificem.*

Tous les crimes étaient démontrés jusqu'à l'évidence. Ils étaient tous avoués. Il est difficile en effet d'assassiner à la pleine clarté du soleil dix ou douze mille personnes (le nombre juste en est resté indécis), de les faire mourir mille fois dans des tortures pires que la mort, sans autre formalité que celle du supplice, et de ne pas laisser quelques traces de ces exécutions sanglantes. Au défaut des hommes, les flots de la Loire auraient parlé. Il n'y avait point de batelier qui n'eût touché de sa rame des corps inanimés, point de pêcheur qui n'eût ramené des membres mutilés dans ses filets. Le système tout entier de la défense reposait donc sur des récriminations véhémentes qui n'avaient pour objet que de déplacer celui de l'accusation ; les acteurs immédiats de la tragédie se prenaient au comité révolutionnaire qui se prenait à Carrier par la voix de Réal. Carrier se prenait à la convention nationale qui se prenait au comité de salut public par la voix de Lecointre; le comité de salut public se prenait à la volonté souveraine du peuple, et tel était en réalité le cercle épouvantable où avait roulé l'histoire de cette démocratie regrettée, qu'on ose nous présenter encore aujourd'hui comme un objet d'espérance et comme un gouvernement de progrès, tant les vieilles sociétés sont pressées de finir d'elles-mêmes !

La convention jugea convenable de rompre dans ses mains

cette chaîne de pourvois menaçans, et la nécessité de son propre salut la rendit unanime une fois pour la proscription d'un complice. Cinq cents votans proférèrent cinq cents votes d'accusation sur lesquels deux seulement furent mitigés par des réticences légères, celui de Bourbotte et celui de Bernard de Saintes. Collot d'Herbois, Barrère et Billaud-Varennes, qui avaient si long-temps fermé les yeux sur les attentats de leur émissaire, qui les avaient ordonnés peut-être, n'usèrent pas envers lui d'une indulgence qu'ils étaient à la veille de réclamer pour eux-mêmes ; ils l'envoyèrent au châtiment avec la même impassibilité qu'ils l'avaient envoyé au crime. Quant à ceux-ci, Carrier n'avait point de récusation valable à exercer contre eux. Il était jugé par ses pairs.

En faisant descendre l'instigateur du comité révolutionnaire de la chaise curule à la sellette, Réal venait d'opérer une révolution radicale dans la position de ses cliens. Il fallait toutefois savoir profiter de ce triomphe, car assez de délits individuels et spontanés restaient accumulés sur la tête de chacun d'eux pour appeler les vengeances de la justice. Nous allons le retrouver ; mais jetons auparavant un coup d'œil sur le spectacle que présentait alors la salle des séances du tribunal révolutionnaire.

Tout le monde sait dans quelle classe de la société se recrutaient les comités révolutionnaires. Ce n'était certainement pas dans celle des ouvriers probes, laborieux et capables, qui se recommandent à l'estime publique par leur aptitude et par leur conduite. Les révolutions modernes qui se disent toujours faites au bénéfice des capacités, n'aboutissent jamais en résultat définitif qu'à faire passer le pouvoir dans les mains de la médiocrité immorale, intrigante et factieuse. Quelques anciens propriétaires, appauvris par le vice et dépouillés par l'usure ; un plus grand nombre de jeunes gens livrés à tous les excès qui abrutissent l'ame, dégradés de leur adolescence par des passions grossières, stimulés par l'ardente soif de ces sensations nouvelles qui ne se trouvent que dans les excès, et qui ne s'achètent qu'à force d'or ; une multitude innombrable enfin de prolétaires lâches, paresseux et dépravés, sans goût comme sans intelligence pour le travail, et qui aimaient mieux tremper

leur pain dans une mare de sang que de l'arroser de quelques sueurs : voilà ce qui composait en général le personnel de cette dictature à vingt mille têtes, sous laquelle la France au pillage haletait de douleur comme une ville prise d'assaut; voilà ce qui composait en particulier le personnel du comité révolutionnaire de Nantes, un triage odieux des plus violens et des plus pervers dans le plus vil rebut d'une population. Il fallait vaincre un mouvement d'épouvante pour les regarder. Pour arrêter quelque temps ses regards sur eux, il fallait vaincre un mouvement de dégoût.

Quatre ou cinq accusés tout au plus se distinguaient cependant du reste par des formes presque humaines. Carrier était procureur, et frotté, par conséquent, de quelques idées de l'administration des lois. On pouvait juger, à la plupart des dépositions, que son langage habituel avait été jusque-là aussi infâme que ses mœurs; mais il semblait prendre à tâche, et non sans des efforts quelquefois sensibles, d'éviter devant le tribunal cette phraséologie de corps-de-garde et de mauvais lieu, pour étaler à la place de méchans lambeaux d'histoire romaine, et des bribes oratoires d'assez mauvais goût, volées au *Journal de la Montagne* et à la tribune des Jacobins. Le notaire Bachelier affectait des manières posées, des réponses courtes, pleines de gravité et de mesure, des inflexions douces et pénétrantes, et il se retranchait contre la responsabilité de ses actes, derrière sa réputation vraie ou fausse de tolérance et d'humanité. Chaux exhalait la fougue de son caractère en improvisations véhémentes qui blessaient rarement les règles de la correction, et qui s'élevaient de temps en temps à une espèce d'éloquence. Goulin, le principal meneur, la cheville ouvrière du comité, ne manquait pas d'une certaine puissance de facultés ou d'organisation. Il exprimait le plus souvent avec une netteté froide des idées qu'il savait enchaîner avec logique, et présenter avec habileté, quoiqu'elles ne produisissent pas toujours l'effet qu'il en avait attendu. C'est ainsi qu'il essaya inutilement de justifier les massacres de Nantes par les massacres de Paris, et de s'envelopper avec ses complices du manteau d'impunité qui couvrait les *septembriseurs*.

L'auditoire ne répondit à son apostrophe imprudente que par une longue rumeur d'indignation. Les *septembriseurs* n'y étaient plus, ou bien ils avaient déjà changé d'opinion dans l'espérance assez fondée de frapper incessamment d'autres victimes.

Le plaidoyer de Carrier, fort important comme document historique, puisqu'il prouve jusqu'à l'évidence que les horreurs commises dans la Vendée étaient le fait des comités de gouvernement, ne fut d'ailleurs que le plus pitoyable des lieux-communs oratoires. Il y répète sa phrase bannale des *lauriers changés en cyprès*, qui traînait depuis trois mois dans les clubs et dans les gazettes; il y parle en grande pompe de ses combats et de ses victoires, quoique l'instruction eût démontré qu'il n'avait paru sur le champ de bataille que pour fuir, et donner à l'armée l'exemple honteux d'une déroute panique, sur un cheval qu'il n'avait pas pris le temps de brider. Il se compare au jeune Horace qui assassina sa sœur; il compare les prêtres au cardinal de Lorraine qui bénit l'arquebuse de Charles IX et les poignards de la Saint-Barthélemy, sans penser que cette érudition grotesque ne repose que sur des fictions de comédie, et qu'elle se ferait siffler des enfans dans les basses classes du collége. En un mot, ce discours aurait été à faire rire s'il n'avait pas fait frissonner; mais Carrier s'était précautionné contre la critique. L'indignation le sauvait du ridicule.

L'orateur de la journée, ce fut Réal, et sa tâche n'était pas aisée. Il défendait Goulin. Bien convaincu qu'il essaierait inutilement d'atténuer des faits dont une grande ville tout entière avait porté témoignage, il s'étendit habilement sur les crimes non moins exécrables qui les avaient provoqués; il déplora cette fatalité irrésistible des guerres civiles qui excite les ames les plus étrangères aux excès à enchérir sur les forfaits d'un ennemi en ne croyant que les punir; il rappela les époques trop multipliées de l'histoire où de pareilles fureurs avaient été lavées par l'amnistie, et, chose bien plus étrange, honorées par des récompenses publiques ou sanctifiées par des religions; il s'arrêta enfin au moyen capital que la convention nationale venait d'admettre en accusant Carrier, et il tira de cette déclaration solennelle

la preuve que les massacres exécutés par ses cliens n'avaient jamais été que des actes d'obéissance passive. Quelle indépendance, quelle spontanéité pouvaient rester aux fonctionnaires du peuple, sous l'omnipotence d'un tyran altéré de sang qui n'apparaissait parmi eux que dans les accès de la rage, le sabre nu à la main, la menace et le blasphème à la bouche, les traits renversés par la colère et demandant des victimes? Il fallait mourir peut-être plutôt que de se soumettre, et laisser l'accomplissement d'un affreux devoir à d'autres assassins qui se seraient présentés en foule. Il n'y avait pas un égout de Nantes qui n'en eût vomi. Mais ce qu'on exige de ces infortunés sans éducation, sans principes, sans noblesse d'ame, continuait Réal, c'est la plus haute des vertus de l'homme en société, c'est cette abnégation sublime de la vie qui est la dernière épreuve du courage civil, et dont la suite des siècles offre à peine quelques exemples, en partie relégués au rang des fables. Est-il cependant un code chez les nations qui punisse de mort l'absence, le défaut d'héroïsme? En est-il un qui punisse de mort l'assassinat involontaire qu'une main, captivée par la violence, a commis innocemment? Le bras que l'on force à frapper n'est pas plus criminel que le couteau. En est-il un qui assimile à l'assassinat l'homicide froidement exécuté devant le peuple par l'impassible agent de la justice? Non, sans doute. La loi a pris soin de le qualifier elle-même d'homicide légal. L'homicide peut donc être légal, et quelle légalité que celle des volontés inflexibles de Carrier, qui était placé, selon l'opinion générale, par les propres termes de son mandat, au-dessus de toutes les juridictions et de toutes les lois?

Cet argument fut développé avec plus d'adresse et de talent, car j'ai senti en écrivant que l'expression n'était pas toujours fidèle à ma mémoire altérée aujourd'hui par de cruelles souffrances. Il était d'ailleurs ingénieux en ce point qu'il semblait satisfaire à toutes les convenances de la cause. On ne pouvait réellement invoquer avec pudeur, en faveur des membres du comité révolutionnaire de Nantes, que l'inviolabilité du bourreau.

Réal n'avait pas renoncé toutefois à l'espérance de ramener quelque intérêt sur les accusés. S'il s'était cru obligé

pour leur salut à les dégrader du rang de l'homme, il sentait pourtant qu'il n'aurait pas fait assez pour leur concilier l'indulgence et la pitié, s'il ne parvenait à les distinguer des tigres par quelques facultés morales et quelques émotions généreuses. Goulin avait été le secrétaire de ce malheureux Phélippeaux, qui fit entendre le premier d'inutiles paroles de tolérance aux ravageurs de nos provinces, et qui paya son dévouement de sa vie. Cette circonstance lui fournit un épisode de sentiment et d'action auquel il n'y a presque rien à comparer dans les plus beaux mouvemens de la parole : « J'avais pensé, dit-il, à faire comparaître ici en » témoignage la veuve de Phélippeaux; mais le respectueux » attendrissement que m'inspire son infortune m'a détourné » de ce projet. Non, citoyens! Goulin, dût sa propre exis- » tence en dépendre, n'a pas voulu forcer la veuve de Phé- » lippeaux à contempler ces funestes gradins où tout réveille » le souvenir d'un affreux sacrifice! N'est-ce pas là, en effet, » qu'était assis Danton, l'Hercule de la liberté? Là, Camille » Desmoulins, cet ingénieux La Fontaine de la révolution, » qui en aurait été le Tacite? Et là, le Fénelon, le Las-Casas » de la Vendée, le vertueux Phélippeaux? Rassure-toi, Gou- » lin, tu n'entendras pas les gémissemens, tu ne verras pas » les pleurs de sa femme! Rappelle-toi plutôt ces jours glo- » rieux où tu le suivais au combat, pour y acheter la paix » par la victoire! Une fois, s'il t'en souvient, comme vous » vous entreteniez, sur le pont de Cé, des moyens de ren- » dre le repos et le bonheur à ces belles contrées désolées » par la guerre, les brigands embusqués derrière les roseaux » et les arbres du rivage vous assaillirent d'une décharge de » mousqueterie. Vous répondites à cette lâche agression en » chantant l'hymne des Marseillais. O Goulin, quand tu » passeras sur le pont de Cé, n'oublie pas de chanter à la » mémoire de Phélippeaux l'hymne de la reconnaissance et » de l'amitié! » Je ne me rappelle pas le nom de cette figure de rhétorique par laquelle l'orateur semble anticiper sur le résultat infaillible de son discours, en le transportant par une prévision hardie au nombre des événemens accomplis, et je ne l'ai probablement jamais su; mais j'aurais bien de la peine à croire qu'elle eût jamais été amenée avec plus d'art

et employée avec plus de goût. On sent, à n'en pas douter, que le succès devait y répondre.

Entre autres artifices oratoires que j'aurais pu signaler dans ce beau plaidoyer, j'en citerai un qui ne me paraît pas moins bien conçu, et qui est encore plus dramatique; j'ai dit que Réal avait cherché à dissiper les préventions trop légitimes qui naissaient de l'accusation, en ramenant l'esprit des auditeurs sur des idées douces et des sentimens naturels. Goulin, le cruel Goulin n'était pas encore assez éloigné de la jeunesse, pour que personne ne se souvînt d'avoir vu éclater en lui quelques dispositions vertueuses et quelques affections touchantes. Il s'empare de tous les détails de ce genre qu'il a pu recueillir et qui servent à son dessein; il les développe, il les interprète, il les amplifie sans doute, il les invente peut-être; mais l'illusion qu'il a voulu produire ne trahit pas ses espérances, elle gagne les spectateurs, les juges, les prévenus eux-mêmes qui s'étonnent de pleurer. Ému de l'émotion qu'il excite, il y cède à son tour, et, d'une voix entrecoupée, il peut à peine articuler ces paroles : « Sa tête fut exaltée, son zèle aveugle, ses actions » insensées et farouches, mais son cœur était pur! Je jure » que Goulin est un homme de bien! » Au même instant, un des accusés se lève hors de lui-même; c'est Gallon, contre qui les débats n'ont fourni aucune charge, et dont le désistement du ministère public a déjà proclamé l'innocence. Il fond en larmes, il tremble, il balbutie, il s'écrie enfin en sanglottant : « Goulin est un homme de bien! c'est mon ami, » c'est un honnête homme, c'est mon ami! Je le connais » depuis neuf ans; il a élevé mes enfans : c'est un honnête » homme, c'est mon ami! Tuez-moi, mais ne le tuez pas! » Sauvez, sauvez Goulin! » L'attendrissement est universel et s'étend jusqu'au banc des jurés. On en voit quelques-uns frémir et se détourner pour essuyer leurs yeux. « Citoyens, » reprend Réal avec l'accent de la conviction, sont-ce là » des hommes de sang? »

Si l'on a égard à la mauvaise nature des hommes qui furent mis en œuvre dans cette scène, on n'y verra, selon toute apparence, qu'une adroite combinaison théâtrale; mais il faut convenir, quoi qu'il en soit, que l'avocat y fut

merveilleusement servi par le poète. C'est la machine qui opéra le dénouement.

L'absolution des membres du comité révolutionnaire de Nantes parut dès-lors aussi assurée que la condamnation de Carrier. Leur sécurité devint si complète, qu'ils firent ordonner les apprêts d'un superbe festin chez le premier restaurateur de Paris, pendant que les jurés étaient encore aux opinions. Deux places y restèrent vides. Avec Carrier, le tribunal avait envoyé au supplice Pinard et Grandmaison, dont les efforts de la défense n'étaient pas parvenus à atténuer les crimes. Grandmaison était convaincu d'avoir présidé à toutes les noyades, et on avait vu ce monstre faire voler à coups de sabre les mains palpitantes que de malheureuses femmes, que de pauvres enfans élevaient vers lui à travers les planches mal unies du pont, au moment d'être submergés. C'était aussi sur les femmes, sur les enfans, sur le vieillards chargés d'années et d'infirmités que s'exerçaient les lâches fureurs de Pinard. Celui-là, mûr à vingt-six ans pour des attentats qui font frémir la nature, marchait à la suite de l'armée républicaine, comme l'ange de la mort, avec lequel sa laideur robuste, la férocité de ses traits et la couleur basanée de sa peau, sous laquelle coulait un sang africain, lui donnaient quelque fantastique ressemblance. Aussitôt qu'un village, presque désert, qui venait d'être un champ de bataille restait derrière le vainqueur, on entendait hurler Pinard qui s'avançait à demi nu, et brandissant un sabre déjà sanglant, parmi des monceaux de cadavres, pour épier quelque reste de vie sur des fronts pâles et dans des yeux éteints, et pour égorger les blessés. Il pénétrait ensuite dans les maisons, massacrait le malade à son lit d'agonie, l'orphelin dans son berceau, la jeune mère sur son enfant, et s'emparait froidement de tout ce qui pouvait tenter sa cupidité dans leurs dépouilles, car c'était son héritage. Un instant après, l'incendie se déclarait à la fois sur dix points différens; la flamme courait de toits en toits avec la violence et le bruit de la tempête, et elle ne cessait de marquer le passage de Pinard, qui ne laissait jamais d'autres adieux à ses domaines, que lorsque tout était consumé.

Carrier marcha à la mort en proclamant son patriotisme et son innocence. Pinard, qui devait la subir avant lui, se défit tout-à-coup, par une secousse brusque et vigoureuse, des deux exécuteurs qui l'accompagnaient ; puis courant au proconsul, la tête baissée comme un taureau furieux, il l'en frappa dans la poitrine et le jeta sans connaissance et presque sans vie sur les degrés de l'échafaud. Quelques minutes après, ceux-là étaient devant leurs juges, et les autres s'étourdissaient de leurs remords dans l'ivresse d'une orgie.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le tribunal ne punit dans ces misérables que des intentions contre-révolutionnaires, dont je les tiens pour complètement innocens. S'ils n'avaient été qu'assassins, comme leurs complices, on les aurait acquittés. J'ai montré ce qu'étaient les crimes de ce temps-là. Voilà ce qu'était sa justice.

Réal soutint dignement, deux ans après, la renommée que cette cause lui avait acquise, dans une affaire non moins célèbre, celle du fameux tribun Gracchus Babeuf, jugée à Vendôme par la haute-cour nationale. Il y parut, comme à la première, véhément dans l'attaque, adroit dans la défense, heureux à démêler les parties faibles de l'accusation, heureux à déduire de chaque fait des explications, quelquefois un peu forcées, mais auxquelles il savait prêter une rare vraisemblance; pénétré d'une conviction ardente, qui n'excluait pas la mesure et qui devenait facilement sympathique à force d'être naturelle ; aussi fertile en expédiens ingénieux et en effets préparés d'avance qu'habile à en cacher l'artifice, en un mot, spirituel et prudent jusque dans l'abandon, entraînant et passionné jusque dans le raisonnement, et sûr de se faire écouter avec faveur, même quand il établissait un principe qui ne pouvait être admis par personne. Cette procédure lui fut cependant moins avantageuse que l'autre, parce qu'il y agissait sur une matière moins malléable et moins docile, et qu'il n'avait pas pu imposer à ses cliens le système indispensable dans lequel il devait se renfermer pour leur salut. De ces deux hommes de fer qui représentaient la conspiration, Babeuf et Darthé, le premier s'obstinait à noyer ses théories fanatiques dans une phraséologie fastidieuse et confuse qui

n'inspirait que l'ennui et le dégoût; le second, qui n'avait rien à gagner à la controverse, parce que sa vie passée portait de cruels témoignages contre lui, s'était, en quelque sorte, placé hors des débats, en affectant, sur les questions qui le touchaient de plus près, une taciturnité insouciante et brutale. Entre ce déclamateur d'inutilités prolixes, qui lisait pendant cinq heures sans reprendre haleine, car il ne savait heureusement pas parler, et ce muet volontaire, qui s'était retranché dans quelques monosyllabes maussades, ou par crainte de compromettre sa tête, ou par dédain de la défendre, on conçoit que Réal ait été assez occupé à réprimer l'intempérance verbeuse de l'un, et à stimuler la paresse inconvenante et systématique de l'autre. Cette difficulté de position nuisit nécessairement à l'élan d'un orateur qui avait besoin de s'identifier étroitement avec sa cause pour se communiquer et pour se répandre, et c'est à cela sans doute qu'il faut attribuer le mauvais succès de ses efforts.

Au reste, les débats de ce procès ont été imprimés si amplement et sous une forme si bien appropriée à l'intarissable battologie du principal accusé, que je craindrais de tomber aux yeux de mes lecteurs dans des redites aussi vicieuses que les siennes, en me traînant servilement sur les détails d'une analyse. Il a même fallu, pour me décider à revenir sur l'aspect le plus extérieur de cet épisode de notre histoire, et à redemander à ma mémoire quelques-uns des traits qui en caractérisent le mieux l'étrange physionomie, que j'y fusse en quelque manière forcé par le désir de changer d'émotions en changeant de tableau. Les scènes sanglantes de la Vendée ne me suivront du moins pas ici. Nous allons passer de l'exécrable pratique des assassins à d'exécrables théories de sophistes, qui ne se sont pas, grâce au Ciel, développées dans des actes, et qui laisseront aux races futures plus de pitié que d'horreur. Ce que les égorgeurs de la patrie ont exécuté en 1793, Babeuf et ses affidés le rêvaient peut-être pour l'avenir; mais ce crime de leur pensée n'a pas été servi comme l'autre par les élémens et par les bourreaux. Il n'a fait couler que de l'encre, et, chez un peuple raisonnable et humain, des douches auraient

suffi à le laver. C'était trop peu à cette époque, où les sensations poignantes de la révolution avaient blasé toutes les ames ; où la France, nouvellement émancipée de ses tyrans, s'était apprivoisée avec leurs jouets odieux, en s'accoutumant à les regarder sans terreur ; et où toute comédie politique paraissait insipide quand le dénouement n'était pas sanglant. La perfectibilité, qui marche si vite, nous épargnera probablement un jour ces énormes aberrations. Il faut seulement qu'elle nous donne auparavant deux choses qui nous manquent depuis long-temps, et sans lesquelles la société n'est qu'un coupe-gorge à la merci du plus fort et du plus pervers ; des institutions et des mœurs : quand nous en serons là, il fera beau s'occuper d'utopies ; il n'y aura plus de danger.

Les gradins de l'accusation présentaient donc à Vendôme un spectacle infiniment moins repoussant que celui qui avait tourmenté les yeux et la pensée dans la procédure du comité révolutionnaire de Nantes. Le corps du délit était un songe effrayant, il est vrai, mais qui s'était évanoui sans laisser de traces au réveil de la publicité. La plupart des accusés n'étaient pas même escortés sur les fatales banquettes par ces souvenirs qui aggravent, de l'habitude constatée des crimes accomplis, l'intention d'un crime avorté. Babeuf lui-même n'avait pris aucune part aux excès du régime révolutionnaire. Il avait été haï de Robespierre ; il avait dénoncé Carrier.

On devine assez ce que je pense de Babeuf sous le rapport politique, et le sentiment qu'il peut m'inspirer dans son rôle extravagant d'homme d'état et de législateur ; mais on me ferait tort de supposer que je suis déterminé dans ce jugement par quelque préoccupation de parti. Je suis, s'il plaît à Dieu, assez avancé en expérience et en raison pour comprendre toutes les folies d'opinion dans le même mépris, et toutes les fureurs d'opinion dans la même antipathie. Depuis que je vois s'élever sous vingt bannières différentes des hommes à principes absolus qui veulent régler le monde à leur gré, sans égard à l'état encore indéfinissable où les révolutions nous ont mis, et des hommes à *formes violentes* qui se flattent, dans leurs rêveries cruelles, de le

gouverner par la terreur, j'ai eu le temps de prendre ceux-ci en haine et ceux-là en pitié. La devise de l'écu et la couleur du drapeau sont, de leurs entreprises ou niaises ou féroces, la chose qui m'occupe le moins.

A considérer en lui l'homme littéraire, j'ai déjà fait pressentir que Babeuf ne méritait guère plus d'intérêt. La surabondance inextricable de ses idées sans méthode et sans netteté, ou plutôt des lubies vagues et confuses qui lui en tenaient lieu, le rendait tout-à-fait incapable d'improviser une phrase bien faite. Il avait certainement plus de facilité comme écrivain; mais cette facilité déplorable n'est qu'un vice de plus dans les gens qui écrivent mal. Ses nombreux écrits enchérissent encore sur tous ceux des tribuns de son espèce, et il n'en manquait pas alors, par une verbosité incorrecte et rebutante qui ne laisse ni vivacité à la pensée, ni prise à l'attention. Incapable de soumettre ses hallucinations vagabondes aux règles de la plus simple logique, il perd à tout moment de vue la question qu'il s'est proposé de traiter, pour s'égarer dans des digressions inutiles, et il ne sort de celles-ci que pour tomber dans des digressions nouvelles qui l'éloignent de plus en plus de son sujet, jusqu'à ce qu'il l'ait totalement oublié. Cette absence complète de méthode et de raisonnement, qui est le plus sûr *criterium* auquel on puisse reconnaître un fou, ne prouve pas, comme on sait, le défaut d'imagination, et l'imagination était en effet la faculté dominante de Babeuf; mais elle ne s'était développée dans son intelligence imparfaite et malade qu'au préjudice du jugement.

La moralité de Babeuf n'aurait pas été non plus exempte de reproches, si l'on pouvait s'en rapporter au témoignage des biographies contemporaines, et la défense avait peu de parti à tirer de ses *antécédens*, s'il est permis de parler leur langage. Mais on sait ce que valent ces imputations quand elles sont proférées sur la fosse d'un malheureux que l'opinion et la loi ont frappé. La calomnie ne risque rien d'être inexorable quand elle marche à la suite du bourreau; et il est aussi prudent que généreux de lui renvoyer la plupart des diffamations qui poursuivent jusque dans le tombeau les victimes de nos troubles civils. Aucun nuage ne s'éleva pen-

dant le cours des débats sur la probité de Babeuf, et cette circonstance est d'autant plus remarquable dans sa vie, que jamais la pauvreté n'a mis les principes d'un père de famille à de plus rudes épreuves. Ce qui le distingua, même entre les autres accusés, qui réunissaient presque tous les mêmes qualités à un degré fort éminent, ce fut une expansion ardente et passionnée, une sincérité capable d'aller jusqu'à l'abnégation, et qui se faisait conscience du moindre détour; la fermeté inflexible de volonté qui fait les grands hommes, et la résignation à la mort qui fait les héros et les martyrs. S'il n'était pas possible de se défendre de l'impatience et de l'ennui au débit disgracieux de son interminable verbiage, l'énergie de sentiment et la puissance d'ame qui éclataient de temps en temps au milieu de ces divagations accablantes, éveillèrent plus d'une fois l'admiration, et il est probable qu'il serait parvenu sans peine à maîtriser son auditoire dans de pareils momens, s'il avait su ménager ces ressources avec une sage économie dont la nature ne lui avait pas donné le secret. Quant au délit qu'il s'agissait de prouver, et surtout de punir, c'était, je le répète, un de ces crimes qui ne sont justiciables en bonne police que de la médecine philosophique, le cauchemar d'un républicain atrabilaire, la monomanie d'un sophiste. Babeuf était un publiciste insensé dont il fallait briser la plume, un énergumène inquiétant dont il fallait réprimer le fougueux apostolat, un homme à enfermer entre quatre murailles avec les égards et les soins que l'humanité prescrit toujours : ce n'était point un homme à égorger.

Darthé ne paraissait avoir pris à cette conspiration ébauchée qui se résumait en pamphlets et en affiches, qu'une part assez passive; mais il était le beau-frère du cannibale Joseph Lebon, il avait été le secrétaire de ses commandemens homicides, le meneur de son épouvantable tribunal, l'assassin d'une province, et tout manifestait dans ses traits altérés par des veilles sanguinaires, dans sa physionomie de bête fauve, dans son silence brutal et obstiné, quelque chose de la réprobation de Caïn. Ce n'était pas pour les forfaits qui avaient plongé Arras dans le deuil et dans la désolation qu'il était mis en jugement, mais c'est sur eux qu'il fut jugé.

Le présent le compromettait à peine; le passé le condamna, car le passé est implacable pour les méchans. Quoi qu'il arrive, il ne perd jamais ses droits sur eux.

Ici, contre l'ordinaire, l'intérêt le plus sympathique ne s'attachait pas dans l'auditoire aux principaux accusés. Il s'était pris au-dessous d'eux à des hommes plus imposans par leur talent ou plus recommandables par leur caractère. Germain n'était qu'un officier obscur nourri, dans les conciliabules des jacobins, d'opinions exaltées et d'espérances ambitieuses. La première impression produite par son ton farouche et hautain, par ses bruyans emportemens, par ses accès de colère convulsive, et surtout par cette espèce de laideur morale plus facile à comprendre qu'à exprimer, et qui résulte plutôt de l'ensemble que des détails dans la figure de l'homme, ne lui avait été nullement favorable; mais il en était autrement quand il sortait de cet état d'irritation passagère pour aborder à tête reposée une question sérieuse. On était étonné de lui trouver alors une logique nerveuse et serrée qui n'avait plus rien de l'allure désordonnée des passions, et qui n'admettait dans une méthode facile de raisonnemens bien enchaînés qu'autant de mouvement et de chaleur qu'il en faut pour donner de l'autorité à la parole. Ses idées qui se pressaient sans se confondre, s'énonçaient toujours avec clarté, quelquefois avec éclat. Les preuves semblaient naître à son gré pour fortifier les propositions; les conséquences jaillissaient des faits, les inductions se formulaient si naturellement dans l'esprit des assistans, qu'à l'instant où elles leur étaient offertes, il n'y avait personne qui ne crût les avoir prévues. Des allusions spirituelles qui n'étaient jamais forcées, des citations savantes qui n'étaient jamais pédantesques, des figures vives et singulières, mais amenées avec tant de goût qu'elles frappaient sans étonner; des mots de l'ame qui n'annonçaient aucun apprêt, et qui n'auraient été que simples s'ils n'avaient pas été sublimes; tous les ornemens dont l'art des rhéteurs enseigne inutilement l'usage, et que le génie seul sait employer sans étude, relevaient encore, comme une riche broderie, ces magnifiques improvisations, et Germain en fit entendre dix dans le cours de la procédure. Germain était éloquent, le plus élo-

quent peut-être après le colonel Oudet, de tous les orateurs de son époque. Je ne citerai de lui, non comme un des morceaux remarquables de son plaidoyer, mais comme le plus court et le plus propre à être isolé sans perdre beaucoup de son énergie, que cette apostrophe au délateur Grizel, qui s'était flatté devant le tribunal d'avoir mérité la couronne civique par sa dénonciation : « Non, George Grizel, tu n'au- » ras pas la couronne civique! Non, George Grizel, tu n'au- » ras pas la couronne d'épines! Ces couronnes appartien- » nent aux victimes! La couronne qui t'est réservée à toi, » c'est la couronne de houx, celle qu'on mettait à Rome sur » la tête des esclaves pour les vendre quelques deniers de » plus. » — J'y ajouterai seulement ces dernières paroles de sa péroraison qui n'occuperont pas plus de place : « Au reste, » qu'ai-je à craindre? Tout mon sang n'est-il pas à la liberté? » et qu'importe le jour où j'en verserai la dernière goutte pour » elle? J'ai choisi cette destinée pour la liberté. Pour la li- » berté, je l'accepte! Vivant, elle n'aurait pas eu de plus » ardent défenseur; mort, elle n'aura pas eu de victime » plus dévouée. »

Il était impossible de mieux louer Réal qu'on ne l'a fait, en lui attribuant la harangue de Germain. Malgré mon admiration souvent exprimée dans ces pages pour le beau talent de Réal, je ne saurais admettre cette supposition; elle ne serait fondée en vraisemblance qu'autant que Germain, étranger aux débats, aurait attendu l'heure de la plaidoirie pour étaler son éloquence d'emprunt, et c'est ce qui n'est point arrivé. Les débats lui ont souvent fourni, au contraire, l'occasion de se livrer aux mêmes élans et de développer les mêmes facultés d'une manière tout-à-fait extemporanée, puisque c'était dans des circonstances tout-à-fait imprévues. Or, aucune de ces ripostes soudaines dont Réal n'avait pu pressentir la nécessité, n'est restée, en verve et en habileté oratoire, au-dessous des meilleures parties de son dernier discours. Qui a improvisé les unes était très-capable de composer et d'écrire l'autre. Il faudrait expliquer d'ailleurs comment on s'approprie l'ouvrage, les pensées, les intentions d'un homme éloquent, comment on s'identifie avec lui jusque dans les moindres nuances par l'éloquence du regard,

du geste, de l'inflexion, et comment on parvient ainsi, sans être éloquent soi-même, à faire illusion à ceux qui regardent et qui écoutent. Ce genre de puissance auquel je ne crois pas, ne me paraîtrait inférieur en rien à celui de l'écrivain. Si c'est en effet Réal qui a composé le discours de Germain, il y avait ce jour-là plus d'un grand orateur à la barre de la haute-cour. Il y en avait certainement deux.

Buonarotti, révolutionnaire décidé, mais grave, modeste et doux au-delà de tout ce qu'il est possible d'attendre d'un homme de son opinion, attirait l'attention à plus d'un titre. Ce républicain, expatrié comme Thrasybule, descendait de Michel-Ange, et ses traits impassibles, où se confondait cependant l'expression de la bienveillance avec celle de la fierté, rappelaient les dieux de son pays. Une jeune femme l'avait accompagné dans sa proscription, assisté dans sa misère. On l'avait vue constamment attentive aux dépositions des témoins, aux impressions des jurés, ou épiant dans les regards de son mari, qui la regardait souvent, des motifs de consolation et d'espérance. Elle intéressait beaucoup, car elle était belle et elle pleurait.

Antonelle, fanatique de théories, que détrompa plus tard l'expérience, et qui est mort royaliste, en déclarant que sans les Bourbons il ne pouvait plus y avoir en France de liberté civile et politique, montrait là, devant l'échafaud de Sidney, le flegme dont il avait fait preuve le 13 vendémiaire, en se promenant, un livre à la main, sur la terrasse des Tuileries, à travers une grêle de balles. Son calme aisé et noble, empreint de toute la dignité d'un gentilhomme que des circonstances fortuites ont jeté dans la mauvaise compagnie, imposa suivant l'usage une sorte de respect qui gagna jusqu'au ministre immédiat de l'accusation. Il parla peu, rarement, d'une manière posée et presque insouciante, et sa sécurité fut à demi justifiée par le résultat.

La réputation d'Antonelle était cependant solidaire de quelques attentats qui commençaient à être appréciés. Celle d'Amar était encore plus difficile à défendre. L'ami, le complice avoué de Collot d'Herbois, de Billaud, de Vadier, le terrible Amar, qui avait poussé les Girondins à la mort, qui y avait traîné Fabre-d'Églantine et Camille, Amar dont

tant de voix vengeresses demandaient naguère la tête, se présenta aux yeux du tribunal sous des formes si singulières et si nouvelles, qu'elles purent un moment rendre son identité douteuse. Amar, si redouté dans les comités, si tyrannique à la tribune ; Amar, le lion de la Montagne, n'était plus qu'un homme du monde aux manières élégantes et polies, recherché dans ses habits, dans son attitude et dans ses paroles, qui s'exprimait avec une délicatesse étudiée, modérait sa voix pour la rendre plus insinuante, et ne s'adressait jamais aux jurés, en général ou en particulier, sans se ménager leur indulgence par d'humbles et flatteuses précautions. Il n'avait figuré que d'une manière fort accessoire dans la conspiration vraie ou fausse de l'infortuné Babeuf, et la vindicte judiciaire ne crut devoir lui reprocher pour tout délit qu'un léger défaut de prudence dans ses relations et dans ses démarches. Quoi qu'il en soit, il n'en manqua pas dans son procès.

Quelques autres personnages, qui étaient arrivés aux débats avec une certaine importance, la perdirent long-temps avant qu'ils fussent clos. *Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ;* cette cohue de comparses politiques, extraits des plus mauvais lieux de Paris, ne se distingua que par une turbulence effrénée, des vociférations furieuses et des excès scandaleux qui firent plus d'une fois de la salle des séances un vil tripot d'émeutiers. La retraite seule des juges ramenait alors une apparence d'ordre, sans ramener le silence. Une grande fille, d'une jeunesse passablement mûre, et d'une figure assez maussade que sa rouge chevelure n'encadrait pas avantageusement ; cette pauvre créature, dis-je, qu'on appelait Sophie Lapierre, et qui s'était trouvée colloquée au nombre des accusés, je ne sais trop pourquoi, si ce n'est pour chanter, entonnait tout-à-coup des chants de la révolution, tantôt grandioses et sublimes, tantôt grossiers et sauvages, que ce peuple d'hommes voués au supplice, peut-être pour le lendemain, répétaient en chœur autour d'elle. Ce concert, plus touchant qu'harmonieux, se prolongeait jusqu'à la prison, où il allait diminuant d'éclat de chambrée en chambrée, jusqu'à ce qu'il s'évanouît entièrement sous le dernier verrou. Je puis être dans mon tort ;

mais j'avoue que je n'ai point de sens pour percevoir et pour comprendre l'enthousiasme d'un héros qui s'excite à mourir sur l'air de *la Carmagnole*.

Je ne quitterai pourtant pas ces infortunés sans en nommer encore un, dont l'étrange folie peut donner lieu du moins à des réflexions utiles : c'était un certain Pillé, qui croyait fermement aux esprits, et qui attribuait les progrès de la contre-révolution aux stratagèmes des lutins et des sorciers. Il convenait avec sincérité que le démon familier de Babeuf l'avait soumis, et que cet habitant de l'autre monde eut l'adresse de le transporter un jour au cinquième étage du tribun sans lui faire passer la porte ni parcourir les degrés ; mais les sortiléges du directoire prévalaient depuis quelque temps, et Pillé s'en apercevait mieux que personne aux tourmens que lui faisaient éprouver toutes les nuits des follets aristocrates déchaînés contre son sommeil. C'est le langage, ce sont les plaintes de Caliban ; c'était son ignorance aveugle et stupide; et tels étaient en partie ces destructeurs d'autels, qui livraient une guerre à mort au christianisme, qui divinisaient la raison pour se dispenser de reconnaître un Dieu, et qui faisaient dater la France d'une nouvelle ère de lumière et de civilisation !

La nuit du 6 au 7 prairial, 25 mai 1797 vint enfin terminer ce drame judiciaire, qui avait duré près de cent jours. Il était quatre heures et demie du matin ; les rayons du soleil, qui s'élevait depuis quelque temps à l'horizon, faisaient pâlir de plus en plus la clarté de quelques flambeaux qu'on voyait brûler encore dans les parties les plus reculées de la salle. Les accusés, plus silencieux et plus mornes que de coutume, furent introduits avec les précautions ordinaires ; le haut-jury était sorti avec une triste solennité de la chambre du conseil, où il avait passé dix-neuf heures aux opinions. Les juges reprirent leurs siéges ; l'audience se remplit. Il y eut alors un moment de calme sombre et taciturne, pendant lequel on aurait distingué le bruit d'un insecte qui vole. Quelques enfans, quelques femmes défaites et échevelées, celle de Buonarotti entre autres, se pressaient à la barre et s'y liaient, de leurs mains, mais sans cris, sans plaintes, sans soupirs, presque sans mouvement. Quand le président du tribunal

se leva pour prononcer le jugement, d'une voix nette, mais émue, on aurait cru qu'il n'y avait que lui de vivant dans toute l'enceinte. Ce jugement on le connaît; le grand nombre était rendu à la liberté. Buonarotti, Germain et quelques autres, dont l'histoire ne gardera pas le souvenir, étaient condamnés à la déportation, Babeuf et Darthé à la mort. Au moment où cette partie de la sentence fut proférée, une agitation muette se remarqua sur la partie des banquettes où les condamnés étaient assis. Réal y était placé sur une banquette intermédiaire, au-dessus de Darthé qu'il avait un peu à sa gauche, au-dessous de Babeuf qui le dominait, au contraire, à sa droite. Darthé venait de tomber en arrière, la tête appuyée sur les genoux de son défenseur, qui s'empressait de le soutenir, pendant que Babeuf tombait à son tour sur son épaule. Il n'eut pas le temps d'attribuer cette double défaillance à la terreur; le sang qui l'inondait lui en révélait le mystère, et dans le même instant, deux poinçons qui en étaient abreuvés roulaient sur les degrés; celui de Babeuf était formé d'un de ces ressorts de fil de fer en spirale qui servent à exhausser la chandelle sur sa bobèche à mesure qu'elle se consume, et qu'il était parvenu à aiguiser au pavé de son cachot. On enleva les deux moribonds, car leur mauvaise fortune ne voulut pas qu'ils mourussent de leurs blessures. Leur sang n'avait point tari sous le fer dont ils s'étaient frappés; il leur en restait pour la guillotine, et ils y furent portés le soir.

Tout le monde sait à quoi s'en tenir maintenant sur ces boucheries légales qu'on appelle œuvres de justice, et qui ne sont chez les peuples en révolution que des œuvres de vengeance. Les opinions dangereuses pour la société ne se répriment point par des supplices : ce sont les bonnes institutions et les bonnes lois qui en arrêtent le progrès. C'est le bonheur de la société qui les dément et qui les diffame. La mort juridique n'a jamais prouvé, en théorie politique non plus qu'en théorie philosophique ou religieuse, que l'absurde cruauté de ceux qui l'infligent. Donnez une saine éducation aux enfans, du travail aux prolétaires, de la liberté à l'industrie, des encouragemens au talent, de la considération à la vertu; réprimez avec vigueur les corrupteurs de la raison et de la morale publiques partout où

ils se trouvent, dans les journaux, dans les livres, au théâtre, au barreau, à la tribune : il ne s'agit pas pour cela de verser du sang, il s'agit seulement de renverser à propos une écritoire quand il y a du poison dedans. Je ne sais comment ces précautions s'appellent, je ne sais même si elles n'ont pas quelque nom de réprobation chez les nations perfectionnées; mais je sais, à n'en pas douter, qu'une nation ne se maintiendra jamais sans elles dans un état d'ordre et de repos. Si elles sont impraticables ou périlleuses, renoncez au pouvoir : il vaut mieux le quitter que de le perdre, et on le perd bien vite quand on néglige les moyens de le conserver; ce qui est d'ailleurs assez indifférent dans la plupart des gouvernemens, c'est-à-dire dans tous ceux où son action n'est pas réglée sur les besoins généraux de l'époque et du pays. Mais, dans tous les cas, n'essayez point de l'affermir par la persécution. C'est la flèche fée des conteurs orientaux qui retourne au cœur de celui qui l'a lancée. Le sang répandu n'est pas bu tout entier par la terre. Il a un reflux imprévu qui remonte jusqu'au trône, le mine et le fait crouler. Voilà près de quarante ans que Babeuf est mort, et son parti est vivant, parce qu'au fond des extravagances mêmes de Babeuf, il y avait des vérités qu'aucun gouvernement n'a daigné reconnaître, et qui ne mourront jamais. On ne tue pas une vérité comme un homme :

Discite justitiam, moniti; non temnere divos.

N'écoutez pas les courtisans qui demandent la tête des factieux pour faire parade de zèle; n'écoutez pas les factieux dont la véritable ambition est de devenir des courtisans, s'ils ne deviennent des rois, et qui envient par-dessus toutes choses aux courtisans le privilége d'obtenir et de commander l'assassinat. Écoutez la voix de ces sages anciens que la mort a désintéressés de toute spéculation comme de toute espérance; écoutez la voix de la tradition, la voix de l'histoire, la voix expérimentée de tant de siècles qui valaient bien le vôtre, quoi qu'on en dise; écoutez votre conscience et licenciez les bourreaux; vous n'en aurez pas besoin.

Ce que je viens de dire en finissant, c'est ce que j'aurais dit au directoire, si j'avais écrit de son temps, — et le directoire ne m'aurait pas entendu.

J'avais l'intention de prouver que les débuts éclatans de M. Réal au barreau révolutionnaire se rattachaient à des épisodes de notre histoire fort dignes d'être conservés, sous deux rapports différens : premièrement, parce que la réalité a peu de chose à envier en ce genre à l'imagination, et que les amateurs de passions extrêmes et de scènes violentes qui cherchent des émotions tragiques dans les romans, trouveront de quoi se satisfaire dans les procès-verbaux ; secondement, parce que l'exemple de tant de fureurs délirantes et de sacrifices stériles que nous avons vus aboutir à la tyrannie du sabre, dans une révolution finie, ne serait peut-être pas perdu pour tout le monde au commencement d'une révolution nouvelle, si notre malheureuse France était condamnée à la subir. L'avenir des peuples deviendra de moins en moins menaçant, quand ils connaîtront le passé.

Si j'avais annoncé, au début de ce long chapitre, une *Notice biographique* sur M. Réal, on m'accuserait avec raison de m'être inutilement engagé dans des digressions interminables auxquelles mon sujet principal se renoue à peine; mais j'ai de vieille date accoutumé mes lecteurs à voir mon sujet principal dans mes digressions elles-mêmes. Le titre de *Souvenirs* explique tout. C'est ainsi, en effet, que les souvenirs se présentent à la mémoire, irréguliers, capricieux, divers, sans ordre, sans méthode et presque sans dessein, comme les perceptions du sommeil; et si les miens avaient eu quelquefois le faible attrait qui captive l'attention, c'est à ce défaut de plan et de combinaison qu'ils en seraient redevables. Je suis du moins convaincu que tout homme qui porte un plan prémédité dans la causerie, ne saura jamais causer, et je n'ai certainement pas la prétention de donner mes histoires pour autre chose que des causeries. Un autre orgueil ne m'est point permis.

Dans l'abandon d'une conversation qui erre d'objets en objets, ou d'un récit qui se développe librement au gré de la fantaisie, le fil imperceptible qui lie les idées a un usage tout opposé à celui du fil d'Ariane. Il sert à égarer agréablement la pensée dans une multitude de routes confuses, et non à lui faire retrouver le point oublié d'où elle est partie. Il faut le rompre et non le suivre pour sortir du labyrinthe.

Il faut le rompre ici, et je ne serais ni mortifié, ni surpris que le plus grand nombre des voyageurs complaisans qui m'ont accompagné au commencement de ces excursions, n'eussent pas attendu si tard à me quitter. C'était un parti fort sage.

CH. NODIER.

VIE PARISIENNE.

LE BRIC-A-BRAC.

Le goût des anciens meubles est une épidémie trop grave pour passer inobservée à travers nos mœurs modernes. Enfantée par cette réaction qui réhabilita les chefs-d'œuvre nationaux des temps passés, qui remit en lumière les noms et les choses que le dix-huitième siècle avait étouffés, la fureur des antiquailles s'est traduite en culte. C'est une religion qui a son fanatisme, ses apôtres, ses prosélytes, ses temples, ses hérésies.

Avant que, de nos jours, des esprits mécontens du présent, peu confians dans les chances de l'avenir, eussent jeté un regard en arrière sur le passé pour compter avec lui, avant qu'on eût ressuscité le moyen âge, redressé ses arcs-boutans, recousu ses pourpoints, retrempé ses dagues, fourbi ses hauberts, rembourré ses chaises et redit ses jurons, il existait une livide industrie, un commerce de cuivre oxidé, de miroirs sans tain, de couteaux sans manches, de broches rouillées, de vieux pots de moutarde, de banquettes éventrées. Ceux qui consacraient leur intelligence d'homme à l'appréciation et à l'achat de ces ordures s'appelaient du nom modeste de marchands de *bric-à-brac*, dénomination humble, dont la racine n'a pas encore occupé les étymologistes, et dont le caractère argotique ne lui présageait pas une place dans le langage de la mode.

Les marchands de *bric-à-brac* couraient les ventes *après décès* ou *pour cause de départ*, choisissaient la quantité de pincettes et de soufflets crevés qui manquaient à la boutique, puis rentraient se rouiller avec leur ferraille, quand tout d'un coup, une génération d'artistes, inspirée par des révélations littéraires, se mit en

quête des débris du temps passé : panneaux de boiseries sculptées, fragmens de bas-reliefs, vieux brocards, damas séculaires, tout ce qui leur tombait sous la main, en voyage, dans une auberge, dans une ferme, au foyer d'une chaumière, venait par le roulage orner un coin de l'atelier, surmonter une porte, affubler un mannequin. Les artistes ne s'en rapportent qu'à leur sens pour le choix de leurs émotions ; ils ne savent, ils ne peuvent payer cher une trouvaille de vieux meubles qu'ils n'auront pas dépistés avec leur propre flair. Aussi les marchands de bric-à-brac n'eussent pas fait fortune avec eux et franchi la limite de leur commerce de moisissure, si la mode n'avait imprimé un élan de vogue à cette réhabilitation, tentée d'abord par l'esprit de recherche et le sentiment du pittoresque.

Le fait est qu'aujourd'hui, *le bric-à-brac* est une industrie formidable, que le gros marchand de *bric-à-brac* possède jusqu'à 500,000 francs de marchandises, et qu'il est éligible, s'il a trente ans ou des actes de notoriété. Par son importance, il a racheté l'humilité de ses devanciers, et joint à l'insolence de la richesse un dédain singulier de l'acheteur, une répugnance originale à céder des objets qu'il a tirés d'un grenier, regrattés, vernis, pour lesquels il s'est passionné, et qu'il aime avec des entrailles de père et d'artiste, de telle sorte que le bric-à-brac ne serait abordable pour aucune fortune, si les fins de mois, les grandes échéances, le terme du loyer, ne ramenaient aux régions de l'actualité le marchand qui s'encadre dans les auréoles de la renaissance.

Cette industrie a pris d'énormes développemens. Des commis-voyageurs vont frapper à la porte des vieux châteaux, des anciens couvens, des domaines nationaux, quêtant des bahuts, des dressoirs, des hanaps ; apportées à Paris, ces reliques sont soumises à un travail de réparation qui métamorphose en meubles admirables des pans de bois vermoulus, qui ravive des incrustations effacées par le temps ; puis des équipages s'arrêtent à la porte des Musées du quai Voltaire, chez Mme Delaunay, chez Roussel ; et d'élégantes femmes, parlant *moyen âge*, *renaissance* et *rococo* enlèvent à prix d'or une stalle gothique, un panneau de Jean Goujon, un chiffonnier de Riesener.

Au fait, quand une époque s'est abrutie volontairement dans l'ignorance de tous les arts, quand, au lieu de piloris, on dresse des pavillons triomphaux aux cretins qui fabriquent nos commodes plates, nos lits à flasques et nos chaises de poupées, tout ce qui con-

serve de l'intelligence ou de l'argent doit demander à des temps moins barbares le luxe de la vie, les jouissances de l'intérieur, les formes élégantes, les meubles spirituels, et se méfier des angles droits qui blessent les pieds et bossuent le front.

La cause des turpitudes qui déshonorent l'ameublement moderne n'est pas difficile à trouver; livrés à eux-mêmes, nos ébénistes assemblent des pièces de bois, sans notions du dessin, sans idées de la proportion, ignorans de la science de l'ornement, science perdue aujourd'hui, dont le premier venu de nos architectes ne se doute pas, et qui seule révèle la pensée et l'esprit de l'artiste quand la partie mathématique du monument est accomplie.

Au lieu de végéter dans un misérable amour-propre, de sauter après des croix et des commandes mesquines, si les peintres et les sculpteurs obscurs appliquaient à la fabrication des arts confortables une fraction des idées qu'ils consument en pure perte sur de grandes toiles et des blocs de marbre, les grands talens se classeraient d'eux-mêmes, et les talens médiocres ne mourraient plus de faim; nous verrions les objets de la vie intérieure s'empreindre d'élégance, prendre cette variété et cette pureté de forme qui ne manquent jamais aux moindres ustensiles de nos aïeux; Couston exécutait en bois les figures de la Renommée et de la France qui couronnaient le lit de Louis XIV; et de son temps Poussin disait en parlant de la France : « Dans ce pays, on m'occupe à dessiner » des ornemens de cheminées, des frontispices et des couvertures » de livres. » Il n'en fut pas moins peintre admirable. Voyez ce que produisent nos élèves peintres qui ne dessinent pas des reliûres!

Si les gens du monde ont abominé l'acajou et le placage, il ne faut donc s'en prendre qu'à l'inhabileté des fabricans modernes.

Mais du jour où le goût du *bric-à-brac* a passé de l'atelier du peintre dans le salon de la femme à la mode, dans le cabinet de l'amateur; du jour où ces objets, qui étaient pour le peintre un sujet d'étude, un modèle de forme, firent partie de l'ameublement usuel, on conçoit qu'une distinction s'est établie entre les collections des uns et des autres. Ainsi l'artiste achète sans hésiter un vieux pot fêlé, s'il est d'un dessin gracieux; une table vermoulue, si les trois pieds qui lui restent conservent une torsade capricieuse. L'amateur ne paie rien que d'intact, de bien restauré. Comme les bibliophiles achètent de belles éditions, qu'ils idolâtrent, revendent et ne li-

sent pas. Avec quel soin aussi les marchands recherchent ou inventent l'origine illustre du meuble qu'il s'agit de placer! Quelle minutie ils apportent dans la réparation des détails, afin que l'objet ait toujours une valeur, *si monsieur voulait s'en défaire!*

A défaut du sentiment d'art, à défaut d'une conviction profonde, le caprice, l'esprit de changement et l'intérêt des marchands qui ne pouvaient défrayer tous les amateurs avec une même époque, ont donné successivement la vogue aux différens styles d'ameublemens qui ont régné depuis le moyen âge.

La première ardeur des antiquaires s'est portée sur les meubles de bois sculpté, les plus anciens qu'on pût retrouver : les bahuts, les dressoirs, les lits gothiques avec leurs courtines de serge brodée, les banquettes à dossier, les stalles avec leur dais dentelé et leurs panneaux quadrillés de losanges, entrecoupés d'ogives et de colonnettes. On peut citer dans ce genre, la chambre à coucher de M. Duponchel. C'est un modèle complet, l'expression vivante et sans reproche d'un ameublement du temps de Charles VII.

Depuis, l'époque de la renaissance a soulevé les mêmes passions. Le chêne était à peu près le seul bois qui fût alors travaillé ; mais quelle dépense de génie sur cette matière vulgaire! Dans le bois d'un dressoir ou d'une armoire, le ciseau de Jean Goujon rencontrait ces élégantes figures qui ne sont ni païennes, ni catholiques, qui appartiennent à un ordre de divinités créé par l'admirable sculpteur.

Albert Durer aussi a laissé des sculptures en bois où se retrouve sa manière aventureuse et pittoresque.

Quand un de ses chefs-d'œuvre était achevé, les sculpteurs d'un talent moins élevé en mesuraient la proportion, en traduisaient les détails, et les reportaient sur des meubles de moindre valeur : ces derniers à leur tour servaient de modèle à ceux qui décoraient la maison d'un fermier ou l'humble boutique d'un marchand. C'est ainsi que l'on retrouve sur des panneaux forts grossiers, des figures dont le point de départ était dans la main de Jean Goujon, telles que les vertus théologales, les évangélistes, etc. Si ces imitations successives finissaient par perdre en route les vestiges de la pensée originelle, le dernier produit qui en découlait offrait, sinon une sculpture délicate, des ornemens fins et sentis, du moins une proportion élégante et bien entendue dans l'ensemble.

Pas un ouvrier de ce temps n'eût osé, comme les nôtres, relever

de lui-même pour dessiner une armoire, poser des profils, imaginer des ornemens. Il attendait d'en-haut, c'est-à-dire du maître, une bonne inspiration, et il exécutait.

Cette utile hiérarchie, fondée sur le respect de l'artisan pour l'artiste, maîtrisait aussi les autres branches de fabrication. Les ciselures d'argent, de Cellini, ne ressemblent pas plus aux œuvres de nos orfévres modernes, que la Vénus de Milo à une borne-fontaine. — Ces coupes, ces vases aux contours surprenans, dont les figures expressives s'enlacent sur des fonds de fruits et de fleurs, ont acquis une immense valeur, et tiennent la première place dans les collections de curiosités.

Quelle conscience dans le travail de Bernard Palissy le potier-sculpteur! Aux faïences qui reproduisent avec de vives couleurs les ovations, les triomphes et la mythologie de Jules Romain, il substitue ces vastes plats où s'harmonisent des ornemens jusqu'alors inconnus. Sur un fond vert, il sème des grenades, des poires, des fruits de toute espèce, toutes les richesses de la nature végétale. Peu confiant dans l'art de l'imitation qu'il possède à un degré si élevé, il appelle à lui des procédés inouïs; il moule la feuille de vigne, la pomme, la grappe de raisin qu'il a cueillie. Ces couleuvres qui s'arrondissent dans le fond d'une large assiette, ces grenouilles, ces scarabées, ces limaçons qui courent sur les bords, il les moule aussi tout vivans pour en appliquer la reproduction. La poterie n'est qu'un métier; Bernard Palissy en avait fait un art.

Quand la vogue des reliques de la renaissance s'est un peu calmée, le siècle de Louis XIV a ouvert une vaste carrière aux recherches des amateurs; cette époque avait créé des variétés infinies d'objets de luxe. L'or, l'argent, ont été prodigués sur de riches futilités. Les horloges, les médailles, les commodes, les encoignures, les petits nécessaires, les coffrets, les consoles, les grands vases à riche monture, les candélabres dorés, exercèrent le génie des artistes que Louis XIV avait devinés.

Ici se place naturellement le nom le plus célèbre dans cette histoire du bric-à-brac. C'est le nom de Boule : il est arrivé par la seule tradition jusqu'à nous; l'histoire l'a dédaigné comme celui d'un palfrenier. Peu de gens soupçonnent seulement comment s'écrit ce nom : d'autres croient que c'est un mot technique, qu'on dit un meuble de Boule, comme un meuble d'érable, un meuble de commande, un meuble de pacotille.

Et cependant sous le nom de cet homme se vendent tous les jours, à des prix inimaginables, des chefs-d'œuvre d'incrustation et de ciselure qu'il a exécutés, ou surveillés, ou seulement inspirés. Mlle Delaunay vient d'exposer dans son riche magasin deux belles armoires dont elle demande 18,000 francs, parce qu'elle les attribue à Boule. Et si cette origine est sérieusement constatée, que personne ne se récrie contre l'exorbitance de la somme. Samuel Bernard lui paya 50,000 livres tournois un bureau sorti de ses mains. Ce bureau, qu'est-il devenu? Existe-t-il dans la famille Molé, à laquelle s'allia le riche financier, ou bien, dans le désordre des pillages révolutionnaires, est-il allé rejoindre l'ameublement de Versailles, tout composé par Boule, et que Louis XIV montrait avec tant d'orgueil aux étrangers, entr'autres le superbe bureau qui contenait le recueil de médailles donné à son neveu par Gaston de France. Car de son temps le célèbre ébéniste fut un des artistes favoris que le grand roi comblait d'honneurs, de caresses et d'argent. Fils d'un ébéniste, il fut obligé, par les idées d'hérédité de son temps, d'embrasser la profession de son père. Il employa le premier les bois de l'Inde et du Brésil; il imagina ces coquettes arabesques à travers lesquelles l'argent, le cuivre, l'étain et l'écaille se poursuivent, s'échappent, se retrouvent et s'enlacent dans les contours les plus spirituels. Gêné dans les limites de son état, et voulant être peintre, il composait avec ces matériaux de grands tableaux représentant des sujets de batailles, d'histoire, de chasse, et des paysages? Ce qui distingue ses ouvrages, c'est la sévérité et l'élégance des bronzes qu'il y ajoutait, et la grâce inimitable des profils.

Louis XIV, qui avait deviné toutes les spécialités contemporaines de son siècle, n'avait garde de négliger Boule. Il le nomma graveur ordinaire du sceau, et lui donna un logement au Louvre. Dans le brevet qu'il lui accorda, il le qualifia d'architecte, peintre, sculpteur en mosaïque, inventeur de chiffres. Boule mourut à Paris à l'âge de quatre-vingt-dix ans, en 1732. Il laissa un fils qui eut aussi une grande réputation comme ébéniste.

Maintenant, si vous demandez aux généalogistes, aux savans du dix-huitième siècle, ce beau siècle qui a vécu d'abstractions, ce qu'était Boule, l'homme qui avait fait leurs bureaux, leurs bibliothéques, leurs écritoires, ils l'ignorent.

Demandez à un encyclopédiste ce que c'est que l'*incrustation*,

cet art admirable; INCRUSTATION. — c'est la croûte de pierre qui se forme peu à peu autour des corps qui ont séjourné dans certaines eaux. Le même encyclopédiste appelle MEUBLES les fruits pendans par racines.

Aujourd'hui les œuvres de Boule sont l'objet de toutes les recherches et de toutes les convoitises. Mais il faut avouer avec chagrin, et malgré l'aplomb des marchands de *bric-à-brac*, que 93 et les Anglais nous ont à peu près dépouillés de ces merveilles. Quand la lourde main du peuple s'est posée sur le palais de Versailles, elle a éparpillé, à vingt lieues à la ronde, les débris de la splendeur royale. Plus tard, des dressoirs magnifiques gémissaient sous le poids des vaisselles d'auberges, et de galantes encoignures étaient transformées en huches dans la demeure d'un fermier, quand les étrangers sont venus rassembler ces fragmens de richesses déshonorées : nous en sommes réduits à quelques restes échappés par miracle aux désastres du temps et à l'avidité des curieux d'outremer, à quelques imitations dont la beauté atteste la puissance de l'original.

L'ameublement, sous Louis XIV, était empreint d'un goût si pur, l'ornement y était appliqué avec une richesse et une variété si logiques, qu'on est tenté de condamner l'amour des *rocailles,* mot qui caractérise l'ameublement du règne de Louis XV. Mais le vieux Sèvres, le vieux Saxe, atteignent une telle perfection de main-d'œuvre, se colorent de nuances si éclatantes, qu'on pardonne aux mignardises et aux bouffissures du modelé.

C'est chose assez peu raisonnable que ces bergers en jaquettes, ces pastourelles en paniers, qui gardent leurs troupeaux sous les bobêches d'un candélabre, qui indiquent avec leur houlette l'heure d'un cartel; mais ces feuillages, et ces fleurs de porcelaine ont tant de séve, qu'on admire une si complète imitation; les meubles de Mme de Pompadour, dont quelques-uns sont en circulation, ont tous ce cachet pastoral qui se sauve par la gentillesse, sinon par le goût; un homme très-habile, s'est distingué dans ce genre sous le règne de Louis XVI; Riesener, l'ébéniste de Marie-Antoinette, enchâssait avec bonheur, dans ses meubles, des médaillons de porcelaine de Sèvres.

Mais à partir de ce moment, le goût romain et grec, ressuscité par des gens qui portaient des habits gorge de pigeon, et des bourses, a gâté pour jamais l'ameublement.

Quelques amateurs blasés, ont le tort d'apprécier les marqueteries de bois de couleur, qui datent de cette époque maladroite; mais c'est là un goût perverti, qu'il faut condamner parce qu'il les conduirait dans dix ans à la recherche des meubles barbares du directoire et de l'empire; nous avons vainement cherché quelle espèce d'ameublement avait pu créer l'époque de la terreur; nous n'en avons retrouvé qu'un; tout le monde le connaît, il est affreux.

Pour terminer cet article, dont le but est de signaler une tendance de la vie parisienne, nous devons dire que ce n'est plus seulement dans les cabinets de curiosités que se trouvent les débris de la richesse de nos aïeux; ils ont repris leur destination usuelle, et les appartemens de MM. Ir... Moss... du Jomm...; de Mmes Samp. de Roth.... de Fla... sont devenus de charmantes habitations.

JULES VERNIÈRE.

LA RELIQUE.

Ceux qui étaient jeunes il y a vingt-cinq ans ont eu un large chemin d'honneurs et de fortune ouvert devant eux; le malheur seulement était dans la nécessité imposée à chacun de prendre ce chemin, soit que le penchant l'y portât, soit que non. Pour les jeunes gens d'alors qui arrivaient à l'âge des armes avec un sang ardent et une grande insouciance de cœur et d'esprit, le parti était beau; mais pour les pauvres diables d'une complexion pacifique, pour ceux que l'inclination appelait à une paisible industrie, entraînait vers les calmes spéculations de la philosophie et de la poésie, c'était une grande misère : c'était une mortelle douleur pour ceux que l'on venait interrompre dans les enchantemens d'un premier amour. Tout était bon à l'impitoyable conscription : elle enrégimentait indistinctement les poètes, les philosophes et les amoureux, et elle n'avait pas tort, puisque tous ces gens-là, dès le premier feu, se comportaient comme les hommes d'un tempérament guerrier. Les uns prenaient machinalement cette valeur que donnent le harnais du soldat, le commandement de l'officier, le son du tambour et du clairon; les autres se laissaient prendre à la poésie des armes, l'ardeur de l'imagination les emportait, ils se battaient en enthousiastes et en inspirés. En résultat, des hommes d'humeur belliqueuse que leur vocation portait aux combats, et de ceux qui, appelés à autre chose, ont fait contre mauvaise fortune bon cœur, autant son tombés, autant sont arrivés; dans tout cela, il n'y a eu que les arts et les sciences qui ont souffert, et quelques femmes qui sont mortes de chagrin, à ce qu'on dit.

Dans le nombre de ceux que la loi militaire frappa au

cœur, il faut ranger un jeune homme qui, nommé maréchal-des-logis et décoré pour sa belle conduite à la bataille de Saragosse, était chef d'escadron et officier de la Légion-d'Honneur à la bataille de la Moscowa. Il se nommait Raymond. C'était un jeune homme de bonne mine et de manières élégantes et douces. Ses camarades estimaient sa valeur et ses talens militaires; mais ils blâmaient sa façon d'être vis-à-vis d'eux, sa réserve et sa misantropie. Le fait est que Raymond était peu communicatif, et que depuis son arrivée sous le drapeau il avait échangé peu de relations et peu de paroles avec qui que ce fût. Dans les marches, il chevauchait à l'écart, la tête basse, recueilli, pensif, laissant flotter la bride sur le cou de son cheval. Dans les haltes, ou bien quand on tenait garnison dans quelque bonne ville d'Espagne, il vivait à part, ne se mêlant ni aux propos ni aux folies des autres officiers. D'abord cette conduite avait excité du mécontentement; mais, comme Raymond n'y avait pas pris garde et avait continué son train, et que du reste c'était un homme toujours disposé à rendre service, et dont la bourse était ouverte à qui voulait y puiser, on s'était fait à sa bizarrerie. Il était convenu que Raymond était un bon enfant, un peu trop original peut-être, mais qui rachetait ce défaut par de solides qualités. Sa sauvagerie était mise sur le compte d'une passion qu'il avait laissée à Paris, et à laquelle il gardait un fidèle souvenir; ce qui donna lieu à de fort méchantes épigrammes parmi les épaulettes caustiques du régiment.

Les subordonnés de Raymond lui étaient fort attachés et dévoués pour sa bienveillance et sa douceur envers eux. Il y avait surtout deux cavaliers de son escadron qui portaient cet attachement jusqu'au fanatisme. Ces deux soldats étaient ses frères de lait; ils avaient grandi dans la maison de son père, et les bienfaits de sa famille n'avaient jamais manqué à eux ni aux leurs. Lorsque Raymond entra au régiment, simple soldat comme eux, ils se firent ses serviteurs, et lui rendirent facile ce métier qu'il n'eut pas à exercer long-temps, car son avancement fut prompt. Et puis il arriva que Raymond, dans une affaire, sauva la vie à l'un d'eux, et qu'il fit obtenir la croix à l'autre. Les deux dragons n'aspirèrent plus qu'à l'occasion de se faire tuer pour lui.

Au combat, Raymond était le même homme que dans le camp, dans les marches et dans la garnison. C'était toujours le rêveur sentimental. Il s'en allait nonchalamment dans le plus fort des mêlées; et quand il était là, il s'en tirait comme un autre, à coups de sabre. Souvent il restait seul exposé comme un point de mire à un poste insoutenable, les balles arrivaient de toutes parts autour de lui en sifflant et en ricochant: il ne s'en apercevait pas, à moins que son cheval ne fût tué sous lui. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que jamais il ne fut touché, jamais il ne reçut la plus légère égratignure. Si loin que l'entraînassent sa valeur mélancolique et ses sublimes distractions, il revenait toujours sain et sauf. Ce courage, ce sang-froid, ce bonheur, étaient après chaque bataille le sujet de grands éloges et de récompenses, et Raymond était tout surpris, quand il recevait des félicitations et des grades, comme un somnambule quand on lui parle de la besogne qu'il a faite en dormant.

Il ne restait que trente hommes du régiment de Raymond à la retraite de Moscou, et tous les officiers supérieurs avaient péri, ce qui le faisait colonel par droit de survivance. Il ne s'agissait plus que d'arriver en France, chance bien incertaine il est vrai! Parmi tous ces hommes dont les pas et les efforts étaient tournés vers la patrie en ce moment, bien peu avaient l'ame assez sereine et se sentaient assez forts pour compter accomplir ce retour. Le corps d'armée auquel appartenait Raymond avait quitté Smolensk depuis neuf jours; les troupes avançaient sans ordre et au hasard, cherchant vainement des routes effacées, souffrant du froid et de la faim, sans vivres, et tourmentées par la neige que le vent leur soufflait au visage. De temps en temps, des collines qui bordaient la route partaient des cris sauvages et se précipitaient les Cosaques, qui suivaient l'armée et venaient par boutades harceler ses flancs et glaner ses traînards. Il n'y avait plus ni discipline ni commandement: officiers, soldats, généraux, allaient pêle-mêle; la misère et la douleur avaient supprimé toute distinction. On marchait dans un silence farouche. Parfois un homme se couchait dans la neige avec un désespoir stupide, et y restait. Il y en avait qui tombaient frappés de mort subite. Les morts et les mou-

rans étaient dépouillés de leurs habits ; on dérobait, on pillait les vêtemens de toute espèce, et tout ce qui pouvait servir de préservatif contre le froid. On voyait de simples tambours vêtus de riches dolmans, des grenadiers couverts de châles ou de pelisses de femmes, des généraux roulés dans des couvertures et des housses de chevaux. Tout cela eût prêté à rire si l'on avait pu rire. Raymond était à pied et vêtu simplement de son uniforme : son cheval avait été mangé à Smolensk, et son manteau lui avait été volé. A côté de lui marchaient ses deux dragons fidèles et dévoués, qui étaient aussi du petit nombre de ceux qu'avaient épargnés les rigueurs de la campagne. Malgré leurs propres souffrances, ces braves gens prenaient de Raymond tout le soin possible, mais Raymond ne souffrait pas, lui; la pensée le soutenait; il souriait parfois, et levait ses regards vers ce ciel gris et trouble comme vers un ciel de printemps pur et doré. Cependant son corps délicat n'était pas de même trempe que son ame : la famine et les frimas y avaient prise, et bientôt les traits de son visage et toute sa personne portèrent l'empreinte d'une grande altération. Il ne souffrait pas, mais il mourait. Tout-à-coup il se sentit défaillir et tomba sur le chemin. Les deux soldats s'empressèrent à son secours, ils le réchauffèrent, et versèrent sur ses lèvres les dernières gouttes d'eau-de-vie que contenait leur gourde. Une gorgée d'eau-de-vie donnée là était un immense bienfait.

— Merci, leur dit Raymond en rouvrant les yeux; merci; mais votre secours est vain. Je sens que la vie se retire de moi, c'est sans remède. Adieu, Jean! adieu, Pierre! adieu, mes frères, soyez plus heureux que moi!

Après leur avoir serré la main à tous deux, Raymond tira de dessus sa poitrine une lettre dans laquelle divers objets paraissaient renfermés.

— Vous dites que je vous ai rendu service, mes amis, et vous regrettez de ne pouvoir rien faire pour moi : rassurez-vous, je vais vous donner l'occasion de vous acquitter. Prenez ceci, et si le sort vous épargne, remettez-le à l'adresse écrite sur l'enveloppe. C'est ma dernière prière et mon dernier vœu.

Disant cela, Raymond expira.

Les deux frères demeurèrent un instant plongés dans une douloureuse consternation. Leur bienfaiteur était là, gisant sur le sol, mort ainsi à vingt-sept ans! Et la sépulture même lui était refusée, car ils n'avaient rien pour percer cette terre durcie par la gelée. Ils posèrent sur le cadavre quelques branches de bois mort qu'ils couvrirent de neige. Une larme qui vint aux yeux de ces deux stoïques soldats et un soupir qui sortit de leur poitrine furent l'oraison funèbre du commandant Raymond. Puis Pierre dit à Jean : « Allons, frère, il n'y a plus rien à faire ici; songeons maintenant à accomplir sa dernière volonté. » Ils tournèrent leurs regards vers la route que parcourait l'armée ; déjà les derniers hommes disparaissaient à l'horizon brumeux, et comme ils pressaient le pas pour les rejoindre, un hourra retentit. Avant qu'ils eussent eu le temps de tirer leur sabre du fourreau, les lances des Cosaques étaient sur leur poitrine. Ils furent pris.

On les désarma et on les plaça chacun entre deux chevaux. Les Cosaques étaient clémens quelquefois et se contentaient de faire des prisonniers. Il est vrai que souvent c'était pour se donner la récréation de les tuer à loisir et avec certains raffinemens. La horde qui s'était saisie de Pierre et de Jean avait déjà plusieurs captifs, et peut-être voulait-elle compléter une collection. On ne leur fit aucun mal, si ce n'est quelques bourrades pour les inviter à hâter le pas. La nuit venait, et les Barbares, quittant la piste de l'armée française, se dirigèrent vers des hauteurs à l'ouest de la route. Après avoir traversé un bois de sapins, la caravane se trouva au milieu d'un village en ruines où elle s'arrêta pour passer la nuit. Les logemens furent pris à l'aventure dans des cabanes désertes et à demi brûlées. Pierre et Jean furent placés dans la dernière et la plus misérable de ces huttes, à l'extrémité du hameau et sur la lisière du bois. Deux Cosaques furent logés avec eux.

Plusieurs heures s'étaient écoulées, et les deux frères n'avaient pas prononcé une seule parole. Ils étaient assis sur le tronc d'un arbre dont les branches brûlaient devant eux; leurs gardiens étaient d'un autre côté, et s'entretenaient en fumant. La cabane dans laquelle ils se trouvaient était

située sur le sommet de la colline que le village couronnait, et à travers la brèche qui lui servait de fenêtre, la vue pouvait s'étendre au loin et embrasser un vaste pays. L'épaisseur des ténèbres ne permettait de rien voir, sinon quelque chose de brillant qui étincelait à une grande distance. Ce n'était pas une étoile, car le ciel était noir et n'en montrait aucune. Cette lueur ne pouvait provenir que de quelque grand feu allumé à une distance de deux ou trois lieues. « C'est le bivouac des nôtres, » dit Pierre, qui, les coudes sur ses genoux et le menton dans ses mains, livré à une méditation profonde et animée, fixait des yeux avides sur ce point lumineux. Jean s'était affaissé dans une sorte de torpeur, il ne voyait et n'entendait rien.

Sur ces entrefaites un des Cosaques sortit, et il n'en resta plus qu'un avec les deux Français. Mais les prisonniers étaient harassés, faibles, désarmés, et le Cosaque, véritable colosse, haut de six pieds, robuste et armé redoutablement, était à lui seul une garde suffisante.

Il se promenait de long en large devant la porte, les deux mains posées sur la crosse de deux pistolets, prêt à tout. Pierre le toisa long-temps avec une fureur pensive; puis, se penchant vers son frère et le secouant par le bras, il le tira de son engourdissement et parvint à s'en faire écouter.

— Écoute, Jean, dit-il, demain nous serons tués ou envoyés en Sibérie.

— Probablement, répondit Jean.

— Dans l'un ou l'autre cas, que deviendra le message du commandant Raymond ?

— Il n'arrivera pas à son adresse ; c'est un malheur, mais qu'y faire? A l'impossible nul n'est tenu, comme dit le proverbe.

— Il n'y a rien d'impossible. J'ai une idée, moi.

— Bon! Voyons-la.

— C'est terrible, Jean, mais il n'y a pas d'autre moyen. Un de nous suffit pour porter ce message, il suffit donc qu'un de nous s'échappe; mais pour cela il faut que l'autre soit tué.

— Je comprends cela.

— Cette lumière qui brille là-bas, c'est notre phare, no-

tre salut, c'est la France. Qu'un de nous arrive là, et le dernier vœu du commandant pourra encore être rempli. En sautant par cette fenêtre, en se glissant ensuite dans les neiges et derrière les troncs des sapins, on peut gagner la plaine et arriver au port. Le tout est de pouvoir franchir, sans être aperçu, une distance de cent pas. Après, on est sauvé. Cette masure est la dernière du village, il n'y a donc pas à passer devant les autres. La seule chose à éviter, c'est une alarme trop prompte ; la seule chose à obtenir, c'est quelques minutes de silence. Il faut donc que l'un de nous enjambe cette fenêtre et s'esquive pendant que l'autre se jettera sur ce géant, le prendra à bras le corps, et luttera avec lui de façon à ce qu'il ne puisse pas tirer ses pistolets d'un moment. Quand on ne cherche que cela et que l'on est décidé à être tué ensuite, c'est facile. Je m'en charge.

— Pourquoi toi? Mon frère, c'est toi qui t'en iras et moi qui ferai taire ce sauvage tant que je pourrai.

— Jean, ce n'est pas juste ; c'est moi qui ai eu l'idée, c'est à moi de choisir ma part dans la besogne. D'ailleurs je suis plus fort que toi, et tout n'est pas désespéré. Il est possible que je désarme mon homme et que je l'étrangle. C'est une chance.

— Tais-toi donc ! un gaillard comme celui-là en expédierait bien encore deux comme nous dans l'état où nous sommes. Ce sera beaucoup de l'empêcher de tirer ses pistolets pendant un instant. Tes raisons sont mauvaises, Pierre ; j'en ai une meilleure, moi : c'est que le commandant m'a sauvé la vie, et qu'en donnant la mienne pour lui maintenant, je ne fais que m'acquitter.

— Eh bien ! Jean, puisque nous ne pouvons nous accorder, il n'y a rien de dit. Je renonce à mon projet. Nous irons en Sibérie.

— Tu renonces ?... Mais je ne renonce pas, moi; je t'avertis que je vais faire le coup, et que si tu n'en profites pas pour t'évader, tant pis pour toi, tant pis pour nous et pour le commandant... Mais tiens, Pierre, tout cela ne signifie rien ; c'est mal de se disputer entre frères, et puisque nous sommes aussi entêtés l'un que l'autre, il n'y a qu'une façon

de sortir d'embarras, c'est par le sort. A pair ou non ! Celui qui devinera s'en ira.

— Soit, dit Pierre. Disons-nous adieu, frère !... Et maintenant point de faiblesse ni d'hésitation. Ce que le sort aura décidé sera bien, et il n'y aura pas à y revenir.

Tandis que son frère parlait, Jean brisa un petit bâton en plusieurs morceau, et tendant sa main fermée :

— A toi de parler, dit-il.

— Pair ! dit Pierre à voix basse.

— Quatre. Tu as gagné. Va-t'en.

Les deux frères échangèrent un regard plein d'éloquence. Ils se levèrent tous deux ensemble, et chacun alla de son côté et fit son devoir. Pierre escalada la fenêtre en un clin d'œil, en trois bonds il fut dans le taillis, rampant sur les pieds et sur les mains ; puis il s'arrêta, écoutant, dans une horrible anxiété... Un coup de feu retentit, puis un autre. Pierre poussa un sourd gémissement. C'en était fait, son frère Jean était tué ! Il entendit du tumulte dans le village, des bruits de voix et de pas. Quelques hommes entrèrent dans le bois et en fouillèrent les marges ; mais l'évasion d'un prisonnier ne valait pas la peine de se mettre en grands frais de recherches, et de passer une nuit blanche ; on y renonça.

Pierre était sauvé ; mais lorsqu'il fut sorti des bois et arrivé dans la plaine, il n'aperçut plus la lumière sur laquelle il avait compté pour se guider. Son embarras fut grand ; il chercha à s'orienter, ce qu'il fit mal, car il marcha toute la nuit sans rien voir. Il erra trois jours sans prendre aucune nourriture, et il allait périr lorsque le hasard le jeta dans les débris d'une division française. On le secourut, et il arriva à la Bérésina. Ce qu'il souffrit ne saurait se décrire. Avant de revoir la France, il passa quinze mois dans un hôpital entre la vie et la mort. Enfin, à peine convalescent, il se remit en route. Quand il toucha la frontière, il se mit à genoux et baisa la terre de France en pleurant à chaudes larmes. Il sentait bien que les sources de la vie étaient taries en lui, et qu'il n'avait pas long-temps à voir le ciel de la patrie ; mais il était assez fort pour arriver jusqu'à Paris, et c'est tout ce qu'il demandait. Son pieux devoir

alors serait accompli, le message de Raymond n'aurait pas vainement coûté tant de périls, de fatigues, et la vie d'un frère.

Arrivé à Paris, il ne voulut prendre le moindre repos avant que sa sainte mission ne fût remplie. On lui indiqua un hôtel de la rue du Mont-Blanc, il y alla. Dans la cour de l'hôtel, au bas du perron, il y avait un phaéton attelé de deux magnifiques chevaux gris. Nonchalamment étendu dans le léger équipage, un jeune homme d'une main tenait les guides, et de l'autre faisait siffler un long fouet aux oreilles des chevaux, qui, excités et retenus à la fois, secouaient la tête et piaffaient avec une rebelle impatience. Ce jeune homme avait des cheveux blonds qui descendaient en grappes sur ses joues, une fine moustache se relevait en crocs sur sa lèvre, et sa poitrine bombée portait les insignes de divers ordres étrangers. Pierre, tout épuisé qu'il était, sentit son sang frémir à la vue de cet ennemi. Il passa fièrement devant lui, et, montant l'escalier du perron, tendit sa lettre à un domestique qui se tenait debout à la porte.—C'est pour madame, dit le valet, la voilà qui descend.

En effet, une jeune femme parut, belle, fraîche, parée.

— Arrivez donc, Clémentine, lui dit le jeune homme du phaéton avec un accent moscovite très-caractérisé; vous n'en finissez jamais avec votre toilette.

Clémentine répondit par un charmant sourire. Elle avait un pied posé sur le marchepied de la voiture, une main dans la main du jeune homme, elle allait s'élancer lorsque Pierre lui présenta son message. Elle prit le paquet, décacheta l'enveloppe, et jetant un rapide coup d'œil sur le contenu, son visage s'éclaira d'un sourire indéfinissable, étrangement mêlé de compassion et d'ironie. Sa femme de chambre, qui l'avait suivie, lui donnant son éventail et son mouchoir, elle lui remit en échange le paquet tout ouvert, en disant à demi-voix : « C'est de ce pauvre Raymond. Vous mettrez cela dans ma toilette, Jenny, et vous m'y ferez penser ce soir ou demain matin. » Elle acheva sa phrase en s'asseyant dans la voiture, puis elle ajouta par réflexion en montrant Pierre : — Ah! Jenny, donnez un pourboire au porteur.

La voiture partit comme le vent.

Pierre sentit sa tête tourner et ses jambes fléchir ; il s'appuya contre la rampe, sans voir ni entendre Jenny, qui, après avoir fouillé dans la poche de son tablier, lui présentait une pièce de trente sous en lui disant :

— Prenez donc, mon brave homme!

EUGÈNE GUINOT.

LES FEMMES CHANSONNIÈRES

SOUS LOUIS XIV.

DEUXIÈME ARTICLE.

Entrons dans le salon de Mlle de Scudéry; une femme bien ridicule, n'est-ce pas? et dont vous riez aujourd'hui, vous qui ne riez pas des horreurs de Maturin et des folies de son école. Elle était l'oracle de son temps : elle avait plus de succès que Walter Scott n'en a eu; tout le monde la lisait, depuis les évêques jusqu'aux jeunes demoiselles. Il n'y avait pas de discussion sur son mérite, pas de doute, pas d'équivoque sur sa gloire, elle était sublime : et cela était convenu.

« Quiconque se moque du roman de Mlle de Scudéry, dit » le savant Ménage, fait voir la petitesse de son esprit. Doit-» on mépriser Homère et Virgile, parce que leurs ouvrages » contiennent beaucoup d'incidens et d'événemens qui en » reculent la conclusion? » Voilà donc Mlle de Scudéry sur le niveau d'Homère et de Virgile! Ses contemporains lui décernaient d'une commune voix le nom de Sapho, dont elle n'avait assurément ni les passions, ni la beauté, ni le génie. Comment des esprits si délicats se laissaient-ils séduire? Comment se fait-il que le célèbre Huet, évêque d'Avranches, qui n'était ni un sot, ni un ignorant, ni un homme dénué de goût, ni un flatteur, écrivît à cette héroïne : « Vous avez travaillé à la gloire de notre nation. » Deux passages de Mascaron et de Fléchier, que le savant M. de Monmerqué

rapporte, ne sont pas moins dignes de remarque. L'évêque
» de Tulles lui écrit le 12 octobre 1672 : « Vous devez compte
» de vos loisirs à toute la terre; l'occupation de mon automne
» sera la lecture de *Clélie*, d'*Ibrahim* et de *Cyrus*. Ces ou-
» vrages ont toujours pour moi le charme de la nouveauté,
» et j'y trouve tant de choses propres pour réformer le monde,
» que je ne fais point de difficultés de vous avouer que, dans
» les sermons que je prépare pour la cour, vous serez sou-
» vent à côté de saint Augustin et de saint Bernard. »

« Il me fallait, disait Fléchier, une lecture tout aussi dé-
» licieuse que celle de vos livres pour me délasser des fati-
» gues d'un voyage, pour me guérir de l'ennui des mauvaises
» compagnies, et pour me faire goûter le repos, où la ri-
» gueur de la saison et la docilité de mes nouveaux conver-
» tis me retiennent dans ma ville épiscopale. En vérité, ma-
» demoiselle, il me semble que vous ne faites que croître
» en esprit, tout est chez vous si raisonnable, si poli, si
moral, etc., etc. ».

Godeau, évêque de Vence, parlait d'elle avec plus d'enthousiasme encore; la cour et la ville raffolaient de cette femme : les étrangers lui envoyaient des couronnes et des diplômes d'académie.

Le style précieux de ses œuvres, illisibles aujourd'hui, les longues conversations de ses héros et de ses héroïnes, leurs distinctions délicates sur les différentes manières d'aimer, leurs amphigouris chevaleresques et sentimentaux ; Brutus filant le parfait amour, Caton rêvant le platonisme ; une matrone romaine traçant la carte de Tendre ; tout cela n'était que l'expression parodiée et l'exagération ridicule des idées les plus éloignées de nous, mais il faut le dire aussi, les plus grandes, les plus généreuses, les plus tendres. C'est ainsi que sous le règne de la chevalerie, lorsque le sentiment de la loyauté pénétrait tous les rangs et se mêlait à l'esprit d'aventure et à l'esprit chrétien, on vit naître les romans des paladins avec leurs enchantemens, leurs tournois, leurs grandes entreprises, leurs énormes coups de lance; ces romans dont l'Arioste et *Don Quichotte* ont donné la sublime parodie. Le genre humain est éternellement fou, ne le savez-vous pas ? Eh bien ! pardonnez, je vous

prie, à cette douce et innocente allucination qui s'empara des femmes sous Louis XIV, et qui gagna ensuite tous les rangs; à ce besoin de spiritualiser l'amour, de dégager tous les sentimens de leur alliage impur ; à ce respect pour les dévouemens, à cette curieuse analyse de toutes les affections de l'ame ? Nous sommes aujourd'hui au pôle contraire; toutes ces vertus, nous ne les avons plus, tous ces ridicules nous manquent.

L'amour, étoffe de la nature que la société a brodée (comme dit Voltaire, en style un peu précieux), subsiste chez nous sans doute : mais nous avons déchiré la broderie. Nos aïeux la faisaient lourde, bizarre, historiée, brillante. Nous nous moquons des longs discours de Cyrus et d'Artamène, comme des grands ramages dont les rideaux du dix-septième siècle étaient chamarrés. Boileau, avec sa raison sévère, son esprit sec et son cœur insensible, a eu raison de détruire le trône d'Artamène et des Céladon ; mais n'étaient-ils pas l'accompagnement nécessaire de cette grande époque, le reflet de cette délicatesse, de cette générosité, de cette élégance parfaite, de cette grâce à la fois noble, grave et douce, dont vous ne trouverez pas d'exemple plus frappant et de modèle plus complet que la cour de Louis XIV.

Mais je vous ai promis de vous introduire chez Sapho-Scudéry. C'est un samedi, jour de petite assemblée ; les dames sont de haut rang, car ce sont la princesse Philoxène, Amalthée, Octavie et Sapho. Cette dernière, c'est la maîtresse du logis ; Mme d'Alligre est Télamire, Mme Arragonnais Philoxène, et Mme de Guénégaud Amalthée. Deux poupées, placées sur la cheminée, se nomment la grande et la petite Pandore, et les dames travaillent à leur ajustement. Ces poupées servent à diriger la mode nouvelle. Cependant la conversation s'anime : elle a rapport comme toujours à la métaphysique du cœur ; «conversation tellement sophistiquée, dit Mme de Sévigné, que ces gens-là auraient besoin d'un truchement pour s'entendre eux-mêmes. Le favori de ces dames est Godeau, sous le nom du Mage de Sidon ; le prince Agathyrse est le prince de Raincy; Artaban, c'est le duc de Saint-Aignan ; le poète Sarrazin, c'est le nom de

Poliandre ; l'académicien Conrard porte celui de Théodamas ; voici Acante-Pélisson et Alcandre-Guénégaud. Chacun improvise un madrigal, on fait assaut de galanterie, d'affectation, de politesses et de recherche ; enfin, Pélisson, l'ami de cœur de Mlle de Scudéry, trahit son secret et apprend aux assistans qu'elle vient de composer une chanson sur les rapides conquêtes du roi. De toutes parts on demande à la connaître, et Sapho ne se fait guère prier pour chanter le couplet suivant, qui ne manque pas d'esprit :

Louis, plus digne du trône
Qu'aucun roi que l'on ait vu,
Enseigne l'art à Bellone
De faire des impromptu ;
C'est une chose facile
Aux disciples d'Apollon ;
Mais ce conquérant habile
A plus tôt pris une ville
Qu'ils n'ont fait une chanson.

Vous pensez bien qu'on applaudit à outrance ; on veut aussi qu'elle répète son quatrain sur Christine, quatrain qui n'est pas indigne d'être conservé.

Elle sut mépriser les caprices du sort,
Regarder sans horreur les horreurs de la mort,
Affermir un grand trône, et le quitter sans peine,
Et, pour tout dire enfin, vivre et mourir en reine.

Il y a de l'énergie dans ces vers et une certaine simplicité qu'inspire un sentiment vrai ; on retrouve les mêmes qualités dans l'inscription composée par la même femme pour le portrait de Montausier.

C'est là de Montausier l'héroïque visage,
C'est là son air si grand, et si noble et si sage :
C'est tout ce qu'il nous laisse après avoir été.
O triste souvenir ! quand je mets tout ensemble
Son esprit, son savoir et son cœur indompté,

Fier, bon, tendre, constant, rempli de piété,
Hélas, je cherche en vain quelqu'un qui lui ressemble!

Le dernier événement dont on s'occupait, c'était l'arrivée du doge de Gênes, forcé de se soumettre à Louis XIV. On sait combien le grand roi paya cher l'arrogance avec laquelle il traita cette petite république, dont il contraignit le doge à venir faire amende honorable. C'est ce premier acte de fatuité royale qui indigna et souleva l'Europe contre lui. Mlle de Scudéry avait fait de cette arrivée du doge, le sujet d'une chanson, dans laquelle on trouve étrangement confondus Louis XIV, une hirondelle, Sapho et la république de Gênes. Nous ne la citons que pour être fidèles à notre titre; elle est médiocre et affectée.

LE DOGE DE GÊNES A PARIS, OU LA FAUVETTE A SAPHO, EN ARRIVANT A SON PETIT BOIS, SELON SA COUTUME.

Plus vite qu'une hirondelle,
Je viens avec les beaux jours,
Comme fauvette fidèle,
Avant le mois des amours.

J'ai trouvé sur mon passage
Un spectacle assez nouveau :
Pour m'expliquer davantage,
C'est le doge et son troupeau.

Quoi! lui dis-je, entrer en France
Et vous montrer en ces lieux?
Oui, dit-il, par la clémence
Du plus grand des demi-dieux.

Son cœur, toujours magnanime,
Ne pouvant se démentir,
Veut oublier notre crime,
Voyant notre repentir.

Dieux, quel bonheur est le vôtre
D'aller recevoir sa loi !
Je n'en voudrais jamais d'autre ;
Mais ce bien n'est pas pour moi.

C'est assez que ma maîtresse
Souffre que ma faible voix
Chante et rechante sans cesse
Qu'il est le phénix des rois.

Allez, doge, allez sans peine
Lui rendre grâce à genoux.
La république romaine
En eût fait autant que vous.

Cette détestable chanson, mauvaise comme la plupart des chansons de circonstance, obtint un succès de vogue. Mme Deshoulières en a fait beaucoup qui rivalisent pour la platitude et l'affectation avec les strophes de *l'Hirondelle*. Nous les épargnerons à nos lecteurs. La renommée de Mme Deshoulières est une de ces bizarreries, un de ces caprices de l'histoire littéraire qu'il est difficile d'expliquer. Non-seulement elle a chanté ses moutons, mais elle a voulu immortaliser en sonnets et en chansons tous les animaux domestiques, *Grisette, Gas, Tata* et *Cochon*. Comme elle venait de faire une idylle sur la naissance du dauphin, une femme de la cour improvisa contre elle les vers suivans :

Pour immortaliser l'enfant qui vient de naître,
Et qui gouvernera dans soixante ans peut-être,
La Deshoulière a fait cent vers, tant mal que bien.
Que lui donnera-t-on pour un si long ouvrage?
Si j'en étais cru, ma foi ! rien.
Pour immortaliser et sa chatte et son chien
Elle en a fait bien davantage.

Si vous avez lu les *Mémoires de Saint-Simon*, vous devez vous souvenir de ce grand Dangeau, l'écouteur aux portes, si niais, si naïf, si blond, si bienvenu du roi, dont il était le

porte-encensoir; la peste des gens d'esprit qu'il fatiguait de ses assiduités, la providence des seigneurs qui avaient perdu au jeu, et auxquels il prêtait libéralement; l'écouteur aux portes, qui a transmis à la postérité la minute exacte de toutes les médecines que Louis XIV a prises et de toutes ses génuflexions pendant la messe. Il faut dire, à l'honneur des femmes, qu'elles ont passé leur vie à se moquer de lui, et l'on a conservé quelques excellentes chansons de femmes qui nous le présentent dans toute sa niaiserie naturelle. En voici une de la comtesse d'Estrées :

DANGEAU.

Air du *Confiteor*.

Or écoutez, petits et grands,
Le malheur de notre royaume.
Dangeau, la perle des vaillans,
Devait s'en aller à Stockolme :
Mais il demeure dans Paris
Pour ennuyer grands et petits.

Or, pour le comble de nos maux,
Dans le dessein de cette affaire,
Il avait fait choix de Lavaux,
Pour en faire son secrétaire :
Mais ils resteront dans Paris
Pour ennuyer grands et petits.

Chaumont était son aumônier,
Son intendant était Saint-Gille;
Sallin était son écuyer,
Et tous ils devaient faire gille (1) :
Mais ils resteront dans Paris
Pour ennuyer grands et petits.

C'aurait été grande douleur
De voir partir monsieur son frère :

(1) *Faire gille*, partir.

C'est bien le plus fâcheux lecteur
Qui jamais eut brevet d'affaire ;
Mais il demeure dans Paris
Pour ennuyer grands et petits.

Les demoiselles aussi s'en mêlaient. Mlle de Comminges répondit ainsi à de mauvais couplets adulateurs qu'il avait composés en l'honneur de Trianon :

RÉPONSE AUX VERS DE M. DANGEAU, SUR TRIANON.

Air *du Prévôt des marchands.*

Vous ne dites, monsieur Dangeau,
Sur Trianon rien de nouveau,
L'on n'est pas surpris qu'il vous plaise :
Votre épouse à tous les momens
Y voit le spectacle à son aise ;
Cela rend les maris contens.

Sur des jardins louer le roi
Nous semble petit, croyez-moi ;
Les zéphyrs portent dans les airs
Les grandes choses qu'il sait faire,
Pour en informer l'univers.

Dans votre troisième sixain
Vous dites qu'en ce lieu divin
Les vertus sont en assurance ;
L'on croit que vous n'y pensez pas :
Avez-vous quelque connaissance
Qu'ailleurs on ait fait de faux pas ?

Le suivant aurait pu passer
Si *solide* était bien placé ;
On ne dit point solide gloire
Sur le fait des amusemens ;
Ne vous en faites point accroire,
Vous n'aurez point de notre encens.

A l'égard de votre César
Qui revient à Caen par hasard,
Cela nous paraît ridicule;
Vous le deviez, comme un bourgeois,
Faire arriver sur une mule :
C'est la monture d'un Gaulois.

Les femmes se moquaient en chansons même de leurs amans, témoin la duchesse de Brissac, qui avait pour intime le fameux Béchamel, dont la manie était de répéter à chaque instant le mot *tout-à-fait*.

AIR *du Confiteor.*

On est *tout-à-fait* malheureux
Quand *tout-à-fait* nous rend visite;
Il est *tout-à-fait* ennuyeux,
Il est *tout-à-fait* de redite :
On est *tout-à-fait* satisfait
De l'absence de *tout-à-fait.*

Revenons aux matières politiques dont les femmes s'occupaient assez activement. Cette terrible duchesse, dont nous avons déjà parlé, ne vit pas plus tôt Mme de Maintenon sur le trône qu'elle la persécuta de ses couplets; la dévotion et les malheurs de Louis XIV en étaient le sujet ordinaire et le thème éternel :

Tant que vous fûtes libertin,
Vous étiez maître du destin,
Landerirette :
Ah! pourquoi changer de parti!
Landeriri.

On reconnaîtra la touche âpre de la même femme dans les couplets que nous allons citer :

Air *du Prévôt des marchands.*

L'on nous dit que le Bourguignon (1)
Revient avec peu de renom :
Prenons garde qu'il ne nous morde ;
Ne prononçons jamais son nom,
Il serait sans miséricorde ;
Car il est dévot et poltron.

Non-seulement ces brocards étincellent d'esprit, mais on y voit percer avant tout la haine de la régularité dévote. Après la campagne de Flandre, la duchesse, qui ne tarissait pas, écrivait à Mme de Bourgogne :

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Princesse, les combats
Te coûtent trop d'alarmes :
Ne verse plus de larmes,
Il revient gros et gras,
Ne t'en étonne pas.

S'il est entre tes bras
Comme il est à la guerre,
Pourrait-il bien te plaire
Toujours. . . . .?
Ne te venges-tu pas !

RÉPONSE.

Il est entre mes bras
Comme il est à la guerre ;
Pour comble de misère,
Nangis n'est plus, hélas !
Ne m'entendez-vous pas ?

Tous les choix du roi étaient condamnés sans pitié, et la duchesse à elle seule constituait une opposition.

(1) Le duc de Bourgogne.

AIR : *Lampons.*

Pourquoi blâmer Villeroi ?
Il fut choisi par le roi.
Blâmons bien plutôt le prince
D'avoir fait un choix si mince.
Lampons , lampons,
Camarades, lampons.

Souvent il choisit fort mal :
Témoin le grand-amiral ,
Témoin le boiteux du Maine ,
Témoin la Maintenon reine.
Lampons , etc.

Il hait le sang bourbon ,
Et c'est là que tout est bon.
N'est-ce pas une misère
De voir Conti volontaire?
Lampons, etc.

Le Billard chancelier ,
Et le fat Pelletier ,
Croissy, ce triste Pompone ,
Font l'appui de la couronne.
Lampons , lampons,
Camarades , lampons.

C'est elle encore qui s'est chargée de faire l'épitaphe satirique du maréchal de Luxembourg.

AIR *du Prévôt des marchands.*

Le grand Luxembourg , en mourant ,
A fait un fort beau testament.
Il dit qu'en brave capitaine
Il a laissé son ame à Dieu.
Je doute fort que Dieu la prenne :
C'est ce qui nous importe peu.

Il rend tout le monde content
Sur le fait le plus important ;
La chose est très-bien digérée :
Ce héros plein de bonne foi
Laisse au grand Conti son épée,
Son baudrier à Villeroi.

Le principal objet des attaques de cette opposition secrète, mais violente et haineuse, c'était la vieille Mme de Maintenon, qui, du fond de son antre, dirigeait toute la cour; celle que le duc d'Hamilton, cet Anglais devenu l'un des premiers prosateurs de notre langue, dépeignait si cruellement dans le sonnet peu connu que nous reproduisons :

LA CONFESSION. — SONNET.

Que l'Éternel est grand, et que sa main puissante
Fait succéder de gloire à mes jeunes travaux !
Je naquis demoiselle et je devins servante,
Je lavais la vaisselle et frottais les carreaux.

J'eus des amans en foule, et ne fus point ingrate.
Je me suis mille fois livrée à leurs transports.
A la fin j'épousai ce fameux cul-de-jatte
Qui vivait de ses vers comme moi de mon corps.

Il mourut dans mes bras; et vieille devenue,
Mes amans sans pitié me laissaient toute nue,
Quand un grand roi me crut encor propre aux plaisirs.

Il m'aima follement. Je fis la Madeleine;
Je lui parlais du diable au fort de ses désirs :
Il eut peur de l'enfer, le lâche, et je suis reine !

Il ne nous reste de cette femme, si maltraitée par le duc d'Hamilton, si bien traitée par la fortune, qu'une seule pièce de vers spirituelle, il est vrai, mais sèche, satirique, critique et parfaitement en harmonie avec son caractère. Elle se moque à son tour, et se moque avec la finesse hypocrite

d'une dévote ambitieuse, de ces femmes de cour qui la flattaient en la détestant.

LE DÉCALOGUE DE LA FEMME DE COUR.

De ton roi ton Dieu tu feras,
Et le flatteras finement.
Les dimanches la messe ouïras,
Pour montrer ton ajustement.
Quand ton profit tu trouveras,
Tu communieras souvent.
Père et mère tu ne verras
Que tout le plus une fois l'an.
La nuit et le jour passeras
Au bal, à la chasse, au brelan;
Ton mari cocu tu feras,
Et ton bon ami mêmement.
A table en soudart tu boiras
De tous vins généralement.
Ton crédit à tous tu vendras,
Quoique tu n'en aies nullement.
Réflexions point ne feras,
De peur de penser tristement:
Mais quand mourante tu seras,
Tu recourras au sacrement.

La comtesse de Murat, qui a laissé de si jolis romans, ne chansonnait ni les rois, ni les princes, ni les dames de cour; elle se contenta de se moquer en chansons du grand hiver de 1709 et de la pénurie des amans. Dans cette jolie chanson, l'approche de la régence et de ses mœurs libres se fait déjà sentir!

LE GRAND HIVER.

Air : *L'amour caché dans un buisson.*

Le tendre Amour soupirant
Hier disait à sa mère:
Je ne sais quel accident
A fait geler ma terre;

Mais il fait bien mauvais temps
  Dans l'île de Cythère.

Les amours sont tout transis
  Auprès de leurs bergères ;
Dans ses doigts on voit Tircis
  Souffler et ne rien faire.
Ah ! que de cœurs engourdis
  Dans l'île de Cythère !

Il nous faudrait des amans
  Discrets, mais téméraires,
Qui ne fussent pas tremblans,
  Mais ardens et sincères :
Tels ne sont pas ceux du temps
  Qui règne dans Cythère.

Après le froid, c'est la faim
  Qui nous livre la guerre ;
On appauvrit le terrain
  D'amour et de sa mère ;
On n'a plus que de mauvais grain
  Au marché de Cythère.

Jadis on allait semant
  Le grain en bonne terre ;
On faisait facilement
  Une récolte entière.
Que de déchet à présent
  Aux greniers de Cythère !

L'on apportait à foison
  Farine aux boulangères ;
Dans cette morte saison,
  A peine les meunières
Retirent-elles du son
  Des moulins de Cythère.

Lorsque le roi Guillaume vint épouvanter la France et hu-

milier Louis XIV, les femmes prirent part à la haine générale et à la terreur que ce prince inspirait. La duchesse ne fut pas infidèle à sa vocation, et ce fut de sa main que partit le trait suivant qui devint populaire :

Air : *Orléans, Baugenci.*

Qui mieux que Villeroi
A jamais servi le roi
Guillaume?
Qui répand plus d'effroi
Dans la France que le roi
Guillaume?

Plus d'une femme se plut à adresser des injures en vers à l'adversaire de Louis XIV ; les vers suivans, par Mlle Bernard, sont détestables, et nous ne les citerons que comme une preuve de l'habitude adulatrice dont les désastres du roi n'avaient pas rompu le charme :

Il faut, Nassau, que je te remercie
D'avoir su conserver ta vie.
Louis a besoin de tes jours
Pour ses glorieuses conquêtes,
A quoi tu travailles toujours.
Tu prends le soin de former les tempêtes :
Les dissiper fait son emploi ;
Le ciel dut à son règne un prince tel que toi,
Ton génie agissant dont parlera l'histoire
Ne t'est pas donné pour ta gloire,
Mais pour celle de notre roi.

En revanche, nous citerons un remarquable sonnet du même auteur qui s'adresse en ces termes aux officiers français engagés au service du prince d'Orange.

De vos premiers honneurs perdez-vous la mémoire ?
Ne vous souvient-il plus que vous êtes François?

Infidèles guerriers, qu'on voyait autrefois
En tous lieux respectés, heureux, comblés de gloire.

L'incrédule avenir refusera de croire
Qu'après avoir servi sous le plus grand des rois
Vous avez lâchement abandonné ses lois
Pour suivre le drapeau qu'abhorre la victoire.

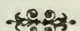
Quoi! vous avez prêté vos redoutables mains
Aux cruels attentats, aux barbares desseins
D'un tyran qui d'un roi n'est que le vain fantôme!

Ah! dessillez vos yeux trop long-temps éblouis :
Songez qu'il est honteux de fuir avec Guillaume
Après avoir toujours su vaincre avec Louis.

Je n'ai pas promis des recherches profondes ni de nouvelles vues sur cette cour de Louis XIV, dont l'éloquent Saint-Simon a buriné les personnages, dont le camaïeu de Mme de Genlis a reproduit assez infidèlement les boudoirs et les alcôves. Quelques chansons, échappées aux passions ou aux caprices féminins dans cette grande époque, m'ont paru des curiosités assez piquantes pour être réunies dans le même cadre, assez oubliées pour être remises en lumière. Qu'on ne cherche ici ni des difficultés vaincues, ni le mérite d'une haute philosophie. Avez-vous éprouvé je ne sais quel sentiment de curiosité et d'intérêt en retrouvant chez un marchand de curiosités le vieil éventail de Mme de Montespan ou la canne de Tronchin? C'est précisément le même sentiment qu'ont fait naître en moi tous ces couplets antiques, ces impromptus de femmes, fleurs qui ont eu leur épanouissement et leur éclat, fleurs fanées aujourd'hui, qui n'ont de mérite que par les souvenirs d'amour, de gloire, de conspiration, d'intrigue, de malignité, qu'elles rappellent. C'est l'imagination du lecteur qui fait tous les frais; c'est elle qui, en face de ces débris, ressuscite les intrigues de Meudon, les douleurs de La Vallière, le salon des Précieuses, les mouvemens de la cour, l'idolâtrie vouée à Louis XIV, la haine profonde vouée à Mme de Maintenon.

Si ces débris semblent puérils , si ces chansons semblent faibles et décolorées, si ces riens paraissent sans vie et sans but, comme les carcasses d'un feu d'artifice de la veille, demandons grâce en faveur des souvenirs qu'ils éveillent et des images gracieuses et tristes qu'ils évoquent.

Ph. Chasles.



CHRONIQUE DE PARIS.

— 3 AOUT. —

Il en sera peu à peu de la révolution de 1830 comme de celle de l'Almanach officiel. La branche aînée des Bourbons renversée, cet Almanach était devenu l'Almanach national, puis l'Almanach national-royal, puis l'Almanach royal-national! Le voici maintenant redevenu l'Almanach royal comme devant.

Ainsi des journées de juillet! Les journées de juillet ne sont déjà plus les glorieuses journées, ni les grandes journées, pas même les mémorables! Ce sont les journées de juillet tout court.

Il y en avait au moins trois encore l'année dernière! Nous en avons eu deux seulement cette année. Le 27 juillet a été rayé; le 27 juillet ne compte plus!

Les fêtes commémoratives ont été en conséquence singulièrement amoindries et réduites. C'était la chambre, il est vrai, qui avait lésiné sur la dépense. Sur l'examen de leur emploi, elle avait retranché de son allocation la moitié des sommes qu'elle avait votées pour les réjouissances de 1833. En 1834, lui en a-t-on mieux donné pour son argent? Je ne sais.

Ce ne sont pas toujours les curieux qui ont perdu le plus à ces économies. Ce sont bien les introuvables sous-traitans, qui s'étaient si largement abreuvés l'an dernier au pot-de-vin du navire de juillet!

D'ailleurs, si les Parisiens n'ont pas été amusés cette fois avec le grand joujou à trois ponts, les plaisirs accoutumés ne leur ont pas manqué.

Le 28 juillet d'abord, il y a eu revue de la garde nationale, services funèbres en l'honneur des morts, et balayage général.

M. Gisquet avait insisté surtout, dans son programme, sur ce balayage. Que l'on n'accuse donc plus le patriotisme de la préfecture de police. La préfecture de police a fêté les anniversaires selon sa compétence! Elle a nettoyé Paris radicalement le 28 juillet; le 28 juillet, elle a fait son balayage général!

Les divertissemens de la journée du 29 ont été plus variés et plus nombreux.

Le soleil d'abord avait voulu donner aussi sa fête. C'était bien le soleil de 1830, ce lourd soleil qui chauffait les grandes dalles des ponts et des quais! Mais s'il se riait de tous ces honnêtes bourgeois endimanchés, de toute cette garde nationale en grande tenue, qui s'ébahissaient au spectacle des joutes sur l'eau, des danses aux Champs-Élysées et des mâts de cocagne, il avait bien reconnu çà et là sa grande populace, sa sainte canaille de juillet.

Oui, pour qui l'a voulu regarder, le peuple de juillet s'est montré encore la semaine dernière; mais c'était aux spectacles *gratis* qu'il fallait l'aller chercher: c'était à l'Opéra surtout!

Oh! si, comme moi, avant l'ouverture des portes, vous vous fussiez tapis en un coin de cette vaste salle, vous eussiez joui d'un rare et saisissant spectacle! Vous avez déjà vu sans doute jouer les eaux de Versailles ou de Saint-Cloud? — Les fontaines sont vides, les escaliers de marbre sont à sec; il règne un profond silence. On attend. Tout d'un coup les eaux bondissent avec fureur, elles couvrent les degrés des cascades de leurs larges nappes, et se précipitent bouillonnantes dans les bassins qu'elles remplissent en un moment.

A l'Opéra, ce fut de même; dès que les écluses se furent ouvertes devant le peuple qui grondait derrière elles, comme il se rua dans cette salle et l'envahit tumultueusement tout d'abord! Quel mugissement avait annoncé aussi son approche! et quand il vint, quel irrésistible torrent! Les premiers flots parurent aux premières loges; delà, passant les uns sur les autres, ils débordèrent sur l'amphithéâtre, puis sur le parterre, puis sur l'orchestre; puis ils montèrent aux galeries, aux balcons, aux loges des quatre étages, au paradis. En moins d'une seconde, tout avait été submergé.

Quel pesant cauchemar c'eût été que cet Opéra bourbeux, sombre et fétide, pour vous, qui ne connaissez que votre Opéra éblouissant et embaumé, tout émaillé de merveilleux en gants blancs, tout paré de guirlandes de femmes blanches, décolletées! A peine quel-

ques bonnets honteux, quelques chapeaux timides, introduits par fraude aux avant-scènes, s'y blottissaient tout tremblans, bien que protégés par les baïonnettes de la garde municipale et l'épée des sergens de ville. Partout ailleurs, jusqu'au plafond, qu'ils semblaient soutenir de leurs épaules, comme des milliers de cariatides, ce n'étaient que ces héroïques gamins mis au ban par le CONSTITUTIONNEL; ce n'étaient qu'ouvriers en veste ou les manches retroussées, et quelques-uns étrangement décolletés aussi ; car ils avaient, sans façon, retiré ce qui restait des lambeaux de leurs chemises, afin d'être plus à l'aise.

Ce n'étaient pas cette fois des combattans de juillet pour rire qui occupaient la loge de M. Thiers, le ministre de l'intérieur.

C'étaient de rudes diplomates que ceux qui se tenaient à califourchon sur le velours de celles de M. de Flahaut, de l'ambassadeur d'Angleterre et du ministre plénipotentiaire du roi des Belges.

Et la loge royale, le peuple s'y était venu placer à son tour ! Pauvre peuple souverain de nom ! C'était bien le moins qu'il trônât aussi là quelques heures, lui qui avait si bonnement prêté sa main pour tirer au profit des autres sa souveraineté du feu.

En somme, cette cinquantième représentation de GUSTAVE a été autrement curieuse et pittoresque qu'aucune des quarante-neuf qui l'avaient précédée.

Entre le premier et le second acte, le public a demandé LA MARSEILLAISE d'une façon qui n'admettait pas de refus. Aussi l'orchestre ne s'est-il pas laissé prier long-temps. Mais à quoi bon l'orchestre? qui est-ce qui entendait l'orchestre ? Plus de cinq mille voix rauques et violentes avaient entonné à la fois la grande chanson révolutionnaire, et noyaient dans leur tonnerre tout l'accompagnement. On s'était donné l'an dernier beaucoup de mal pour faire au fond d'un bassin des Tuileries un charivari de cinq cents musiciens. Certes, en fait de vacarme, celui qu'avaient improvisé ces cinq mille chanteurs valait mieux. Le chœur des démons de ROBERT-LE-DIABLE n'eût été auprès qu'un cœur de *soprani*. Je ne dis point, par exemple, que si les huit couplets de l'hymne national eussent été tous chantés et de cette sorte, la salle ne se fût pas écroulée au dernier.

Le spectacle s'est terminé dignement par l'acte du bal masqué. Vraiment je défie que l'on me trouve un contraste plus cru, plus

abrupte, plus profondément tranché que celui qu'offraient alors la scène et la salle. Sur la scène c'était le bal tout flamboyant de bougies, tout ruisselant d'or, de fleurs, de diamans, tout diapré de femmes étincelantes et de costumes merveilleux; sur la scène, c'étaient toutes les folles magnificences, toutes les joies effrénées du luxe. Dans la salle, c'était le peuple épuisé de travail et de besoins, le peuple les bras croisés, triste et stupéfait, et croyant rêver à reporter les yeux de cette fête fantastique sur les haillons de sa misère. Oh! la question fatale qui tient le pied sur le siècle était bien là résumée en un frappant symbole. La richesse et la pauvreté étaient bien là en présence se regardant de tout près dans les yeux, face à face. C'était une périlleuse entrevue! Jamais le regard du peuple n'avait pénétré peut-être si avant au milieu des somptuosités désordonnées de l'opulence. Qu'arriverait-il donc s'il lui prenait fantaisie de s'y ruer comme il avait fait dans cette salle?

— Après les feux d'artifice et le concert *gratis*, que l'orage a fait payer si cher au dilettantisme des quatre cent mille intrépides Parisiens qui, n'y ayant noyé que leurs toilettes, ont eu la chance de s'en échapper à la nage; l'ascension en ballon de M. Dupuis-Delcourt n'eût été pour eux qu'un assez fade plaisir, si ce savant aéronaute n'avait bien voulu nous fournir une relation détaillée de son voyage *à travers les champs de l'atmosphère*.

Sauf le célèbre voyage de Nicodème dans la lune, je ne sais rien de plus digne d'intérêt que le voyage de M. Dupuis-Delcourt à travers les champs de l'atmosphère.

M. Dupuis-Delcourt raconte d'abord qu'il est parti seul, « seul pas absolument, ajoute-t-il, j'avais près de moi un jeune chien. »

Cet audacieux aéronaute a eu plus de bonheur qu'aucun de nous; il a joui de toute la fête à la fois; il a vu tout à la fois et la joute sur l'eau, et les mâts de cocagne, et les représentations des théâtres de la barrière du Trône et des Champs-Élysées, et l'orage sous ses pieds, tandis que nous l'avions sur nos têtes. Seul, s'écrie-t-il avec orgueil, je pus considérer l'ensemble d'un tel spectacle. Le jeune chien apparemment ne se souciait guère d'y regarder.

M. Dupuis Delcourt a rencontré ensuite le grand ballon de M. de Lennox, et lui a souhaité bon voyage, puis il s'est croisé avec l'orage qui descendait à marche forcée sur Paris. C'eût été charitable à M. Dupuis Delcourt de nous jeter quelque billet qui nous eût avertis à temps de l'approche de ce déluge. Mais tout à ses poétiques

contemplations, il ne songeait à Paris que pour observer que la capitale et ses environs étaient les seuls points éclairés dans la nature.

Sa descente s'effectua le plus galamment du monde sur le bord de la Seine, au milieu des bons habitans d'Anières, qui en témoignèrent beaucoup moins de frayeur que ceux de Gonesse, lesquels prirent jadis pour la lune en personne le célèbre ballon qui leur fit visite. M. Dupuis-Delcourt, loin de là, fut mené en triomphe dans sa nacelle, sur la place principale d'Anières. Il lui fallut, dit-il, raconter les circonstances de son voyage; il lui fallut sacrifier entièrement les fleurs et les nombreux drapeaux qui entouraient l'aérostat. Les femmes mirent les fleurs dans leurs cheveux, les hommes se firent avec les drapeaux des écharpes tricolores. Et il n'y en eut pas encore pour tout le monde. Peu s'en fallut qu'on ne se partageât l'aéronaute lui-même et son ballon, tant l'enthousiasme était grand à Anières.

M. Dupuis-Delcourt termine cette précieuse relation en donnant rendez-vous dans l'atmosphère à M. Duperron, autre aéronaute de ses amis.

— Le mariage solennel des rosières politiques dotées par le budget des fêtes n'a pas été l'une des moins joyeuses réjouissances inventées par le corps municipal pour célébrer leur anniversaire. Je ne sais si ces unions, formées entre les fils des combattans de juillet et les filles des combattans de juin et d'avril, *et vice versâ,* seront effectivement, comme l'a dit ingénieusement l'estimable M. Lefort, maire du premier arrondissement, les colonnes sur lesquelles reposera désormais notre ordre social; mais je doute fort qu'elles supportent long-temps la paix des ménages bâtis sur elles.

On a généralement regretté que M. Thiers, qui a honoré de sa signature les contrats de ces mariages, n'ait point réservé le sien pour le faire figurer en tête de leur liste. Le *jeune* ministre eût en effet rempli mieux qu'aucun des époux toutes les conditions du programme, ayant été à la fois sinon combattant, au moins révolutionnaire de juillet et contre-révolutionnaire d'avril.

On a su au contraire à M. le général Sébastiani, notre ambassadeur à Naples, un gré infini d'avoir si long-temps différé la célébration de son mariage avec Mme Dawidof, uniquement afin de le produire au grand jour en la compagnie des unions populaires de nos douze arrondissemens. M. le général Sébastiani a tenu à devoir

cette patience à titre d'invalide de juillet. Il n'est personne qui n'apprécie cette nouvelle preuve de son patriotisme.

— Une petite histoire fantastique à propos du Café de Paris, insérée dans notre dernière chronique, et où il était dit que le restaurant de Silves serait incessamment restauré où est la librairie de M. Bohaire, a été prise au sérieux par ce dernier, et il nous somme de déclarer au public qu'il continuera de détailler, comme par le passé, au coin de la rue Laffitte, ses romans, ses contes, ses mémoires de toute couleur, enfin toutes les autres denrées littéraires qui concernent son état.

Nous faisons de grand cœur cette déclaration, à laquelle tient si fort M. Bohaire. Qu'il fournisse donc, si bon lui semble, toutes ses années de bail ; qu'il voie redoubler chez lui la consommation de ses comestibles poétiques! Nous le lui souhaitons sincèrement. Mais en ce qui nous touche, avouons franchement aussi que, cuisine pour cuisine, nous n'aurions trouvé nul inconvénient à ce que la librairie de M. Bohaire, toute succulente et bien pourvue qu'elle puisse être, se transformât en un confortable restaurant. LL.

M. PRADIER ET M. THIERS.

Nous espérons pouvoir donner prochainement à nos lecteurs le travail que nous avons promis sur la manière dont M. le ministre de l'intérieur emploie les fonds qui lui ont été alloués pour les monumens et les édifices de Paris. Nous possédons sur ce sujet des détails infiniment curieux, et nous avons bien des révélations à faire. Il va sans dire que nous ne parlerons que pièces en main. Nous croyons en attendant devoir tenir le public au courant de ce qui concerne le couronnement de l'Arc de l'Étoile. Un comité dont faisaient partie deux artistes du premier ordre, M. Ingres et M. Charlet, a été consulté par M. le ministre de l'intérieur sur les divers projets présentés par les sculpteurs que nous avons nommés dans notre précédent article. Le comité, ainsi qu'on devait s'y attendre, a désigné nettement M. Pradier comme seul capable d'une si grande œuvre. Le comité en cela n'a été que l'écho de la voix de tous ; M. Ingres et M. Charlet en particulier ont, dit-on, vivement insisté pour que le grand travail revînt à l'excellent statuaire. Ces

deux beaux talens doivent sympathiser en effet avec M. Pradier. M. Ingres par le goût du contour sévère, M. Charlet par l'amour de la ligne vivante et naturelle. M. Pradier est donc recommandé à la fois par son nom, par ses pairs et par l'unanimité de l'opinion publique. Nous ne doutons pas que M. le ministre de l'intérieur ne sente à quel point sa responsabilité serait engagée s'il en choisissait un autre. On nous a bien parlé d'une intrigue obscure dont le succès serait honteux, mais nous refusons d'y croire. Si une pareille intrigue réussissait, nous ne voudrions pas lui infliger d'autre châtiment que le grand jour; nous publierions tout, mais encore une fois nous n'y croyons pas. Que M. Thiers y songe, ses propres conseillers choisis par lui le lui ont dit comme nous, il y a là un monument immense et un artiste éminent qui attendent. L'artiste et le monument sont faits l'un pour l'autre. Nous attendons aussi, nous, prêts à l'éloge ou au blâme. Le blâme serait sévère.

***.

— 10 AOUT. —

La préoccupation dominante de nos gens de bourse et de nos spéculateurs politiques, leur unique entretien, ce sont maintenant les affaires d'Espagne. Et nous en aurons pour long-temps du divertissement de ces conversations. La querelle de don Carlos et de la reine Isabelle a pris la place de celle de don Miguel et de don Pédro. Or, Dieu sait ce qu'ont duré, pour nos menus plaisirs, les discussions sur la question de Portugal.

Chez nos voisins d'eau-delà des Pyrénées, il m'est avis qu'on n'en est guère, en effet, au dénouement du drame. La Navarre et les provinces basques sont bien le pays de Cocagne par excellence de la guerre civile. On aura beau, deux ou trois années durant, vous pacifier la péninsule chaque matin, il faudra, voyez-vous, défaire chaque soir cette ingénieuse pacification. Ce sera là tout-à-fait le travail de la tapisserie de Pénélope.

Ferdinand VII, ce roi d'honorable mémoire, aussi bon père que bon frère, qui, tout en déshéritant don Carlos, trouva le moyen de ne rien faire pour maintenir l'héritage de sa fille, appréciait, je crois, au moins aussi bien que les grands publicistes du JOURNAL DES DÉBATS, l'état dans lequel il laisserait son royaume. Peu soucieux, comme Louis XV, son digne parent, d'un avenir qu'il

avait ruiné, mais dont il ne serait pas, il avait coutume, depuis sa glorieuse restauration, de comparer l'Espagne à une bouteille de bière dont il était le bouchon, — *el tapon.*

La comparaison, il faut bien le dire, était impitoyable et d'un égoïsme tout bourbonnien, mais elle était spirituelle autant que juste; car à présent que ce bouchon royal a sauté, quand les *guerrillas* carlistes ou constitutionnelles auront fini de s'entre-tuer, quand les conspirations républicaines et les boucheries de moines seront achevées, dites-moi, je vous prie, ce qui restera de bière dans la bouteille, si toutefois le verre lui-même ne casse pas?

Malgré la sécurité du Journal des Débats, qui sait bien que sa subvention lui sera payée sous toutes les branches de Bourbons possibles, aînées ou cadettes, le voisinage de l'armée carliste de la Navarre ne laisse pas d'inquiéter parfois assez vivement notre ministère. Aussi dès que, regardant vers les Pyrénées, il lui semble dans ses frayeurs y apercevoir debout le fantôme blanc d'une restauration légitimiste menaçant la France, il en revient à caresser derechef ses velléités d'intervention.

M. Thiers, le grand homme de guerre du conseil, depuis l'expulsion du maréchal Soult, ne cesse donc de tenir sa lorgnette braquée du côté de Bayonne. Ainsi que Napoléon sur sa colonne, pour mieux voir, il s'est juché aussi sur son télégraphe, qui ne lui sert pas seulement, comme vous pouviez le croire, pour ses opérations de bourse.

Ne vous alarmez point toutefois. M. Thiers ne hasardera rien légèrement.

— « J'y mettrai de la patience, disait-il l'autre jour. Je n'interviendrai qu'à la dernière extrémité; mais, s'il le faut, j'interviendrai.

—Mais le Nord! Que dira le Nord? lui observa-t-on.

Oh! le Nord dira ce qu'il voudra, reprit M. Thiers se dressant de toute sa hauteur avec ce petit air superbe qui le fait assez bien ressembler à un tambour-major en miniature. Le Nord dira ce qu'il voudra; je m'en fiche! »

Notez bien que j'adoucis les termes, et qu'au lieu de dire simplement je m'en fiche! M. Thiers s'était servi d'une expression beaucoup plus militaire.

C'est que le langage énergique et accentué parait être fort dans

les habitudes de M. Thiers. La plupart de ceux qu'il honore de ses audiences particulières citent de lui une foule de mots tous moins décens et moins comme il faut les uns que les autres. La taille du *jeune* ministre les explique, au surplus, et les justifie quelque peu. Les petits hommes ont la rage de se grandir. Et une grosse parole, il semble que cela vous hausse d'un pouce.

Quoi qu'il en soit, au château on goûte médiocrement ce que l'on sait et ce qui perce de ces manières. Et M. Thiers n'est pas le seul ministre contre lequel on y nourrisse des griefs de ce genre. La brutalité de M. Persil et ses pesantes allures d'avocat y excèdent; la morgue et le pédantisme de M. Guizot y fatiguent au-delà de toute idée; la suffisance grandiose de M. Duchâtel n'y réussit pas mieux.

Bref, le château, qui commence à se refaire une cour et à se reconstituer une aristocratie, entrevoit déjà le moment où il lui sera possible de congédier poliment les professeurs et les avocats pour leur substituer un ministère de bonne naissance et de bonne compagnie. Il y a même un ministère de cette qualité à peu près fait d'avance, dont on caresse surtout l'idée. Ce serait vraiment un ministère bien né, un ministère gentilhomme. Ainsi, M. Molé ne pouvant être replacé aux affaires étrangères tant que le prince de Talleyrand, qui ne voudrait point servir sous lui, sera notre ambassadeur à Londres, on donnerait à M. Molé les sceaux qu'il avait du temps de l'empire. M. de Saint-Aulaire serait alors installé à l'hôtel de la rue des Capucines. M. le comte d'Harcourt aurait l'intérieur. M. de Mortemart daignerait peut-être se laisser investir de la présidence du conseil. Tous les autres ministres seraient, s'il se pouvait, du même rang, de la même étoffe. Et certes ces choix auraient la chance d'obtenir l'assentiment, sinon de tout le faubourg Saint-Germain, au moins de ceux de ses salons qui, ayant reconnu la quasi-légitimité, ne voient pourtant que d'un très-mauvais œil les ministres doctrinaires qui l'ont inventée.

Mais le château ne veut rien compromettre tant qu'il ne se sentira pas assez solidement établi pour se suffire seul. Il ne veut rien risquer qu'à coup sûr. Aussi, n'espérant point arriver d'emblée à cette dernière combinaison ministérielle, qu'il considère comme sa combinaison définitive et le couronnement de ses efforts, peut-être (et il s'y résigne) lui faudra-t-il subir d'abord quelque chose comme le *tiers-parti*. Peut-être, avant que les parquets cirés des-

Tuileries réfléchissent les brillans talons rouges qu'on leur promet sera-t-il nécessaire qu'ils soient rayés quelques mois par les souliers ferrés à glace de M. le président Dupin.

En tout cas et de toute façon il nous faut attendre encore au moins une bonne année l'avénement du ministère gentilhomme ; mais nous y viendrons, je vous le certifie, pourvu que Dieu nous prête vie.

Ce délai n'empêchera point, je vous le redis, les remaniemens provisoires.

Il semble surtout inévitable que M. de Rigny ne déserte point très-prochainement les affaires, qui lui sont devenues totalement étrangères. Plus franc, mais moins discret que ses collègues du conseil, M. de Rigny va criant en effet par-dessus les toits qu'il n'est point le maître chez lui, qu'il ne sait pas le plus petit mot des choses de son département. C'est là un symptôme de retraite imminente.

Ah! monsieur de Rigny, vous êtes un bon et loyal marin, mais le général Sébastiani était meilleur diplomate que vous ne l'êtes. Il n'en savait pas plus que vous et ne pouvait pas davantage, et pourtant il ne se plaignait pas; mais que diable aussi alliez-vous faire dans cette galère de la rue des Capucines?

— Je vous ai confié le secret de la restauration promise à notre aristocratie de juillet. Il n'est pas hors de propos peut-être de vous conter une manière d'anecdote qui fournit une appréciation assez juste de l'aristocratie anglaise telle qu'elle est dans sa plus délicate essence.

Il n'est personne qui, sachant quelque chose du monde de Londres, n'ait ouï parler de la princesse de Liéven et de l'empire diplomatique et fashionable qu'y exerça de si longues années cette illustre ambassadrice de Russie. Pour toutes sortes de raisons graves, de raisons d'état même, la princesse ayant dû récemment quitter la capitale de la Grande-Bretagne, plusieurs dames de sa société intime, afin de lui donner un témoignage de leur haute estime et de leur vive affection, avaient ouvert une souscription dont le produit serait affecté à l'emplette de quelque riche et précieux cadeau qui lui serait offert. A cet effet, la quote part de chaque souscripteur fut fixée à dix guinées, et il fut convenu que la somme totale serait employée à l'achat d'un bracelet de perles

et de diamans formant une couronne de feuilles sur chacune desquelles serait écrit le nom de l'un des donataires. La valeur du présent devait conséquemment être en proportion du nombre de ces derniers. Mais là s'est justement produit un bien frappant exemple de justice rétributive ; car c'était la princesse qui, la première, au moyen de l'ingénieuse idée de son rigoureux cordon sanitaire, avait séparé si impitoyablement du reste de la société la société dite *exclusive*. Elle avait donc elle-même tellement rétréci *le cercle choisi*, et diminué le nombre de ses élus, qu'il ne s'y est trouvé définitivement que trente-huit souscripteurs au bracelet. Mais c'est là peut-être un bonheur. Le bracelet acheté étant aussi exigu que le cercle où régnait la princesse, ne fatiguera vraisemblablement pas son bras. Peu semblable à cette femme de l'antiquité qui, pour avoir trahi son pays fut étouffée sous le poids des bijoux qu'on lui jeta, la princesse, pour avoir servi la Russie d'un si grand cœur, emporte donc, sans qu'il doive lui peser beaucoup, le léger gage de l'attachement de ses nobles amis. Vraiment, si elle se fût montrée moins inflexible dans ses épurations aristocratiques, la couronne qui lui a été présentée, au lieu d'avoir trente-huit feuilles, en eût bien eu quelques centaines, et eût été plus digne ainsi de la grande nation, qui la mettait aux pieds d'une si grande dame. — Sur la plaque intérieure du bracelet est l'inscription suivante : — « A la princesse de Liéven, de la part de ses amis anglais, 1834. — Lorsque cet honorable bijou fera son apparition dans le monde russe : — « La société aristocratique est-elle donc si peu nombreuse à Londres, demandera-t-on peut-être à la princesse, qu'elle ne compte que trente-huit femmes, ou n'aviez-vous que ces trente-huit femmes pour amies ? » A quoi, observe la correspondance à laquelle nous empruntons ces détails, la princesse pourra répliquer par une seule réponse affirmative, et ajouter, en outre, avec Shakspeare: *Alone I did it;* c'est moi seule qui ai fait cela.

— La suite de la Chronique au prochain volume.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

